

Mémoire réalisé sous la direction du P^r GARCEA Alessandro pour l'obtention du Master 2
Finalité Recherche, mention « Littérature, Philologie, Linguistique » spécialité « Lettres
Classiques », UFR des Études Latines.

Présentation devant la Faculté des Lettres de Sorbonne Université par VLACHOU-EFSTATHIOU
Malamatenia

« *illa circa Latinitatem* : Questions de normativité dans le Chapitre 1,15 de l' *Ars
Grammatica* de Charisius »



Fig. 1 Gravure de la Grammaire. Une vieille femme assise enseigne à un jeune garçon debout à côté d'elle les rudiments de la lecture et de l'écriture ; sa robe porte les lettres de l'alphabet ; une salle d'école avec des élèves et divers tomes savants étiquetés de Diomède, Priscien, Palaemon et Seruius ; fait en 1565, d'après Floris. The British Museum, séries : Seven Liberal Arts.

Paris, juillet 2021

« L'ordre, c'est à la fois ce qui se donne dans les choses comme leur loi intérieure, le réseau secret selon lequel elles se regardent en quelque sorte les unes les et les autres, et ce qui n'existe qu'à travers la grille d'un regard, d'une attention, d'un langage ; et c'est seulement dans les cases blanches de ce quadrillage qu'il se manifeste en profondeur comme déjà là, attendant en silence le moment d'être énoncé ».

Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*, préface, p. 11.

REMERCIEMENTS

Gratias uobis ago, χάριτάς ὑμῖν ὁμολογῶ, ou en bon grec moderne, *ευχαριστώ*. Une recherche académique, de la plus petite à la plus importante, dépend toujours d'une synergie de facteurs, aussi bien matériels qu'immatériels, nécessaires et suffisants qui permettent son achèvement sans difficulté. Notamment *in tempora ardua* où l'instabilité est la seule donnée, comme c'était le cas de l'année 2020-2021, ces facteurs se sont avérés plus importants que jamais. Par conséquent, même si toute recherche représente le produit d'un effort personnel, pourtant je considère que le réjouissement de sa réussite est plus grand quand il est partagé. Dans toutes ses versions, l'axe commun des remerciements cités supra est celui de la gratitude, qui traduit avec exactitude le sentiment qui m'accompagnait tout au long de la rédaction de ce mémoire.

Tout d'abord, je tiens à mentionner les conditions matérielles qui ont contribué à l'achèvement de ce projet. Je voudrais remercier chaleureusement la Fondation ONASSIS en Grèce. Sa confiance en mes compétences académiques et son soutien financier pour cette année m'ont donné la possibilité de m'adonner à mes études sans avoir à me soucier des moyens de subsistance. De même, j'aimerais remercier la Sorbonne Université, la Bibliothèque Interuniversitaire et l'UFR de Latin, ainsi que tous les enseignants qui, malgré la situation sanitaire, ont œuvré pour le bon fonctionnement, dans la mesure du possible, des cours, des partiels, et des examens, sans point compromettre la qualité du diplôme et des compétences acquises. En cette période de crise où les activités éducatives ont été soumises à des changements constants et à l'incertitude, la revendication constante de meilleures conditions de travail pour les étudiant.e.s et les enseignant.e.s. n'est que digne de louange.

Je veux ici remercier ma famille, chaque membre pour des raisons différentes mais également importantes. Mon père, qui, dès mon adolescence, faisait toujours confiance en mon choix de poursuivre un cursus académique en Lettres Classiques, et qui, en sachant la pression élevée que les attentes de cette filière imposent, s'est toujours efforcé de me rassurer que mon épanouissement ne soit jamais calculé en termes de notes mais qu'il se mesure sur les moments où je décide à contretemps de continuer à exercer ma passion. De plus, ma sœur Evi, qui, afin de pouvoir être près de moi et afin que nous puissions nous encourager mutuellement l'une l'autre, a décidé de chercher un stage à Paris. Finalement, ma mère, qu'on a perdue très tôt, et qui m'a appris à apprécier, avant tout, le fait que je suis en pleine possession de mes capacités physiques et intellectuelles et à affronter les difficultés avec persévérance.

En essayant de faire un éloge à l'*amicitia*, je dois un grand merci à mes amis, anciens et nouveaux. A défaut d'avoir l'opportunité de rencontrer mes camarades à l'Université et de tisser des liens amicaux avec eux, je me considère néanmoins heureuse d'être entourée, à la Cité Universitaire, de gens travailleurs, honnêtes, compatissants et amusants que j'ai l'honneur d'appeler mes amis. Éprouvant avec moi cette année turbulente, ils m'ont donné du courage et un soulagement précieux, notamment pendant ces nuits qui se sont transformées en petits matins à la bibliothèque. Une amie mérite une mention ὀνομαστί, Angeliki, doctorante contractuelle à la Faculté, pour laquelle j'ai une grande admiration. Par suite de notre première rencontre en 2018 pendant mon séjour Erasmus et son année de M2, elle m'a pris sous ses ailes, en constituant un véritable mentor. Son parcours bien mérité, sa hardiesse et sa dédicace exceptionnelles, son zèle pour le travail et son approche honnête envers la science qu'elle sert, constitueront toujours pour moi un *exemplum* précieux.

En ce point, je tiens à remercier l'*auctor* le plus important de la réalisation de ce mémoire, Monsieur le Professeur Alessandro GARCEA, qui connaît déjà le respect que j'ai pour lui, pour autant je veux m'attarder sur quelques points spécifiques. À la question qu'il m'avait posée lors notre première rencontre sur la raison pour laquelle j'ai choisi Charisius pour mon mémoire de M2, je lui avais répondu simplement que je souhaitais comprendre comment un grammairien du IV^e siècle perçoit le phénomène de la langue. Le passage qu'il m'a proposé de traiter m'a conduit à parcourir les théories du langage sur une échelle qui couvre l'Antiquité tout entière, des voies autant intéressantes et stimulantes intellectuellement qu'à adaptées à mes champs d'intérêt. D'une part, son professionnalisme, les attentes qu'il se fixe à lui-même, l'approche holistique et la rigueur de la méthodologie, employées dans les séminaires de spécialisation ont établi la base de ma méthodologie. D'autre part, sa confiance en ma propre initiative, en mes propositions sur le sujet, sa bienveillance et sa compréhension, m'ont donné la possibilité de créer un espace et une connexion personnelle avec ma recherche, quels que soient les défis qu'elle présuppose. Pour ces raisons, et pour m'avoir donné ma propre nuit de Gênes, je lui suis reconnaissante.

Tractemus igitur argumentationem de praefatione charisianna

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	6
1. LES DIFFICULTES DU TEXTE	6
2. LES OBJECTIFS DE LA PRESENTE RECHERCHE.....	7
1. REALIA.....	10
1.1. <i>L'auteur et le cadre historico-littéraire</i>	10
1.2. <i>La matérialité historique de l'Ars grammatica charisienne</i>	13
1.2.1. La tradition manuscrite	13
1.2.2. Éditions et traductions	15
1.3. <i>Une brève historiographie de l'Ars Grammatica</i>	16
1.3.1. Περὶ τέχνης γραμματικῆς / <i>De arte grammatica</i>	17
1.3.2. La typologie de l'Ars Grammatica en tant que manuel.....	24
1.3.3. Le contexte et les finalités du genre littéraire pendant l'Antiquité tardive.....	28
1.4. <i>Les spécificités de l'Ars charisienne</i>	31
1.4.1. Quellenforschung.....	31
1.4.2. Réflexions autour du rapport entre contenu et structure.....	33
1.4.3. Le <i>status quaestionis</i> autour de l'attribution du chapitre 1,15.....	36
2. TEXTE, ANALYSE LEXICALE, ANNOTATION, TRADUCTION.....	42
2.1. <i>Le texte</i>	42
2.2. <i>An Ars sit : vers une défense de la Grammaire</i>	46
2.2.1. <i>Rerum natura</i>	46
2.2.2. <i>Artes</i>	54
2.2.3. <i>An grammatica scientia sit</i>	57
2.2.4. Une attaque Sceptique	69
2.2.5. Rétablir le statut épistémologique de l' <i>ars grammatica</i>	75
2.3. <i>De qua re haec ars sit</i>	86
2.3.1. Une « digression historique » : La naissance du <i>sermo Latinus</i>	86
2.3.2. Ἐμπειρία ou / et Τέχνη	95
2.3.3. S'écarter de la norme	100
2.4. <i>Quomodo Haec Ars Fit : sa causa mouendi</i>	107
2.4.1. Un processus de dévoilement	107
2.4.2. À l'instar d'une ordination cosmique	111
2.4.3. Pl. R. 511E2 : καὶ τάξον αὐτὰ ἀνὰ λόγον : L' <i>iter rationis</i>	115
2.4.4. Bilan.....	125
2.5. « <i>Leges Latinitatis</i> » : les critères de correction linguistique.....	127

2.5.1. <i>Latinus sermo</i> / <i>Latinitas</i> : le système référentiel du chapitre 1,15.	127
2.5.2. La <i>natura</i> linguistique	131
2.5.3. <i>Analogia</i> / <i>Similitudo</i>	138
2.5.4. <i>Consuetudo</i>	143
2.5.5. <i>Auctoritas</i>	147
2.5.6. Equilibre des forces : Introduction de l'euphonie	150
2.5.7. <i>Adsiduitas</i> vs <i>Ratio</i>	153
2.5.8. Bilan : Quadripertition et Dichotomie : vers une hiérarchie des critères	155
2.5.9. Les déclarations de programme	156
2.6. <i>Une proposition de traduction</i>	161
3. UN CAS D'ETUDE : <i>QUAESTIONES DE NORMATIVITE</i>	163
3.1. <i>Un ἁγών grammatical</i>	163
3.2. <i>Empiètements lexicaux réciproques</i>	164
3.3. <i>Le grammairien - législateur</i>	165
3.4. <i>Une « législation » grammaticale</i>	167
3.5. <i>Rationem mallem quam adsiduitatem</i>	169
3.6. <i>Contrôler le langage : une affaire délicate</i>	170
3.7. <i>Les limites de la normativité</i>	171
CONCLUSION	173
1. BILAN	173
2. SYNTHÈSE DES RÉSULTATS.....	176
3. RÉSERVES	178
3. EVENTUELLES PERSPECTIVES ULTÉRIEURES	178
BIBLIOGRAPHIE	181
INDEX LOCORUM GRAECORUM LATINORUMQUE	193
ANNEXE.....	199

INTRODUCTION

Pendant les cinq dernières décennies, la recherche autour des Grammairiens Latins et du corpus fondamental de Heinrich KEIL est revivifiée et intensifiée, et tout cela à bon droit. Un corpus qui auparavant n'avait pas reçu l'attention qu'il méritait en raison de son caractère technique, répétitif, et de son style aride, est mis en réexamen. Le rétablissement textuel, l'appréciation de chaque traité à part entière pour ses propres mérites, et finalement, l'analyse méticuleuse des passages de contenu doctrinal ont été désormais mis en avant. Cette nouvelle approche a contribué à établir des aperçus précieux autour du statut de l'épistémologie de l'*ars grammatica*, des sciences du langage et de la redécouverte de la contribution des Grammairiens latins dans l'histoire de la linguistique ancienne. C'est dans ce courant méthodologique que la présente recherche s'inscrit en revisitant la préface du chapitre 1,15 de l'*Ars Grammatica* de *Flavius Charisius Sosipater*.

Mis à part les avancements sur le corpus de KEIL, une évolution s'opère également au sein de la filière des études grammaticales antiques *lato sensu*. Déjà, la fondation d'une équipe internationale coordonnée par le Professeur Alessandro GARCEA contribue à élargir le spectre de recherche¹. Le projet des *Grammatici disiecti*² vise à enrichir de nouveau l'apport philologique acquis, en complémentarité avec le corpus de KEIL et en œuvrant à la reconstruction et l'étude des sources fragmentaires, notamment de l'époque républicaine et impériale. Comblant les écarts dans le *continuum* de l'*ars grammatica* permet reconstruire l'image des sources des œuvres tardives ainsi qu'une évaluation générale. Dans cette matrice intellectuelle florissante, riche en matériel ainsi qu'en défis, l'étude des Grammairiens Latins s'étend sur une échelle temporelle, tout en se raffinant en termes de méthodologie et d'échanges interuniversitaires.

1. LES DIFFICULTES DU TEXTE

Avant de passer aux objectifs de la présente recherche, il paraît opportun d'exposer les difficultés liées à la recherche de la préface du chapitre 1.15, afin d'évaluer la pertinence de l'approche visée. Un aperçu du travail qui a été effectué sur la préface charisienne donne à voir tant les difficultés pragmatiques, liées à l'état du texte, que les difficultés internes, liées au contenu et aux tentatives interprétatives. À la première catégorie appartiennent sa tradition

¹ GARCEA (2016 : 10).

² Sources fragmentaires pour l'histoire de la grammaire latine, un carnet de recherche lui est dédié, disponible en ligne : <https://gradis.hypotheses.org/>.

manuscrite tourmentée, l'absence d'attribution explicite - et par conséquent la datation inconnue - et finalement, l'emplacement problématique dans le livre et le rapport avec la suite du chapitre qu'elle introduit. La deuxième catégorie mérite plus d'élaboration : d'abord le vocabulaire polyvalent employé, le ton rhétorique et l'opacité du sens à cause du caractère allusif invitent à une interprétation forcément orientée. En combinaison avec l'incertitude de la paternité, ces facteurs ont conduit à une enquête obsessionnelle pour l'attribution du passage, en s'appuyant sur des parallélismes - lexicaux et doctrinaux- entre le texte et la tradition artigraphique³ antérieure. Majoritairement, la tendance est de diviser la préface et d'étudier ses parties constituantes séparément, ce qui est la source des interprétations quelque peu « étroites ». On a consacré dans la première partie du mémoire un espace dédié à la discussion méticuleuse de ces difficultés et à « l'archéologie » du passage, dont la compréhension est d'une importance majeure.

2. LES OBJECTIFS DE LA PRESENTE RECHERCHE

Quant à la préface en question, le fait qu'il s'agisse d'un *unicum* nous invite à la traiter en tant que tel. En tenant compte des difficultés susmentionnées, l'objectif général est d'entamer une recherche objective de cette préface à part entière, en partant des éléments lexicaux du texte, étude dont l'aboutissement ne sera guère l'attribution. Compte tenu des fluctuations textuelles qui entraînent différentes voies interprétatives, on établira, avant l'analyse, le texte en rassemblant toute la discussion autour du statut textuel. Notre premier objectif est l'appréciation de multiples couches de significations qui surgissent de l'étude lexicale et, dans un deuxième temps, l'élargissement du dialogue entre le texte et des parallèles textuels de la tradition antérieure et contemporaine à lui. Cette analyse occupe la partie principale de la recherche, la plus étendue. Une traduction française de la préface en entier est proposée, à la fin de l'analyse lexicale.

Enfin, la troisième et dernière partie comporte une analyse personnelle, émanant de de l'analyse lexicale. Plus spécifiquement, il s'agit d'une interprétation menée sous le spectre du vocabulaire jurisprudentiel, qui parcourt le texte et offre un noyau cohérent à la préface, à savoir la question de la normativité, le rôle correctif du grammairien-législateur et ses limites. Il va sans dire qu'ouvrir l'échelle de l'analyse postérieure n'est pas exempt de risques ; comme

³ Terme employé pour désigner le somme les *artes grammaticae*, aussi trouvé en tant que « technographique » dérivé de l'équivalent grec « techné ». Le terme existe déjà dès l'antiquité et dans le corpus des *Grammatici Latini* comme le témoigne le grammairien Cledonius CLEDON. *gramm.* v 49,27 : *Plinius artigraphos dicentes pronomibus finitis accidere personas reprehendit.*

des limites du temps et d'espace -ici d'écriture- s'imposent pour une recherche de M2, il est opportun d'expliquer au préalable la méthode de travail appliquée pour la réalisation de ce projet.

3. CONSIDERATIONS METHODOLOGIQUES

Quelques remarques sont nécessaires sur la disposition et le plan d'annotation qui caractérise la plus grande partie de ce mémoire et donne accès à notre approche personnelle envers le texte et à la stratégie argumentative suivie. Nous avons choisi de procéder en deux temps commençant par l'analyse sémantique du vocabulaire. Dans un deuxième niveau, une fois le sens ou les sens différents clarifiés, c'est par des raisonnements inductifs qu'on évoque des textes parallèles qui nous servent comme base théorique pour l'analyse. Ces parallèles peuvent être strictement lexicaux ou bien contextuels, ou encore, les deux. Dans la dernière étape, on souligne on s'appuie sur les résultats de l'étude lexicale et théorique, pour proposer des interprétations adaptées au sens du texte. Ce procédé en deux mouvements, un plus concret et focalisé sur l'analyse sémantique et un plus analytique, permet un aperçu plus complet et moins unilatéral du contenu. Pour mener à bien cette recherche nous nous sommes appuyé sur des outils comme le dictionnaire étymologique d'ERNOUT-MEILLET, le *Thesaurus Linguae Latinae ThLL* dont nous avons complété les renseignements à l'aide du dictionnaire spécialisé de SCHAD sur la terminologie grammaticale et du projet de l'*Index Grammaticus*.

L'absence de datation fixe et l'élargissement du spectre temporel donnent la possibilité d'une étude à la fois diachronique et synchronique. Un grand éventail de sources grecques et latines a été utilisé, y compris des textes techniques, juridiques, philosophiques et, dans une moindre mesure, littéraires. Parmi les parallèles, on opère une distinction entre deux sources générales. D'une part, les œuvres et les auteurs exploités pour la recherche diachronique sont primordialement issus de manuels techniques portant à l'étude du langage et à l'épistémologie, comme les textes d'Apollonius Dyscole, d'Aristote, de César, de Denys le Thrace, d'Hérodien, de Pline l'Ancien, de Quintilien, de Sénèque le Fils, de Sextus Empiricus et de Varron. D'autre part, On compte dans l'étude des auteurs contemporains et postérieurs à Charisius dont les œuvres figurent dans le *corpus* des *GL*, notamment Diomède, Donat, Priscien et Augustin. La logique selon laquelle on se sert des parallèles est reflétée dans les propos suivants de MOATTI⁴ :

⁴ MOATTI (2015 : xx).

As the present work follows up the Latin texts, it cannot avoid citing Aristotle and Carneades, Plato and Panaetius, and even Hellenistic philosophy. But its true purpose is not to establish systematic filiations. To do so would, to some degree, be to succumb to what Marc Bloch called ‘the illusion of origins. From my point of view, it seems more relevant to study Roman thinking without seeking to find in its shadow tutelary influences which, one way or another, would force comparisons.

Finalement, pour fermer cette section méthodologique, il est opportun de faire le point sur les éditions, les traductions et la conformité aux normes des abréviations des citations. Les abréviations des auteurs et des œuvres latines est conforme à l’*index auctorum* du *ThIL*⁵, et à la liste des abréviations du *Diccionario Griego-Español*⁶ pour les auteurs grecs. Des éditions sont consultées uniquement pour les textes des sources principales, cités en bibliographie (SOURCES PRIMAIRES). Les autres parallèles sont tirés du *ThIL*, de la base de données Library of Latin Texts - *LLT* Series A et B (Brepols) et de son outil Cross Database Searchtool (Brepols). Un nombre non négligeable de parallèles étant cités - s’étendant d’une seule ligne à des blocs entiers - nous ne donnons pas de traduction française, pour la plus grande partie, notamment pour ceux qui sont choisis afin d’illustrer le sens des termes techniques ou qui sont sélectionnés pour leur affinité proprement lexicale. L’objectif principal de ce projet repose sur la discussion entre le sens du texte de la préface charisienne et les parallèles mis en rapport avec elle.

⁵ disponible en ligne <https://thesaurus.badw.de/en/tll-digital/index/a.html>.

⁶ Adrados, Francisco Rodríguez, éd, (1980 -), *Diccionario Griego-Español*, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, disponible en ligne <http://dge.cchs.csic.es/1st/21st4.htm>.

1. REALIA

Afin de pouvoir examiner de plus près les chapitres qui nous intéressent, il est indispensable d'effectuer préalablement un « état des lieux », -c'est-à-dire les quaestiones posées jusqu'à présent sur l'œuvre de Charisius qui va nous permettre de situer l'œuvre dans sa matrice textuelle et contextuelle, et de mettre en avant les approches divergentes sur les spécificités de l'œuvre. En d'autres termes, avant de procéder à l'analyse du chapitre 1,15, il est opportun de faire son « archéologie », en identifiant les différentes « strata » des points hasardeux et les problèmes qui surgissent autour de l'auteur, de l'œuvre, et du chapitre respectivement, selon la recherche déjà menée.

1.1. *L'auteur et le cadre historico-littéraire*

Tout d'abord, il convient d'examiner l'historicité de l'auteur et de son œuvre afin de le placer dans une matrice historico-littéraire. À cause des incertitudes liées à son personnage historique, KASTER l'inclut déjà dans la catégorie des « Dubii, Falsi, Varii » de sa prosopographie. En effet, son nom, Charisius n'est attesté qu'*a posteriori*, au V^e siècle, par des auteurs tardifs, déjà comme une autorité grammaticale, ce qui exclut ainsi des références synchroniques à son époque. Cette obscurité est *partim* engendrée par la réception de son œuvre durant le Moyen-Âge, jamais citée avec son nom d'auteur, mais toujours avec une attribution à *Cominianus*, *Flauianus Cominianus* ou *Flauianus*, une déformation fréquente des noms d'auteur due à une importance accordée plutôt au contenu qu'à la paternité des œuvres copiées. Même si Charisius n'était pas inconnu comme personnage pendant le bas Moyen Âge, puisqu'il est cité par plusieurs autres grammairiens, LAW souligne que ni les travaux de Priscien citant Charisius ni Rufinus n'étaient bien connus avant le IX^e siècle. De plus, la quête d'historicité a conduit certains chercheurs, comme USENER, SCHMIDT et plus récemment BONNET à lire « Charisius » à partir d'un nom propre indiscernable dans un *ms* de la Chronique de St. Jérôme qui remonte à l'année 358, par la volonté d'identifier Charisius au professeur africain engagé à Constantinople comme successeur d'*Euanthius*. En revanche, d'autres réfutent cette attribution, comme KASTER qui se penche vers « Chrestus » et URIA qui ne se positionne pas en doutant de la validité de cette référence comme témoignage biographique. En effet, la première mention explicite de l'œuvre de Charisius ne se trouve que dans *Rufinus*, un grammairien d'Antioche du V^e siècle, qui inclut *Charisius Sosipater* parmi les sources de son *Commentarium de numeris (gramm. VI 565.4)* et plus tard avec son nom entier dans VI 572.18 *Flavius Sosipater Charisius de numeris sic dicit*.

Ainsi, à défaut d'informations extérieures concrètes sur sa personne, les seules évidences directes sont tirées quasi exclusivement de la préface, qui elle-même est fragmentaire et d'interprétation contestable. De la rubrique *Fl. Sosipater Charisius V. P. magister filio karissimo salutem dicit*, nous pouvons déduire une reconstitution de son nom complet : *Flavius Sosipater Charisius*. Les deux derniers composants de son nom ne fournissent aucune information pertinente sur son statut. En général, pendant le IV^e siècle (où l'on situe Charisius), les professeurs de grammaire et de rhétorique atteignent le zénith de l'ascension sociale. Celle-ci ayant déjà reçu un coup de fouet quelque temps auparavant lorsque Vespasien accorda aux médecins, aux grammairiens et aux rhétoriciens certaines immunités et droits honorifiques en améliorant en même temps leur statut financier ; De surcroît, le praenomen *Flavius* indiquait, à partir du milieu du IV^e siècle, la distinction des « flaviatus », c'est-à-dire de ceux qui avaient servi comme fonctionnaires militaires ou impériaux, ainsi que des grammairiens reconnus pour leurs services à l'empereur, et non pour leur enseignement. Le professeur peut désormais atteindre le rang sénatorial de *clarissimus* et *perfectissimus*, comme cela semble être le cas de Charisius.

L'acronyme *V.P.* a été sujet à de nombreuses interprétations, l'hypothèse la plus acceptée étant qu'il s'agit de l'abrégé du titre *uir perfectissimus*. Selon URIA⁷ :

La etiqueta, algo así como « caballero consumadísimo », surge en el siglo II d. C. junto a las de uir eminentissimus « caballero renombradísimo » y uir egregius « caballero excelente » para designar tres categorías de funcionarios ecuestres, entre las que ocupaba la posición intermedia, la de los prefectos, excluidos los del pretorio (*eminentissimi*), y los altos procuradores. Pero a partir de Constantino desaparece *uir egregius* y se extiende el título de *perfectissimus* a funcionarios de rango menor, con lo cual el cargo ostentado por Carisio no se puede precisar.

La lacune qui suit *magister* dans les manuscrits pourrait préciser quel genre de *magister* Charisius était. Pour reconstruire l'abréviation, notons que c'est l'expression *magister scrinii*⁸ qui est proposée, laquelle est rendue en français par le terme *archiviste*. Ce nom est glosé dans CHAR. *gramm.* 56, 17 et rapproché du terme grec *epistátēs* /ἐπιστάτης, c'est-à-dire une espèce d'inspecteur, de surveillant. Cependant, l'interprétation de *magister* en tant que maître de la grammaire qui s'appuie sur la mention 245, 7 *secuti praecepta magistri nostri* même s'il est

⁷ URIA (2009 : 8 n.3).

⁸ KASTER (1988 : 392) note que cette conjecture a été déjà faite dans *PLRE I* : 201. Une autre suggestion était *magister urbis Romae* (KEIL), mais elle a été déjà rejetée par USENER (1989 : 192).

⁹ Ces coordonnées renvoient à l'édition de référence de BARWICK.

également tiré du texte, est erronée et ne s'aligne pas sur le statut non professionnel de notre auteur, comme il se présente dès le début¹⁰. C'est peut-être dans l'idée de son amateurisme qu'il remarque dans 372, 1-3 ... *de schemate ergo dianoeas uelut uiam paucis ostendam, qua, si quis otiosior fuerit, etiam reliqua, qua, si quis otiosior fuerit, etiam reliqua, quae quasi remotiora uidebuntur, persequi poterit*, lorsque l'auteur s'excuse pour le bref traitement des *schemata dianoeas*, et suggère que quelqu'un ayant plus de temps libre pourrait développer la question de manière plus adéquate¹¹.

D'autre part, pour certains, l'acronyme nous renseigne sur le lieu où Charisius était actif. Si l'on lit de *V.P.* les lettres grecques *ni* et *rho*, ils dénoteraient en ce cas la « Néea Rhómē / Néea Ῥώμη », c'est-à-dire Constantinople, la « Nouvelle Rome ». Quant à l'insistance sur la révélation d'informations par des indices internes, SCHMIDT a entièrement conçu une narration biographique à partir des paradigmes des villes et des personnages¹², ce qui n'est cependant pas considéré comme une hypothèse fondée sur des indices solides.

Par ailleurs, dans le corps de l'ouvrage, certains passages permettent de repérer quelques bornes chronologiques autour de l'année 362/3 de notre ère : c'est le petit hommage que l'auteur rend à l'empereur Julien en 54, 5 à travers quelques exemples de noms de la deuxième déclinaison (*Magnus... Iulianus... Augustus*). Ce compliment se contredit en théorie, comme l'a déjà fait remarquer SCHMIDT¹³, avec la foi chrétienne qui lui est attribuée. Cette conjecture est tirée de la mention des noms d'Adam et d'Abraham (I 151, 15 et 17), ainsi que des formules comme *sequor dominum* (I 379, 18) et *metuo pater* (I 379, 27). Néanmoins, l'identification avec l'Apostat est corroborée par l'emploi du toponyme *Antioche* et non pas Constantinople ou Rome¹⁴ comme en 302, 19, puisqu'Antioche a été le lieu de résidence de Julien pendant une grande partie de son règne. L'arrière-plan historique suggère que pendant le règne du païen Julien, la tension entre christianisme et paganisme a atteint son point culminant. En effet, étant

¹⁰ En outre, le terme *magister ludus* ne doit pas être confondu avec le terme *grammaticus* pendant l'Antiquité tardive, en ce que ces termes correspondent à des niveaux différents d'apprentissage scolaire ; cf. KASTER (1993).

¹¹ SCHENKEVELD (2004 : 3).

¹² SCHMIDT (1993 : 142) « Si Crysopolis – située en face de Constantinople – est son lieu de résidence lors de la rédaction de l'Ars [...] Skythopolis [...], pourrait bien être son lieu de naissance ; Beyrouth, Sidon et Carthage, qu'on trouve dans une série d'adverbes de lieu [...] ont peut-être été des étapes de ses études et de sa carrière. En tout cas, le grammairien a été appelé ensuite, sous le règne de Constantin I, à quitter Carthage pour l'université de Constantinople [...] et c'est là que, vers 362 son œuvre prend naissance, ce qu'on peut déduire du compliment qu'il adresse à Julien [...] malgré la foi chrétienne qu'on peut lui supposer ».

¹³ SCHMIDT (1993 : 142).

¹⁴ Pour plus d'informations sur l'évocation d'Antioche et non pas de Constantinople où il était censé avoir vécu, voir. URIÀ (2009 : 9 n.5).

donné que celui-ci a promulgué une loi l'année 363 - effective jusqu'en 364, qui excluait les chrétiens de l'enseignement¹⁵, il est hasardeux de supposer un caractère chrétien au contenu.

Quoi qu'il en soit, comme c'est le cas avec les noms des villes, les noms propres ne lui servent que d'exemples dans un contexte strictement grammatical ; ils sont souvent attribués à ses sources et leur emploi n'est pas systématiquement considéré comme symptomatique du personnage ou de l'époque de rédaction¹⁶. Il s'avère en effet, qu'en tentant de profiler Charisius, ni les indices externes ni les indices internes que l'œuvre elle-même nous procure ne nous permettent d'avoir une image claire du personnage. Pour autant, le débat reste ouvert puisqu'un faisceau de présomptions ne remplace pas une preuve. Il va de soi que la fidélité aux sources rend difficile la reconnaissance de ce qui vient de la plume de l'auteur. Par conséquent, une vigilance accentuée et des critères rigoureux sont exigés quant à l'interprétation du contenu afin d'en tirer des conclusions¹⁷. Une brève mention de l'histoire de la *Quellenforschung* et des enjeux qu'elle impose éclairera le propos avant que nous procédions à une analyse plus méticuleuse du chapitre 1,15.

1.2. La matérialité historique de l'*Ars grammatica* charisienne

1.2.1. La tradition manuscrite

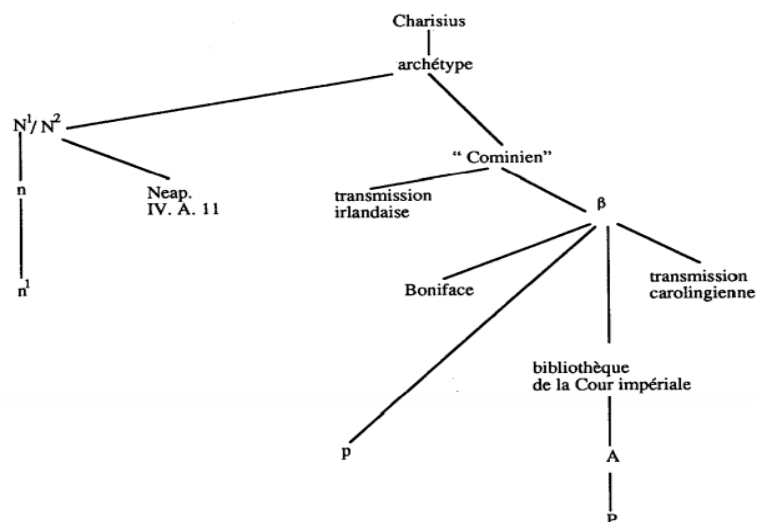


fig. 2 - le *stemma* de la tradition de l'œuvre charisienne expliquée *infra* (SCHMIDT 1993 :145 §523.2 C.)

¹⁵ MARROU (1964 : 430-32).

¹⁶ URÌA (2009 : 9).

¹⁷ HENRIKSEN - STAMMERJOHANN (2009 s.v. *Charisius*) «But then, the absence of a historical perspective is a constant in grammars of his time».

Quelques indications préalables sont nécessaires concernant la tradition particulière¹⁸ du texte qui nous est parvenu, afin de comprendre les spécificités des éditions¹⁹. La tradition ancienne et médiévale de l'œuvre de Charisius contribue à dessiner le *stemma* de sa transmission, puisque sa réception est intimement liée à l'histoire du texte. Les citations se référant au nom de Charisius, qui disparaissent au VI^e siècle avec Priscien, nous renvoient à une version représentée par le manuscrit *N*, le Napolitanus IV. A.8²⁰, un codex de palimpseste insulaire provenant de Bobbio et copié vers le VIII^e siècle, qui se trouve être le seul à transmettre l'ensemble de l'œuvre, à l'exception de quelques lacunes dues à des causes matérielles. En outre, les premiers chapitres du livre I sont manquants dans le *N*, que Barwick²¹ reconstitue partiellement à partir de la tradition grammaticale parallèle²².

Du codex *N*, il existe une copie *n* (aujourd'hui Napolitains IV.A. 10), datée de la fin du XV^e siècle, réalisée par Giorgio Galbiato, qui a découvert les textes grammaticaux de Bobbio en 1493. À son tour, *n* a été copié au début du XVI^e siècle, donnant naissance à *n*¹ (Neapolitanus IV.A.9), une copie sur laquelle Giovanni Pierio Ciminio a fondé son *editio princeps* en 1532 (ω), remontant indirectement à *N*. Qui plus est, une partie de *N* (*N* 2), la seule qui n'a pas été réécrite, a eu une tradition indépendante au moins jusqu'au IX^e siècle, et à partir de là, Galbiato, en collaboration avec Tristano Calco, a copié un passage dans le Neapolitanus IV.A. 11²³. Une version différente, bien que provenant du même archétype, a dû être transmise sans la préface, ce qui a probablement contribué, comme nous l'avons déjà indiqué *supra*, à sa diffusion sous le nom de Flavianus ou Cominianus (cf. fig.2.). C'est cette version qui est devenue le texte canonique dans la région insulaire et à partir de là, elle a également exercé son influence sur les régions continentales.

Plus grande encore est l'influence d'une autre rédaction (voir. fig. 2.β) et, à partir de cette version, un texte de Charisius dépourvu d'introduction et qui comprend les livres IV et V : c'est ce texte qui a atteint la cour carolingienne et s'est répandu dans le sud de l'Italie. Un témoin fidèle de cette version est le fragment conservé dans *P* (*Parisinus Latinus* 7560), un recueil grammatical du troisième quart du IX^e siècle, dont quelques extraits sont inclus dans

¹⁸ SCHMIDT (1993 : 145 §523.2 C.) et URIA (2009, 47-49).

¹⁹ On suit la synthèse d'URIA (2009 : 47-49).

²⁰ Pour la localisation et les codes de tous les manuscrits, se reporter à « L'index of Manuscripts, Papyri and Incunabula » dans DE NONNO, Mario – DE PAOLIS, Paolo- HOLTZ, Louis (2000).

²¹ BARWICK (1925, VI.)

²² URIA (2009 : 47, n. 110).

²³ SCHMIDT (1993 : 147) et DE NONNO (1982, 60 n. 9).

une des compilations de *P* (*Parisinus Latinus* 7530), copiées au Mont Cassin dans les dernières décennies du VIII^e siècle²⁴, et les plus récemment identifiées dans deux manuscrits : A (Angers, Bibl. munic. 493), copié à Tours au IX^e siècle, et V (Vat. Ottob. Lat. 1354), du XI^e – XII^e siècle ; à ceux-ci s'ajoute l'annotation détectée par DE NONNO²⁵ dans Z (Vat. Lat. 3313), du XI^e siècle. Finalement, ce qui est encore plus important pour la constitution du texte est un codex (C), aujourd'hui perdu, dont on connaît aujourd'hui l'existence puisqu'il était la propriété d'un érudit néerlandais du XVI^e siècle, Jan van Cuyck (*Cauchius*), et ne peut être reconstitué qu'indirectement - à partir de ses annotations dans sa copie de l'*editio princeps* (cf. infra)²⁶. Les notes des autres possesseurs²⁷ sont aussi utiles pour la reconstruction du *codex*, comme celles d'Andreas Schott, un des savants qui a utilisé le Codex C, perdu quand il était entre les mains de Janus Dousa (1545-1605)²⁸.

1.2.2. Éditions et traductions

L'*editio princeps*²⁹, imprimée à Naples en 1532, a été réalisée par J. P. Cyminius sur la base du manuscrit n¹, suivie dans le temps par celles de G. Fabricius (Bâle, 1551) et de Lindemann (Leipzig, 1831-40). Ce dernier s'appuie fortement sur l'édition de H. Putschius, *Grammaticae Latinae ductores antiqui* (Hanau, 1605), qui inclut les annotations du *codex* C, dans le volume IV de son *Corpus Grammaticorum Latinorum ueterum*, lequel contient l'édition de Charisius³⁰. En 1856 sont publiées les pages 1-296 du premier volume des *Grammatici Latini* de KEIL, correspondant précisément au Charisius, auxquelles s'ajouteront, en 1857, les pages d'introduction (I-LVIII) et le reste de ce qui constitue aujourd'hui le volume I d'une

²⁴ DE NONNO (1982, 61-62). Plus spécifiquement entre 779 et 796 selon HOLTZ (1977 : 248 n.1).

²⁵ DE NONNO (1982, 69-76).

²⁶ Pour plus d'informations sur l'œuvre et la méthode de Cauchius, voir TAIFACOS (2006 : 190-200),

²⁷ Pour en savoir davantage sur les savants hollandais et flamands des XV^e et XVI^e siècles, J. Cauchius, L. Carrio, P. Merula, Fr. H. Putschius, A. Schottus et P. Bondamus, lire DE NONNO (1982, 62-63).

²⁸ URIA (2009 : 48-49). La dernière contribution importante à la transmission du texte de Charisius vient de PALADINI qui a examiné attentivement trois extraits charisiens -dont un autographe de Parrhasius- présents dans le codex Neapolitanus V D 32 (dont la date de la copie est inconnue) et qui correspondent respectivement aux pages 253, 1-284, 27 (d 1, autographe de Parrhasius), à 90, 1-99, 24 (d 2) et à 230, 1-232, 30 (d 3). La coïncidence de certaines variantes avec celles que Parrhasius a notées en marge de n 1, ainsi que la présence en elles de bonnes leçons issues de la tradition (et non de la conjecture) nous font penser à une copie ancienne que Parrhasius a empruntée, et qui était probablement une copie d'un codex du VIII^e siècle. PALADINI, Mariantonietta (2001), « Parrasio e Carisio », *Vichiana* 3, 238-273.

²⁹ On suit ici la synthèse d'URIA (2009 : 41-52).

³⁰ Celui-ci a également utilisé la *collatio* que Niebuhr avait faite du manuscrit N en 1823, apparemment parce qu'il prévoyait d'en faire lui-même une édition (SCHMIDT 1993 : 148).

collection comprenant VII volumes au total³¹. KEIL organise sa matière en fonction de l'audience, et non par ordre chronologique³². En dépit des problèmes qui rendent l'édition inadéquate sur le plan de la rigueur scientifique³³, la collection de KEIL demeure aujourd'hui la plus complète, elle forme le point de départ pour la recherche des *Grammatici*. Il est important de noter que seuls 40 des 103 textes jouissent d'une édition plus récente³⁴, parmi lesquelles celle de Karl BARWICK sur Charisius réalisée en 1925.

L'édition actuelle canonique de BARWICK représente l'aboutissement des recherches de l'auteur sur la tradition grammaticale latine³⁵. Au vu de la médiocrité du manuscrit *N*³⁶ sur lequel se fonde principalement KEIL, BARWICK utilise les témoins parallèles directement dans son édition en prenant en compte, avec prudence³⁷, à la fois sa tradition ancienne (Diomède, Priscien) et la tradition médiévale, ainsi que les textes grammaticaux qui s'y rapportent, par exemple la relation de parenté de Dosithée et de l'*Anonymus Bobiensis*³⁸. Sa contribution fondamentale à l'édition précédente de KEIL provient de la prise en compte systématique des témoignages de *C*, en rapport complémentaire avec la ms *N* et *n*. En ce sens, ses choix éditoriaux sont mieux considérés et justifiés. Depuis l'édition de BARWICK, il y a eu peu de contributions critiques au texte de Charisius, car les *addenda* de Kühner à la réimpression de 1964 sont très peu nombreux. Néanmoins, des produits majeurs d'une révision du texte sont apparus sur des auteurs dont Charisius offre d'abondants fragments, et qui auraient autrement été perdus. Les éditions mentionnées ont été utilisées pour la mise en forme du texte et de la traduction du livre I que l'on suit, et qui a été réalisée par URJA en 2009³⁹.

1.3. Une brève historiographie de l'*Ars Grammatica*

L'œuvre de Charisius, en tant que traité grammatical, s'inscrit principalement dans un domaine « scolaire », celui de l'éducation traditionnelle. Pourtant, l'étude de la langue et de la grammaire font traditionnellement partie de la sphère d'intérêt de l'*intelligentsia* romaine. La réflexion érudite sur le langage et ses formes, considérée dans ses diverses manifestations

³¹ DE NONNO (1982 : XIV n.3).

³² Pour une analyse du corpus de KEIL, voir. DESBORDES (2007: 235–50).

³³ Sur les omissions et les limitations voir. ZETZEL (2018 : 161).

³⁴ ZETZEL (2018 : 160 n.5).

³⁵ BARWICK (1922 et 1924).

³⁶ HOLZ (1978 : 226 n. 7).

³⁷ SCHMIDT (1993, 146).

³⁸ DE NONNO (1982, 65).

³⁹ En tout, les divergences par rapport au texte de BARWICK dépassent le cent, sont recueillies dans la *Note textuelle*, et seront indiquées également dans l'analyse.

expressives, a accompagné la production littéraire latine dès ses débuts ; de fait, on peut dire qu'elle a été non seulement un présupposé nécessaire mais aussi un autre aspect également important de l'activité littéraire. Le caractère savant de la poésie de Liuius Andronicus, Naevius et Ennius, ne peut s'expliquer autrement que par la connaissance qu'ont ces auteurs de la littérature grecque antérieure et contemporaine et par la conscience qu'ils en ont : leurs compétences linguistiques, mises en évidence par les fragments préservés de leurs œuvres, rappellent la figure du ποιητὴς ἄμα καὶ κριτικός de l'époque hellénistique⁴⁰. En effet, les érudits avaient perçu la question importante de la langue bien avant la formalisation du champ en termes de « philology »⁴¹. Ce patrimoine des idées et des réflexions fut enrichi par l'avènement à Rome vers 155 av. J-C de Cratès de Mallos, chef de l'école de Pergame et contemporain d'Aristarque, qui selon SVET. *gramm*⁴². 1,2 *primus igitur, quantum opinamur, studium grammaticae in urbem intulit*. La contribution de Cratès de Mallos était décisive sur le développement de la discipline et l'influence d'Aelius Stilo et de Seruius Clodius.

Mais quel était le rôle et le but de la Grammaire et de quels outils disposaient les grammairiens afin de servir ce rôle ? Avant d'avancer sur la lecture du passage, il convient de faire un excursus historique sur le développement de la grammaire en Grèce et en Rome, en vue d'établir le socle commun sur lequel se fondent les comparaisons entre auteurs et théories.

1.3.1. Περί τέχνης γραμματικῆς / *De arte grammatica*⁴³

La division absolue mise en place par Quintilien *inst.* 1.4,2 des *officia* de la grammaire limite l'aspect le plus proprement philologique, tout en conduisant à des malentendus sur le caractère et la nature de cette discipline, qui vise la pleine compréhension des textes écrits et

⁴⁰ PARRONI – PIRAS (2012 : 638).

⁴¹ Voir chap. 4 de ZETZEL (2018 : 27-30).

⁴² Pour une analyse de la méthode de Suétone et la fiabilité des informations contenues, voir BARATIN Marc (1998), « Le *De Grammaticis et Rhetoribus* de Suétone : un texte polémique ? », *HEL* 20/2, 81-90.

⁴³ On suivra la question sur la scientificité de la grammaire à travers le parcours mental déductif *de arte, de grammatica*, afin d'examiner plus tard la question *de Latinitate* même si ces chapitres ne figurent pas nécessairement l'un après l'autre dans les manuels. DAMMER (2001: 184) « Thematisch gehören diese drei Kapitel jedoch eng zusammen: Zuerst erläutere Diomedes, was eine ars ist, dann bespricht er, inwiefern die Grammatik eine solche ars ist, und schließlich wird mit der Latinitas ein zentrales den Kapiteln eine weitere interessante Beziehung, die auf die Frage nach den Quellen des Werkes ein erhellendes Licht wirft ».

recourt à un ensemble de techniques et de règles pour leur conservation et leur interprétation⁴⁴. Cet aspect est celui qu'on identifie comme scientifique *per se*⁴⁵ :

in ciò dimostra i legami con la filosofia e la logica da un lato e la critica dall'altro e riflette forse anche un approccio diverso tra le principali impostazioni di età ellenistica, quella propria della scuola stoica e quella diffusa tra i filologi alessandrini.

Les spécificités de l'*ars grammatica* / *Techné grammatiké* en tant que champ « scientifique » à part entière sont dues aux conditions de sa naissance et de son évolution sur le plan diachronique. Pour les spéculations grammaticales, comme pour beaucoup d'autres études, les Romains se sont mis à l'école des Grecs en exploitant surtout des sources de l'époque alexandrine, où cette Τέχνη est professionnalisée⁴⁶. Avant d'être une science autonome, l'*ars grammatica* était une science vassale, servante, notamment de la rhétorique, de la critique des textes et de la philosophie. Ainsi voient le jour des cadres de raisonnement philologique, de terminologie et cadres pour ainsi dire orientés par des préoccupations étrangères à la grammaire. C'est après Aristote, et peut-être sous son impulsion, sous le haut patronage de ces tendances méthodologiques, que la grammaire se constitue en discipline organisée⁴⁷. La grammaire semble être 'une des dernières conquêtes de la science grecque'⁴⁸. Ceux qui après Aristote codifient la technique grammaticale / γραμματική τεχνολογία⁴⁹, sont au premier chef les érudits critiques alexandrins et les philosophes stoïciens dont les œuvres ne nous sont parvenues qu'à l'état lacunaire⁵⁰. Cette double tradition divergente, que constituent la critique des textes - en principe canoniques - et la philosophie, conduira à une dichotomie au sein de la discipline concernant sa nature et son statut épistémologique, si bien que la réconciliation absolue est difficile, voire *de facto* impossible. Cette discipline, avec ses outils, sa langue propre et surtout cette dichotomie fondamentale, est héritée des Romains. Cette appropriation entraîne une évolution très particulière vis-à-vis des enjeux entre les conditions

⁴⁴ PARRONI – PIRAS (2012 : 639).

⁴⁵ PARRONI – PIRAS (2012 : 639).

⁴⁶ DESBORDES (1990 : 44-46). Pour autant, il fallait attendre jusqu'au IV^e siècle après J.-C. pour sa codification. VALETTE (2010 : §7).

⁴⁷ COLLART (1978 : 197).

⁴⁸ MARROU (1964 :236).

⁴⁹ MOATTI (2015 : xix). Le grammairien Tyrannion et, surtout, Andronicus de Rhodes commencent à publier les œuvres d'Aristote vers la seconde moitié du premier siècle av. J.-C.

⁵⁰ Les *Stoicorum ueterum fragmenta* de Von Arim sont constitués surtout par les confidences de Diogène Laërce et pour les Alexandrins, on ne connaît leurs études grammaticales que par l'intermédiaire de Varron, Quintilien ou Charisius, à savoir des sources latines. Selon BLANK (1982 : 53), le traité théorique sur la syntaxe d'Apollonius Dyscole est très proche de la théorie stoïcienne.

pragmatiques et les préceptes théoriques, elle aboutira à une réappropriation totale de la grammaire dans un cadre explicitement latin, comme celui de l'Antiquité tardive.

Être grammairien à Alexandrie, c'est principalement s'attacher à la critique et à l'explication approfondie des textes littéraires⁵¹, poétiques en particulier - comme celui de S.E. M. 1, 250 (rapportant la définition des parties de Denys le Thrace) :

εἶναι γάρ φησι γραμματικῆς μέρη ἀνάγνωσιν ἐντριβῇ κατὰ προσφθίαν, ἐξήγησιν κατὰ τοὺς ἐνυπάρχοντας ποιητικοὺς τρόπους, λέξεων καὶ ἱστοριῶν ἀπόδοσιν, ἐτυμολογίας εὗρεσιν, ἀναλογίας ἐκλογισμὸν, κρίσιν ποιημάτων, ὃ δὴ κάλλιστον ἐστὶ πάντων τῶν ἐν τῇ τέχνῃ

- ce qu'on identifie à l'*enarratio poetarum*. En effet, la majorité de nos preuves indiquent que les Alexandrins et les Pergaméniens⁵² considéraient leurs disciplines comme étant concernées par la détermination, la compréhension et la critique des textes littéraires. Cette « facticité » implique une manière spécifique de concevoir leur *ars* et d'appliquer leurs outils.

Mais la grammaire comprend aussi (ou peut comprendre) une dimension philosophique, dans la mesure où elle est un approfondissement de la description de la langue grecque, une approche normative et abstraite de celle-ci : le *recte loquendi scribendique*⁵³. Le grammairien qui s'adonne à cette activité est appelé « τεχνικός »⁵⁴, mais c'est dès le II^e siècle de notre ère, avec les œuvres d'Apollonius Dyscole et d'Hérodien qu'un détachement de la grammaire vis-à-vis de la critique va s'opérer et qu'on s'achemine vers une approche plus abstraite de la *grammatica*. Sur le plan philosophique, le problème des origines du langage a passionné les philosophes, le *Cratyle* de Platon étant la preuve de l'antiquité du débat entre nature et convention, lequel a donné naissance à l'étymologie. Pour ce qui est de la théorisation de la grammaire, nous sommes redevables envers les philosophes stoïciens⁵⁵ qui ont joué un rôle majeur sur ce point. Dans leur division de la philosophie, ils distinguent trois parties, la physique, l'éthique et la logique (ou λογικόν μέρος), laquelle se subdivise en rhétorique et

⁵¹ LALLOT (1998b : 397).

⁵² Même si leur approche est radicalement différente en théorie, Varron semble les mettre au même plan. BLANK (1994 : 15) 8 : «Sextus... never distinguishes between them, in so far as they are both proponents of rationalistic arts of grammar. This is much more philosophically reasonable view of the two schools that that offered by Varro».

⁵³ Sur l'approche empiriste et rationaliste de la Grammaire, voir BLANK (1998 : Introduction xxiv).

⁵⁴ LALLOT (1998 : 397).

⁵⁵ COLLART (1978 : 199).

dialectique. La préoccupation principale de toute la partie dialectique⁵⁶ de la logique stoïcienne était la mise en forme et la rectitude de la pensée et de son expression dans le discours⁵⁷.

Le passage de l'époque alexandrine à l'Antiquité tardive implique plusieurs divergences quant à l'emploi, au cadre et aux fins auxquelles servait la grammaire en tant que discipline. Comme MOATTI⁵⁸ le souligne, « one of the rules governing acculturation is precisely that it involves selection and rejection ». Au cours de la *translatio studii* et même avant, au sein de la tradition grecque, la grammaire évolue. Ces différences se fondent sur la reprise par les érudits romains d'une science qui commença par se forger et s'appliquer aux textes antiques et non à la langue parlée, ce paramètre étant crucial pour le développement des outils de critique.

À propos de la théorie grammaticale, il n'existe (au moins par ce qui nous est parvenu), à la fin de la République et au début de l'Empire, que des traités épars sur la correction, tels ceux de César, Cicéron, Varron, consacrés uniquement à un aspect de la grammaire. Selon toute apparence, dès 55 avant J.C., Cicéron comprenait la grammaire parmi les branches du savoir qui avaient été systématisées dans les arts (cf. *de orat.* 1,187), et certains autres passages du même ouvrage peuvent être compris comme des allusions non techniques à la grammaire (*subtilior cognitio ac ratio litterarum* en 1,3,48, *scientia litterarum* en 1,3,39, *ratio* en 1,342). En tout cas, le contenu que ces expressions impliquent n'est certainement pas clair pour nous en termes de schéma standard d'une organisation de la doctrine pendant le I^{er} siècle av. J-C⁵⁹. Malheureusement, le statut fragmentaire ou non existant des œuvres de grammaire pendant l'époque républicaine ne permet pas une reconstruction fiable de cet enchaînement des influences et des mutations⁶⁰. Dans son *De lingua latina*, Varron se livre à une entreprise ambitieuse en termes de méthodologie : il décrit de manière non dogmatique, ordonne, systématise et s'interroge sur les critères de classification, il décortique les débats intellectuels de son temps et domine ces querelles théoriques.

En revenant aux *artes* tardives, les *Grammatici* sont conscients du statut épistémologique, des *officia* et des outils de la grammaire. Cette conscience émerge de la

⁵⁶ La dialectique est elle-même subdivisée en une partie concernant les expressions (περί σημαινόντων) ou la voix (περί φωνῆς), et une partie concernant les choses et ce qui est signifié (περί τῶν πραγμάτων καὶ τῶν σημαινόντων). Sur la *Techné* περί φωνῆς, cf. Ax (1986) ; SCHENKEVELD (1990).

⁵⁷ BLANK (1994 : 149).

⁵⁸ MOATTI (2015: xviii).

⁵⁹ KASTER (1986, 339 n.5).

⁶⁰ Sur la production elliptique et fragmentaire de la production artigraphique qui nous est parvenue, consulter ZETZEL (2018 : 16). Les huit livres de *dubius sermo* de Plinius constituent un facteur décisif pour cette chaîne de transmission intellectuelle au début de l'Empire et jusqu'à l'Antiquité tardive.

définition de l'*ars* et de la *grammatica*, figurant au début des traités des *Grammatici*, comme les axiomes d'Aristote et d'Euclide. Pour être plus précis, il faudrait dire que les grammairiens comme Marius Victorinus transmettent la définition aristotélicienne de l'art en la comparant à celle que celui-ci fournit, en mettant l'accent sur l'utilité et la scientificité rationnelle qui la sous-tend : MAR. VICTORIN. *gramm.* VI 3, 2-13 : *collectio est ex perceptionibus et excrcitationibus ad aiiquem finem uitae pertinens, id est generaliter omne quidquid certis praeceptis ad utilitatem nostram format animos. Aristoteles quo modo ? τέχνη ἐστὶν σύστημα ἐκ καταλήψεων συγγεγυμνασμένων πρὸς τι τέλος εὐχρηστον τῷ βίῳ συνουσῶν [συντεινουσῶν editio princeps]. nos qualiter? ars est summa rerum ratio comprehensarum atque exercilatarum ad aliquem uitae finem tendentium.* La dualité de la théorie et la pratique est considérée comme donnée.

La définition de Diomède est plus intéressante encore : *Grammatica est specialiter scientia* (DIOM. *gramm.* I 426, 13)⁶¹. Comment définit-il l'*ars scientia* ? 421, 4-13 *Ars est rei cuiusque scientia usu (Erfahrung) uel traditione (Überlieferung) uel ratione (Überlegung) percepta tendens ad usum aliquem uitae necessarium. Tullius hoc modo eam definit, 'ars est perceptionum exercitatarum constructio ad unum exitum utilem uitae pertinentium [...] artium genera sunt plura, quarum grammaticae sola litteralis est, ex qua rhetorice et poetice consistunt; idcirco litteralis dicta, quod a litteris incipiat. nam et grammaticus Latine litterator est appellatus et grammatica litteratura, quae formam loquendi ad certam rationem dirigit*⁶². La tripartition de cette *scientia* qui dépend soit de l'*usus*, soit de la *traditio* ou encore de la *ratio*, en juxtaposition avec la coexistence d'un aspect théorique et pratique, nous renseigne plus particulièrement sur le type de *scientia* que les grammairiens revendiquent pour eux-mêmes. La langue se réalisant toujours à travers l'écrit ou l'oral, et assujettie *de facto* au changement historique, ne peut être examinée *in abstracto*, à la manière exacte des sciences dures⁶³. Cette affirmation ne la prive néanmoins pas du statut épistémologique d'une *ars*, en

⁶¹ MAR. VICTORIN., *gramm.* VI 4,4-6 ut Varroni placet, '*ars grammatica, quae a nobis litteratura dicitur, scientia est eorum quae a poetis historicis oratoribusque dicuntur ex parte maiore*'.

⁶² QVINT. *inst.* 1, 5, 1. *emendate loquendi regulam, quae grammaticae prior pars est, examinet.*

⁶³ GARCEA (2008 :76) Dans toute œuvre de systématisation d'un savoir – dont l'unité réside non seulement dans l'accumulation lente et progressive de contenus, mais surtout dans la forme rigoureuse que ceux-ci prennent quand ils s'inscrivent dans un cadre théorique solide –, la géométrie, l'astronomie ou la musique pouvaient montrer la voie à ceux qui cherchaient une méthode « qui cimentât une matière fragmentée et désagrégée, et qui la réunit dans un système [ratio] », ainsi que l'affirme le personnage de Crassus à propos du droit au livre I du *De oratore* cicéronien (§ 188) .

tant que « Deliberate action of a rational creature⁶⁴ » ou d'une *ars* à l'instar de la *scientia* « *Ars est etiam scientia stricto sensu, siue abstracta ipsarum artium praecepta, quae Graeco vocabulo θεωρίας appellamus ; adeoque praeceptio* dans la mesure où elle *dat certam uiam rationemque faciendi aliquid.*⁶⁵ ».

De surcroît, dès le début, la grammaire développe ses outils (*organa*) à l'instar des sciences dures, principalement la géométrie. Même si l'application des préceptes dépend de l'environnement linguistique et ne dépend non d'un axiome absolu, les préceptes eux-mêmes procurent le moyen le plus sûr vers la codification et la compréhension de la logique du système langagier. L'enseignement de la grammaire présente deux versants, conformément aux méthodes grecques équivalentes⁶⁶, la *methodicè*⁶⁷ qui correspond à l'*horisticé* et fonctionne selon des règles pragmatiques et l'*historicè*⁶⁸ qui correspond à l'*exegeticé*, qui d'ailleurs pose et interprète ce qui est à portée de main, à savoir les textes. Comme le premier chapitre de *grammatica* de l'*Ars* charisienne est perdu⁶⁹, on cite ici la définition de Diomède dont une des sources est directement Charisius : [...] *Grammaticae partes sunt duae, altera quae uocatur*

⁶⁴ LAUSBERG §1-8.

⁶⁵ *TLL* s.v. *ars* 3.

⁶⁶ Voir par exemple S. E. M. 1,252: Ἀσκληπιάδης δὲ ἐν τῷ Περὶ γραμματικῆς τρία φήσας εἶναι τὰ πρῶτα τῆς γραμματικῆς μέρη, [ἀνάγνωσιν ἐντριβὴ καὶ κατὰ προσφδίαν,] τεχνικὸν ἱστορικὸν γραμματικόν, ὅπερ ἀμφοτέρων ἐφάπτεται, φημί δὲ τοῦ ἱστορικοῦ καὶ τοῦ τεχνικοῦ, τριχῇ ὑποδιαιρεῖται τὸ ἱστορικόν· AX (1982 : 97). En spécifiant le caractère plus étendu de la grammaire antique, cet auteur identifie le μέρος ἱστορικόν comme « Realiakunde » et le μέρος τεχνικόν comme « der “Grammatik in unsere” Sinne ». La troisième partie combine les deux premières. Comme nous l'avons susmentionné, la même division apparaît avec des différenciations dans les terminologies grecque et latine. Cf. le tableau comparatif entre la division de Dionysius le Thrace, Asclepiades apud Sextum et Sextus dans ROBINS, Robert Henry (1996), « The initial section of the *Téchne* », in Pierre Swiggers – Alfons Wouters éd., 12.

⁶⁷ AX (2011 : 96) Le système à quatre parties trouve son origine, selon l'opinion (non prouvée) de certains philologues (premier USENER) chez le grammairien grec, Tyrannion l'Ancien (vers 110-30 av. J.-C.). Ce système distinguait quatre *méres* (parties) et quatre *organa* (auxiliaires) de la *grammatice*. Les quatre parties sont les quatre étapes du travail sur le texte (c'est pourquoi on les appelait aussi les tâches, officia de *grammaticé*) : la lecture (lectio), la correction des erreurs (emendatio), l'explication (enarratio) et le jugement (iudicium), et les quatre *organa*, les aides, comme on les appelait, qui peuvent être utilisés sous la forme de manuels correspondants : manuels sur le vocabulaire (glossematikón), sur les *realia* (historikón), sur la métrique (metrikón) et sur la grammaire au sens moderne (technikón). Se conformant au contenu des *artes* tardives, MAZZARINO (1948 : 200 n.1) précise que par *methodice*, il entend la γραμματική μικρά ou *ars minor*, qui aborde des sujets spécifiquement techniques et par *historice* la γραμματική μεγάλη ou *ars maior*, qui entame un aperçu plus holistique.

⁶⁸ Consulter MARROU (1964 : 370), lorsqu'il fait référence à QVINT. *inst.* 1.9.1. Diomède opère une autre distinction, entre *horistice* et *exegetice* respectivement ; ZETZEL (2018 : 49-50) se penche sur la division de Varron dans le *De lingua Latina* 8,5-6 (*historia* et *ars*), et insiste sur le fait qu'elle ne constitue pas une grammaire technique à proprement parler, dans la mesure où la terminologie employée est moins normative.

⁶⁹ BARWICK reconstitue les deux chapitres suivants, *de voce* et *de litteris*, mais le premier reste lacunaire dans son édition, comme dans celle de KEIL.

exegetice, altera horistice. Exegetice est enarratiua, quae pertinet ad officia lectionis ; horistice est finitiua, quae praecepta demonstrat, cuius species sunt hae, partes orationis uirtutesque. Tota autem grammatica consistit praecipue intellectu poetarum et scriptorum [et historiarum prompta expositione] et in recte loquendi scribendique ratione (DIOM. *gramm.* I 426, 15-20). Cette partie technique est censée surpasser la simple connaissance des lettres, et conduire à faire rapprocher la grammaire à l'abstraction des sciences dures S. E. M. 1,46-47 ...πολλῷ τεχνικωτέρας οὔσης, καὶ ὡς γεωμετρία ἔσπακε μὲν τὴν κλῆσιν ἀρχικῶς ἀπὸ τῆς κατὰ τὴν γῆν καταμετρήσεως, τάττεται δὲ ἐπὶ τοῦ παρόντος καὶ κατὰ τῆς τῶν φυσικωτέρων θεωρίας, οὕτω καὶ ἡ ἡ τέλειος γραμματικὴ ἀπὸ τῆς τῶν γραμμάτων εἰδήσεως κατ' ἀρχὰς ὀνομασθεῖσα διετάθη καὶ ἐπὶ τὴν ἐν τοῖς ποικιλωτέροις αὐτῶν καὶ τεχνικωτέροις θεωρήμασι γινῶσιν. La présomption de cette Grammaire comme τέλειος ou ἐντελής, nous préoccupera plus tard, lorsque nous nous pencherons sur le texte.

Une arme importante dans le carquois du grammairien, qui lui permet d'appliquer avec prudence et efficacité ses outils, est le *iudicium*. Varron cite parmi les *officia* de la grammaire DIOM., *gramm.* I 426,22 *grammaticae officia...constant in partibus quattuor, lectione enarratione emendatione iudicio*⁷⁰. Afin de comprendre la qualité spécifique de ce *iudicium*, il convient d'effectuer un parallèle avec les chapitres 'grammaticaux' de Quintilien. QVINT. *inst.*1,4,3 et *scribendi ratio coniuncta cum loquendo est et enarrationem praecedit emendata lectio et mixtum his omnibus iudicium est*. C'est là que se manifestent la *ratio* et la *sollertia* du grammairien, qui se caractérisent par des *artifices*. Le rôle du *iudicium* se traduit dans le choix de l'équilibre parmi les critères de correction. Il s'agit d'une qualité englobante et primordiale dont découlent les autres *officia*. Cette qualité provient des compétences scientifiques du grammairien en tant que spécialiste et constitue l'équivalent du grec κρίσις ou κριτήριον, « das kritische Urtheil⁷¹ » : QVINT. *inst.*1,7,30 *iudicium...suum grammaticus interponat his omnibus : nam hoc ualere plurimum debet. ego, nisi quod consuetudo obtinuerit sic scribendum quidque iudico quomodo sonat*. À n'en point douter, le *iudicium* fait partie de la *ratio* humaine : Dans *ac.* 2,114 Cicéron décrit le rameau philosophique de la *λογική* ainsi : *disputandi et intellegendi iudicium... et artificium*.

⁷⁰ La même classification figure dans l'œuvre d'autres grammairiens de l'Antiquité tardive, comme DOSITH. *gramm.* VII 376,7-10 ; VICT. *gramm.* VI 188,8-11 ; AVD. *gramm.* VII 322,5-8.

⁷¹ AX (2011 : 96-97). Ax soutient que la division quadripartite de Quintilien *lectio enarratio emendatio* et *iudicium* rejoint certainement celle de Varron et/ou de Tyrannion (Ob beide varronische Vierteilungen von Tyrannion stammen und in welchem Verhältnis sie zueinander stehen, lässt sich wohl nicht mehr nachvollziehen).

1.3.2. La typologie de l'*Ars Grammatica* en tant que manuel

Au cours des siècles, l'éducation traditionnelle et son contenu demeurent particulièrement stables, au moins jusqu'au V^e siècle, pendant une époque marquée par des changements sur tous les fronts. Ainsi, le cursus éducatif de trois niveaux est maintenu, avec pour maîtres engagés par l'Etat le *magister institutor litterarum*, le *grammaticus*⁷² et le *rhétor*. L'*officium* du grammairien selon Quintilien (*inst.* 1.4,2) consiste d'abord à imprégner les élèves des règles de *recte loquendi scribendique scientia*, et à les sensibiliser à l'*enarratio*, la lecture, la compréhension et l'appréciation des auteurs latins « canoniques »⁷³.

Néanmoins, la production artigraphique de l'Antiquité tardive ne constitue pas typologiquement parlant un corps d'œuvres entièrement homogène qui suit ces deux *officia* des Grammairiens. Dans la période postérieure, le terme *ars* est utilisé pour désigner *generatim* toute œuvre de type linguistique ou grammatical, composée pendant la période tardive⁷⁴. Tandis qu'un taux de conformité nous semble être atteint, en réalité, à défaut d'un *curriculum* standardisé et d'attentes pédagogiques précises et uniformes partout dans le monde latinophone⁷⁵, les manuels de grammaires étaient rédigés et structurés à chaque fois en fonction de leur objectif⁷⁶. Il faut ainsi distinguer initialement deux « pédagogies⁷⁷ » dont les frontières ne sont pas rigidement délimitées, les *artes* proprement dites, expositions de type général et les « grammaires de règles » - le terme *regulae* étant l'équivalent du terme grec *κανόνες* -, destinées à expliquer l'inflexion au moyen de règles pratiques⁷⁸. Dans la vaste liste des ouvrages de contenu grammatical, les *artes grammaticae*⁷⁹ datant de l'antiquité tardive sont les manuels les

⁷² Pour ce qui est de l'analyse du sens de ce terme et de ses dérivés, voir AX (2011 : 94-95 §4.1), avec la bibliographie. Est particulièrement intéressante l'adoption du terme grec *grammaticus* et *grammatica* au lieu de *litteratus* et *litteratura* proposés dès l'Antiquité ; HOVDHAUGEN (1996 : 379) associe le *grammaticus* latin au *κριτικός* grec qui s'occupait, pendant le II^e siècle avant J-C. de l'étude des textes littéraires. Ainsi le terme latin est le fruit d'une condensation des deux termes, à une époque où les *officia* du grammairien s'étendent.

⁷³ ZETZEL (2018 : 7).

⁷⁴ URÌA (2009 : 22 n.41).

⁷⁵ ZETZEL (2018 : 159-160) « "Grammar" is what the teacher (or student) makes it ».

⁷⁶ Sur l'absence générale de structures normatives dans le domaine de l'éducation, voir KASTER (1983).

⁷⁷ Le terme « pédagogie » est emprunté par HOLTZ (1981 : 79).

⁷⁸ LAW (2003: 83) «A number of ancient grammars bear the word *regulae* or its Greek equivalent, *kanones*, in their titles. *Regula* (*regulae* is the plural form) means "a rule, ruler, model, standard, pattern, paradigm". One grammarian, Consentius, explains the term in these words: "a *regula* covers a large number of nouns which follow the same pattern by making a generalisation». Dans ce sens, les *regulae* étaient étroitement liées à l'analogie. Ce terme sera davantage analysé plus tard. Pour la diversité des textes dans le corpus de KEIL, se reporter à DESBORDES (2007 : 243).

⁷⁹ Le terme *artes grammaticae* a été introduit par DE NONNO en remplacement du *Schulgrammatik* (BARWICK : 1924) qui pose des problèmes de terminologie. Sur cette question de la terminologie, voir ZETZEL (2018: 171

mieux conservés sur les *quaestiones* de grammaire, compte tenu du fait que la plupart de la production de l'époque républicaine est soit perdue soit fragmentaire.

Les *artes* peuvent d'ailleurs prendre aussi une forme courte, en un seul volume, ou une forme longue avec une ambition encyclopédique, le cas par excellence étant l'*Ars Minor* et *Ars Maior* de Donat. Ainsi, à propos de la typologie divergente des œuvres grammaticales, LAW⁸⁰ souligne ceci :

Naturally, not every Late Latin grammar conforms exactly to one or the other of these types. Some of the longer compilations —Charisius, Diomedes, Probus's *Instituta artium*, Priscian's *Institutiones grammaticae* — draw upon sources of both types; but even so, their overall structure permits us to assign them broadly to the first category. That is, they may be considered works of the *Schulgrammatik* type expanded with *regulae* material at appropriate points.

Le schéma traditionnel du manuel latin de l'*ars grammatica* peut être reconstruit de façon assez approximative. Grâce à la coïncidence sur ce point des informations de Quintilien (*inst.* 1,4-9) et de Sextus Empiricus (*M.* 1,91-93), et au degré de fidélité avec lequel ce schéma se reflète dans les arts tardifs, un schéma tripartite plus ou moins homogène est constaté. Ainsi, la première partie est constituée des définitions et des éléments de base du langage : elle relève de la phonologie (*uox, littera, syllaba*). La partie centrale - qui est aussi la plus développée - consiste en une analyse détaillée des parties du discours (*les partes orationis*), et porte le nom de morphologie. Enfin, la troisième partie, consacrée aux défauts et aux vertus du langage (*les uirtutes et uitia*)⁸¹, atteste l'introduction dans l'*ars grammatica* du domaine de la rhétorique, introduction qui est dictée par les conditions de la production grammaticale, et représentée par les manuels de grammaire comme ceux de Diomède et de Charisius⁸². Les chapitres relatifs à

n.32) «It should be noted that in modern scholarship *Schulgrammatik* is used to mean two quite different things: for Barwick, it included both fairly elementary grammars and the advanced texts such as Charisius, but more recently others, such as LAW (2003: 65–80) and LUHTALA (2010), distinguish an elementary *Schulgrammatik* from the more advanced texts, as do I». SWIGGERS - WOUTERS (2010 : 138) préfèrent le terme 'ancient grammatical doxographies' en distinguant dans cette production dans « a set of "full" doxographies i.e texts (albeit short ones) specifically intended as an overview of the development of grammatical conceptions and as a brief discussion of the methodological problems involved; (b) doxographical statements relating either to specific topics in the treatment of the parts of speech or to problems involved in the analysis of one or other part of speech ».

⁸⁰ LAW (1993 : 192).

⁸¹ Cf. le schéma de DESBORDES (2007 : 239) -qui néanmoins se fonde sur la structure de Donat.

⁸² HERZOG (1993, 26). Cependant, il ne s'agit pas d'un phénomène nouveau. Dans QVINT. *inst.* 2,1 les frontières des deux disciplines semblent se superposer dans certains domaines. Pour en savoir davantage sur ce « border dispute », voir REINHARDT Tobias – WINTERBOTTOM Michael (2010), *Quintilian: Institutio Oratoria Book 2*, Oxford OUP, §2.1 note introductive. KNAPPE (1998 : 9-11) se réfère à cet usage comme à une « rhetorical grammar » et fait une analyse de ses aspects. Cf. le titre de SCHENKEVELD sur l'œuvre de *Iulius Romanus* en tant

la latinité, aux barbarismes et aux solécismes ont rapidement été intégrés à la grammaire⁸³. Soucieuse qu'elle était de correction linguistique et animée par le désir de faire prendre conscience des défauts et vertus de la parole, au niveau supérieur de l'enseignement, la rhétorique a été tout naturellement incorporée aux traités des grammairiens⁸⁴.

Le manuel de Charisius participe à des degrés divers à toute cette typologie : il compte parmi ses sources principales (cf. aussi *Quellenforschung infra.*), des *artes grammaticae* de type court (*Cominien*) et de type long (*Palaemon*), mais il comprend aussi de vastes sections dont l'orientation est celle des *regulae*⁸⁵ en composant une grammaire « complexe ». Il est difficile de déterminer ce que signifie un tel amalgame d'éléments entre deux typologies divergentes qui constituent une *ars grammatica* hybride. Ces manuels présentent de grandes divergences tant dans le contenu que dans la structure même si les lignes générales et les bases conceptuelles de la *Standardgrammatik*⁸⁶ sont demeurées relativement inchangées⁸⁷. En réalité, des recherches récentes démontrent qu'un effet d'uniformité de *l'ars grammatica* dans l'Antiquité tardive est produite *partim* par la manière dont le contenu grammatical est regroupé dans les tomes de KEIL (voir. *infra* EDITIONS). Une identité visible -parfois des pages entières - du contenu invariable a donné le sentiment qu'il ne présente de distinction essentielle que dans sa disposition⁸⁸. Outre la structure générale, les grammaires tardives diffèrent beaucoup dans leurs contenus concrets ; en effet, seule la primauté de Donat⁸⁹ par rapport aux autres auteurs a pu créer l'illusion - toujours en vigueur - d'une homogénéité des grammaires tardives⁹⁰. De fait, dès qu'elles ont commencé à être étudiées et éditées, les grammaires ont fait apparaître des divergences entre les œuvres, qui sont visibles dans les classifications, la terminologie et même dans la doctrine⁹¹, ce qui nous ne permet pas de procéder à des généralisations.

que « [...] Rhetorical Grammar ». Pour une analyse plus spécifique des *schemata dianoeias* -au lieu des *schemata lexeos*- rhétoriques, voir GARCEA (2016).

⁸³ SIEBENBORN (1976 : 32-35).

⁸⁴ HOVDHAUGEN (1986 : 307-321).

⁸⁵ Sur la distinction générale entre manuels courts et longs, voir HOLTZ (1981, 76-86).

⁸⁶ AX (2011a : 6 n.17) «Die römische „Standardgrammatik“ ist eine künstliche Abstraktion, die dem Vergleich mit Qu.s System dienen soll. Sie enthält Gegenstände der gesamten *technē grammatikē* unter Einschluss der *enarratio poetarum* und der *recte loquendi scientia*, weiterhin Gegenstände der *recte loquendi scientia* im Bereich der *ars* und der *latinitas* (Orthoepie und Orthographie), wie wir sie in der grammatischen Literatur in separaten Schriften vor und nach Qu. finden können».

⁸⁷ HOLTZ (1981 :78).

⁸⁸ DESBORDES (2007 : 238)

⁸⁹ DE NONNO (2017 :215) « *grammaticus per antonomasia* ».

⁹⁰ DESBORDES (2007 : 243-245).

⁹¹ ZETZEL (2018 : 74) ; HOVDHAUGEN (1986) analyse en particulier le cas des *genre uerbi*, indiquant que le traitement du sujet chez Charisius se caractérise par l'accumulation de types d'analyse très différents, tant au

Il est toutefois problématique de déterminer jusqu'à quand on peut remonter ce schéma structural et doctrinal qui parcourt l'écorce générale des *artes* en tant que manuels. Tout d'abord, concernant les premières occurrences, *Rhetorica ad Herennium* (4,12,17⁹²) comporte un passage où l'auteur annonce son but de composer une *ars grammatica*, ce qui nous permet de remonter en théorie jusqu'au milieu du premier siècle après J.-C. Précisons toutefois que ceci n'implique pas qu'il n'y avait pas de manuels de grammaire avant, bien que jusqu'à une certaine période ils aient dû être rédigés en grec⁹³. Il s'agit des traités grecs avant-coureurs des arts romains qui, selon AX⁹⁴ pourraient être datés environ de 160-140 avant J.-C. Quant au *de Lingua Latina*⁹⁵ de Varron, il s'agit d'une œuvre singulière qui, incidemment, ne faisait pas réellement partie du système éducatif. Ainsi, bien que son influence sur les arts soit significative en termes de contenu⁹⁶, la tendance montre une préférence pour l'adaptation⁹⁷ du schéma mixte des catégories formelles et notionnelles développé par les Grecs. Le sujet se complique davantage, puisque moins de preuves subsistent sur l'histoire et la nature de la grammaire dans la Grèce hellénistique, surtout en raison de l'ambiguïté quant à l'authenticité et la datation du *Téchnē* attribué à Dionysius le Thrace⁹⁸. En acceptant l'hypothèse de DI BENEDETTO⁹⁹ que le *Téchnē* - notamment sa partie normative qui est d'importance majeure - est le produit des compilateurs du III^e-IV^e siècle¹⁰⁰, le titre de la « première grammaire normative »

niveau de la méthode que des résultats. Une analyse détaillée sur le pronom est également effectuée par LENOBLE-SWIGGERS-WOUTERS (1999).

⁹² Il écrit ceci, à propos des barbarismes et solécismes : *Haec qua ratione uitare possumus, in arte grammatica dilucide dicemus.*

⁹³ URIA (2009 : 15).

⁹⁴ AX (2002, 131).

⁹⁵ *Son de sermone Latino* perdu est censé avoir une proximité plus étroite avec le contenu des traités grammaticaux du type *de Latinitate*. En outre, dans ses *Disciplinae*, Varron passe en revue les neuf arts libéraux dans ses neuf livres respectifs, dont le premier est consacré à la grammaire. PARRONI-PIRAS (2012 : 640) : « probabilmente la prima monografia complessiva sull'argomento di taglio sistematico e "scientifico" ».

⁹⁶ URIA (2009 : 19).

⁹⁷ LAW (2003, 65).

⁹⁸ URIA 2009 : 15 n.21). L'hypothèse que l'origine se trouve dans la grammaire des stoïciens, proposée par BARWICK (1922) et suivie par SCHENKEVELD (1990) est largement débattue : seule la partie initiale est considérée comme authentique. A contrario, A. WOUTERS et P. SWIGGERS considèrent le *Téchnē Grammatikē* dans son ensemble comme authentique en concédant que le texte préservé a subi des changements considérables. Voir à ce sujet SWIGGERS - WOUTERS (2002) 16– 17. Pour les arguments pour et contre voir. LAW – SLUITER (1995).

⁹⁹ L'hypothèse de DI BENEDETTO est exposée dans une série d'articles (1958-59), et reprise par CODOÑER (2019 : 148). Des doutes existaient déjà chez les Scholiastes de l'Antiquité tardive. Consulter sur ce point LUTHALA (2010 : 211 n. 2). Pour conforter son hypothèse, DI BENEDETTO s'appuie sur l'absence de citations anciennes dans les textes qui nous sont parvenus, hormis le seul témoignage de *Sextus Empiricus*, qui attribue expressément à Denys le Thace la définition de la grammaire et sa division en six parties qui correspond au chapitre 1. Cf. LALLOT (1998a : 22 et 25).

¹⁰⁰ Pour le *status quaestionis* et la bibliographie antérieure, voir CODOÑER (2019 : 149 n. 15).

passé à celle de Sacerdos datant du III^e siècle. D'autre part, des études comparatives menées par AX¹⁰¹ sur les similarités entre les *artes* de Quintilien¹⁰², de Donat et d'autres grammairiens tardifs¹⁰³ indiquent que l'*ars* a revêtu sa forme définitive au moins avant le I^{er} siècle après J-C. Un jalon historique vers cette standardisation est l'influence de l'*Ars* de Remmius Palaemon¹⁰⁴. Selon ZETZEL¹⁰⁵:

He was the great systematizer, the representative of Alexandrian grammar, the teacher who established the shape of Latin grammatical instruction for centuries. The detailed organization and contents of Palaemon's *Ars*¹⁰⁶ are harder to know. Four substantial fragments attached to his name survive [...] but a great deal more of the grammatical lore preserved by Charisius and other related sources almost certainly derives from him—something that both indicates his importance and makes it very hard to determine what is genuinely his and what has been altered over the course of the tradition.

Quel que soit leur trajet jusqu'à l'Antiquité tardive, ces manuels ont exercé un rôle important dans la vie intellectuelle et éducative de l'époque, en intensifiant la production des *artes*, ainsi qu'en témoigne leur postérité.

1.3.3. Le contexte et les finalités du genre littéraire pendant l'Antiquité tardive

L'Antiquité tardive, et le IV^e siècle en particulier, est caractérisée par MARROU¹⁰⁷ comme « l'âge d'or de la grammaire », lequel se manifeste par une profusion de manuels scolaires. Un renouveau et une réorientation rendent ces manuels indispensables¹⁰⁸ jusqu'au Moyen-Âge et au début des temps modernes. Ce siècle est marqué par la conversion au christianisme de l'empereur Constantin et par la propulsion du christianisme au rang de première religion de l'Empire. Même au temps de l'empereur Apostat, contemporain de la date de composition de

¹⁰¹ AX (2011a et 2011b).

¹⁰² Même si l'on accepte la non-authenticité de la *Techné* de Denys le Thrace, le même système est déjà exposé chez Quintilien, ce qui met en évidence une diffusion des acquis hellénistiques plus étendue que celle que l'on peut suivre à partir du matériel qui nous est parvenu. Cf. LALLOT (1998).

¹⁰³ Pour des similarités entre Quintilien et les autres grammairiens, voir JEEP (1893 : v–vii) dont la mise en revue des éléments de *Standardgrammatik* (1893 : 103–294) et son recueil des *loci paralleli* demeure une lecture de base.

¹⁰⁴ Son manuel constituait la référence pendant l'époque de Juvénal.

¹⁰⁵ ZETZEL (2018 : 74).

¹⁰⁶ Reconstitué par BARWICK (1922).

¹⁰⁷ HERZOG (1993 : 14).

¹⁰⁸ DIONISIOTTI (1984 : 204-5).

l'œuvre de Charisius, tout l'Orient à l'exception de l'élite cultivée de la bourgeoisie d'Ionie et d'Athènes, avait embrassé la nouvelle foi, alors qu'aux antipodes de l'Ouest, l'aristocratie sénatoriale restait fidèle aux cultes non chrétiens¹⁰⁹. Dans cet espace idéologique, nonobstant une tendance à la "christianisation" des genres littéraires, prit forme au cours de l'Antiquité tardive un groupe de littérature scientifique, englobant les savoirs concrets de contenu non-littéraire¹¹⁰ et toujours nécessaires¹¹¹, lequel incluait la grammaire. Ainsi, la prolifération des manuels de latin dans la partie orientale de l'Empire¹¹² s'aligne *partim* avec une tendance à la réaffirmation de l'identité culturelle et avec la Rome virtuelle du passé qui lui confère sa force vitale¹¹³.

D'un point de vue pratique, le travail « philologique » de recueil et de correction, qui était en plein essor, ainsi que la culture conservatrice de l'Antiquité tardive ne s'inscrivaient pas forcément contre le christianisme montant¹¹⁴. En effet, dans le cadre sociopolitique de l'époque, l'achèvement du cursus éducatif du grammairien qui enseigne les bases du latin, langue officielle de l'Empire, constitue une qualification nécessaire et suffisante pour assumer des fonctions publiques et politiques¹¹⁵, notamment dans les régions non latinophones de l'Empire. On comprend à quel point la maîtrise du latin était importante pour l'ascension sociale et pourquoi Charisius aurait voulu que son fils acquière ce savoir. ZETZEL¹¹⁶ corrobore cet impératif pragmatique : « [...] in the Roman context, it was also important to introduce students to canonical texts, knowledge of which was essential to the nascent mandarins of the imperial bureaucracy ».

De surcroît, dans un espace où on passe de l'apprentissage du latin comme langue maternelle à son enseignement comme deuxième langue, le travail érudit œuvrait plutôt contre la dégradation de l'apprentissage du latin propre¹¹⁷. Ainsi, les disciplines du *trivium*, surtout la

¹⁰⁹ URIA (2009 : 11-12).

¹¹⁰ Cette caractéristique n'est pas exempte de prétentions ou de présentations rhétoriques-littérisées.

¹¹¹ HERZOG (1993 : 25) énumère la médecine et la science vétérinaire, les rudiments d'administration provinciale comme les œuvres des arpenteurs, l'agriculture, la pharmacie, l'art de guerre et la jurisprudence.

¹¹² Cf. aussi SCHOULER (2008 : 33-34).

¹¹³ HERZOG (1993 : 12).

¹¹⁴ ZETZEL (2018 : 207) «The idea that the subscriptions are part of a pagan revival or resistance against Christianity has been thoroughly refuted: not only are most of the identifiable subscribers Christians (and later than the date of the "pagan revival" of the 390s), but the texts copied were read and studied by both pagans and Christians alike, mostly the latter» cf. CAMERON (2011: 401sq.).

¹¹⁵ HERZOG (1993 : 15) et

¹¹⁶ ZETZEL (2018 : 17 et 121).

¹¹⁷ BONNER (2012 : 330) « ...linguistic study was one of the very few areas in which Roman teaching could claim a distinct advance as compared with Greek; for whereas the Greek schools which had preceded them taught no

grammaire et la rhétorique, sont mises en avant¹¹⁸. Bien évidemment, dans un contexte linguistique hétéroclite du passage au IV^e siècle¹¹⁹, les conditions de la production artigraphique évoluent afin de servir une finalité plus pragmatique¹²⁰. En réalité, l'écart qui se creuse entre la langue écrite des classiques et la langue orale contemporaine entraîne une observation plus minutieuse de l'usage littéraire et des particularités linguistiques. Ainsi, l'apprentissage appliqué à la littérature et à la grammaire perd l'orientation philologique et littéraire des temps passés pour acquérir un caractère linguistique marqué¹²¹. Celui-ci est de plus en plus axé sur les règles de la grammaire latine normative¹²² en fonction de l'usage « moderne » de la langue. C'est l'époque où se multiplient les traités d'orthographe en même temps que l'on observe un changement d'orientation vers la standardisation de la grammaire canonique¹²³. Ces œuvres artigraphiques constituent en ce sens plus que de simples manuels scolaires, elles forment de véritables ouvrages scientifiques¹²⁴ de grammaire, qui revendiquent son épistémologie, son vocabulaire propre, sa méthode, et sa place comme des traités non de langue mais de science de langage dépassant les limites de l'usage à la classe. Cette réaction située vers 350 est représentée par des auteurs aussi importants que Sacerdos, Marius Victorinus et Donatus, ainsi que Charisius¹²⁵, qui ont contribué à une régénération linguistique et culturelle¹²⁶.

other language than Greek, the Roman schools taught both Greek and Latin. As a form of mental training, the study of a foreign language was an extremely valuable addition in itself. »

¹¹⁸ Voir LAW (2003 : 83-84). La nécessité des manuels adaptés à un public non latinophone existait même avant, comme l'attestent les gloses bilingues qui servaient d'aide à ce public de locuteurs non natifs. Pourtant, elle fut intensifiée.

¹¹⁹ DESBORDES (2007 : 248).

¹²⁰ DESBORDES (2007 : 238) trouve, dans la conformité générale du contenu, une «...affaire atemporelle : de génération en génération on se transmet les textes à connaître avec la manière de les analyser».

¹²¹ HOVDHAUGEN (1996, 389).

¹²² Consulter ZETZEL (2018 : 9). Voir aussi DIONISIOTTI (1984 : 207), qui attribue le succès de ces traités, écrits dans la partie occidentale de l'Empire, dans leur caractère adapté à un public non latinophone.

¹²³ DESBORDES (2007 : 246).

¹²⁴ HOLTZ (1981 : 107).

¹²⁵ Charisius est généralement considéré postérieur à Donat et antérieur à Diomède ; cf. le tableau ci-dessous.

¹²⁶ HERZOG (1993 : 54).

1.4. Les spécificités de l'Ars charisienne

1.4.1. Quellenforschung

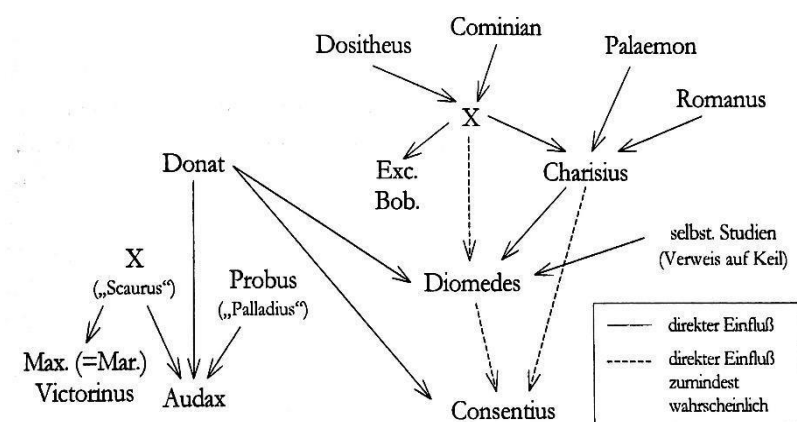


Fig.3. DAMMER (2001 : 27) Graphique des influences directes et indirectes entre les œuvres artigraphiques de l'Antiquité tardive. Ainsi, Diomède constitue une source valable pour la reconstruction et l'analyse de l'œuvre charisienne.

Dès le début, Charisius déclare explicitement et reconnaît sa dépendance envers d'autres manuels 1,4-,5 *artem grammaticam sollertia doctissimorum uirorum politam et a me digestam in libris quinque dono tibi misi*. En compilant les doctrines de différents auteurs auxquelles il demeure fidèle, Charisius est le pivot sur lequel se construit la *Quellenforschung*, l'étude des sources de la grammaire latine ancienne¹²⁷. Varron, Remmius Palaemon, Cominianus, Pliny l'Ancien, Flavius Caper, et Iulius Romanus sont quelques-uns des spécialistes de la grammaire qui, d'une manière ou d'une autre, par petits extraits ou blocs entiers de contenu¹²⁸, trouvent une place dans cet art grammatical¹²⁹.

¹²⁷ SCHMIDT (1993 : 143).

¹²⁸ PEREZ (2012 : 151 n.10) Il s'agit de l'*oratio quasi obliqua* ou style quasi indirect, une variante de l'*oratio obliqua*, mais sans marques de subordination. Cette dernière correspond à ce qu'on a appelé la modalisation en discours second, qui comprend à la fois des modalisations sur le contenu de l'énoncé évoqué et sur l'utilisation d'îlots textuels, morceaux de texte en style direct au milieu d'une période en style indirect.

¹²⁹ ZETZEL (2018 : 188).

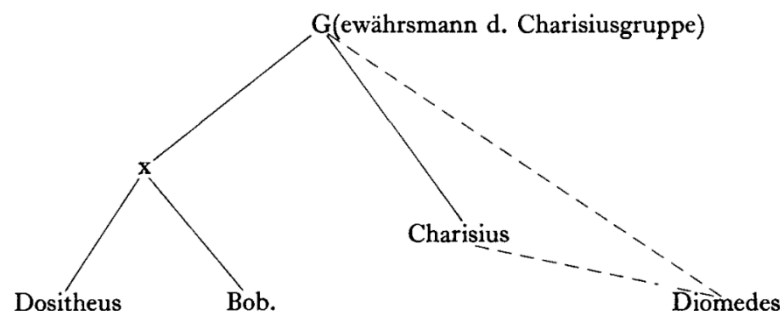


fig.4. Graphique qui montre plus spécifiquement les rapports entre les œuvres appartenant à la *Charisiusgruppe*, comme l’a défini BARWICK, tiré de DIONISIOTTI (1984 : 203). Pour un schéma qui inclut un *Charisius plenior*¹³⁰, cf. SCHENKEVELD (2004 : 18).

Charisius n'est certes pas un connaisseur direct de toutes les sources citées, mais il construit son manuel à partir d'un petit nombre d'autorités¹³¹. L'orientation générale qu'on a adoptée est axée autour de la détermination du taux d'intervention de Charisius sur l'ébauche qui lui sert comme source, appelée par BARWICK « l'Autorité ». Ce “Gewährsmann¹³² der Charisiusgruppe¹³³” est probablement une source sous-jacente aux œuvres de Charisius, de Diomède, de Dosithée, de *l'Anonymus Bobiensis* et des *Excerpta Andecauensia*, qui partagent de larges similitudes de structure et de contenu. Pour ce qui est de sa méthode, il est globalement admis que Charisius tire les parties issues de Palaemon et la plupart des sources anonymes de l'Autorité, en ajoutant lui-même les passages de Romanus et de Cominianus¹³⁴. Quelle que soit la procédure suivie, les modifications qu'il semble avoir apportées à ses modèles exigent un travail de réécriture que nous ne devons pas sous-estimer en prenant comme acquise l'authenticité des sources qu'il cite¹³⁵. La stratification du contenu et des sources est à tel point complexe qu'elle ne laisse pas d'espace aux interprétations hasardeuses¹³⁶.

¹³⁰ Idée premièrement suggérée par JEEP (1896 : 401) et BARWICK (1924 : 350).

¹³¹ URJA (2009 : 19).

¹³² Pour une discussion excellente sur le regroupement des sources grammaticales en fonction de la formule d'introduction, voir SCHENKEVELD (2004 : 19).

¹³³ Ce terme a été proposé par BARWICK (1922 : 9 et 66 sqq).

¹³⁴ URJA (2009 : 19 et 19 n. 32) et BONNET (2000 : 15 et 2009 : 22 n.4) pensent, comme SCHMIDT (1993, 140) que l'ébauche est fournie par *Cominianus*, qui est probablement son professeur et le Gewährsmann, et que Charisius l'a amplifiée. Cette hypothèse s'appuie sur le fait qu'il est généralement le premier de plusieurs autorités citées sur des questions grammaticales données et que la tradition médiévale connaît Charisius sous son nom. En revanche, ZETZEL (2018 : 188) s'aligne sur BARWICK (1922), faute de disposer de preuves suffisantes.

¹³⁵ BONNET (2000 : 16).

¹³⁶ GARCEA (2019 : 54) traite la question de Diomède comme source du *dubius sermo* de Pline l'Ancien : « [...] Charisius, whose grammar is based on a stratification so complex as to require particular caution ».

D'abord, comme tous les genres abrégés ou "genres of abridgement"¹³⁷ qui ont vu le jour pendant l'Antiquité tardive, les manuels de grammaire sont largement appréciés en tant que sources valables vers une réhabilitation des textes et des doctrines perdues, privées d'une étude focalisée sur les conditions culturelles et sociétales de leur production, leur motif de création et de leur réception contemporaine. La remarque de DIONISIOTTI¹³⁸ sur la *Quellenforschung* comme « *Nekymanteia* énergique » orientée sur le caractère indépendant des œuvres artigraphiques. C'est seulement pendant les deux dernières décennies influencées par la théorie de la "Sociology of Knowledge"¹³⁹ que ces œuvres compilatoires sont classées sous un genre spécifique, digne d'une étude plus particulière. Les critères posés, examinés soit indépendamment soit conjointement, mettent l'accent sur le contenu, la période et la paternité, les fins et le lectorat cible, en n'excluant pas les fluctuations du taux d'indépendance de chaque auteur. Quant aux « doxographies antiques grammaticales », une interprétation fine reste à faire, ce qui représente une tâche ardue dans la mesure où la perspective historique est biaisée par le fait que le contenu est présenté de manière anachronique, toujours du point de vue de la doctrine dans la métalangue grammaticale¹⁴⁰. Une fois le but chimérique d'une compréhension, voire d'une reconstitution absolue des sources, redéfini, le travail précieux de la *Quellenforschung* se réoriente vers le contenu que les compilateurs et grammairiens valorisent plus que la source et qui a garanti leur survie à la postérité.

1.4.2. Réflexions autour du rapport entre contenu et structure

Il n'est pas facile de résumer l'apport doctrinal d'un ouvrage dont la caractéristique la plus pertinente est l'accumulation des sources. Le lecteur contemporain a la possibilité d'accéder, grâce à ce traité de grammaire, à une grande partie de l'histoire de la littérature¹⁴¹ et

¹³⁷ HORSTER – REITZ (2010 : 6) : « Various ways to organize and access the established and available store of knowledge exist in a given era or generation. These activities occur at different levels of intensity and scale, and, in terms of content, the cross what we would recognize as disciplinary boundaries. In the ancient world, this leads to the elaboration of a rich range of genres of abridgment and compilation, such as epitome, periocha, excerpt, florilegium, anthology, hypothesis, lemmatized handbook and gnomologium ».

¹³⁸ DIONISIOTTI (1984 : 202).

¹³⁹ Sur ce tournant, voir l'introduction « "Condensation" of Literature and the Pragmatics of Literary Production » dans HORSTER- REITZ (2010 : 3-14).

¹⁴⁰ HORSTER – REITZ (2010 : 8).

¹⁴¹ La compilation de Charisius rassemble une source inestimable de fragments d'auteurs anciens qui nous seraient autrement inconnus, mais aussi d'auteurs importants dans l'histoire de la littérature latine. Dans l'*index auctorum* de son édition, BARWICK énumère plus de 120 noms.

de la grammaire ancienne, et, avec elle, non seulement de l'éducation de base, mais aussi de l'érudition linguistique romaine¹⁴².

Concernant sa structure de base, l'Ars de Charisius, - dont on peut reconstruire le tronc à partir du tableau des chapitres qui figure immédiatement après la préface¹⁴³ (1,1 ; 19- 1,3,29 B) - présente certaines particularités¹⁴⁴ structurelles qui donnent l'impression d'un tout incohérent. Cette 'désorganisation'¹⁴⁵ apparente s'explique par la combinaison de deux structures mnémotechniques qui correspondent à ce mélange entre *Schulgrammatik* et *Regulae*, caractéristique de la « Charisius-gruppe ». En effet, dans sa préface générale, Charisius lui-même élucide la manière de parvenir à l'acquisition du savoir offert dans son manuel : (1.1.12-14) *diligentiae frequenti recitatione studia mea ex uariis artibus inrigata memoriae tuisque sensibus mandare*. Il s'agit de confier, de consigner par écrit les études qu'il a recueillies à la mémoire et "les sens" de son fils, que ce dernier consoliderait à travers sa diligence et une répétition constante. Le groupe nominal *memoria* et *sensus*, en conjonction avec le verbe *mandare* est attesté 11 fois jusqu'à la fin de l'Antiquité (jusqu'à 735) et surtout dans les œuvres du contenu pédagogique de St. Augustin¹⁴⁶. La référence au *sensus* paraît de premier abord réservé aux expériences sensorielles, pourtant le terme fait partie des deux types de connaissances relatifs à la mémoire, selon Augustin¹⁴⁷. La connaissance des Arts Libéraux est tout à fait différente au souvenir des choses perceptibles dont il n'est retenu qu'une image-mémoire AVG. *conf. 10,9,16 nec eorum imagines sed res ipsas gero*. Ceci a des implications claires, bien que non spécifiées, sur la manière dont la doctrine grammaticale (ou la connaissance de tout autre art libéral) doit être structurée.

Si ce qui passe dans la *memoria* est la chose elle-même, alors la structure du manuel doit se conformer à la structure interne et essentielle de l'objet d'étude. À une époque où le seul type de connaissance intellectuelle accessible était médiatisé à travers la Logique, la Grammaire devait elle aussi revêtir une forme systématisée. Sous ce spectre on conçoit sa

¹⁴² URIA (2009 : 32).

¹⁴³ Quelqu'un pourrait le comparer à la liste de Pline à la fin de sa préface de *Naturalis Historiae*. Sur sa précision au contenu, voir. SCHENKEVELD (2004 : 6 n. 29).

¹⁴⁴ Il en va de même pour l'ars de Diomède, dont la structure est expliquée par DAMMER (2001 : 52).

¹⁴⁵ BARATIN-DESBORDES (1981 : 58).

¹⁴⁶ AVG. *mus.*, 1,5,10,17. AVG. *mag.*, 12,17. Dans 336,12 Charisius glose le verbe *mandare* comme ἐντέλλομαι, « ordonner (quelque chose à quelqu'un) » et son deuxième sens μασσάομαι, 1. « mâcher » 2. « plier les lèvres avec dédain », en faisant référence aux choses. En combinaison avec le mot *memoria*, le verbe a comme signification ThL VIII 261,33 sqq. s.v. *mando* cf. CIC, *Mil.*, 78 *mandate hoc memoriae, iudices*.

¹⁴⁷ LAW (1996 : 41).

dépendance à l'égard des outils rationnels pour obtenir une structure rigoureusement systématique où chaque élément dépend de sa hiérarchie. Les grammaires « complexes » échappent au plan rigoureux de l'œuvre de Donat et de Priscien, qui représentent en quelque sorte « the quest for an idealised representation of grammar, and ultimately of language itself ». En effet, afin d'être capable de traiter les domaines de la flexion et de la dérivation *in extenso*, et pour attaquer forme et fond sans déraiser, au lieu de perturber la structure cohérente de la *Schulgrammatik*, les deux grammairiens susmentionnés ont incorporé le contenu en guise de chapitres indépendants de *regulae*¹⁴⁸.

Un aperçu général de la structure de *l'Ars charisiana* est le suivant. Les notions fondamentales ne sont pas toutes traitées au début, mais sont réparties dans les livres I et II. Le livre I, après les chapitres introductifs des notions de base aux chapitres I-VI, passe brusquement aux *accidentia* du nom (chapitres VII – XIX). Il traite les cinq déclinaisons et des questions spécifiques comme les *monoptota*, comment déterminer le *genus*, comment former le génitif à partir du nominatif avant et se clôt par des chapitres longs sur des mots problématiques et sur l'analogie (XV et XVII) ; nonobstant la variété des sujets, le facteur commun est la forme du *nomen*. Le livre II traite les autres parties du discours, partant de la définition du *nomen* à l'*interiectio*, sans inclure les déclinaisons, traitées au livre I ; le livre III développe la doctrine du verbe et la conjugaison, parallèle à celle du livre I pour le nom, sans les chapitres longs ; le livre IV traite les *uitia uirtutesque orationis* et les figures du style et de pensée. La fin du livre traite la métrique et la poésie, quoique la plus grande partie ait été perdue. Quant au livre V traitant les *Idiomata*, il donne des 'listes comparatives', des formes et constructions qui diffèrent du grec et une liste de *differentiae* entre des mots en latin. Il présente pourtant un problème de tradition spécifique. Tel qu'il est édité par BARWICK, il est le résultat d'une reconstruction quelque peu arbitraire¹⁴⁹.

Le plan général de la grammaire de Charisius est plus conscient qu'il n'en a l'air au premier abord. Il s'agit donc du type de la *Schulgrammatik* avec des matériaux insérés en blocs pour accommoder la forme (I i.vii-xix, II ix-xi, III, V). À l'intérieur des sections, son habitude de juxtaposition de passages autonomes sur le même thème provenant de différentes autorités exacerbe l'impression générale de confusion ; mais dans l'ensemble, le plan qu'il adopte est

¹⁴⁸ LAW (1996 : 46) et SCHENKEVELD (2004 : 16).

¹⁴⁹ Il n'est que partiellement reflété dans l'index du manuscrit N, qui attribue au livre IV certains de ses chapitres. Pour une analyse des problèmes liés au livre V, cf. URIA (2009 : 16-17) ; HOLTZ (1978 : 230-32) ; SCHMIDT (1993 : 143) et notamment DIONISIOTTI (1982 : 118-119).

conçu pour éliminer la confusion en séparant les aspects principalement formels de la langue des aspects principalement sémantiques¹⁵⁰. De surcroît, il convient de mentionner ici que, même si l'œuvre constitue une compilation et que le contenu est souvent disparate, les références internes de l'auteur aux parties précédentes et suivantes témoignent d'une vision générale et d'un aperçu de la structure de l'œuvre ainsi que d'une intentionnalité dans la disposition des éléments afin de faciliter la tâche au lecteur¹⁵¹. Cependant, les différences majeures ainsi que les particularités de Charisius par rapport aux autres grammairiens se trouvent dans l'ajout de sources 'érudites' apportées par lui-même au schéma de base de sa source principale, et ces sources font écho notamment aux préfaces des chapitres 15 et 17 du livre I.

1.4.3. Le *status quaestionis* autour de l'attribution du chapitre 1,15

Le chapitre 1,15, dont il est question, s'intitule *de extremitatibus uerborum et diuersis quaestionibus*. Il est particulièrement étendu et occupe la partie centrale du premier livre. Selon la recherche, il s'agit d'un ajout charisien dans son manuel par celui appelé « anonyme *De extremitatibus* »¹⁵². Que Charisius ait considéré le chapitre 1,15 comme une pièce indépendante et cohérente ressort clairement de l'introduction particulière qui le précède, et qui est utilisée en aval dans sa propre préface ; le fait qu'elle était prévue dans le plan de travail est en outre confirmé dans 24,15-16 *de quibus plenius sub titulo De extremitatibus nominum (ch. 1,15) explanatum est*. Cela dénote aussi la fonction du contenu du chapitre, qui passe en revue par ordre alphabétique toute une liste de *dubia*¹⁵³, dont l'explication se fait par les critères de *Latinitas*, les principes méthodologiques de la correction linguistique (cf *infra*).

La préface du chapitre présente quelques spécificités, à la fois par son style qui s'écarte de la simplicité, puisqu'il se caractérise par des prétentions rhétoriques, et par son contenu disparate au premier abord, l'annonce des sujets traités ne coïncidant pas en son entièreté avec la suite du chapitre. De plus, à l'encontre de l'habitude charisienne, cette préface reste sans paternité explicite. Il n'est pas clair pourquoi Charisius n'indique pas la source qu'il suit¹⁵⁴ et le

¹⁵⁰ Cf. HOLTZ (1981 : 98-99).

¹⁵¹ SCHENKEVELD (2004 : 13) souligne qu'il y a environ soixante-dix références internes dans l'œuvre.

¹⁵² SCHMIDT (2000, 271 §439.2).

¹⁵³ SCHENKEVELD (2004 : 7). Il va de même pour les chapitres X,XI, XIV,VI. Le premier principe de disposition est le critère du genre mais Charisius privilégie ici l'ordre alphabétique. LAW (1996 : 44) compte l'ordre alphabétique parmi les "external ordering devices" -notamment quand le contenu révèle la forme- avec l'énumération.

¹⁵⁴ SCHMIDT (2000 : 171) attribue ici, - à tort selon URIA (2009 26 n. 53) - une indépendance de la part de Charisius quant à la rédaction de cette partie.

caractère divers et complexe du chapitre rend difficile l'identification de son ou ses auteurs. Dans son analyse de la première partie du chapitre 1,16 du même livre, qui présente des difficultés similaires, BONNET¹⁵⁵ donne trois possibilités à l'absence d'attribution : c'est soit que Charisius a trouvé ce texte déjà anonyme, soit que l'auteur - ou synthétiseur des propos de son maître - est Charisius lui-même, soit enfin qu'il a supprimé le nom de son auteur. Cette dernière hypothèse semble fort improbable, étant donné la tendance générale. Même si, en ce qui concerne le chapitre 1,16, BONNET penche pour une élaboration de l'ébauche de Cominien, la paternité de l'introduction du chapitre xv pose problème. Dès le XIV^e siècle, ont été mises en avant des hypothèses aussi diverses que celles de Varron, Pansa¹⁵⁶ ou Pline l'Ancien par l'intermédiaire de *Flavius Caper* ou *Iulius Romanus*. Les résultats ne sont pas concluants, mais un bref aperçu de la problématique sera présenté, afin de faire le point sur la question de l'interdépendance des sources et de la transmission des idées qui augmentent la complexité de l'attribution¹⁵⁷.

JULIUS ROMANUS

Certaines indications suggèrent que Romanus connaissait cette introduction, qui faisait peut-être partie de l'introduction générale de son propre travail. Gaius Iulius Romanus¹⁵⁸, probablement un grammairien amateur dont l'activité se situe dans la seconde moitié du III^e siècle¹⁵⁹, est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Aphormai/ Αφορμαί*. Bien qu'il s'agisse d'une œuvre *de Latinitate*¹⁶⁰ et non d'une *ars grammatica*¹⁶¹, le texte a la structure d'une *ars*¹⁶², qui devait suivre le schéma des parties du discours (SCHMIDT)¹⁶³. Dans les chapitres conservés entiers, comme semblent l'être le *de analogia* et le *de aduerbio*, ou abrégés, -comme ceux sur l'interjection, la préposition et la conjonction -, les introductions théoriques, émaillées de

¹⁵⁵ BONNET (2009 : 22).

¹⁵⁶ BARWICK (1922) identifie Pansa au Crassicius Pasicles de SVET. *gramm.* 18.

¹⁵⁷ SCHENKEVELD (2004 : 22-27).

¹⁵⁸ cf. SCHMIDT (2000 : 270), KASTER (1988 : 424-426) et SCHENKEVELD (2004 : 29-53).

¹⁵⁹ HOLTZ (1981 : 76 n. 3) situe Iulius Romanus au II^e siècle après J.-C. et reconnaît en lui des tendances archaïsantes, à partir des chapitres cités dans l'œuvre de Charisius. SCHENKEVELD (2004 : 29) date approximativement l'œuvre de Romanus de l'année 270 de notre ère, et appuie sa datation sur le fait que *Romanus* cite à son tour des auteurs comme *Apuleius* et des personnages historiques du III^e siècle.

¹⁶⁰ Déjà BARWICK (1922 : 250 n. 1).

¹⁶¹ ZETZEL (2018 : 190).

¹⁶² URJA (2009 : 22 n.41). La mention de *dissertissimus artis scriptor* de 301,17 ne signifie pas que *Romanus* avait écrit une *ars* puisque le terme désignait pendant l'époque tardive toute œuvre de type grammatical ou linguistique.

¹⁶³ Selon GARCEA (2012 : 17), « A collection of rare and archaic words halfway between a *regulae*-type handbook of grammar and a work on rhetoric ».

remarques érudites¹⁶⁴ sont suivies d'un inventaire alphabétique des entrées, avec une structure et une finalité différente selon les chapitres. Cette pratique est proche de la manière dont les chapitres 15 et 17 sont structurés, le dernier comportant une mention explicite à Romanus. Cependant, le plan du chapitre donné explicitement à la fin de l'introduction à 1,15 ne correspond pas à ce que nous savons de la structure de l'œuvre de Romanus¹⁶⁵, et, dans le corps du chapitre, rien ne lui appartient, exception faite des ajouts que Charisius lui-même tire, plus ou moins littéralement, du chapitre 1,17¹⁶⁶, ce qui affaiblit l'idée d'une attribution possible de la préface à Romanus.

En termes de contenu, les deux chapitres passent en revue les formes douteuses des noms, et recourent aux critères de correction qui priment dans chaque cas. La typologie des *Ἀφορμαί* appartient au genre de *Latinitate*¹⁶⁷ et est inspirée de deux sources principales : le *Dubius sermo* de Pline l'Ancien¹⁶⁸ et le *De Latinitate* de Flavius Caper, dont l'objectif est de déterminer la relation entre les critères de la correction grammaticale, contenu reflété explicitement dans l'introduction du chapitre 1,15. Dans ce cas, les chercheurs estiment plus probable que l'introduction appartienne à un auteur auquel Romanus a traité directement et qui est l'auteur -ou l'un des auteurs- du chapitre 1,15 et la référence au nom de Romanus au chapitre I. XVII 62, 22 *plenius autem de analogia in sequentibus Romanum disseruisse inuenies* correspond à une transformation par Charisius d'un texte dans lequel Romanus s'exprimait à la première personne¹⁶⁹.

¹⁶⁴ SCHENKEVELD (2004 : 34-36).

¹⁶⁵ URIA (2009 : 28).

¹⁶⁶ SCHMIDT (2000 : 272).

¹⁶⁷ GREBE, (2001 : 135 n. 1) parcourt les manuels de correction grammaticale en grec existants : τέχνην περί Ἑλληνισμοῦ et τέχνην περί αναλογίας et en latin : *de Latinitate*, *De analogia* et *De similitudine* en faisant référence à l'importance du chapitre I. XV pour la transmission de la doctrine. Pour une analyse exhaustive des titres et de l'histoire des traités en grec et en latin, cf. GARCEA (2012 : 27-28).

¹⁶⁸ Le *Dubius sermo* de Pline était un ouvrage grammatical en huit livres, publié vers 67 après J.-C. et reconstituable, presque exclusivement, à partir du témoignage de Charisius, qui n'a pas dû traiter le *Dubius sermo* directement, mais par l'intermédiaire de Romano. Le livre 6, auquel appartiennent la plupart des fragments conservés, semble traiter des hésitations dans les terminaisons occasionnelles, classées cas par cas ; cf. SCHOTTMÜLLER (1858 : 33-35) ; FROEHDE (1892 : 617 sq) ; NEUMANN (1881 : 3-36) ; MAZZARINO (1955 : 219-231) ; DELLA CASA (1969 : 11-86).

¹⁶⁹ SCHENKEVELD (1996, 32).

Dans ce dernier cas, on peut penser à Flavius Caper¹⁷⁰, ce qui permettrait de rétablir de manière nuancée, les idées de MAZZARINO¹⁷¹ sur l'empreinte plinienne du passage ; déjà SCHOTTMÜLLER¹⁷² entama une recherche des extraits pliniens dans le texte de Charisius en affirmant ceci :

« Ac certo quidem gravissima summi viri opera ratione et consilio quodammodo inter se cohaerent, ut dissertatiunculis (§ 15, 16) e praefatione nat. hist. desumptis apertissime, quo consilio usus sit, demonstrari censuerit ».

MAZZARINO reconnaissait dans le chapitre 1,15 certains passages qu'il attribue au *Dubius sermo* de Pline en le qualifiant de « contaminata e qua e là interpolata [...] quelle esigenze stilistiche sono [...] dell'epoca neroniana e flaviana »¹⁷³ : il reconnaît que quelques extraits pouvaient être considérés comme « capriani più che pliniani¹⁷⁴ », dans la mesure où - poursuit-il - tous les passages pliniens de I 15α¹⁷⁵ sont passés par une élaboration grammaticale que l'on peut appeler « Capriano » ou de « type Capriano ». Mais ce qu'il admet pour le corps du chapitre, MAZZARINO l'exclut pour l'introduction¹⁷⁶, même si la main de Caper a sans doute été impliquée.

SCHENKEVELD¹⁷⁷, qui adhère d'abord à la proposition de MAZZARINO, selon laquelle Pline est l'auteur de cette introduction, envisage plus tard¹⁷⁸ la possibilité que Romanus ait amélioré, dans son introduction générale à ses *Aphorismi*, une pièce similaire écrite par Pline. Néanmoins, compte tenu de certaines remarques de DAMMER¹⁷⁹ il abandonne par la suite

¹⁷⁰ Grammairien archaïsant du II^e siècle.

¹⁷¹ Le raisonnement de MAZZARINO fut initialement suivi par SCHENKEVELD (1996).

¹⁷² SCHOTTMÜLLER (1858 : 6). Cf aussi NEUMANN (1881).

¹⁷³ MAZZARINO (1948 : 210).

¹⁷⁴ MAZZARINO (1948 : 221).

¹⁷⁵ URIA (2009 : 29 n.59). MAZZARINO (1948 : 201 n.3) désigne ainsi la première source que BARWICK avait identifiée à Pansa et qu'il préfère identifier à Pline. Les deux autres sont, selon lui, Palaemon = 15β et Caper = 15γ.

¹⁷⁶ MAZZARINO (1948, 222) « Resterà —dice— comunque, l'introduzione. Costi Plinio vive, costi è l'autore del Dubius sermo. Nè Capro nè alcun altro compilatore avrebbe potuto "addomesticare" e semplificare (come viceversa han fatto pel resto dell'opera) questa che era, naturalmente, la parte più viva, il "manifesto" di Plinio ».

¹⁷⁷ SCHENKEVELD (1996, 30).

¹⁷⁸ SCHENKEVELD (1998, 44 n. 458).

¹⁷⁹ DAMMER (2001 : 370) « [...] Diomedes bestimmte albeit Diomedes bestimmte Abschnitte bei Charisius, vor allem die von Romanus übernommenen Teile, gänzlich ignoriert hat ».

complètement l'idée de Pline¹⁸⁰. En effet, Diomède, qui utilise la deuxième partie de l'introduction à 1.15, n'utilise jamais les parties de Charisius qui proviennent de Romanus. Le fait que Flavius Caper pourrait être le rédacteur de l'ensemble du chapitre 1,15 semble indiqué par les passages - rares chez Charisius- où un jugement est rendu, normalement contraire à la doctrine exposée, à la première personne du singulier¹⁸¹. Trois de ces passages (77, 9 – 10 *quod ego, quia nusquam scriptum puto, nequaquam probo* ; 94, 27 *neutrum dico*, et 114, 4-5 *autem neutrum probo nec 5 puto panem plurali numero dici posse*) sont en partie directement attribuables à Caper et les quatre autres appartiennent à I 15α, mais renvoient, de manière indirecte, aux parties où le remaniement du matériel est évident, comme par l'utilisation de la première personne¹⁸², ainsi que par d'autres détails pertinents¹⁸³.

VARRON

GOETZ-SCHOELL¹⁸⁴, BARWICK¹⁸⁵ et FEHLING¹⁸⁶ attribuent la préface à Varron par l'intermédiaire de Pansa ou de Pline l'Ancien. Plus précisément, ils identifient la deuxième partie de la préface CHAR. *gramm.* 62,14-63,10 B à l'introduction du *de sermone latino* varronien perdu grâce à la référence de Diomède à Varron. DIOM *gramm.* I 439.15-17 (sc. Latinitas) *constat autem, ut adserit Varro*¹⁸⁷, *his quatuor, natura analogia consuetudine auctoritate*. Ce qui est le plus pertinent dans ces chapitres, et qui remonte *in fine* à la doctrine varronienne, est l'insistance sur les critères de correction linguistique. L'importance de la

¹⁸⁰ SCHENKEVELD (2004, 37 n. 25).

¹⁸¹ URJA (2009 : 29 n.61). Par exemple en 70, 16 ; 72, 13 ; 77, 9 ; 78, 15 ; 78, 20 ; 94, 27 ; 114, 4. MAZZARINO (1949, 51) avait déjà signalé des passages où Caper se dissocie de Pline.

¹⁸² Une très belle étude sur les occurrences et les fonctions diverses de la première personne du pluriel a été effectuée par ISSAEVA (2011).

¹⁸³ URJA (2009 30 n.62). En 78, 15, et 78, 20, est attestée l'utilisation du *monoptoton*. Grâce à 150, 31-32 *Fl. tamen Caper Allecto monoptoton esse Valerium Probum putare ait*, nous savons que ce mot était employé par Flavius Caper, ce qui signifie que l'ensemble du fragment peut être considéré comme une reprise "caprienne" de la matière plinienne (notons que déjà BARWICK, 1922, 193, attribuait la dernière partie de l'introduction à Caper).

¹⁸⁴ fr.115.

¹⁸⁵ BARWICK (1922, 185).

¹⁸⁶ FEHLING (1956 : 222-235 « Lateinische Quellen ») tente de reconstruire l'introduction du *De sermone Latino* de Varron à partir des textes postérieurs parmi lesquels figure B 62,2-63,20, qui sont attribués au *De lingua Latina* de Pansa, source du *Dubius sermo* de Pline l'Ancien. En revanche, ZETZEL (2018 : 42 n.31) explique que « Fehling's article is [...] highly schematic ; he forces the history of Latin grammar (particularly works on Latinity) into a single pattern, which his version of Varro simultaneously follows, misunderstands, and alters ».

¹⁸⁷ Sur l'attribution *ut Cominianus dicit*, attestée dans le codex de Berne et celle de Diomède à Varron, voir MAZZARINO (1948 : 213 n.3). Pour le codex, voir HENRIKSEN-STAMMERJOHANN s.v. *Ars Bernensis* Colette Jeudy.

formulation verbale pour Charisius est trahie par l'inclusion en la préface générale des termes *natura, analogia, consuetudo*, et *auctoritas*, comme une sorte d'écho de l'introduction à 1,15¹⁸⁸.

En fin de compte, que l'introduction soit tirée de *Romanus* ou de *Caper*¹⁸⁹, c'est une pièce indépendante du chapitre qu'elle précède et dont l'« assemblage » est dû à Charisius. Si la deuxième hypothèse a cours, ici commence vraiment la contribution « éditoriale » personnelle de Charisius au manuel de son maître ou à sa source principale, qu'il avait suivi fidèlement jusqu'alors¹⁹⁰. Avec cette introduction à l'écriture rhétorique et aux prétentions littéraires, il aurait pu vouloir marquer sa contribution d'une manière ou d'une autre, au point même de s'abstenir de faire allusion à sa source¹⁹¹.

¹⁸⁸ URIA (2009 : 33).

¹⁸⁹ Cf aussi l'étude de URIA (2009), « Charisiana III (Char. Gramm. p.153.30 y p.162.19 Barwick) », ExClass 13, 2009, 129-142.

¹⁹⁰ URIA (2009 : 28).

¹⁹¹ Cela est improbable. PEREZ (2012 : 152) : « No se puede determinar con seguridad a qué grado de reelaboración so-metió el gramático esta doctrina, pero es más que probable que fuese escasa o, las más de las veces, incluso nula. En un segundo nivel, figura la transmisión de doctrina que aparece en estas fuentes inmediatas de Carisio, quien sería, entonces, responsable sólo indirecto de esas citas de “segunda mano”».

2. TEXTE, ANALYSE LEXICALE, ANNOTATION, TRADUCTION

2.1. *Le texte*

Le texte offert se fonde sur les éditions de BARWICK et KEIL respectivement, et dans les notes sont indiquées les justifications pour les choix des leçons, sans que l'on puisse prétendre mettre en place un véritable appareil critique. Les indications de paragraphes fournies entre parenthèses (page, ligne) correspondent à l'édition de BARWICK. Le texte de la préface 1.15 a été republié, après BARWICK, de façon critique par MAZZARINO (1955 : 221 sqq.), et sous une forme « semi-critique », pour ainsi dire, jusqu'à la page 62.14 B., par SCHENKEVELD (1998 : 444) et DE NONNO (2017 : 225-227) ; SCHENKEVELD (1996) et URIA (2009 : 168-171) ont offert des « traductions critiques » annotées.

XV. DE EXTREMITATIBUS NOMINUM ET DIVERSIS QUAESTIONIBUS.

(61.16.) ne ipsa quidem rerum natura tam finita est ut nobis¹⁹² <terminum¹⁹³> nouissimum sui adsignet, ne dum artes, quarum consummationibus inbecillitas¹⁹⁴ humana non sufficit, uel propter extremum difficultatis laborem uel (61.20.) sola earum inuentione satiata. Et sane quid potest absolutum esse, quod adsidue pro subtilitate cuiusque ingenii adstruitur ?

1 nobis] *non satis in codice apparuit dxms uel doms superscripto ut esse uideatur* ; terminum] nobis * nouissimum ω ; *coni.* Lindemann 2 inbecillitas *suppl. ex Pu.*, suf...cit N suspicit ω, sufficit *suppl.* KEIL 4 *propter subtilitatem* N ; *pro subtilitate C Pu.*

¹⁹² MAZZARINO (1948 : 210 n.1) maintient la leçon *nodis* du N -endommagé sur cette partie- en ajoutant « La mia collazione di codice di Napoli esclude il *nobis* del Keil et del Barwick ». DE NONNO ajoute sur *nobis* que, même en l'acceptant comme faisant partie du texte, comme le font BARWICK et KEIL, il ne semble pas aisé d'imaginer des ajouts plausibles aux lettres illisibles qui suivent.

¹⁹³ LINDEMANN (éd. 1840) ajoute *terminum* là où il y a un écart de huit lettres grâce à l'utilisation du témoignage de l'apographe *n* (Borbonicum IV A 10) ou de la leçon venue de *C deperditus* qu'on ne peut plus consulter ; DE NONNO (2017 : 225 n.46) insiste sur la difficulté de rétablir le texte, il indique ainsi le *locus desperatus* entre crochets [... ± 8 ...] (selon l'usage papyrologique, et comme les autres séquences illisibles similaires de N) sans pour autant rejeter la conjecture de Lindemann comme irraisonnable, en pensant aussi à *limitem* afin de garder la métaphore grammatique.

¹⁹⁴ La leçon *inbecillitas*, quoique communément acceptée, est importée de la copie de *Putschius* du xv^e siècle. Les ajouts qu'elle comporte laissent BARWICK sceptique (cf. la suppression de l'ajout sur les *monosyllaba* à la fin de la préface).

⁵ non ideo tamen nullae sunt quia illas subinde adiectionibus tutas¹⁹⁵ esse non patimur. quare contenti simus eo quod repertum est, cum in (61. 25) omni rerum ratione partes¹⁹⁶ quoque mensuram sui habeant (62. 1.) nec aliter profectum¹⁹⁷ esse uideatur quod interim est.

⁵ nullę N nulla corr. KEIL, nullae *def.* BARWICK, quia illas C *Pu. def.* BARWICK quae aliis N *def.* KEIL, tuta N *def.* KEIL tutas C, *Pu. def.* BARWICK totas corr. SCHENKEVELD, esse om. *Pu.*¹⁹⁸ 6 sumus N. *simus Pu.*¹⁹⁹, corr. artes KEIL ; BARWICK partes N *def.* URIA 7 habeant nec aliter profectum esse uideatur C Bo. p. 232 *sed om. f. per* : habeant et naturali esse uideamur N habeant et naturam * certum esse uidemus n habeant et naturam nec aliter profectam esse uideatur *Pu.*

¹⁹⁵ SCHENKEVELD (1998: 447) «Ms N and editions have *tutas* which in Schenkeveld 1996 I translated as “safe against additions”. But, as Kleywegt ... has since reminded me, the usual extreme opposite of *nullas* would be *totas*, and that word gives a perfect text », and *ab adiectionibus tutas* is required. Cela n'est pas nécessaire, TLL 18 « Cum Abl. et praep. *ab* aut sine praep.» CAES. gall. 7, 14. *Tutus a periculo*. ASIN. POLL. ad Cic. 10. Fam. 31. ante med. *Tutum me ab insidiis inimici sciebam non futurum*. Auct. B. Alex. 1. *Incendio tuta est Alexandria, quod sine contignatione ac materia sunt aedificia*. Malgré la proposition de Kleywegt, et comme le souligne GALZERANO (2018 : 87 n. 46), il suffit d'attribuer à *adiectionibus* une notion causale et l'écriture *tutas* devient plausible (cf. PLIN. nat. 12,59 *silua diuisa certis portionibus mutua innocentia tuta est*). Il ajoute que *tutas* avec la signification/connotation « en sécurité, protégé » convient à l'image et au contexte “militaire” qui suit. Cf. URIA (2009 : 168 n. 268). D'autre part, il poursuit en déclarant que la conjecture *totas* serait un rappel efficace du concept d'exhaustivité déjà suggéré par *consummationibus* et *absolutum*. GALZERANO (2017 : 89 n.45) « Un prezioso richiamo intertestuale sarebbe allora QVINT. inst. 1, 10, 8 (*artes*) “non multum adiciunt”. *Sed aeque non erit totum, cui uel parua deerunt* ». In questo passo, infatti, Quintiliano mostra come un perfectus orator abbisogni delle piccole adiectiones (cf. « *adiciunt* ») di tutte le artes per essere completo (« *totus* »). »

¹⁹⁶ Comme SCHENKEVELD (1996 : 19 n. 6), URIA (2009 : 168 n. 267) défend la leçon du ms N : « For the *in omni rerum ratione* the scope of the argument is widened. Introduction of *artes* would create a superfluous contradiction with the fundamental incompleteness of the arts expressed in 11. 20-22 ». DE NONNO (2017 : 225 n. 49) adopte la leçon *partes* du N « Anche una conoscenza parziale, ma purtuttavia misurabile, e meglio di niente ».

¹⁹⁷ DE NONNO (2017 : 225 n. 50) Selon l'*apparatus*, dans le N après *habeant* suit *et naturali* (‘simplifié’ en *et naturam* de n), il y a donc une *lacuna*, et ensuite nous lisons *esse uideamur* (*esse uideatur C*) ; le mot *profectum*, donc, dérive entièrement de C (bien que n avant *esse* a un *certum*, qui interprète peut-être un *-fectum* à l'époque que le N était encore lisible) ; dans le C, cependant, au-dessus de *pro-* il y avait, annoté, semble-t-il, “f(ortasse) per” (c'est-à-dire peut être *perfectum*, une variante laquelle était transposée à l'époque par LINDEMANN qui, cependant, a corrigé *aliter in omnino* ! - à tort suivi par BARWICK et SCHENKEVELD) ; la leçon certainement juste *nec aliter* de C est la base des corruptions paléographiques et naturelles de N (en marge de la lacune) : une confusion des deux leçons (*et naturam, nec aliter*). Sur cette base - en soulignant pourtant que dans cette partie la reconstruction du texte est vraiment laborieuse, et une consultation nouvelle du N serait absolument nécessaire- il adopte l'écriture *profectum* au lieu de la correction *perfectum*, en concevant le sens ainsi : « né diversamente sembra aver avuto avvio ciò che al momento (comunque) c'è », en d'autres termes « se non si comincia in qualche modo, non si arriva neanche a metà strada ». En revanche, GALZERANO (2018 : 90 n.54) renforce l'argument en faveur de *profectum esse*, surtout dans un contexte qui examine précisément la progression des arts et leur parcours *superuenientibus saeculis*. Dans l'*Index Grammaticus*, qui prend en considération l'édition de Barwick, dans l'ensemble du corpus, *profectus* est attestée 16 fois, avec 22 fois pour *perfectus*. En revanche, au neutre, *perfectum* étouffe *profectum* -comme le premier constitue un terme grammatical par excellence- avec un ratio de 370/8. De ces 8 fois, notre préface n'étant pas comprise, la seule occurrence qui existe dans l'*ars* charismienne est dans une citation des *Disputationes Tusculanae* de Cicéron (B 265,9). Les plus nombreuses se trouvent chez Priscien, 2,15,3-5 sur le *digamma* : *F digamma, 'uau' ab ipsius uoce profectum teste Varrone et Didymo, qui id ei nomenesse ostendunt, et 3,57 quibusdam 'se' a 'semis', quod separationem facit, quibusdam a 'secus' uidetur profectum*.

¹⁹⁸ Dans ce cas, *illas...tutas non patimur*, fait aussi sens.

¹⁹⁹ SCHENKEVELD (1996: 447 n.15) : « contenti sumus gives a good sense only if it implies an idea of “we must limit ourselves” ».

latinus uero sermo cum ipso homine ciuitatis suae natus significandis intellegendisque quae diceret <se>²⁰⁰ praestitit²⁰¹. <sed>²⁰² postquam plane superuenientibus saeculis (62.5.) accepit¹⁰ artifices et solertiae nostrae obseruationibus captus est, paucis admodum partibus [o]rationis²⁰³ normae suae dissentientibus, regendum se regulae tradidit et illam loquendi licentiam seruituti rationis addixit. quae ratio adeo cum ipsa loquella generata est ut hodie (61.10.) nihil de suo analogiae²⁰⁴ inferat. ea enim quae ad explicandam elocutionem iam apud sensus nostros educta sunt a confusione uniuersitatis disseminauit²⁰⁵ et a disparibus paria¹⁵ coaluit²⁰⁶. adprobatur autem defectionis (62.14.) regula argumento similium. constat ergo Latinus sermo natura analogia consuetudine auctoritate. natura uerborum nominumque inmutabilis est nec quicquam aut plus aut minus tradidit nobis quam quod accepit. nam si quis dicat scrimbo pro eo quod est scribo, non analogiae uirtute sed naturae ipsius constitutione conuin(62.20.)citur. analogia sermonis a natura proditi ordinatio est neque aliter barbaram²⁰ linguam ab erudita quam argentum a plumbo dissociat. plenius autem de analogia in sequentibus Romanum disseruisse inuenies.

8 natus *emm.* ex **9** se *add.* DE NONNO, praestitit N *def.* KEIL, BARWIC praesto fuit *corr.* USENER. sed *add.* KEIL **11** orationis N *def.* KEIL; BARWICK rationis *em.* URÍA **13** analogiē N analogia *corr.* KEIL analogiae *rest.* URÍA **14** educta sunt a confusione *Pu.* educta st: ū confusione N educata sunt iam confusione **ω**, et ū disparibus N et ut disparibus **ω** **14** coaluit N et a disparibus paria copulant C et disparibus paria copulauit *Pu.*, **15** adprobatur ā (h. e. aut) defectionis regula N approbatur ad defectionis regulam C ad affectionis regulam *Pu.* **16** uerborum nominumque inmutabilis, *in marg.* alias uerborum omnium N uerborum nominumque C *Pu.* **20** a plumbo dissociat N amplummo dissociat b.

²⁰⁰ DE NONNO (2017 : 226 n.51) propose ici l'ajout du réflexif <se> sur la base de *regendum se regulae tradidit* qui suit. Dans ce cas, *praestitit* est employé comme synonyme de *praebuit* cf. la discussion *infra*.

²⁰¹ Par conséquent, SCHENKEVELD (1998 : 445) traduit « was at hand to » par opposition à URÍA (2009 : 168 n. 268) « se bastaba » avec l'alternative « se mantenía firme ».

²⁰² SCHENKEVELD suivi par URÍA (dans sa note textuelle) n'adopte pas l'ajout de KEIL en remarquant (1998 : 444 ad hoc app. crit.) que « stress is being laid on the next step rather than on an opposition to the first one ». DE NONNO (2017 : 226 n. 51) trouve l'addition de *sed* appropriée. L'ajout du *sed* est supporté aussi par le parallèle de Diomède. Cf. DIOM. *gramm.* I 346,22-35 : *sero autem* (Char. [sed] postquam plane) *superuenientibus saeculis*. L'ajout de *sed* accentue la différence entre les deux états, avant et après l'intervention des *artifices*.

²⁰³ On suit URÍA ; cf. le commentaire *infra* pour une discussion plus détaillée. Pour une discussion complète sur l'émendation des leçons *oratio / ratio* dans l'œuvre de Charisius, voir URÍA (2007). DE NONNO (2017 : 226 n. 52 : *Non convince la recente proposta di correggere in rationis* (Uría Varela 2007)).

²⁰⁴ URÍA (2009) restitue la leçon du N *analogiae* -comme génitif partitif de *nihil*. DE NONNO (2017 : 226 n. 53) n'y consent pas, cf. commentaire *infra*.

²⁰⁵ *Disseminauit N. dispensauit* Kleywegt SCHENKEVELD (1996)

²⁰⁶ KEIL ad loc. « coaluit *defendit gloss. Paris. ed. Hildebr. p. 56 'coalescit, conrescit vel conglutinat'.* » *coluit* Kleywegt, SCHENKEVELD (1998 : 451 n. 30) « [...] coaluit means "to make grow together" and in this sense it is almost unique (*TLL* III 1383.60 -61). But can this verb here imply "to make similar grow together with (alongside) similar "[...] I doubt it. Therefore, *coluit*, "to cultivate, to tend". Il propose aussi la conjecture *coarguit* (démontrer) en vue de *argumento* de la phrase suivante. En revanche, URÍA (2009 : 169 n. 272) accentue le caractère allusif du passage et admet qu'aucune correction postérieure ne donne un sens clair, donc il reste fidèle au *disseminauit* du manuscrit N. La leçon *coaluit* de N (ou même *coluit*) permet de poursuivre la métaphore agricole, inaugurée par *disseminauit*.

consuetudo non arte analogiae sed uiribus par est, ideo (63.) solum recepta, quod multorum consensione conualuit, ita tamen ut illi ratio non accedat sed indulgeat. auctoritas in regula loquendi nouissima est. namque ubi omnia defecerint, sic ad illam quem ad modum (63.5.) ad²⁵aram sacram decurritur. non enim quicquam aut rationis aut naturae aut consuetudinis habet; tantum opinione oratorum recepta est, qui et ipsi cur id secuti essent si fuissent interrogati, nescire se confiterentur. Ex his ergo omnibus consuetudo non haec (63.10.) uolgaris nec sordida recipienda est, sed quae horridiorem rationem sono blandiore depellat. interdum enim utilibus iucunda gratiora sunt. adsiduitas et consuetudo uerba quaedam uel nomina usque ad³⁰persuasionem proprietatis sufficient, si tamen eadem non²⁰⁷ aspere per (63.15.) analogiam enuntientur ; alioquin rationem mallem quam adsiduitatem. tractabimus ergo primum nomina polysyllaba polysyllaborumque quaestiones, deinde uerba uerborumque quaestiones, nouissime catholica uaga, quae multarum controuersiarum ueterem caliginem dis(63.20.)sipent. Omnia igitur nomina quibus uniuersa dictionis silua copiosa est non plus quam per duodecim ultimas³⁵litteras finiuntur, quinque uocales, a e i o u, sex semiuocales, l m n r s x , unam mutam, t. sequemur ergo has extremitates aut per omni a genera nominum aut per (63.25.) ea quae in quibusdam nominibus sunt, singulisque extremitatibus quaestiones suas et subiciemus et soluemus.

21 arte N ratione *Pu.*, par est C *Pu.* paret N **25** *authorum Pu.* **27** blandiore b C *Pu.* blanditur ore N, utilibus iungenda gratiosa C *Pu.* **29.** non N, *exp.* BARWICK.

²⁰⁷ Conservé par KEIL, MAZARINO et URIA, mais supprimé par BARWICK, suivi par DE NONNO (2017 : 227 n.58). Cf. DIOM. *gramm.* I 307.21–23 *uerum euphoniā in dictionibus plus interdum ualere quam analogiam uel regulam praeceptorum* (inuenies).

2.2. An Ars sit : vers une défense de la Grammaire

Le « premier hémistiche » commence par un aphorisme consacré à la nature (61.16), *ne ipsa quidem rerum natura tam finita est ut nobis <terminum> nouissimum²⁰⁸ sui adsignet...*, qui est considérée *de facto* infinie, à tel point qu'elle « ne nous a pas assigné sa dernière « borne ». Afin d'établir des parallèles pertinents de cette image et de tenter de la contextualiser, il va falloir d'abord clarifier les termes qui confèrent au passage son poids sémantique.

2.2.1. Rerum natura²⁰⁹

En ce qui concerne *natura*, le terme est polyvalent et recouvre des dimensions différentes dans le passage, qui sont toutes d'un intérêt égal. La première occurrence dans la préface prend le sens de la nature cosmique, l'univers, les principes naturels²¹⁰. Englobant le terme grec φύσις, *rerum natura* désigne le « principe cosmique », ou « l'ensemble de la création ». C'est ce second sens qui semble le plus fréquent lorsque se présente l'ordre sémantiquement vague *rerum natura* ou *natura rerum* « la nature des choses » qui mêle la notion de circonstances à celle de loi de la nature²¹¹. Elle s'applique à « l'ensemble des lois physiques et morales » de l'Univers avec tous les « points de vue sous lesquels on peut considérer cette réalité unique et pourtant multiple²¹². *Natura* rejoint, comme φύσις, τό ἔν, τό πᾶν, et, en latin, *totum*, *omne*, *uniuersum* -où on reviendra à l'occasion de *uniuersitas*- ; en laissant *mundus* être plutôt traduit par κόσμος, *natura* déborde également de connotations de *mundus* grâce au sens de « réalité tout court » : CIC. *off.* 1,65,2 *quod maxime natura sequitur, in factis positum*. L'« ordre des choses » est finalement « la réalité possible » ; cf. PLIN. *nat. praef.* 13. *Sterilis materia, rerum natura, hoc est uita, narratur*.

Cette *natura* peut apparaître comme la cause créatrice universelle ; principe de développement²¹³, même dispensateur des facultés et vertus » jusqu'au sens d'une « providence

²⁰⁸ L'adjectif *nouus* au superlatif, au sens du « dernier », est souvent considéré comme adverbe ; *nouissime* « en dernier lieu ». Il est connu que Cicéron n'aimait pas utiliser le superlatif de *nouus*. Gellius affirme que Cicéron évitait ce mot au motif qu'il s'agissait d'un latin impropre, alors que plusieurs de ses contemporains respectés n'éprouvaient aucun scrupule de ce genre. Gellius (10,21,1-2) ajoute que Cicéron respectait l'autorité de L. Aelius Stilo en rejetant le mot comme trop nouveau.

²⁰⁹ Expression non rarissime, dont l'effet de l'*alliteratio* était apprécié et exploité.

²¹⁰ Je suis PELLICER (1966) et UHLFELDER (1966).

²¹¹ NOVARA (1982 : 289).

²¹² UHLFELDER (1966 : 242).

²¹³ Aristote ne partage pas les arguments des Sceptiques qui en recourant à une *reductio ad infinitum* s'interrogent même sur l'origine de la nature. Arist. *Metaph.* 3,35 εἰσὶ δὲ τινες οἳ, καθάπερ εἶπομεν, αὐτοῖ τε ἐνδέχεσθαι φασί

universelle », la *prouida natura*, célébrée par les Stoïciens et Épicuriens. Pline l’Ancien est témoin de la maturation de cette providence dans la littérature latine et premier candidat pour l’attribution de cette préface. Pline est d’avis que la nature est en quelque sorte responsable de la plupart des découvertes de la vie. Parmi plusieurs passages, dans *nat.* 22,117, Pline définit la nature en tant que *parens illa ac diuina rerum artifex*, en soulignant que *naturae quidem opera absoluta atque perfecta gignuntur*. Cette conception de la nature en tant que *natura artifex* est purement stoïque, comme l’atteste CIC. *nat. deor.* 2,58 (= SVF fr. 1,172)

Atque hac quidem ratione omnis natura artificiosa est, quod habet quasi uiam quandam et sectam, quam sequatur. Ipsius uero mundi, qui omnia complexu suo coercet et continet, natura non artificiosa solum sed plane artifex ab eodem Zenone dicitur, consultrix et prouida utilitatum oportunitatumque omnium.

Ainsi, la nature contient le tout, elle est le πᾶν. PLIN. *nat.* 2,1-4 :

mundum et hoc quodcumque nomine alio caelum appellare libuit, cuius circumflexu degunt cuncta, numen esse credi par est, aeternum, immensum, neque genitum neque interitum umquam. huius extera indagare nec interest hominum nec capit humanae coniectura mentis. sacer est, aeternus, immensus, totus in toto, immo uero ipse totum, infinitus ac finito similis, omnium rerum certus et similis incerto, extra intra cuncta complexus in se, idemque rerum naturae opus et rerum ipsa natura.

La formule liminaire *ne quid*²¹⁴ *rerum natura tam finita est ut nobis terminum nouissimum sui adsignet* traduit presque *uerbum de uerbo* la préface de son deuxième livre et l’emploi du verbe *adsigno* est identique à 10,141 *quibus rerum natura caelum adsignauerat*.

Natura (et) artifex

L'un des problèmes les plus récurrents concernant la nature humaine se rapporte à la relation entre nature et *art* qui, en tant que produit humain, concerne inévitablement l'Homme. Dans ces dernières acceptions, *natura* s'oppose à *casus*, *fors*, *fortuna*, comme φύσις s'oppose à τύχη, en ce que son action s'exerce avec constance et régularité. Le point de vue de la *natura dux* exprimé dans le *de legibus* est complété par la critique esthétique de Cicéron dans le *Brutus*

τὸ αὐτὸ εἶναι καὶ μὴ εἶναι, [1006a][1] καὶ ὑπολαμβάνειν οὕτως. χρῶνται δὲ τῷ λόγῳ τούτῳ πολλοὶ καὶ τῶν περὶ φύσεως. ἡμεῖς δὲ νῦν εἰλήφαμεν ὥς ἀδυνάτου ὄντος ἅμα εἶναι καὶ μὴ εἶναι, καὶ διὰ τούτου ἐδείξαμεν ὅτι βεβαιωτάτη [5] αὕτη τῶν ἀρχῶν πασῶν. ἀξιοῦσι δὲ καὶ τοῦτο ἀποδεικνύναι τινὲς δι' ἀπαιδευσίαν.

²¹⁴ Mis à part le passage de Pline, l'usage dans l'incipit de la formule « ne ... quidem » est attesté également au début du livre 24 de la *Naturalis Historia*. Il est suivi d'un appel à l'action providentielle de la *natura* comme *illa parens rerum* envers l'humanité : *ne siluae quidem horridiorque naturae facies medicinis carent, sacra illa parente rerum omnium nusquam non remedia disponente homini.*

(I8.69-71), qui définit implicitement le *τέλος* de l'artiste comme l'imitateur réussi de la nature extérieure à lui-même. La nature au sens large est donc, pour Cicéron, à la fois le modèle et le but. Au contraire, Quintilien critique les « primitivistes » qui s'opposent à la culture artistique de la nature, et considère l'art et la technologie comme étant eux-mêmes naturels dans le sens où ils sont l'excroissance normale d'une capacité humaine naturelle *inst. 9,4,3 : Qui si id demum naturale esse dicunt quod natura primum ortum est et quale ante cultum fuit, tota hic ars orandi subuertitur.*

Cette tension étant donnée, l'acte d'élocution constitue ainsi le « lieu géographique » de ce débat entre *ars* et *natura*, notamment quand les *artes loquendi* revendiquent pour elles-mêmes le plus haut degré de technicité et abstraction. L'auteur du passage se fonde aussi sur une remarquable similitude entre la nature et la culture, comme le schéma *a fortiori ne quidem rerum natura... ne dum artes* renforce le deuxième terme à l'instar de ce qui est admis pour le premier. Dans le *Historia Naturalis*, la nature rencontre la culture et ne se distingue pas d'elle puisque :

Pliny's nature was essentially the Stoic nature. This was a pantheistic concept in which the natural world was imbued with divinity. It was also an anthropocentric one, in which the human race was the highest creation and, through the possession of reason (*ratio*), shared in the divinity of nature herself. As a result, man was, to a large extent, the very purpose of nature, since the rest of creation existed to serve his needs²¹⁵.

Marius Victorinus soutient, dans la même veine, que le façonnage des arts est aussi naturel à l'homme que le sont ses réactions les moins préméditées ou les instincts des animaux²¹⁶ : *gramm. VI 158,32-159,2 insitum ingenio ac sensibus studium, non doctrina, sed natura haustum ac traditum, [...], quod mentis iam pulsu el naturali conceptione collegerant, arti ac disciplinae tradidisse.*

D'ordinaire, le mot *natura* et ses dérivés, qui apparaissent fréquemment dans les textes grammaticaux et rhétoriques latins sont traduits par « nature/naturel/née » en supposant que la dénotation soit évidente. Ainsi, lorsque des caractéristiques techniques du langage sont qualifiées de « naturelles », les associations habituelles avec l'expression semblent si inadéquats qu'une étude plus approfondie s'avère nécessaire. Il existe une triade de « natures » qui se rapportent au cosmos, à l'homme et au langage, et qui révèlent la présence de types de

²¹⁵ BEAGON (2005 : 15).

²¹⁶ UHLFELDER (1966 : 582).

nature différents, mais pas totalement indépendants²¹⁷. Il en va de même pour cette préface, qui est parcourue par la notion de *natura* et ses dérivés. En effet, ces termes apparaissent trois fois dans le passage, respectivement dans les trois grands « mouvements ». La première est en référence à la nature cosmique (*rerum natura*), une est en référence à l'origine naturelle de la parole (*sermo ...natus*) ; enfin, la troisième, ce qui est le plus intéressant, est en référence aux critères de *Latinitas* (*natura*). La mention des *artes* fait penser à la distinction φύσει/θέσει, traditionnelle et récurrente, qui a donné vie à des échanges passionnés sur la relation dynamique compromise entre *natura* et *ars*, φύσις-θέσις, sur le débat théorique entre l'Analogie-Anomalie, et sur le caractère illimité/limité des *artes*, avec les dichotomies d'ordre épistémologique que cela implique. Tout cela est exposé dès le début à la manière d'une maxime, dont la thématique parcourt la préface et lui donne de la cohérence.

2.2.1.2. (DE)FINIRE / (DE/IN)FINITUS

Finitus est le participe du perfectum de *finio* « limiter, délimiter », qui équivaut au grec ὀρίζω. *Finitus* est également rendu en grec par πεπερασμένος « celui qui est déjà terminé, qui porte des limites » et *finis* traduit le terme ὄρος/ τέρμα « borne ». On rencontre l'expression φύσεως ὄρος en tant que pierre -l'équivalent du *terminus* latin- pour symboliser « la fin du monde » dans l'imaginaire des hommes et que l'on trouve déjà chez Homère *Il.* 12.421 ; λίθον..., τὸν ῥ' ἄνδρες πρότεροι θέσαν ἔμμεναι οὗρον ἀρούρης. On note également ici ce syllogisme tiré de Diogène Laërte qui corréle l'existence des ἄκρα à l'impossibilité de l'infinitude. Si quelque chose possède des bornes, il ne peut qu'être πεπερασμένον (D.L. 10,41).

Ἀλλὰ μὴν καὶ τὸ πᾶν ἄπειρόν ἐστι. Τὸ γὰρ πεπερασμένον ἄκρον ἔχει· τὸ δὲ ἄκρον παρ' ἑτερόν τι θεωρεῖται. Ὡστε οὐκ ἔχον ἄκρον πέρας οὐκ ἔχει· πέρας δὲ οὐκ ἔχον ἄπειρον ἂν εἴη καὶ οὐ πεπερασμένον.

Dans bon nombre de variantes, ce τόπος est repris par les poètes lyriques comme Alcée, qui renverse le motif en employant le pluriel pour exprimer l'infinitude du monde à l'encontre de sa « limitation » théorique : ALC. fr.350 LOBEL-PAGE ἐκ περάτων γᾶς.²¹⁸

Le motif des limites du monde a été légué aux Romains, avec des variantes comme par exemple chez HOR., 3,3,53 *quicumque mundo terminus obstitit, hunc tanget armis*. Le même

²¹⁷ UHLFELDER (1966 : 583).

²¹⁸ En grec moderne aussi, « τα πέρατα του κόσμου » est employé au figuré pour désigner l'infinitude du monde même si l'on convient que le monde est limité, qu'il y a un πέρας.

motif afférant à la nature, est manipulé aussi pour les *artes*, créant une base théorique solide pour la première phrase de notre préface.

Kérylos de Samos frg. 2 Bernabè² ap. *comm. Arist. Rh.* 1415^a4, *CAG* xxi.2 328,26-30 Rabe

ᾗ μάκαρ, ὅστις ἔην κείνον χρόνον ἴδρις ἀοιδῆς,
Μουσάων θεράπων, ὅτ' ἀκήρατος ἦν ἔτι λειμών·
νῦν δ' ὅτε πάντα δέδασται, ἔχουσι δὲ πείρατα τέχνη [...]

La première prétention de notre préface est que, de la même manière que la nature ne lui a pas montré son *terminum nouissimum*, à savoir qu'elle n'a pas placé l'humanité à sa frontière la plus extrême, de même, dans le domaine des *artes*, l'humanité n'a pas atteint ce *τέρμα*, ses limites ultimes dans la connaissance²¹⁹. Mis à part la signification *stricto sensu*, *finire* et *finis* figurent dans le lexique grammatical, en tant qu'équivalents du grec «ορισμός», avec une variation de *finis*, *finitio* et (de)*finitus*²²⁰. Ce double sens immerge déjà le lecteur dans un « univers linguistique » où les qualités réservées pour la *natura* sont réaffectonnés pour accommoder une préface pertinente à l'*ars grammatica*²²¹.

2.2.1.3. ADSIGNO

Le sens d'*adsigno* est « to assign », comme on l'a vu chez PLIN. *nat.* 10.141 « and one may think of locum or some such word to fill the lacuna of eight letters²²² ». Dans notre cas l'ajout de *terminum* donne au verbe son sens métaphorique d'*approbare*, *affirmare*, *demonstrare*, *notare*, *indicare*. DE NONNO trouve l'ajout de *terminum* raisonnable²²³ et propose à son tour la conjecture *limitem* afin de conserver l'évidente métaphore grammatique²²⁴. Un

²¹⁹ Le passage semble suivre une variation de ce topos sur les limites atteintes par l'art poétique, qui par conséquent ne peut plus évoluer comme auparavant.

²²⁰ SCHAD (2007 : Index II Greek-Latin).

²²¹ Comménçant même par le titre, le passage manifeste une *uariatio*, caractéristique recourant aussi par la suite. *Extremitas* apud. gramm. : *terminatio, exitus uocabuli*. De surcroît, l'*homeoteleuton* aux mots qui portent le poids du contenu *ipsa/ natura/ finita* ajoute au style *ornatum* et élevé tout en convenant à l'incipit d'un exorde qui traite l'ampleur infinie de la nature.

²²² SCHENKEVELD (1996 : 18 n.3).

²²³ DE NONNO (2017 : 225 n. 46).

²²⁴ Un terme qui englobe le sens d'infinitude, tout en étant dérivé du vocabulaire de *finis* et le terme grec ὀρίζων repris par Sénèque dans son v^e livre des *Naturales Quaestiones* 17, 3-4. *Hanc lineam, quae inter aperta et occulta est, id est hunc circulum Graeci ὀρίζοντα uocant, nostri finitorem esse dixerunt, alii finientem. Adiciendus est adhuc meridianus circulus, qui ὀρίζοντα rectis angulis secat. Ex his quidam circuli in transversa currunt et alios interuentu suo scindunt. Necesse est autem tot aeris discrimina esse quot partes. Ergo ὀρίζων, siue finiens circulus, quinque illos orbes quos modo dixi fieri scindit et efficit decem partes...* On trouve, en grec, le passage de Geminus de Rhodes - astronome et mathématicien grec, dont le *floruit* se situe au 1^{er} siècle avant J.-C., écrivain

argument en faveur de *terminum* est sa valeur symbolique, à l'encontre du terme *limes* - passage entre deux *agri*- qui néanmoins n'est pas circonscrit - qui désigne un tas de terre. En effet, *terminus* qui, outre ses connotations religieuses²²⁵, lorsqu'il est question des bornes, se rencontre également dans le domaine abstrait des *artes*, comme chez Cicéron. CIC. *Lael.* 56 *Constituendi autem sunt qui sint in amicitia fines et quasi termini diligendi*. Le passage de Curtius Rufus, qui vient du domaine rhétorique CVRT 9, 3, 4 *quod rebus humanis terminum uoluit esse natura* renforce radicalement la leçon *terminum*²²⁶. Dans la sphère de la faculté intellectuelle, les érudits possèdent la capacité d'enlever cette restriction voir CIC. *de orat.* 1, 214 *Crassus uero mihi noster uisus est oratoris facultatem non illius artis terminis, sed ingeni sui finibus immensis paene describere*.

En élaborant un peu plus sur le verbe *adsigno*²²⁷, dans l'absolu, il signifie « assigner » et appartient aux termes techniques de la jurisprudence. Plus particulièrement il fait partie du vocabulaire du droit public afférant à la division de l'*agri publici*, et ce, dès l'époque impériale²²⁸ comme l'atteste la Tabula Bantina 15 : *IIIuir agreis dandeis adsignandeis*. Le terme prend le sens de *sigillo impresso signare*²²⁹ VAL. MAX., 7, 8, 9 *quos ... in locellum repositos et a praesentibus adsignatos diligentissime heredibus illius exheres ipse reddidit* à savoir « sceller, estamper » l'équivalent grec de ἐπισφραγίζω, παρασημειοῦμαι, προσκυρῶ qui implique la validation et la légitimité d'un acte légal.

d'un ouvrage d'astronomie, *l'Introduction aux phénomènes*, destiné aux étudiants débutants dans ce domaine - présente des similarités frappantes avec notre phrase liminaire : Gem. 5,56-57 Ὅρίζων δέ ἐστι κύκλος ὁ διορίζων (= *terminum adsign[ans]*) ἡμῖν (*nobis*) τό τε φανερόν καί τὸ ἀφανές μέρος τοῦ κόσμου καὶ διχοτομῶν τὴν ὅλην σφαῖραν τοῦ κόσμου [...] Εἰσὶ δὲ οἱ ὀρίζοντες δύο, εἷς μὲν ὁ αἰσθητός, ἕτερος δὲ ὁ λόγῳ θεωρητός. Αἰσθητὸς μὲν οὖν ἐστὶν ὀρίζων ὁ ὑπὸ τῆς ἡμετέρας ὄψεως περιγραφόμενος κατὰ τὸν ἀποτελεσματισμὸν τῆς ὀράσεως, ὡς οὐ μείζονα τὴν διάμετρον ἔχειν σταδίων ,β. Ὁ δὲ λόγῳ θεωρητὸς ὀρίζων ἐστὶν ὁ μέχρι τῆς τῶν ἀπλανῶν ἀστέρων σφαίρας διήκων καὶ διχοτομῶν τὸν ὅλον κόσμον (*rerum natura*). « Les Grecs appelaient l'horizon ὀρίζων κύκλος, le « cercle limitateur ». [...] Chez les écrivains techniques de l'Empire, on trouve l'emprunt direct. *Finiens* est dû à Cicéron (*diu.* 2, 92), tandis que *finitor* n'est pas attesté ailleurs, sauf chez Lucan (9, 496) et chez des écrivains de la basse époque. Ce passage offre un cas intéressant de doublet (*finitor* / *finiens*), ce qui est assez fréquent dans la prose technique. [...] De telles traductions multiples sont le reflet des efforts des auteurs pour obtenir une traduction aussi précise que possible, mais aussi pour ménager une *uariatio* dans le discours. » ROCHETTE Bruno (2011), « La traduction de la terminologie technique dans les *Naturales Quaestiones* de Sénèque », *L'antiquité classique* 80, 107- 128, 124-5.

²²⁵ Cf. la divinité *Terminus* et les *Terminalia* qui y sont consacrés.

²²⁶ GALZERANO (2018 : 84-85).

²²⁷ *ThIL* II 890,15 – 894,61 s.v. *adsigno* MESS 1902

²²⁸ ERNOUT-MEILLET s.v. *assignare*.

²²⁹ *ThIL* II 890 ,15-16.

Le verbe s'applique aussi en grammaire et des indices internes à l'œuvre renseignent sur ce sens. Dans un contexte linguistique, *adsigno*²³⁰ est employé en tant que « attribuer, confier » : CHAR. *gramm.* 145 10-13 *quae quamuis antiquitati adsignent grammatici*. Dans le corpus des *GL*, il est attesté également en tant qu'« assigner », mais concernant des caractéristiques particulières des parties grammaticales comme c'est le cas dans PROB. *gramm.* IV 208, 28 : *comitia quae genetiui plurali missa in um non uim nominis magis quam loci nomen adsignant*, et CHAR. *gramm.* 19, 20-21 : *qui omnia genera arborum quartae declinationi solent adsignare*. Chez Diomède, le verbe a une construction pareille et se trouve, cette fois, dans un contexte métalinguistique, discutant la place des parties du discours dans la métrique *gramm.* I 499,13 *in singulis pedibus singulas orationis partes adsignant*. En philosophie, comme l'atteste Pline, prend une signification plus abstraite et désigne un acte opéré par la nature PLIN. *nat.* 10.141 *animalia, quibus rerum natura caelum adsignauerat* comme il est le cas pour Sénèque, où la *natura* assigne une place aux choses naturelles : SEN. *ot.* 5, 5, 1 [...] *quae ratio mersa et confusa diduxerit; quis loca rebus adsignauerit, suapte natura grauia descenderint*.

En ce sens, joint au sens juridique, il est réaffecté par les arpenteurs et constitue primordialement d'un *terminus technicus* des *grommatici*, dont le métier consistait à : *Ager ergo diuisus adsignatus est coloniarum*. p.1 Th. phr.1. *agrorum qualitates sunt tres: ... altera mensura per extremitatem*²³¹ (-es l. v.) *conprehensi* (Frontin. *Grom.* p.1 Th²³²., phr.2). Un passage qui propose un parallèle intéressant est celui du *De controuersiis agrorum*²³³ de Agennius Urbicus, commentateur tardif de Frontin, dont on date l'activité du règne de Julien, comme celle de Charisius. Les deux premiers chapitres de la préface sont évocateurs par rapport au passage liminaire de la préface charisienne, à la fois sur le contenu, la fonction ainsi que sur le style du texte. Le texte, malheureusement corrompu au début, et le suivant : AGENN. *grom* [Th. p. 20 = La. p. 59]

²³⁰ Au sein du corpus grammatical du projet INDEX GRAMMATICUS (1990), le verbe et ses dérivés se rencontrent 27 fois, dont 5 dans L'Ars de Charisius.

²³¹ ERNOUT-MELLET s.v. *botontini*. Le terme *extremitas* n'est pas le terme le plus « technique » des arpenteurs. Il existe aussi le terme **botontini* /*botontônês*, sorte de borne, faite d'un tas de terre uniquement dans les *Gromatici* ; cf. GROM. 308, 3, *monticellos plantaui de terra, quos botontinos appellauimus*.

²³² Les références se reportent au *Corpus Agrimensorum Romanorum* ed. Thulin II (1913; c. addend. 1971).

²³³ AGENN. *grom.* : Agennius Urbicus, *Controverses sur les terres*, texte établi et traduit par Behrends Okko et al., Luxembourg, OPOCE, 2005.

(1)*** *aduersantur, ne quid in rerum natura finitum esse uideatur*. (2). *Ac si rationis actum*²³⁴
uniuersaliter adprehendere[t] proponimus, ut ab initio quodam ad certa finium dispositionem
procedit et exigit ornatum, silentio transire nequeo.

Une question primordiale qui préoccupe les Arpenteurs est l'ampleur, en termes d'espace, du monde HYG. *grom. Th.* p.147 : *Quaerendum est primum quae sit mundi magnitudo* afin de déterminer la méthode de la division des terres. Il convient ici de noter que les actes officiels de l'*adsignatio* et de la *limitatio*, correspondent à une appropriation effectuée par des particuliers, alors qu'elle semble se contenter de confins naturels²³⁵. Par conséquent *adsignare* se trouve à l'intersection entre domaine naturel et humain.

Avec Hygien l'Arpenteur, l'exigence de rationalité hiérarchisée se trouve également au premier plan, dans son insistance sur l'efficacité des mesures qui, quelle que soit leur métrique variable, doivent se construire en accord parfait avec l'ordre naturel du monde²³⁶, comme le prouve le fragment de la *Constitutio limitum* : *Constituti enim limites non sine mundi ratione*. Attardons-nous quelques instants sur ce passage : la nature stoïcienne est aussi dans ce cas, comme chez Pline, le λόγος σπερματικός²³⁷, indéfini et omniprésent, non soumis aux catégories définissant le lieu et le temps. On doit supposer, comme sujet sous-entendu du verbe, puisque le texte est corrompu, des auteurs inspirés par le Portique qui soutiennent une tendance immanente du cosmos à s'organiser en un ordre rationnel. Il est question, ainsi, de la défense de la part des Arpenteurs du noyau de leur science. La mention par Agennius du caractère illimité de la *natura*, s'inscrit dans « le débat sur l'œuvre de la raison naturelle dans le monde et le mérite des arts libéraux, comme celui des gromatiques, d'en promouvoir l'action²³⁸ ».

Les arpenteurs étaient particulièrement enclins à protester contre la thèse suivant laquelle il n'y a rien de défini dans le monde en cause de leur métier. Celui-ci défie en quelque

²³⁴ *rationes artum* B.

²³⁵ BEHREND (2006 : 207).

²³⁶ *Corpus Agrimensorum Romanorum IV. 1. Hygin l'arpenteur. L'établissement des limites*, 1996. Préface p. xii

²³⁷ La doctrine stoïcienne avait été importée à Rome de manière particulière ; elle était adaptée et mêlée à celle d'Aristote, comme l'avoue Cicéron (MOATTI, 2015 : xix). Lorsqu'il définit la logique, dans ses *Topiques* mais aussi ailleurs, c'est à cette tradition qu'il se réfère, et il en délimite les principales méthodes : à savoir, la théorie de la définition, celle de la démonstration (syllogismes) et celle des sophismes. Cependant, Cicéron semble employer non pas une source stoïcienne spécifique, par exemple Chrysippe, mais plutôt une sorte de patrimoine commun véhiculé par la pensée stoïcienne du II^e siècle sur les doctrines de Chrysippe. Il faut également considérer le rôle joué par d'autres stoïciens : Posidonius, proche de Pompée, Diodote, ami de Cicéron, et Antipater de Tyr, Apollonide et Athénodore de Tarse, liés à Caton d'Utique. Ces deux sources d'inspiration, l'une aristotélicienne, l'autre stoïcienne, sont clairement connues de Cicéron.

²³⁸ BEHREND (2005 : 3 n.1).

sorte les confins naturels, à savoir l'effort d'établir sur le sol, en partant d'un système cosmique (Hygin l'Arpenteur, Th. 31), un réseau de confins bien défini. Les deux passages se rapprochent sur les choix lexicaux -qui sont presque identiques *rerum natura*, *finitum*, de même que la clause cicéronienne *esse uideatur*- et sont tous deux extraits de passages liminaires. L'idée qu'un métier rationnel, faisant intervenir une *ars*, participe à la raison divine agissant dans le monde, et que celui qui le pratique la réalise pour ce qui le concerne, révèle aussi l'enseignement de la philosophie du Portique. Le rapprochement entre lexique et idées suggère que la comparaison de la nature et de l'*ars* était topique, dans le but de défendre la légitimité de ces arts comme faisant partie de l'ordre naturel.

2.2.2. Artes

...ne dum artes...

Avant de procéder à l'analyse du « deuxième hémistiché », il convient au préalable de définir le sens d'*ars/artes*²³⁹. Le terme, même si son étymologie est controversée, semble néanmoins liée à la *uirtus* DIOM. *gramm.* I 421,8 : *uel από τῆς ἀρετῆς, unde ueteres artem pro uirtute appellabant*, et est liée à l'*industria* AVD. *gramm.* VII 370,7 : *hanc Graeci, quod industriae uirtute bona possideret, areten dixerunt*. Ainsi, *ars* se définit comme une valeur absolue qui confère une de ses qualités à quoi qu'elle définisse, comme la *natura*.

Plus spécifiquement, dans le domaine de l'apprentissage, les *artes*²⁴⁰ en question sont les *artes* libérales, à savoir les arts qui sont cultivés pour des raisons autres que le gain du profit²⁴¹. Il s'agit plus particulièrement des τέχναι θεωρητικάί, des *artes in inspectione* qui mobilisent la *cognitio* et l'*aestimatio*. L'objet de l'inspection peut être la « nature », à savoir l'homme, l'humanité etc. – ce qui est le cas des sciences naturelles, de la philosophie - ou l'art lui-même – le cas du criticisme. La Grammaire fait évidemment partie des *artes libérales* DIOM. *gramm.* I 421,9 : *artium genera sunt plura, quarum grammaticae sola litteralis est*. Le travail du philologue qui explique une œuvre d'art par l'interprétation appartient aussi principalement à l'*inspectio*, une opération inductive. Les définitions des *Grammatici*²⁴² reflète ce mélange de *doctrina* et d'*usus* qui caractérise les *artes* EXPL. in Don. I 486,10 : *Scaurus ...hic coepit 'ars*

²³⁹ Cet aperçu n'a pas la prétention d'être exhaustif, pourtant il se tient aux domaines les plus pertinents de notre sujet d'analyse.

²⁴⁰ LAUSBERG (§10,3).

²⁴¹ Cf. SEN. *epist.* 88.

²⁴² SCHAD s.v *ars*. Des définitions similaires figurent chez : DIOM. *gramm.* I 421,5 ; AVD. *gramm.* VII 320,5.

est cuiusque rei scientia usu uel traditione suscepta', quia artem doctrina uel usu cotidiano percipimus. Pour cette raison, à savoir leur participation à la réalité contingente et parce qu'elles *nullum exigentes actum, sed ipso rei cuius studium habent intellectu contentae* « have the weakest degree of concreteness »²⁴³ elles ne sont pas imperméables à un tel reproche.

Cette affirmation se développe vis-à-vis de la deuxième définition de l'ars, qui rapproche la *doctrina*, ce qui est du système rationnel en général, et de la grammaire en particulier. En effet, les Grammairiens s'approprient du terme pour caractériser leur activité, le substantif a pris le sens du manuel de grammaire - *ars (grammatica)* - comme en témoigne la préface de Charisius gramm. 1,13 : *studia mea ex uariis artibus inrigata*. De plus, un chapitre *de Arte*, figure au début des traités, avec la définition, ses fins et ses outils. Revenons au texte.

2.2.2.1 CONSUMMATIO

...quarum consummationibus imbecillitas humana non sufficit, uel propter extremum difficultatis laborem uel (61.20) sola earum inuentione satiata²⁴⁴.

Dans l'environnement polarisé créé par l'auteur de la préface, à l'encontre de l'adjectif *(in)finitus* qui est réservé à la nature, l'auteur juxtapose pour les *artes* le substantif *consummatio*. Il s'agit d'un substantif dérivé du verbe *consummo*, *-are*²⁴⁵ : faire le total de ; d'où « mettre la fin, achever », l'équivalent du grec συντελέω. Étant donné qu'en ce sens le substantif *consumatio* ne se rencontre qu'au singulier et prenant en considération sa couleur

²⁴³ LAUSBERG (§10,3).

²⁴⁴ ERNOUT – MEILLET s.v. *satis*. *Satio*, *-as* : rassasier, satisfaire (premier exemple dans Cicéron), *insatiatus*, *insatiabilis* « insatiable », traduction du gr. ἄτοκος, et « dont on ne peut se rassasier ». *Satio* se rapproche de la satisfaction des besoins de base, comme la soif et la nourriture. *TLL* s.v. *satio* 1 « Speciatim refertur ad appetitionem animi, sive in bonam, sive in malam partem » cf. *satur*, l'équivalent de κορέννυμι. Au figuré et à voix medio-passive CIC. *fin.* 3,5 *Erat in eo inexhausta auditas legendi, nec satiari poterat* ; *TLL* II,1 « in appetitionem animi » CIC. *dom.* 22. *extr.* *Ne absens quidem luctu meo mentes illorum satiari potui. Satio* signifie aussi « fatiguer, lasser, dégoûter » : CIC. *orat.* 215 *Animo istuc satis est, auribus non satis. Sed id crebrius fieri non oportet ; primum enim numerus agnoscitur, deinde sariat, postea cognita facilitate contemnitur ; satiatus aratro* TIB. 2, 1, 51 « fatigué de la charrue ». *TLL* 4b « In eo differunt satiari et explere, quod hoc significat plenum esse, illud supra modum et abundantiam, ita ut plus sit quam explere. Ita LVCR. 3. 1017. *animi ingrati naturam pascere semper, Atque explere bonis rebus, satiarique numquam* ». Dans le passage en question, si on comprend l'*imbecillitas humana* dans un sens moral, celle-ci n'arrive pas à achever les *artes* parce qu'elle n'est rassasiée que par son invention. Le groupe *sola inuentione satiata*, qui a des connotations péjoratives, trouve son opposé dans *contenti simus eo quod reperum est*, où le sens latent de *contineo* « (se) retenir » vient à l'encontre de la *satio*, « πλησμονή ».

²⁴⁵ ERNOUT- MEILLET s.v. *sumo*.

rhétorique et lyrique, il s'agit probablement d'un pluriel poétique par attraction d'*artes* qui précède et auquel il est apposé. Le choix ne semble pas être arbitraire ou le résultat d'une simple *uariatio*. En effet, ce terme convient très bien aux contextes afférents des *artes*. Pris dans un sens général et neutre, il désigne la manière d'arriver à la fin, l'action de conclure comme chez QVINT. *inst.* 2,18,2 : *aliae artes operis, quod oculis subicitur, consummatione finem accipiunt*. En référence aux parties de l'*oratio* le terme indique la partie finale *inst.* 6,1,55 : *hanc* (epilogum et perorationem) *esse consummationem orationis*. Comme attribut aux êtres vivants, le participe *consummatus* prend le sens d'« accompli » et assume des connotations positives. Par exemple, après sa brève exposition des *officia* de base du grammairien et avant de continuer avec les exercices préparatoires, Quintilien remarque ceci *inst.* 1,9,1 : *quod opus, etiam consummatis professoribus difficile, qui (élève) commodè tractauerit, cuicumque discendo sufficiet*.

Le verbe *consummare* se rapproche de *consumo* « épuiser », avec lequel il tend à être confondu pendant la basse époque, notamment dans la langue de l'Eglise. ITAL. *Num.* 32, 13, *consummata est natio*, là, Vulgate a *consumeretur*. Dans la littérature ecclésiastique, mis à part son sens absolu, *consummatio* revêt une connotation chrétienne-morale afférant à la récompense *post mortem* : AMBR. *in psalm.* 118, 12,45 *τέλος dicitur ... quod nos ... et finem dicimus et consummationem* et AVG. *in psalm.* 58 *serm.* 2, 5 *quae sunt consummationes ? perfectiones*. La *consummatio in bonam partem* est associée au salut de l'homme AMBROSIAST. *in Gall.*,210 : *ut trium perfectio consummatio sit hominis in salutem* et à la perfection divine AMBR. *in psalm.* 118, *expositio* 1, 18 *Et quia nullus potest perfectus esse sine fauore Dei, neque tutus* ; À l'inverse, la *consummatio* du monde, au sens négatif, coïncide avec sa *συντέλεια*.

2.2.2.2. EXTREMUM DIFFICULTATIS LABOR

SCHENKEVELD²⁴⁶ traduit à première vue cette phrase par « the difficulty of putting the final touch » (justifié par VERG. *Ecl.* 10.1 *labor extremus*) en percevant *extremum* dans un sens spatial ou temporel. Il est vrai que cela crée une opposition nette avec *inuentione*²⁴⁷ *earum* qui suit, marquant une antithèse entre le commencement et l'achèvement. En ce sens, le terme *extremum* suit cette imagerie spatiale et notionnelle des limites, introduite par *terminum*

²⁴⁶ SCHENKEVELD (1996 : 19 n.4).

²⁴⁷ On rapporte ici sur l'*inuentio* des *artes* Pl. *Grg.* 448 C 4-9 : Ὡ Χαιρεφῶν, πολλὰ τέχνη ἐν ἀνθρώποις εἰσὶν ἐκ τῶν ἐμπειριῶν ἐμπείρως ἡρῶμεναι.

nouissimum. Plus tard²⁴⁸, il proposera « probably, means, literally, “on account of the labor [involved] being extreme in [the realm of] difficulty” » en apposant l’adjectif *extremum* à *laborem* et *difficultatis* comme génitif déterminatif. URIA suit la même structure dans la phrase en traduisant « a causa del enorme esfuerzo que exige su dificultad ». Une expression analogue à « propter difficultatis laborem » se retrouve chez un contemporain de Plin, Columella, également auteur d’un manuel technique. Elle apparaît, incidemment, en relation avec la raison de la paresse dans la *consummatio* d’une *ars COLVM. 10 praef. 4-5*

cuus quasi numine instigante sine dubio propter difficultatem operis, uerum tamen non sine spe prosperi successus adgressi sumus ... ut in consummatione quidem totius operis adnumerari ueluti particula possit laboris nostri, per se uero et quasi suis finibus terminato nullo modo speciose conspici.

Finalement, l’idée appartient vraisemblablement à la pensée diatribique²⁴⁹ puisque Bion, poète bucolique grec, contemporain de Théocrite, avait déjà manipulé le sujet topique du *labor* dans son idylle *Idyl.4*, intitulé οὐδέν ὁ κάματος ὠφελεῖ, à savoir, « le travail ne sert à rien ». Les vers 11-15 reprennent les thématiques présentes de cette partie de notre préface, la douleur inévitable et sa valeur face à la mortalité (*inbecillitas humana*) :

ἐς πόσον, ἃ δειλοί, καμάτως κ’ εἰς ἔργα πονεῦμες ; ψυχάν δ’ ἄχρι τίνος ποτί κέρδεα καὶ ποτί τέχνας / βάλλομες, ἰμείροντες αἰεὶ πολὺ πλήρονος ὄλβω ;/ Λαθόμεθ’ ἢ ἄρα πάντες ὅτι θνατοὶ γενόμεσθα, / X’ ὥς βραχύν ἐκ Μοῖρας λάχομεν χρόνον ;

2.2.3. *An grammatica scientia sit*

The only true knowledge is the kind that poses the question of its own validity.

Cornelius Castoriadis, *Bureaucratic Society*

²⁴⁸ SCHENKEVELD (1998 : 446 n.11).

²⁴⁹ La préface, notamment le premier paragraphe, agrège des *topoi* diatribiques, du renoncement aux *artes liberales* jusqu’à la tranquillité de l’âme. Pour des références précises sur ces *topoi*, cf. OLTRAMARE (1926 : *index*).

Passons maintenant à la partie plus argumentative qui suit l'analyse lexicale, en essayant de positionner le premier paragraphe dans le courant des idées, tout en le faisant dialoguer avec des œuvres philosophiques et celles de la tradition grammaticale.

L'art de la Grammaire, née de préoccupations philosophiques tout en gardant avec elle des attaches plus ou moins solides, devient une discipline *sui generis* (cf. *supra* 1.3). Cette spécialisation la rend apte à saisir les aspects matériels infimes du langage et à développer les techniques de la description et de codification²⁵⁰. Néanmoins, dès l'Antiquité, elle devait se défendre contre les accusations sur son statut épistémologique (le μέρος ιδιαίτερον et τεχνικόν²⁵¹) voire sur son existence mise en doute par des Sceptiques, dont le débat est mieux conservé à travers l'*Aduersus Mathematicos* de *Sextus Empiricus*. On verra le débat, ainsi que sa validité de plus près tout en examinant comment il fait écho au passage examiné.

Dès le premier siècle de notre ère, la *Grammatica* revendique de plus en plus pour elle un « espace scientifique » en vue de se théoriser en tant qu'*ars* en développant ses *officia* afin de progresser. L'image de l'expansion des confins théoriques de la grammaire dans *SEN. epist.* 88,3 quoique caricaturale - *Grammaticus circa curam sermonis uersatur et, si latius euagari uult, circa historias, iam ut longissime fines suos proferat, circa carmina*²⁵² - donne l'impression présomptueuse que la polymathie²⁵³ des Grammairiens presentaient en cette époque-là²⁵⁴. Cette réclamation s'aligne également sur les reproches de *Sextus Empiricus* dans sa critique générale de la définition de la Grammaire, comme *BLANK*²⁵⁵ constate : « The grammarians correcting Dionysius [Thrax] were at pains to claim as much as possible for grammar, insisting that it's as technical, involved in experience, diagnostic and accurate ».

Plus en détail, en discutant de la nature de la grammaire, *Sextus Empiricus*²⁵⁶ analyse la définition de *Dionysius le Thrace*, selon laquelle l'objet de l'étude grammaticale est l'ἐμπειρία

²⁵⁰ KISS, Sándor (2013), « Les parties du discours chez les grammairiens latins. Classement et description » in Alessandro Garcea, Marie-Karine Lhommé, Daniel Vallat (éd.), *Polyphonia Romana. Hommages à Frédérique Biville*, SPUDASMATA 155, Olms, Hildesheim, 793-804.

²⁵¹ *BLANK* (1994 : 150).

²⁵² Cf. *S.E. M.* οὗτος δὲ πᾶσαν Ἑλληνικὴν σημαίνονμενον καταγίγνεσθαι ταύτην θέλει.

²⁵³ *HADOT* (1984 : 40) « Cette tendance à la polymathie, inhérente au stoïcisme même, avait encore été renforcée vers la fin de l'époque hellénistique par l'influence qu'avait exercée l'œuvre d'Aristote sur le stoïcien Posidonius d'Apamée ».

²⁵⁴ Pour ce profil noirci des Grammairiens sur lequel *Sextus* s'est appuyé, voir *BLANK* (1998 : 108-109).

²⁵⁵ *BLANK* (1994 : 157).

²⁵⁶ Les arguments rapportés par *Sextus* entre le deuxième et le troisième siècle après J.-C. (cf. *BLANK*, 1982 : xiv sqq.) sont mentionnés ici parce que le *Contre les Grammairiens* est le précieux témoin d'un large débat qui a eu

de ce qui a été dit κατὰ τὸ πλεῖστον par des historiens et des poètes. Cependant, le philosophe souligne que le nombre de ces notions ne sera jamais totalement connu, puisque ἄπειρα²⁵⁷ γὰρ ἐστὶ ταῦτα. Par conséquent, si l'expérience de quelque chose d'immense est impossible, une *ars* grammaticale ne peut exister (διόπερ οὐδὲ γραμματικὴ τις γενήσεται). Les analogies avec le discours contesté par l'auteur du passage charisien sont évidentes et notables²⁵⁸. Plus loin (M. 1. 81 sqq.), Sextus poursuit son traitement en examinant la question de cette « limite » (τὸν τῆς γραμματικῆς ὅρον) qui permet de définir la grammaire :

[...] τὰ σημαίνοντα καὶ σημαινόμενα τῶν πραγμάτων ἐστὶν ἄπειρα οὐκ ἡ γραμματικὴ τέχνη περὶ τὰ σημαίνοντα καὶ σημαινόμενα. Καὶ μὴν παντοῖαι γίνονται τῶν φωνῶν μεταβολαὶ καὶ πρὸ τοῦ γεγονάσι καὶ εἰσαῦθις γενήσονται- φιλομετάβολον γὰρ τί ἐστὶν ὁ αἰὼν, οὐκ εἰς φυτὰ μόνον καὶ καὶ ῥήματα. Περὶ ἐστῶσαν δὲ ἀπειρίαν, οὗ τοί καὶ γε καὶ μεταβάλλουσιν ἀμήχανόν ἐστι γνῶσιν ἀνθρωπίνην εὐρεῖν. οὐδὲ ταύτη ἄρα ἡ γραμματικὴ συστήσεται.

En comparant la célèbre définition de la grammaire de Dionysos de Thrace avec celle proposée par Chérïde (un élève d'Aristarque), Sextus montre combien il est impossible d'atteindre la connaissance de tout ce qu'affirment les poètes et historiens grecs : de fait, il ne donne pas la connaissance d'un immense savoir. Toutefois, en ce qui concerne le passage considéré ci-dessus, un nouvel élément se greffe ici : le passage du temps, qui implique le changement et l'accroissement des connaissances grammaticales et la transformation des mots (φιλομετάβολον γὰρ τί ἐστὶν ὁ αἰὼν ... καὶ εἰς ῥήματα). La quantité de notions grammaticales est immense, illimitée, infinie, même lorsqu'elle est appréhendée sous l'angle diachronique : au fil du temps, il y a eu et il y aura des mutations continues dans la langue (παντοῖαι γίνονται τῶν φωνῶν μεταβολαὶ καὶ πρὸ τοῦ γεγονάσι καὶ εἰσαῦθις γενήσονται). Il n'existe pas de connaissances humaines ou de sciences qui ne soient pas sujettes à des changements. Dans ce passage, on peut discerner un point de contact fondamental avec la préface de Carisius : la mutation (cf. μεταβάλλουσιν) est en effet considérée comme la cause de l'impossibilité de subsistance pour une *ars*. Au premier abord, l'auteur de notre préface semble s'aligner sur ceux

lieu au cours des siècles précédents. Cet écrit attaque la grammaire dans son ἐπίνοια. Sans se référer à une définition unique et complète de la grammaire, son auteur considère, puis réfute, les définitions que les différents grammairiens en ont donné, offrant ainsi un échantillon du débat qui a passionné les savants du premier siècle avant J.-C., soucieux de clarifier le statut épistémologique et les compétences d'une discipline encore en cours.

²⁵⁷ Voir la traduction et le commentaire de BLANK (1982 : 18 sq et 142 sq). Le chercheur comprend que le lexique utilisé par Sextus (en particulier le nom ἀπειρία pour indiquer immensité et éternité) suggère une probable reformulation des sources épïcuriennes, certainement déjà utilisées dans les chapitres 60-65 de *l'Adversus grammaticos*. Concernant les sources épïcuriennes de Sextus, voir aussi l'Introduction XLIV-L.

²⁵⁸ GALZERANO (2017 : 88-89).

qui croient fermement en la capacité de l'*ars* à tout englober, comme le dénote le schéma *a fortiori*.

2.2.3.1. Ὁ βίος βραχὺς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ

Plus tôt dans son exposé, Sextus admet que la vie humaine, de par ses étroites limites, n'est pas *ικανή*, suffisante, pour tout comprendre, et c'est exactement là que l'*ἄτοπον* entre en jeu (M. 1,73-74) :

'εἰ μή τι δέδοικε' φησί 'τὴν ὀλιγότητα τοῦ βίου ὡς οὐκ οὔσαν ἱκανὴν πρὸς τὸ πάντα περιλαβεῖν ὅπερ ἐστὶν ἄτοπον, γραμματικοῦ ἀλλ' οὐ γραμματικῆς ποιήσεται τὸν ὅρον, ἐπεὶ περ οὗτος μὲν τυχὸν ἴσως ἐπιστήμων ἐστὶ τῶν <πλείστων> παρὰ ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεῦσι λεγομένων, ὀλιγόβιον [74] καθεστὼς ζῶον, ἡ δὲ γραμματικὴ πάντων εἴδησις.

Ce nouvel élément s'ajoute dans notre préface, en combinaison avec l'« infinitude des arts », l'*imbecillitas humana*. Substantif issu d'*imbecillus*²⁵⁹ : faible, sans force (opposé à *ualens, firmus*), qui se dit du corps et de l'esprit. La faiblesse *humana*, plus particulièrement la *debilitas*, *ThLL* VII/1 414, 65-79 « propre de humano corpore praecipue dicitur » et ainsi se rapproche de la mortalité *CIC. Att. 11,6. a med. Tulliae meae morbus et imbecillitas corporis me exanimat*. Au figuré *CIC. fam. 1, 4, 3 fallit plerumque, quod probitas uocatur, quae est imbecillitas* et quand il se rapporte aux « affaires humaines », l'*imbecillitas* est également un indice de la vanité humaine *CIC. off. 3,26... in gyrum rationis et doctrinae duci oportere, ut perspicerent rerum humanarum imbecillitatem uarietatemque fortunae*.

L'association entre l'infinitude des arts et la faiblesse humaine fait du passage d'une reprise de l'aphorisme hippocratique²⁶⁰ qui était bien topique : Ὁ βίος βραχὺς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ repris dans l'œuvre homonyme *de breuitate uitae* de Sénèque. *SEN. dial. 10,1,8* :

Inde illa maximi medicorum exclamatio est : 'uitam breuem esse, longam artem inde Aristotelis cum rerum natura exigentis minime conueniens sapienti uiro lis: ' aetatis illam animalibus tantum indulsisse, ut quina aut dena saecula educerent, homini in tam multa ac magna genito tanto citeriorem terminum stare' [...]

Par conséquent, dans son peu de vie, l'homme, et encore moins le scientifique - dont l'objet du *studium* est infini et s'entend comme l'univers- peine à saisir la connaissance. Dans

²⁵⁹ ERNOUT- MEILLET. s.v. *imbecillus*.

²⁶⁰ SCHENKEVELD (1996 :26 n. 30).

la déclaration de Cicéron, les grammairiens aussi -uocantur étant intéressant- entrent dans la lignée de tels scientifiques qui poursuivent la conclusion de leur art : CIC. *de orat.* 1, 10

Quis musicis, quis huic studio litterarum, quod profitentur ei, qui grammatici uocantur, penitus se dedit, quin omnem illarum artium paene infinitam uim et materiem scientia et cognitione comprehenderit ?

L'affirmation figure aussi dans la préface de Salluste, ce qui fait du sujet un *topos* liminaire : SALL, *Iug.* 1.1

Falso queritur de natura sua genus humanum, quod inbecilla atque aevi brevis forte potius quam uirtute regatur. Nam contra reputando neque maius aliud neque praestabilius inuenias magisque naturae industriam hominum quam uim aut tempus deesse.

Un élément qui compense néanmoins la mortalité de l'homme est son esprit : *Iug.* 1,3 *dux atque imperator uitae mortalium animus est.* Dans la même veine, SEN. *nat.* 25,4

Veniet tempus quo ista quae nunc latent in lucem dies extrahat et longioris aevi diligentia; ad inquisitionem tantorum aetas una non sufficit, ut tota caelo uacet: quid, quod tam paucos annos inter studia ac uitia non aequa portione diuidimus? Itaque per successiones ista longas explicabuntur.

À l'encontre de cette affirmation, il faut se rappeler en particulier de la suite du *de breuitate uitae* de Sénèque, qui se fonde aussi sur l'examen de la maxime hippocratique mais pour démontrer que la nature a rendu la vie humaine suffisamment longue, au moins, pour obtenir la connaissance de l'essentiel : SEN. *dial.* 10,1 *satis longa uita in maximarum rerum consummationem large data est.* Ce qu'il faut retenir est la tendance à traiter ce sujet du rapport entre la *natura* et l'*ars* sous le prisme d'une maxime/*sententia* au début des traités techniques et philosophiques, mais aussi que l'homme comme agent, au vu et au su de sa condition humaine, met en avant l'esprit afin de progresser dans le domaine des sciences, pour récompenser sa faiblesse physique par l'esprit. AVG. *trin.*, 7,4,18 : *homo enim sicut ueteres definierunt animal est rationale, mortale.* Et cette admission crée, forcément, une distinction entre le γνωστέον et le γνωστόν.

2.2.3.2. CE QU'ON PEUT SAVOIR : LA DISTINCTION ENTRE L'ARS ET SON OBJET

Revenons à la définition de Denys le Thrace. Dans la mention « sur l'essentiel », « sur la plus grande partie possible », « pour la plupart/ *ως επι το πολυ* » que LALLOT traduit par « couramment, habituellement, fréquemment ²⁶¹», on se rend compte que, du moins pendant l'époque de Denys²⁶², la science comme *εμπειρία* ne revendiquait pas, contrairement aux accusations de Sextus, une connaissance de tout le matériau de la grammaire ; les Alexandrins s'occupaient *de facto* des textes d'Homère et n'avaient pas encore développé la grammaire abstraite en tant que système autonome. Cela enlève d'emblée à la grammaire toute prétention totalisante et ne lui accorde qu'une valeur d'ordre statistique qui semble être soumis au hasard.

Avec la plus parfaite mauvaise foi, Sextus assure que, pour Denys, *empeiria* est synonyme de *technè*, à laquelle il donne obstinément le sens stoïcien totalisant de « système de concepts conformes au réel » ; après quoi il n'a pas de mal à montrer que la grammaire de Denys n'est nullement une telle *technè*²⁶³.

On tranche ici une distinction entre l'*ars* et l'*auctor*. Quant au grammairien lui-même, il peut, en raison de la brièveté de sa vie, ne connaître que la plupart de ce que disent les poètes, ou cela qui se dit pendant sa durée de vie, mais la grammaire elle-même est la compréhension de tout cela. Dans le livre 9 de son *de Lingua Latina*, Varron établit la même distinction en défendant le statut épistémologique de l'*ars* qu'il distingue de son application. §64,111 : *quod ita ut dicitur non sit ars, sed artifex reprehendendus, qui dici debet in scribendo non uidisse uerum, non ideo non posse scribi uerum*. Augustin, au IV^e siècle après J-C. opère une distinction similaire, qui dissocie la mauvaise application de l'*ars* de son essence, dans son *de doctrina christiana* 2,35,1 :

item scientia definiendi, diuidendi atque partiendi, quamquam etiam rebus falsis plerumque adhibeatur, ipsa tamen falsa non est neque ab hominibus instituta, sed in rerum ratione comperta.

La différence entre Denys et Varron est que la théorisation de l'*ars* en tant que système autonome et les prétentions de perfectionnement de cette *ars*, créent une contradiction

²⁶¹ LALLOT (1998 : 43).

²⁶² Car la définition est authentique.

²⁶³ DESBORDES (1982 :59).

incompatible sur laquelle Sextus prend appui pour noircir le statut épistémologique de l'*ars* (M. 1, 83).

ἄλλως τε ἤτοι τεχνικὴν οἶεται εἶναι τὴν ἕξιν ἢ ἄτεχνον. καὶ εἰ μὲν τεχνικὴν, πῶς οὐκ αὐτὴν εἶπε τέχνην ἀλλὰ τὸ ἀφ' οὗ ἔστιν; εἰ δὲ ἄτεχνον, ἐπεὶ οὐ δυνατόν διὰ τοῦ ἀτέχνου τὸ τεχνικὸν ὁρᾶσθαι, οὐδὲ συστήσεται τις γραμματικὴ ἕξις τεχνικῶς διαγινώσκουσα τὰ παρ' Ἑλλήσι σημαίνοντά τε καὶ σημαινόμενα.

Soit on revendique la technicité abstraite, soit l'étude des usages courants de la parole. Les grammairiens, bien sûr, n'auraient pas vu le problème sous cet angle, et leur point de vue est reflété dans les commentaires sur Dionysius. Si la grammaire est une expertise nécessitant la connaissance des règles, alors c'est la capacité d'un nombre fini de règles à être appliquées à un nombre infini de cas qui donne à la grammaire sa prétention d'une couverture étendue.²⁶⁴

Revenons à notre préface.

2.2.3.3. SUBTILITAS

Et sane quid potest absolutum esse, quod adsidue pro subtilitate cuiusque ingenii adstruitur?

La *subtilitas* se rapporte directement à la faculté de l'esprit humain et au sens de « perspicacité, acuité » comme chez TAC. *Agric.* 9,37,77, *Subtilitas mentis*. Cette qualité s'étend dans tous les domaines de la connaissance. Elle ne se restreint pas aux *artes* spéculatives, comme la philosophie (PLIN. *nat.* 18,34,77 *Aristoteles, uir immensae subtilitatis*) mais elle est le constituant nécessaire de toute *ars* fondée sur la *ratio* comme l'*ars* militaire, la jurisprudence (TAC. *Agric.* 9,2. : *Militaribus ingeniis subtilitatem deesse*), ou la géométrie (TAC. *Agric.* 2, 65,65 : *Magna sua gloria inuentores Graeci subtilitate geometrica docent*). La *sollertia* est la manifestation de la *subtilitas* en tant que vertu (*Agric.* 2. 108. 112. : *Eratosthenes in omni litterarum subtilitate sollers*). Plus tard, cette *sollertia* appartient plus spécifiquement aux *artifices* et aux spécialistes de la langue *sermo ...sollertiae nostrae obseruationibus captus est*.

²⁶⁴ BLANK (1998 : 134).

En tant que *terminus technicus* de la rhétorique et de la stylistique, C1C. *de orat.* 2,28 affirme que *solent suae linguae subtilitatem elegantiamque concedere*, où *subtilitas* revêt le sens de la précision fine de l'éloquence. GARCEA déclare à propos du *de analogia* de César :

The figurative use of *subtilis* is based on the image of weavers working carefully and accurately to produce a fine cloth in which one can see the warp and the woof i.e. the internal structure²⁶⁵.

Dans le domaine de la grammaire, Quintilien souligne la difficulté de discerner les fautes que l'on commet en parlant — erreurs dans les sons, les tons, les accents — dont le repérage exige de la part de l'auditeur une grande « finesse » (*subtilitas*) : *inst.* 1, 5, 17 : *plus exigunt subtilitatis quae accidunt in dicendo uitia*. Cette finesse apparaît comme la première qualité du grammairien. Plus tôt, dans les chapitres grammaticaux de l'*Institutio Oratoria*, l'auteur donne la définition et l'importance de la *subtilitas* en tant que vertu de l'esprit du grammairien lui-même en non de l'*oratio* - comme il est le cas de la rhétorique - 1,4,6 :

Ne quis igitur tamquam parua fastidiat grammatices elementa ... quia interiora uelut sacri huius adeuntibus apparebit multa rerum subtilitas, quae non modo acuere ingenia puerilia, sed exercere altissimam quoque eruditionem ac scientiam possit.

Corrélativement, dans *inst.* 7,1, lors de sa discussion sur l'orthographe et son *officium* : *sed totam, ut mea fert opinio, subtilitatem in dubiis habet* : elle ne se préoccupe pas de banalités triviales et de connaissances scolaires élémentaires pour petits enfants, mais de cas subtils qui exigent une compréhension et argumentation forte, des cas difficiles et très exigeants de *dubia*, qui ne font que prouver le niveau supérieur de la discipline respective²⁶⁶.

Dans la sphère de la déclamation, particulièrement chez Sénèque, le sens glisse de la stylistique vers le domaine argumentatif, comme le prouve le passage de SEN. *contr.* praef. 21 qui porte sur la méthodologie de Latron lors de sa présentation de la *diuisio* des arguments : *cum in illo, si qua alia uirtus fuit, et subtilitas fuerit [...] nihil est iniquius his, qui nusquam putant esse subtilitatem nisi ubi nihil est praeter subtilitatem*. La *subtilitas* de Latron quant à l'exposé de son cheminement argumentatif servait à la précision et la clarté et prouvait la

²⁶⁵ GARCEA (2012 : 70 n.89). De cette précision on retient le processus opératoire de la *subtilitas* au sein d'un système, d'une structure.

²⁶⁶ AX (2011a ad loc.; 2011b :332).

cohérence de sa structure concrète dans la déclamation. Cet aspect argumentatif est étroitement corrélé à l'*ingenium* ainsi qu'à l'*inuentio* qui passe par la structure du discours, c'est elle qui met le *fundamentum superstructuris* et garantit la validité des arguments. §21 *et in illo cum omnes oratoriae uirtutes essent, hoc fundamentum superstructis tot et tantis molibus obruebatur, nec deerat in illo sed non eminebat [...]*

Cependant la *subtilitas* n'était pas toujours perçue *in bonam partem* comme dans ce passage de PLIN. *nat.* 35,13,20 [...] *unde et nomen habuere clupeorum, non, ut peruersa grammaticorum subtilitas uoluit, a cluendo*, où la *subtilitas* est rapprochée du sens du sophisme à travers l'étymologie, pratique traditionnellement liée au grammairien. Un reproche fréquent fait aux méthodes des grammairiens est la λεπτολογία, qui se rattache, comme dans le texte de Pline, à l'étymologie qui se prend pour polymathie. Ceci est explicitement fait dans le commentaire tardif du v^e de Syrianus sur Hermogène Syrian. *in Herm.* 47,13-15 : Τὴν περὶ τὰς ἐτυμολογίας λεπτολογίαν οἶδε γραμματικοῖς μᾶλλον ἀρμόζουσιν, οὐ μὴν οὐδὲ τῆς τῶν ῥητόρων ἀπάδουσιν πολυμαθείας. Par conséquent, il n'est pas hasardeux de dire qu'il existe un rapport entre la *peruersa subtilitas* et la λεπτολογία. Sextus y fait aussi référence, lorsqu'il qualifie sarcastiquement de « λεπτολογίαν » ses premiers arguments contre la Grammaire, impliquant qu'ils n'étaient pas les plus importants²⁶⁷ S.E. *M.* 1,65 : Ἀλλὰ παρέντες τὸ περὶ τῶν τοιούτων λεπτολογεῖν σκοπῶμεν, en passant sur son argument principal, la question 1,66 εἰ δύναται τέλος, ὅσον ἐπὶ τῇ τοιαύτῃ ἐννοίᾳ, ὑποστῆναι ἢ γραμματική. En supposant qu'il s'agissait d'une accusation répandue, la question *et sane quid potest absolutum esse, quod adsidue pro subtilitate cuiusque ingenii adstruitur?* acquiert un ton ironique qui s'amplifie par l'*apostrophe*, notamment si l'on prend en considération la leçon *propter subtilitatem* du manuscrit N. Tout dépend de quel point de vue on aborde la question²⁶⁸.

²⁶⁷ BLANK (1982 : 233) «Sextus' reference to the above arguments as 'nit-picking' (*leptologeia*) implies that he wants to move on to bigger game : not the soundness of the definition, but the existence of grammar itself will be challenged».

²⁶⁸ cf. DE NONNO, Mario (2014), « Leggere gli auctores. La lettura dei grammatici antichi », *Latinitas* 2,105-125, p. 113 sq. Le *grammaticus* devient une figure d'actualité, à laquelle nous avons tendance à réagir de manière décisive : nous pouvons, il est vrai, attendre la première réaction des philosophes. Il existe une opposition innée entre *uerba* et *res*, à laquelle se réfèrent généralement tous ceux qui s'opposent à ceux qui traitent de mots dont le fond est tout à fait différent. (Sur la méfiance à l'égard de la grammaire, voir ILDEFONSE 1997 : 10- 12 et DESBORDES 1982 : 47). Pensons à l'opposition classique, en tant qu'« éducateurs de la Grèce », entre Platon et Isocrate. Pour une revue des principales attaques de Sénèque sur les *Grammatici*, cf. SEN. *epist.* 108,23 : *qui propositum adferunt ad praeceptores suos non animum excolendi, sed ingenium. Itaque quae philosophia fuit, facta philologia est.* Cf. aussi MARCHETTI, Sandra Citroni (2011), *La scienza della natura per un intellettuale romano. Studi su Plinio il Vecchio*. Pise-Rome, Fabrizio Serra, 87 sq. sur le « manque de sympathie » de Pline

2.2.3.4 ABSOLUTUM

Participe passé du verbe *absoluo*²⁶⁹ = ἀπολύω « détacher, délier, absoudre » « s’acquitter de, se débarrasser de »²⁷⁰ » AVG. *serm.* 22, 6 *absoluere est innocentem iudicare*. De ce sens, on est passé au sens d’« achever »²⁷¹ et dans la langue de la rhétorique, « lire jusqu’au bout », « achever un récit » (rapprochant *explicare*, *exponere* et διεξέρχομαι), qu’on retrouve dans l’adjectif *absolutus* « achevé » . En bas latin, *absolutus* en est arrivé à signifier « qui est démontré, évident » ; *absolutio* « acquittement », « délivrance » et « perfection »²⁷².

Quant à son rapport à la *Grammatica*, SCHAD²⁷³ donne comme synonymes ~ *finitivus*, *finitus*, *perfectus* comme le témoigne DIOM. *gramm.* I 343, 29 *qualitates uerborum sunt hae : absoluta siue perfecta*. *ThLL* I 178, 78-80 « in sermone technico grammaticorum » : τὸ ἀπολελυμένον, τὸ ἀπόλυτον, ὁ καθ’ ἑαυτὸ νοεῖται, ὁ οὐκ ἀπήτησεν πρὸς ὃ ἀπετάθη. La différence entre les synonymes qui appartiennent au lexique de « l’achèvement » est qu’*absolutus* provient de l’intérieur, il veut dire *complet en soi, autonome, αὐτάρκης*. Une « accusation » contre l’αὐτάρκεια porte atteinte à la validité de tout ce qui a un but et existe φύσει²⁷⁴. Ici, l’auteur se penche sur la *qualitas* de ce ‘quid’ qu’il décrit. On verra l’importance de cette connotation à la fin de cette partie.

Adsidue

Dans les gloses²⁷⁵, *adsidue* est l’équivalent de συνεχῶς, συχνῶς, πυκνῶς, διηνεκῶς. GLOSS. II 9, 25 : ἐνδελεχεία, ὡς πλειστάκις équivalent à *plerumque*, *fréquenter* « sans

envers les philosophes. Il semble approprié de rappeler que la réponse de Plinie à Sénèque (reprise et développée plus tard par l’encyclopédie de Plinie) pourrait également être motivée par le talon décisif de Sénèque aux grammairiens, peints comme des hommes qui ne s’occupent que des mots, oubliant la réalité (GALZERANO, 2018 : 94 n.58).

²⁶⁹ ERNOUT- MEILLET s.v. *absoluo*.

²⁷⁰ *ThLL* I 173,48.

²⁷¹ *ThLL* I 176,10 « perficere, ad finem perducere », notamment pour les *labores*.

²⁷² Il est intéressant de noter que l’auteur emploie des participes qui ont un sens ambigu, porteur de deux significations (*satiata*, *alsolutum*, *contenti*) et réussit ainsi à brouiller les frontières entre ces termes tout en ajoutant à l’opacité du sens. Efforçons-nous d’appliquer au passage le sens d’« acquitté » (si la leçon *propter subtilitatem* de *N* était choisie) ou celui de « démontrer » et l’extrait a toujours un sens. La *uariatio* n’est pas, de toute manière, 1/1.

²⁷³ SCHAD (2007 : 5).

²⁷⁴ Dans la pensée aristotélicienne téléologique, l’αὐτάρκεια constitue la dernière étape avant la perfection (le τέλος) de la πόλις, la manifestation de son ἐντελέχεια. Ici les *artes* en sont privées à cause des ajouts successifs - non plus du matériau mais des contributions successives sur le sujet par l’*ingenia* -, ce qui conduit à leur inachèvement.

²⁷⁵ *ThLL* II 887,30 sqq.

interruption, constamment, assidûment ». *Adsidue* se réfère à la manière d’approcher l’excellence dans les *artes*. RHET. Her. 4,56,69 : *ut frequenter et adsidue consequamur artis rationem studio et exercitatione*. En même temps, ce terme est proche de la notion d’ἐνδελεχεία. En philosophie, il est associé à la nature, dont l’assiduité est ininterrompue, SEN. nat.2, 55, 3 : *naturalem causam quaerimus et adsiduam, non raram fortuitamque* ; quand il est question de l’activité humaine, *adsiduus* se rapproche de la notion de vanité ; SEN. dial. 7,11 : *illud utique manifestum est, nihil eodem loco mansisse, quo genitum est. Adsiduus generis humani discursus est ; cotidie aliquid in tam magno orbe mutatur. cf. infra. adsiduitas*.

2.2.3.5. ADSTRUO

*Ad-struo*²⁷⁶ : construire à côté, bâtir en outre ; d’où, à l’époque impériale, « ajouter²⁷⁷ ». La construction *quod...adstruitur* renvoie à l’équivalent grec ὅ ... ἐποικοδομεῖται, car en latin on attend plutôt la construction *cui...adstruitur*²⁷⁸. SCHENKEVELD évoque aussi l’association avec la notion de *constructio* qui fait partie du vocabulaire technique de la rhétorique et la grammaire. Néanmoins, l’interprétation d’une parole métalinguistique en employant le terme mot *constructio* en tant que *terminus technicus* est hasardeuse, comme le souligne ZETZEL²⁷⁹ :

« Syntax—of which Varro’s *coniunctio* is a translation —is not a significant part of Roman grammatical teaching until Priscian, in the sixth century, deployed the Greek work on syntax of Herodianus and Apollonius Dyscolus to explain Latin syntax ».

Par ailleurs, la syntaxe n’est pas le sujet de traitement, et même si l’on acceptait un langage et une description allusive métalinguistique, la syntaxe ne serait pas mentionnée au début ou dans ce chapitre qui traite les désinences des noms.

On peut, donc, penser à une « construction » plus abstraite à laquelle se réfère le passage²⁸⁰. GALZERANO note aussi que pour le verbe *adstruere* pris dans le sens de « rajouter », on trouve un parallèle dans nat. 9,119 : *quaerente eo, quid adstrui magnificentiae posset*. Ce

²⁷⁶ ERNOUT – MEILLET s.v. *struo*.

²⁷⁷ Durant la basse époque, le terme est employé pour *affirmo* ; cf. *Comm. Bern. Lucan.* 7, 447, *adstruit deos non curare terram*.

²⁷⁸ SCHENKEVELD (1996 : 19 n.5) et SCHENKEVELD (1998 : 446 n.12).

²⁷⁹ ZETZEL (2018 : 56-57).

²⁸⁰ GALZERANO (2018 : 81 n. 29).

constat vaut également pour certains auteurs contemporains de Pline²⁸¹. Le passage le plus proche de notre passage est de SEN. *contr.* 1.1,13 et 14 avec la référence simultanée à l'adjectif *subtilis* : *diuisio controuersiarum antiqua simplex fuit ; recens utrum subtilior an tantum operosior <sit> ipsi aestimabitis : ego exponam quae aut ueteres imuenierunt aut sequentes adstruxerunt.*

Il est intéressant que le verbe est employé chez COLVM. 1,5, 10 où le terme *adstruor* est associé au figuré à la prise de relais dans le domaine des sciences : *nam tum cum ueteri adstruitur recens aedificium.* En effet, *constructio* est un mot employé pour désigner l'ensemble de l'*ars* en tant que système dans la définition de Diomède qui se rapporte à Cicéron gramm. I 421,5 : *Tullius hoc modo eam definit, "ars est perceptionum exercitatarum constructio ad unum exitum utilem uitae pertinentium "*. Cette définition appartient à Denys le Thrace, et aux stoïciens. LALLOT²⁸², souligne une remarque relative aux commentaires des scholiastes²⁸³ :

[...] Les Σ soulignent : le caractère *complexe* de l'art, qui regroupe des techniques diverses ; le fait qu'un art est l'aboutissement d'un processus *cumulatif* étalé sur des générations d'inventeurs dont le travail permet de à la fois d'enrichir et d'épurer l'art, tel que l'a légué à chacun la tradition antérieure.

Ainsi, dans la question *quid potest absolutum esse, quod adsidue pro subtilitate cuiusque ingenii adstruitur*, ce « quid » dont il est question peut être identifié à la conception du système de l'*ars* si on prend en considération le passage de PROB. gramm. IV 47,16 : *ars est unius cuiusque rei scientia summa subtilitate aprehensa.*

²⁸¹ GALZERANO (2018 : 80 n. 28).

²⁸² LALLOT (1998 : 72)

²⁸³ LALLOT (1998 : 31-36) Les dates proposées pour les scholies à la Tekhnê s'étalent sur une période allant du VI^e jusqu'au X^e siècle, mais les scholiastes que je citerai – personnages dont nous ne connaissons pratiquement que le nom (Stéphanos, Mélampous, Diomède, Héliodore) – réitérent donc un savoir beaucoup plus ancien.

2.2.4. Une attaque Sceptique

non ideo tamen nullae sunt quia illas subinde adiectionibus tutas²⁸⁴ esse non patimur.

L'auteur procède à une *hypophora*, afin de mettre en avant son propre argument autour du statut épistémologique des *artes*. En latin, l'équivalent d'*hypophora*/ ὑποφορά est *subiectio* RHET. Her. 4,33 : *subiectio est, cum interrogamus aduersarios aut quaerimus ipsi, quid ab illis aut quid contra nos dici possit ; dein subicimus id quod oportet dici* et est qualifié par Cicéron de CIC. de orat. 3,203 : *quasi percontatio*²⁸⁵. Dans notre cas, l'auteur exploite la possibilité d'adresser fictivement la question à lui-même²⁸⁶. La réponse à la question fait appel à la " technique de la réponse " qui intensifie progressivement l'argument en faveur de la partie concernée. QVINT. inst. 9,2,12 : *est aliqua etiam in respondendo figura, cum aliud interrogandi ad aliud, quia sic utilius sit, occurritur, tum augendi criminis gratia [...]*. À l'occasion, il s'agit de l'*aetiologia*²⁸⁷ et à la fois de la défense du statut épistémologique des *artes* malgré l'impossibilité de les compléter / perfectionner. Examinons les éléments lexicaux qui « vêtissent » son apologie.

2.2.4.1. ADIECTIO

Le substantif a un sens neutre²⁸⁸, dans l'absolu il signifie « chose ajoutée, mot ou lettre ». Cf. CHAR. gramm. 271,8 *perissologia est multorum uerborum adiectio superuacua* et DIOM. gramm. I, 448,12 *praecipue de uerbis loquendo uel scribendo orationibus litteris cet. insertis*. Il existe aussi un sens technique qui tient à la grammaire, comme le neutre *adiectum* qui traduit le grec ἐπίθετον, l'adjectif. Le *uitium adiectionis* est aussi un travers lié au

²⁸⁴ Dans un contexte différent, sur la définition brève mais incomplète du substantif '*uagus*' et celle qui est plus élargie quoique plus précise, Sénèque conclut sa préface en ces termes : *sed siue haec breuitas satis a calumnia tuta est, hac utamur, siue aliquis circumspiciat, uerbo non parcat cuius adiectio cauillationem omnem poterit excludere* (SEN. nat.5,1,5). « Eh bien, d'une part, la définition la plus courte est exempte de toute critique, employons la ; mais si, d'autre part, quelqu'un est pointilleux, l'on n'épargnera pas la phrase dont l'ajout permettra d'éviter toute ambiguïté ». D'autre part, JENSON (1964 : 84 n. 2) fait l'observation suivante : «For in the *genus deliberatiuum* the arguments for the usefulness of something are divided thus: *Vtilitas in duas partes in ciuili consultatione diuiditur: tutam, honestam* (RHET. Her. 3.2.3 *Vtilitas in duas partes in ciuili consultatione diuiditur: tutam, honestam. Tuta est quae conficit instantis aut consequentis periculi uitiationem qualibet ratione*). Une telle connexion pourrait impliquer que ces *artes* ne sont pas utiles, car elles ne sont pas en sécurité, ce qui est souvent l'objet de sa critique.

²⁸⁵ CALBOLI (2020 : 755).

²⁸⁶ LAUSBERG §775.

²⁸⁷ LAUSBERG §871.

²⁸⁸ ThIL I 675,36-74 s.v. *adiectio*.

solécisme, πλεονασμός. QVINT. *inst.* 1, 5, 40 : *Haec tria genera quidam diducunt a soloecismo, et adiectionis uitium pleonasmon* [...] Sémantiquement proches de la *perissologia* et par métonymie, les *adiectiones* sont également appelées les mots qui *per se nullum habent intellectum et ideo a quibusdam adiectiones uocantur, ut magnus uir, fortis exercitus* (CHAR. *gramm.* I, 156, 15-16). Le terme est employé également par Vitruve en tant que terme technique. De plus, dans la langue de la jurisprudence, l'*adiectio* est synonyme de *licitatio*, ὑπερθεματισμός (cf. la glose dans CHAR. *gramm.* 553,5). Ici le mot peut revêtir les deux sens, en faisant une référence rhétorico-grammaticale bien voulue dès le départ. ERNOUT- MEILLET explique que s.v. *adicio* équivaut au grec προσβάλλω, dont le substantif est προσβολή « élan, attaque, agression », ce qui permet l'imagerie militaire et la leçon *tutas*²⁸⁹. Ici le mot s'emploie de manière neutre comme dans la préface de PLIN. *nat. praef.* 4 : *adiectis rebus plurimis, quas aut ignoreuerant priores aut postea inuenerat uita*. La polyvalence du mot le rend apte à une parole allusive.

Subinde

ERNOUT-MEILLET explique que *subinde* est un adverbe composé de *sub-inde*. A la rigueur, il signifie « immédiatement après » ; par extension, il s'est dit d'actes qui se répètent fréquemment, coup sur coup ; de là vient le sens de « souvent », e. g. SVET. *Calig.* 30, 3 : *tragicum illud subinde iactabat : Oderint dum metuant*. Non attesté avant l'époque impériale, il semble avoir d'abord appartenu à la langue familière. Dans le chapitre *de aduerbio* de Dosithée, il est glosé comme un synonyme de συνεχῶς. DOSITH. *gramm.* VI 409, 14 : *subinde συνεχῶς*. En ce sens, il se rapproche d'*adsidue*, créant une *uariatio* sur la lente et laborieuse progression de l'*ars*.

²⁸⁹ Les grammairiens sont qualifiés de « custodes » dès l'époque impériale ; voir. SEN. *epist.* 95, 65 *grammatici, custodes latini sermonis*, la métaphore étant préservée comme image, et transposée à la *Grammatica* en tant qu'entité. ALCVIN 857,54 : *Grammatica est litteralis scientia, et est custos recte loquendi et scribendi; quae constat natura, ratione, auctoritate, consuetudine*. BEHREND (2006 : §36-38) : « Chacun de ces personnages est une figure pivot : le soldat préservait la distinction géographique entre le dedans et le dehors ; [...] De la même manière, le grammairien se tenait à l'endroit où convergent les distinctions linguistiques, géographiques et sociales ; gouverneur de province, gardien des lois ou commandant militaire contrôlant les confins d'un territoire, le *grammaticus*, sauvegardant l'expression et la tradition, contrôlait la limite entre la règle et la faute, l'ordre et le chaos, le latin et les langues barbares. La figure du gardien sert donc l'imaginaire des frontières linguistiques et acquiert une dimension particulièrement importante à la fin de l'Empire, au moment où la langue latine se sent menacée par l'assaut des langues barbares et assigne au grammairien un rôle de protecteur. Ici, le terme est employé au sens figuré - notamment si l'on considère que l'*ars* est associé à un *ager* non *adsignatus* - les grammairiens échouent à protéger l'*ars* de la grammaire.

2.2.4.2. NULLAE

Pour l'analyse argumentative de cette partie, on se tient à l'adjectif « nullus ». *Stricto sensu*, il équivaut à « personne / non existant » : BOETH. *in herm. comm.* sec. 2, p. 367, 56-57 : *Videtur quod dicitur nullus, tale esse, tamquam si dicamus, nec unus ; nam qui dicit nullus homo animal est, tantumdem ualet, quantum nec unus homo animal est. Quod uero dicimus ullus, hoc ab eo deminutiuum est, quod est unus.* - *Itaque nullus est non aliquis, ne unus quidem*, « οὐδείς ». Corrélativement, il signifie *minimi momenti* ou invalide sans valeur, sans importance : CIC. *ad Q. fr.* 4 : *Sed uides nullam esse rempublicam., nullum senatum, nulla iudicia, nullam in ullo nostrum dignitatem* et *Tusc.* 5. 13 : *Nullum uero id quidem argumentum est.* Par conséquent, *nullus*, peut également dénoter l'incompétence, en fonction du contexte. Pourquoi, alors, se pencher sur l'existence ou l'incohérence de la Grammaire ? On a déjà considéré les attaques sceptiques contre les limites de la grammaire, néanmoins un aperçu plus détaillé éclaircira notre passage.

Au début de son œuvre *M.* 1,57, dans le chapitre intitulé τί ἐστι γραμματική, Sextus s'efforce de répondre à la question de savoir si la grammaire est *συστατόν* et *υπαρκτόν* ou pas : τί τ' ἐστὶν ἡ γραμματική, καὶ εἰ κατὰ τὴν ἀποδιδομένην ὑπὸ τῶν γραμματικῶν ἔννοιαν δύναται συστατόν τι καὶ υπαρκτόν νοεῖσθαι μάθημα. Il examinera la grammaire selon les prétentions des grammairiens κατὰ τὴν ἀποδιδομένην ὑπὸ τῶν γραμματικῶν ἔννοιαν afin de démontrer son incohérence (*συστατόν*), et par conséquent son inexistence (*υπαρκτόν*) en tant que *ars*²⁹⁰. On a déjà attaqué la question du contenu infini, et de l'incapacité de la vie humaine à le saisir, maintenant il est temps de tester son cohérence, indice, selon Sextus, de sa validité épistémologique²⁹¹ : *M.* 1,81

²⁹⁰ BLANK (1996 : 128) «That the thing under consideration is 'incoherent' (asustaton) or not real (anuparkton ; sometimes does not exist (ouk estin) or 'is nothing' (ouden estin) are used is the usual conclusion of of Sextus' aporetic investigations in this book. (75, 83, 90, 126). » *Asystata* (Hermog. *Stat.* 1,5 ὅσα μὴ συνέστηκε) en tant que terme légal fait référence à des *causae* qui n'ont pas un *status*. LAUSBERG §91 : Les *asystata* se trouvent au niveau le plus bas de la défendabilité et ils ne constituent pas une vraie *controversia*. Ces types de sujet conviennent uniquement pour l'*amplificatio* et peuvent ainsi devenir des sujets du *genus deliberatiuum*.

²⁹¹ Charisius suit la ligne de pensée de Sextus qui « opens with a general argument before proceeding to the specifics of Hellenism -ici Latinitas- ». L'argument procède par déduction, et les deux, Sextus et l'auteur de notre préface, commencent par porter atteinte ou défendre respectivement le statut légitime de l'*ars grammatica* (*M.* 1, 179 sqq *asustatos ≠ non nullae sunt*) avant de procéder aux spécificités qui sont, bien évidemment, les critères de Latinitas/Hellenismos.

Ὡς γὰρ καὶ πρότερον ἐλέγομεν, οὐδεμία μέθοδος συνίσταται περί τι ἄπειρον, ἀλλὰ καὶ καὶ μάλιστα αὕτη τοῦτο περατοῖ- τῶν γὰρ ἐπιστήμη δεσμός ἐστιν²⁹².

Dans la partie suivante, intitulée Ὅτι ἀμέθοδόν ἐστι καὶ ἀσύστατον τὸ τεχνικὸν τῆς γραμματικῆς μέρος, Sextus (M. 98-99) œuvre à démontrer que τὴν ψευδώνυμον (qui porte un faux nom) [99] αὐτῶν τεχνολογίαν ἄτεχνον ἀποδείξωμεν. Spécifiquement au passage où il expose les critères de l'*Hellenismos*, il se tourne contre l'orthographe (qui était le noyau dur de la techné des Alexandrins, à cause de la facticité de la correction des textes que leur grammaire impliquait) M. 1,170-1 en affirmant que :

πάλιν δ' ἡ τοιαύτη τεχνολογία, ἵνα μηδὲν τῶν ἀπορωτέρων κινῶμεν, μάταιος εἶναι φαίνεται, πρῶτον μὲν ἐκ τῆς διαφωνίας, ἔπειτα δὲ καὶ ἐξ αὐτῶν τῶν ἀποτελεσμάτων. καὶ ἐκ μὲν τῆς διαφωνίας, ἐπεὶπερ οἱ τεχνικοὶ μάχονται τε καὶ εἰς αἰῶνα μαχίσονται πρὸς ἀλλήλους, τῶν μὲν (171) οὕτως τῶν δὲ ἐκείνως τὸ αὐτὸ γράφειν ἀξιούντων²⁹³.

L'examen par Sextus des diverses définitions de la grammaire montre qu'elles ne fournissent pas un moyen cohérent pour décider ce qui appartient et ce qui n'appartient pas à l'expertise grammaticale, et qu'elles définissent en outre une étude qui requiert soit une connaissance impossible, infinie, soit une connaissance qui revendique le titre de la méthode absolu, de la technique, sans pour autant s'entendre sur la manière d'application. Les *adiectiones* dont notre auteur laisse entendre qu'on permet *subinde* / incessamment aux grammairiens d'intervenir en ne gardant pas *tutas* les *artes*, rapprochent les διαφωνίαι qui annulent le caractère uniforme de l'application des critères dans une guerre sempiternelle des objections²⁹⁴. Il ne faut néanmoins pas oublier que la critique de Sextus est émise contre la grammaire alexandrine, dont les méthodes de correction ne revendiquent point le taux d'élaboration et d'abstraction atteint à partir du 1^{er} siècle de notre ère. Varron, pour sa part, s'oppose à un dogmatisme qui implique que les désaccords sont un critère de discrétisation d'un argument. Ses trois chapitres *in utramque partem* en sont la preuve vivante : VARRO *ling.*

²⁹² BLANK (1998 : 19 §81) « As we also said earlier, [M.1,66] there is no methodical treatment of anything unlimited, but in fact method itself more than anything else limits it, since knowledge is a tying down of the unlimited ».

²⁹³ BLANK (1982 : 37§ 170-71) « Again, without raising any of the really problematic points, first because of disagreement, and second because of its actual results. It seems vain because of disagreement, since the experts quarrel and will go on quarrelling with one another forever, thinking the same word should be spelled in this way or that way ».

²⁹⁴ Cf. la référence au *ueterem caliginem multarum controuersiarum* à la fin de la préface.

9,111,1-3 *De eo quod in priore libro extremum est, ideo non esse analogiam, quod qui de ea scripserint aut inter se non conueniant aut in quibus conueniant ea cum consuetudinis discrepent uerbis, utrumque ****²⁹⁵. En effet, dans tous les *artes* existent des désaccords et l'*ars* elle-même n'est pas à imputer 111, 3-6 *sic enim omnis repudiandum erit artis, quod et in medicina et in musica et in aliis multis discrepant scriptores.*

Dans la même veine, en examinant la structure mnémotechnique des *artes grammaticae*, LAW²⁹⁶ reconnaît dans ce passage charisien l'expression d'une «*de facto* open-endedness of the arts²⁹⁷». En effet, elle lie ce passage à une remarque métalinguistique où l'incohérence des *artes* provient de la perturbation de l'«*orderliness*», œuvre par rapport à la structure certes arbitraire mais plus adéquate aux exigences pédagogiques -contre l'aperçu idéaliste de Priscien. La terminologie, la structure et les propriétés des éléments linguistiques, fluctuent parmi les grammairiens et l'approche, si elle ne se présente pas complètement cohérente, se fait toujours *secundum rationem*. De nos jours, le progrès des *artes* se fonde explicitement sur des ajouts et des «*querelles*» constantes, pourvu qu'elles ne soient pas ἀμέθοδοι²⁹⁸. Reprenant le texte, après avoir avoué l'incapacité des *artes* à atteindre leur point d'achèvement «*en raison des ajouts constants*», L'auteur de notre préface passe de manière déductive à sa pensée en affirmant : *omni rerum ratione*.

2.2.4.3. PATIOR

Dans l'absolu²⁹⁹, *patior* a le sens de «*souffrir, être patient ou passif*». Le radical *pat-* de *patior* ne se retrouve exactement nulle part. On est tenté de rapprocher la racine **pè-*, **pō-*

²⁹⁵ <est leue> était proposé par KENT (1938 ; 528) au lieu de la lacune.

²⁹⁶ LAW (1996 : 43 n.8).

²⁹⁷ Les interprétations fournies sur la traduction de *nullae* en tant que caractéristique de l'*ars* -illimité (LAW : openendedness) et l'incomplétude (SCHENKEVELD : incompleteness) - est importante, puisqu'elles aboutissent à un point de vue radicalement différent sur sa nature.

²⁹⁸ Même dans les rares occasions où les Alexandrins appliquent leur théorie au discours ordinaire, ils ne proposent pas de le changer, mais seulement de le comprendre et de montrer comment il se rapporte à la régularité fondamentale du langage. Cette approche montre qu'Apollonius met en avant το δέον τῆς καταλληλότητος, à savoir la nécessité de la régularité, la congruité (*la ratio*) ayant pris une position forte sur l'ordre inhérent et naturel du langage. En d'autres termes, Apollonius conçoit la grammaire comme une science rationaliste traitant de phénomènes dont le grammairien découvre les relations naturelles et les hiérarchies et dont le comportement est régi par des règles qu'il analyse. Ainsi, l'idée de l'existence des techniciens qui passent à côté des débats philosophiques sur la nature du langage n'existe guère, la régularité et son absence faisant partie du même système (cf. supra le débat entre Analogie et Anomalie). Par conséquent, les outils déployés sont plutôt descriptifs que normatifs, et leur autonomisation indépendante de leur objet de critique -soit les textes écrits soit la langue parlée-, c'est-à-dire une abstraction complète n'est pas envisageable.

²⁹⁹ ERNOUT- MEILLET s.v. *patior*.

du gr. *πῆμα* « souffrance », *ταλαίπωρος* « malheureux » qui existe aux côtés de *πένομαι* « je travaille péniblement », *πόνος* et *πενιχρός* avec élargissement, *πένθος*, *ἔπαθον*, *πέπονθα*. *Patior* a le même sens que le grec *πάσχω*, dont il a emprunté certains emplois techniques, par exemple en grammaire : *modus patiendi*, *passius* (chez Quintilien), *παθητικός*. *Pati* est souvent opposé à *facere*, comme *πάσχειν* à *δρᾶν*³⁰⁰ CIC. *Tim.* 18 *cum ipse mundus per se et a se et peteretur et faceret omnia* ([gr. 33 ὑφ' ἑαυτῷ πάσχον καὶ δρῶν]. Charisius le mentionne avec ce sens passif 467, 15 : *patior commune est, nam patior te et a te dicimus*. Au sens de « supporter » suivi de la proposition infinitive. CIC. *Att.*, 14.4.2 *ne patiamur intermitti litterulas* et notamment LVCR. 5, 873 *quareremur eorum animalium praesidio nostro pasci genus esseque tutum*, ou suivi d'un syntagme participial SALL. *Iug.* 88,2 *nihil apud se remissum neque apud illos tutum pati*. Selon ces exemples, l'omission d'*esse* par *Pu.* comme redondant n'est pas insensé (cf. note ad loc.) mais ne modifie pas radicalement le sens du passage.

De plus, *patior* sans complément, prend le sens de « sinere, permittere, concedere, ἔἵναι³⁰¹ » comme dans CIC. *Cat.* 1, 5, 10. *Nobiscum uersari iam diutius non potes : non feram, non patiar, non sinam* et LVCR. 5,873 *quare pateremur eorum animalium praesidio nostro pasci genus esseque tutum*. Il assume par conséquent le sens de permettre, voire « bear with patience », qui rapproche ce terme du grec ἀνέχομαι³⁰² - largement employé en poésie mais aussi fréquent en prose - qui dans la négation donne « I will not suffer one [to be] » Od. 19.27 οὐ γὰρ ἀεργὸν [ὄντα] ἀνέξομαι.

Le complément est presque toujours un participe comme dans les propos d'Antigone S. *Ant.* 467 εἰ τὸν... θανόντ' ἄθαπτον ἡνσχύμην νέκυν, ce qui favorisait *de facto* la leçon *tutas* de *tueor* au lieu de *totas*, adjectif substantivé³⁰³. Chez Eschyle *Eu.* 913-15, on retrouve la couleur belliqueuse afférant à notre passage : τῶν ἀρειφάτων δ' ἐγὼ/ πρεπτῶν ἀγώνων οὐκ ἀνέξομαι τὸ μὴ οὐ / τήνδ' ἀστόνικον ἐν βροτοῖς τιμᾶν πόλιν. Cette notion est transférée au langage judiciaire, au cas où l'on accepte sans formuler d'objection les *poenas* légitimes³⁰⁴ comme chez POMPON. *dig.* 8,1,15,1 : *seruitutium ... ea natura est, ... ut aliquid patiatur quis aut non*

³⁰⁰ *ThlL* X/1,732,35.

³⁰¹ *ThlL* X/1, 728, 37sq.

³⁰² *ThlL* X /1, 719, 4.

³⁰³ cf. la discussion sur la préférence de *tutas* ad loc.

³⁰⁴ *ThlL* X/1 729,43 : « potius e notione subeundi (sc. mala, incommoda) de iis qui (quae) quaelibet experiuntur ».

faciat ; LIV. 31,30,2 : *esse ... quaedam belli iura, quae ut facere, ita pati sit fas*. Enfin, dans le cadre déclamatoire, QUINT. *decl.* 280 (raptor reuersus) : *Patitur ille se educi*.

En rapportant les propos d'Epictetus, Aulu-Gelle montre la couleur philosophique stoïque du verbe ἀνέχομαι : Verba duo haec dicebat : ἀνέχου et ἀπέχου. Peut-on également trouver des connotations philosophiques semblables liées à la racine de *patior* ? Sénèque SEN. *epist.* 9,2-3 comprend bien les inconvénients sémantiques du terme *impatientia* : In ambiguitatem incidendum est, si exprimere ἀπάθεια uno uerbo cito uoluerimus et impatientiam dicere. *Poterit enim contrarium ei, quod significare uolumus, intellegi*. Par conséquent, il rend le sens d'ἀπάθεια avec la périphrase négative *extra omnem patientiam* :

Nos eum uolumus dicere, qui respuat omnis mali sensum; accipietur is, qui nullum ferre possit malum. Vide ergo, num satius sit aut inuulnerabilem animum dicere aut animum extra omnem patientiam positum.

Le sens voulu est le suivant : *Hoc inter nos et illos interest : noster sapiens uincit quidem incommodum omne, sed sentit*. D'autre part, Cicéron³⁰⁵ classe la vertu de la *patientia*, jointe à *fortitudo*, comme la manifestation de la *magnitudo animi*, du faire preuve de *temperantia in rebus incommotis*. Les artifices ont-ils perdu la vertu de la *patientia* face à la condition que les *artes* leur imposent ou bien ont-ils assumé une sorte d'*impatientia*, d'ἀπάθεια, d'impassibilité envers la *de facto* non-conclusion des *artes* ?

2.2.5. Rétablir le statut épistémologique de l'*ars grammatica*

2.2.5.1. OMNI RERUM RATIONE

...in (61. 25) omni rerum ratione...

Le groupe *omnis ratio*³⁰⁶ se trouve notamment chez Cicéron, toujours dans des contextes épistémologiques comme CIC. *fin.* 1,19, 8 *praeterea sublata cognitione et scientia*

³⁰⁵ CIC. *part.* 76-79 discuté par HADOT (1984 : 48).

³⁰⁶ ThL XI /2 158 s.v. *ratio* « de doctrina eiusue partibus, praeceptis principalibus traditis in philosophia aliisque disciplinis » et de manière métonymique XI/2,158,36 « portio, de parte, quae mensura quadam ad totum refertur » 11,2,162,31 « respiciuntur quaelibet computanda, numeranda » Dans la langue tardive, au pluriel, les *rerum rationes* renvoient aux Idées Platoniciennes. Le syntagme *in omni rerum ratione* ne se trouve que chez Charisius, et le syntagme *in rerum ratione* que chez les auteurs tardifs en 7 occurrences, notamment Augustin, dont le passage suivant, qui se tient à la validité des sciences, traite l'autonomie et la perfection de la doctrine

tollitur omnis ratio et vitae degendae et rerum gerendarum, ac 2,99,13 *si nihil se offeret quod sit probabilitati illi contrarium, utetur eo sapiens, ac sic omnis ratio vitae gubernabitur et fin* 5,28,15 *iacet omnis ratio Peripateticorum*. Il s'agit, par conséquent, du système rationnel des sciences dont l'*ars grammatica* fait déjà partie. Ce groupe de mots - mis à part l'allitération implicite avec l'ajout de *rerum* qui se produit uniquement dans notre passage - crée une paire antithétique avec le *rerum natura* employé au lieu de *natura*.

2.2.5.2. MERISMOS

partes quoque mensuram sui habeant (62. 1)

Commençons par le terme *mensura*. Il s'agit d'un mot sémantiquement polyvalent³⁰⁷, intrinsèquement lié aux arts techniques et à la *ratio*. Des mots techniques dérivés de *metior* comme *demetior*, *commetior*, *remetior*, sont formés sur des termes grecs. Le verbe vient d'un thème **méti*- « *mensus*, mesure, combinaison mentale », gr. *μητις* « prudence, ruse », *μέτρον* « mesure, bâton pour arpenter, quantité mesurée ou espace mesuré, limite, mètre, juste mesure » et jusqu'à *μεσότης*. Sans doute, *modus* appartient-il à la même famille lexicale, d'une racine **mé*- diversement élargie. En tant qu'allomorphe sémantique, *mensura* revêt les sens de *modus* en exprimant tout le faisceau des significations du grec *μέτρον*³⁰⁸. Au sens moral et abstrait, il est synonyme de « mesure qu'on ne doit pas dépasser, modération, juste milieu ». Dans la langue de la rhétorique, il renvoie à une « mesure rythmique, un rythme », « une mesure musicale ». Du sens de « mesure », *modus* glisse à celui de « limite » (= *όρος*), et aussi à celui de « manière de [se] conduire ou de [se] diriger » (= *τρόπος*) et, par généralisation, à celui de

indépendamment de l'application par les hommes. AVG. *doctr. christ.* 2,35,1 *Item scientia definiendi, diuidendi atque partiendi quamquam etiam in rebus falsis plerumque adhibeatur, ipsa tamen falsa non est neque ab hominibus instituta, sed in rerum ratione comperta.*

³⁰⁷ ERNOUT-MEILLET s.v. *metior* et *modus*.

³⁰⁸ Afin de lier le passage sur *mensura* à la controverse Stoïcisme-Epicurisme, GALZERANO (2018 : 79) se fonde sur PLIN. *nat.* 2,4 *quasi non eadem quaestiones semper in termino cogitationi sint occursurae desiderio finis alicuius aut, si haec infinitas naturae omnium artificum possit assignari, non idem illud in uno facilius sit intellegi, tanto praesertim opere. furor est profecto, furor egredi ex eo et, tamquam interna eius cuncta plane iam nota sint, ita scrutari extera, quasi vero mensuram ullius rei possit agere qui sui nesciat, aut mens hominis uidere quae mundus ipse non capiat.* Pline s'en prend à ceux qui, poussés par la foule intellectuelle *ὄβρις* ("furor"), tentent de franchir les limites du monde (et de la connaissance) pour voir ce qui est en dehors de lui ("scrutari extera"). La préface de Charisius aborde également le thème des limites de la connaissance humaine -sujet fréquent des *suasoriae* comme « l'Alexandre au bout du monde » qui commence par l'affirmation de l'infinitude de la borne naturelle du monde - *Nihil infinitum est nisi Oceanus* (SEN. *suas.* 1, 1) - tout en soulignant la légitimité de cette limite. Les revendications des Grammairiens déjà évoqués justifieraient une connotation en termes moraux, néanmoins une lecture entièrement épistémologique est possible.

« manière de faire ». De là, on est conduit à une déduction du mot, y compris l'influence de l'*homo mensura* de Protagoras, à un *modus uiuendi*. Consciemment ou pas, l'auteur joue avec l'antithèse sur tous les plans dans une *uariatio* des mots et des sens entre limitations et absence de limitations.

Une des antithèses les plus topiques de l'Antiquité, est celle entre les parts et le tout. Le thème de la partie et du tout, comme l'indique Sextus Empiricus (*M.* 9,331-58³⁰⁹), était d'une importance capitale pour les dogmatiques, qui promettaient de parler véritablement du "tout", c'est-à-dire de l'univers, et ensuite pour les sceptiques, qui en avaient besoin comme exemple de la témérité des dogmatiques ; cf. le schéma de BLANK³¹⁰ où toutes les possibilités sont mentionnées. Dans sa critique de la définition sur le 'ὡς ἐπὶ το πολύν', Sextus emploie un argument qui était déjà connu pour son application par les stoïciens contre les empiristes : combien d'expérience est suffisante³¹¹? Il évite cette question en changeant cette partie de la définition, de «ὡς ἐπὶ τό πλεῖστον» à «ὡς ἐπὶ τό πολύν³¹²». BLANK³¹³

« [...] The word 'most' does not avoid imputing to Grammar the impossible knowledge of an infinite quantity : any portion of an infinite could still be infinite »

Ainsi, l'incohérence s'applique principalement aux éléments qui sont eux-mêmes construits à partir de parties ou qui font partie d'un système construit, comme le langage ou toute *techné* rationaliste³¹⁴ (cf. *in omni rerum ratione*)³¹⁵. Dans *M.* 1,135, traité qui se produit

³⁰⁹ περὶ ὅλου καὶ μέρους. Ἡ περὶ τοῦ ὅλου σκέψις ἀναγκαία ἐστὶ τοῖς μὲν φυσικοῖς, ἐπεὶ ἄτοπον καθέστηκεν τούτους περὶ τοῦ ὅλου καὶ τοῦ παντὸς ἐπαγγελλομένους τὸ ἀληθὲς εἶναι μὴ εἰδέναι τί ποτέ ἐστι τὸ ὅλον καὶ τίνα τὰ μέρη, τοῖς δὲ σκεπτικοῖς [332] πρὸς ἔλεγχον τῆς τῶν δογματικῶν προπετείας. καὶ δὴ οἱ μὲν ἀπὸ τῆς Στοᾶς φιλόσοφοι διαφέρειν ὑπολαμβάνουσι τὸ ὅλον καὶ τὸ πᾶν ὅλον μὲν γὰρ εἶναι λέγουσι τὸν κόσμον, πᾶν δὲ τὸ σὺν τῷ κόσμῳ ἔξωθεν κενόν, καὶ διὰ τοῦτο τὸ μὲν ὅλον πεπερασμένον εἶναι (πεπεράσται γὰρ ὁ κόσμος), τὸ δὲ πᾶν ἄπειρον. (cf. *ne quidem rerum natura tam finita est.*)

³¹⁰ BLANK (1998 : 171).

³¹¹ BLANK (1982 : 135).

³¹² Pour la traduction et le commentaire de la définition authentique de Dionysius, voir LALLOT (1998 : 43). Sur le problème de la traduction et le débat, voir ILDEFONSE (1997 : 18 n.1).

³¹³ BLANK (1998 : 135).

³¹⁴ DESBORDES (1982 : 52). Son argumentation favorite consiste à nier tout à la fois l'existence du tout et des parties. Comme l'affirme J. P. Dumont, « une grandeur devrait, pour être divisible, être déjà divisée, ce qui exclurait qu'elle soit elle-même un tout. » Le refus d'admettre que le tout puisse être autre chose que la somme de ses parties (que l'ensemble des parties d'un ensemble a une puissance supérieure à celle de cet ensemble), réduit l'analyse (de l'énoncé en particulier) à des opérations d'addition ou de soustraction aboutissant inmanquablement à des apories. Le même refus conduit à récuser l'existence d'un objet se produisant selon le déroulement temporel.

³¹⁵ La cohérence ou la constitution (σύστασις) d'une *techné* découle de ses théorèmes, comme l'auteur le démontre plus bas, et la constitution de chaque théorème résulte de la justesse de sa formulation et de la preuve de son absence de contradiction par les autres théorèmes et les principes (*regulae*) de la *techné*, en c'est ainsi que les règles de la *Latinitas* opèrent (cf. infra.)

dans le même contexte de la défense/ critique de la légitimité du statut épistémologique de l'*ars*, Sextus affirme que μηδενὸς δὲ ὅντος ὅλου λόγου οὐδὲ μέρη τινὰ τούτου γενήσεται. En attaquant plus précisément la notion même des parties d'une phrase (οὐδὲν ὑπάρξει ὁ λόγος οὗ νοηθήσεται τινὰ μέρη, §95 τίνα μέρη γραμματικῆς), Sextus fait une doxographie³¹⁶ (132-140) en examinant la notion du tout et des parties. L'auteur « joue » (spécifiquement dans §139) avec les mots *συμπληρωτικὸν* et *συμπληρούμενον* « *completive* et *completed by* » dont la fluidité de mesure permet une *abstractio ad infinitum* entre ce qui contient et ce qui est contenu, caractérisations qui sont attribuées à tous les composants de la phrase, conçus à la fois comme parties et tout. Cette pensée est appliquée aussi aux parties de l'*ars* comme il l'a fait au §95 avec les parties de la médecine³¹⁷. Scribonius Largus 200,6 répond à une telle atteinte ainsi :

implicitas medicinae partes inter se et ita conexas esse [constat] ut nullo modo diduci sine totius professionis detrimento possint ; ex eo intellegitur, quod neque chirurgia, sine diaetetica neque haec sine chirurgia, utraque sine pharmacia, id est sine ea parte, qua medicamentorum utilium usum habet, perfici possunt, sed aliae ab aliis adiuuantur et quasi consummantur.

Il met en avant que la synergie des *partes*, que sont la chirurgie, la diététique et la pharmacologie - lesquelles constituent des disciplines à part entière - conduit à la perfection de la médecine en tant que filière. De manière parallèle, dans notre préface, l'auteur « répond » à cette polémique de la *reductio ad infinitum* sur la validité épistémologique des *artes* en déclarant explicitement que *partes quoque mensuram sui habent*, et la leçon *partes* se justifie, comme le note SCHENKEVELD³¹⁸ :

In whatever situation parts occur, qua parts they have their own limits, (otherwise they are not parts), just as, the whole they are a part of has limits. One may compare the hand (a whole) and the fingers (parts) as a standard example from Aristotle onwards. Moreover, it is the only way to look at something provisional as being finished.

Et c'est vrai, si l'on lit attentivement Platon et Aristote, qui donnèrent les fondements théoriques qui perdureront jusqu'à l'Antiquité tardive.

³¹⁶ BLANK (1998 :170-180).

³¹⁷ BLANK (1998 :148-149).

³¹⁸ SCHENKEVELD (1996 : 447 n.16).

ὥσπερ γὰρ ἐν ότιοῦν εἴ τις ποτε λάβοι, τοῦτον, ὥς φαμεν, οὐκ ἐπ' ἀπείρου φύσιν δεῖ βλέπειν εὐθύς ἀλλ' ἐπὶ τινα ἀριθμόν, οὕτω καὶ τὸ ἐναντίον ὅταν τις τὸ ἄπειρον (18b) ἀναγκασθῇ πρῶτον λαμβάνειν, μὴ ἐπὶ τὸ ἐν εὐθύς, ἀλλ' [ἐπ'] ἀριθμόν αὖ τινα πλῆθος ἕκαστον ἔχοντά τι κατανοεῖν, τελευτᾷν τε ἐκ πάντων εἰς ἓν. πάλιν δὲ ἐν τοῖς γράμμασι τὸ νῦν λεγόμενον λάβωμεν.

Socrate³¹⁹ illustre le principe selon lequel l'infini ne peut être compris qu'en le divisant en un nombre défini. Il utilise l'exemple de la division de la voix infinie par *Theuth* en voyelles, consonnes et muets, puis en lettres : percevant que nul d'entre nous ne pouvait apprendre l'une d'entre elles par elle-même, sans toutes, il en déduisit que ce lien unique, les rendait toutes en un sens une seule, il prononça pour toutes les lettres une science unique et l'appela « grammaire ».

Dans ses œuvres scientifiques, Aristote élabore de manière plus ferme cet argument sur la connexion entre la théorie des *partes* et les sciences.

Arist. *Metaph.* 999^a27 εἴτε γὰρ μὴ ἔστι τι παρὰ τὰ καθ' ἕκαστα, τὰ δὲ καθ' ἕκαστα ἄπειρα, τῶν δ' ἀπείρων πῶς ἐνδέχεται λαβεῖν ἐπιστήμην ; ἢ γὰρ ἓν τι καὶ ταυτόν, καὶ ἢ καθόλου τι ὑπάρχει, ταύτη πάντα γνωρίζομεν.

Les idées aristotéliciennes sont fondamentales pour la théorie de l'épistémologie et perdureront au fil des siècles. Au 1^{er} siècle après J.-C, le philosophe et mathématicien néo-platonicien Nicomaque de Gêse³²⁰ proposa, une reprise de la division épistémologique aristotélicienne entre les grandeurs³²¹ et les multiplicités³²², mais à une grandeur ou à une multiplicité déterminées.

³¹⁹ BLANK (1998 : 142) sur *Sextus Empiricus* : « It is unclear from where he has derived the notion that knowledge or science (episteme) holds the indefinite in check. Plato said that form or limit must be imposed upon the unlimited before we can understand it and Sextus is thinking perhaps of that passage in the Philebus 18a-c ».

³²⁰ Dans son ouvrage *Introductio arithmetica*, Nicom. Ar.1,2,5, et 1,6, 1,6, 1-2 p.4, 20- 5,12 Hoche. « Mais puisque toute multiplicité et toute grandeur soient encaisseraient infinies par leur nature [...] et que les sciences sont entièrement sciences d'objets limités et jamais d'objets infinis, il apparaît bien qu'une science ne saurait se constituer ni au sujet de la grandeur ni au sujet de la multiplicité prises en elles-mêmes (car chacune d'elles est indéfinie par elle-même, la multiplicité vers le plus, la grandeur vers le moins), mais bien au sujet d'un objet déterminé à partir de l'une et de l'autre, au sujet de la quantité si l'on part de la multiplicité, au sujet de la dimension si on parle de la grandeur ». Traduction et discussion tirées de HADOT (1984 : 66).

³²¹ Qui sont divisibles à l'infini.

³²² Qui sont capables d'un accroissement infini.

De même, notre passage reprend cette idée dans la partie *partes mensuram quoque habeant*. L'affirmation que la *mensura* existe dans des parties donne une limite à cette division infinie qui invalide les parties en tant que non complètes. Dans notre contexte, l'auteur ne considère pas non plus que l'impossibilité de perfectionner les *artes* soit un défaut, en acceptant les 'accusations' sceptiques sur l'incohérence qui règne dans la grammaire, en termes d'objet d'étude et d'incompatibilité de l'application de ses *officia* (l'*ennaratio poetarum* et le *recte scribendi loquendique*). Les critères de la correction, dont il est question juste après, sont plusieurs fois contredits (ce qui a même conduit à la naissance d'un « débat » fervent sur l'analogie vs l'anomalie) et l'auteur ouvre la voie et défend préalablement les outils de sa discipline. La solution des grammairiens est aussi une sorte de synergie des critères sur mesure et de cas par cas, qui pour autant sont par eux-mêmes légitimes. L'invalidation de la perfection, en tant qu'accomplissement d'un *ars* est évident dans les deux textes, la *consummatio* conçue comme fin d'un processus et pas comme point de maturation, un *τέλος*³²³. Il tourne l'imputation en vertu à travers une *refutatio*.

En d'autres termes, si Sextus conclut en réaffirmant l'impossibilité de la connaissance (*M.* 1,107 ἀμήχανόν ἐστι), l'auteur du passage affirme au contraire que les arts ont leur propre dimension, un ὅρος/une *mensura* dans laquelle il est possible de mettre l'existence de la connaissance. Il délimite ainsi sa propre approche perdue du monde de la connaissance humaine, étrangère à l'enthousiasme facile de ceux qui surestiment la puissance de la raison et croient que le progrès a atteint son apogée, mais aussi de ceux qui affirment l'impossibilité de la connaissance. En dernier lieu, il faut réaliser que *Sextus* n'attaque pas l'*ars* en tant que système mais les revendications irréelles de la grammaire, dont la majesté était souvent mise en exergue dans les préfaces (cf. *CIC. inu.* 1,5)³²⁴ qui prétendent s'occuper de tout. C'est ce genre de discussion préliminaire qu'il vise, et cette volonté, il la déclare explicitement dans *M.* 1,41 - 43 : εἴθ' ὅτι παρὰ πάσας θρασύνεται τὰς ἐπιστήμας, σχεδόν (42) τι τὴν τῶν Σειρήνων ὑπόσχεσιν ὑπισχνομένη. La définition englobant le tout qu'il fait lui-même sert à montrer les prétentions des Grammairiens mais elle est bien exagérée³²⁵ (43) : ἡ δὲ γραμματική, σὺν τῷ τὰ

³²³ Cf. le schéma aristotélicien dans le *Περὶ Γενέσεως καὶ Φθορᾶς* : γένεσις, αὐξήσις, τελείωσις, φθίσις οὐ τελείωσις / τέλος designe le moment de perfection, la manifestation de l'ἐνδελέχεια naturelle. ILDEFONSE (1997 : 12) « Mais c'est cette attente elle-même qu'il fallait en venir remettre en cause, en veillant à ne pas présupposer un développement téléologique de la grammaire, qui recherche dans ses débuts le modèle réduit, de son état "achevé" – de ce que les anciens Grecs n'avaient pas de Grammaire, sinon comme enseignement des lettres (τά γράμματα), n'allons pas conclure que leur approche de la langue était vague et confuse ».

³²⁴ BLANK (1998 :108-111).

³²⁵ BLANK (1998 :113).

ἐκ τῶν μύθων τε καὶ ἱστοριῶν λόγῳ διορίζειν καὶ τὸ περὶ τὰς διαλέκτους καὶ τεχνολογίας καὶ ἀναγνώσεις πραγματικὸν ἀρχοῦσα, πολὺν ἑαυτῆς ἐργάζεται τοῖς ἀκούουσι πόθον. Il s'agit donc d'une belle coïncidence si notre passage est bien une préface, qui dans sa première partie revendique le statut épistémologique de l'*ars grammatica* en s'appuyant sur toute la polémique et en évoquant les *topoi* qui servent en principe à la disqualifier.

Dans le dernier exposé de cette introduction, avant de passer au véritable traitement grammatical, l'auteur du passage rapporté par Charisius fait le point sur toutes ses propres considérations, affirmant sa position très originale. Les parties constitutives ("*partes*") de chaque *ars* ont leur propre "menu". Par conséquent, nous devons nous estimer satisfaits³²⁶.

2.2.5.3. CONTENTUS

Contentus « être content » construit avec datif, équivaut à ἀρκέομαι τινί comme chez Arist. *E.N.* 2, 7, 5 : ἀρνούμενοι αὐτῷ τούτῳ qui n'est pas exhaustif - il a le sens « contentons-nous pour l'instant » -, et se combine subtilement mais de manière appropriée la notion de la *mensura*. Pour ce qui est de la tradition rhétorique et la pratique éducative, souvent dans les déclamations, comme celle d'« Alexandre au bout de l'Océan », les élèves avaient souvent à traiter de tels sujets moraux.

« Alexander will be compared to Hercules since he was content to stop at the Pillars of Hercules. The reader seems to swim through the Ocean of all possible arguments for not transgressing a border, in what at its height does approach serious ethical reflection on self-sufficiency, one that might have appealed to an Epicurean or Stoic in the audience³²⁷ ».

En dehors des considérations rhétoriques, le *topos* du « contentement de sa situation », classé comme thème 41 par OLTRAMARE³²⁸ était bien topique et récurrent. Il existe une formule qui correspond exactement à notre préface et qui vient de Sénèque le Fils, influencé à un haut degré par la diatribe romaine : SEN. *nat.* 25,7 *contenti simus inuentis* : *aliquid ueritati et posteris conferant*. On cite aussi, parmi d'autres, la maxime bionessque : Βιώση ἀρνούμενος τοῖς παροῦσι, τῶν ἀπόντων οὐκ ἐπιθυμῶν, ce qui conduit à la vie heureuse. La même idée se répète dans le *dictum* de Sextus Turpilius ap. PRISC. *gramm.* III 425, 1 : *Profecto ut quisque minimo*

³²⁶ GALZERANO (2017 : 89).

³²⁷ BLOOMER (2007 : 304), « Roman Declamation: The Elder Seneca and Quintilian », in William Dominik Jon Hall éd., *A Companion to Roman Rhetoric*, 207-306.

³²⁸ OLTRAMARE (1926 : 52).

contentus fuit : Ita fortunatam uitam uixit maxime ut philosophi aiunt isti, quibus quid uis sat est.³²⁹ Finalement, on retrouve encore une variante de la formule chez Sénèque, avec une référence au présent : SEN. *epist.* 74,12 *Quaeris, quare uirtus nullo egeat? praesentibus gaudet, non concupiscit absentia.* En se contentant de ce *quod repertum est* concernant sa discipline, le grammairien se conforme au *diuini iuris atque humani peritus* décrit dans le *benef.* 7,2,4 : *Hic praesentibus gaudet, ex futuro non pendet ; nihil enim firmi habet, qui in incerta propensus est.* Celui-ci est exempt des soucis graves et tordus puisque *mentem nihil sperat aut cupit nec se mittit in dubium suo contentus.*

L'alternative entre *contenti simus* et *contenti sumus*, à cause de l'homonymie des participes, conduit à ce dilemme principal abordé dès le premier siècle de notre ère. Cette contradiction avec la croyance au progrès est courante à partir du IV^e siècle avant J.-C. et apparemment, elle était considérée comme allant de soi³³⁰. Avec EDELSTEIN³³¹, on peut voir ce complexe comme la conséquence ou la contrepartie de l'idée typique selon laquelle « ce qui restait à faire ne pouvait être accompli par aucun individu, même s'il vivait plus de mille ans », ce qui est finalement lié à l'aphorisme hippocratique. Là encore, dans une contradiction³³² apparente de sa pensée, Sénèque met en avant que se contenter peut résulter, inversement, au non-progrès, en insistant sur le fait que le savoir du passé sert de guide aux découvertes futures ; SEN. *epist.* 33,10 :

Numquam autem inuenietur, si contenti fuerimus inuentis. Praeterea qui alium sequitur nihil inuenit, immo nec quaerit. Quid ergo ? Non ibo per priorum uestigia? Ego uero utar uia uetere, sed si propiorem planioremque inuenero, hanc muniam. Qui ante nos ista mouerunt, non domini nostri, sed duces sunt. Patet omnibus ueritas, nondum est occupata. Multum ex illa etiam futuris relictum est³³³.

Les deux approches, celle du progrès sur le plan temporel et celle de la validité épistémologique de la Grammaire et des *Artes Libérales*, ne sont pas contradictoires, mais elles s'expliquent de manière complémentaire. On ne parle donc pas d'un progrès au sein de l'*ars*,

³²⁹ OLTRAMARE (1926 : 72).

³³⁰ DEN BOER (1977 : 6-9).

³³¹ EDELSTEIN (1967 : 148 sqq.).

³³² Sur la contradiction chez Sénèque voir. OLTRAMARE (1926 : 72).

³³³ Quintilien applique la même idée au domaine de la rhétorique : 10,2,4 *pigri est ingenii contentum esse iis quae sint ab aliis inuenta.*

mais d'un progrès épistémologique. Il est vrai que les prétentions de perfection d'une *ars* nuisent à son avancement et les GELL 13,21,1 *finitiones grammaticae*, à savoir les normes linguistiques, se figent au fil du temps. En revanche, si le phénomène de la langue est le « fleuve héraclitien », la méthode est un conflit constant pour atteindre un nouvel équilibre, tout en restant *rationalis*. Cette considération nous amène au débat entre *profectum* et *perfectum*, continuité et achèvement.

2.2.5.4. PROPECTUM VS PERFECTUM

nec aliter [... ± 8 ...] esse uideatur³³⁴ quod interim est.

La *lacuna* dans cette partie du manuscrit rend le texte impossible à reconstituer avec sûreté en fonction des données qu'on possède jusqu'à maintenant. Néanmoins, il convient ici de reconstruire la défense des deux leçons³³⁵ *perfectum* et *profectum*, qui procurent des réflexions fécondes sur le sens du passage. Selon SCHENKEVELD³³⁶, *profectum esse* peut signifier *être avancé, avoir progressé*, uniquement lorsqu'il est utilisé de manière impersonnelle. Cette interprétation est impossible ici, en raison de *quod interim est*. URÌA traduit « y no parcere haber otro modo de perfeccion que el existe en cada momento³³⁷ » et SCHENKEVELD « and there is no other way in which something that is only provisional can be regarded as complete³³⁸ ». En ce sens, l'idée exprimée dans CIC. *Brut.* 71 : *nihil est enim simul et inuentum et perfectum* – « le premier essai et la perfection³³⁹ ne sont jamais simultanés », fournit un parallèle qui valide la leçon *perfectum* et va dans la même ligne de pensée. La même

³³⁴ La lecture d'*esse uidetur* crée une clausule héroïque, qui est la combinaison 'dactyle + spondée' si familière aux lecteurs de l'hexamètre dactylique. L'alternative proposée, *esse uideatur*, crée une première combinaison 'paean et spondée', familière aux lecteurs comme une combinaison rythmique particulièrement cicéronienne. Le style est élevé.

³³⁵ Dans sa préface du chapitre *de apibus*, Columella commence par rendre hommage aux écrivains précédents qui ont entamé de parler sur le sujet (9,1), il justifie ensuite le choix de le traiter parce que, dans le cas contraire, son traité serait incomplet, comme un membre du corps mutilé (9,2) : *Quare ne attentanda quidem nobis fuit haec disputationis materia, nisi quod consummatio susceptae professionis hanc quoque sui partem desiderabat, ne uniuersitas inchoati operis nostri, uelut membro aliquo reciso, mutila atque imperfecta conspiceretur*. En plus, il revendique un niveau de 'scientificité' plus élevé par rapport à son prédécesseur. *Atque ea quae Hyginus fabulose tradita de originibus apium non intermisit, poeticae magis licentiae, quam nostrae fidei concesserim*. Cet hommage à ceux qui ont fait progresser le sujet, et cette déclaration de la contribution personnelle au sujet font des introductions aux œuvres techniques un *topos* rhétorique ; cf. JANESON (1967).

³³⁶ SCHENKEVELD (1996 : 447 n. 17).

³³⁷ URÌA (2009 :168).

³³⁸ SCHENKEVELD (1998 : 445).

³³⁹ NOVARA (1982 : 221 n. 110) « dans de pareils contextes, *perfectus* implique non pas la perfection ; c'est-à-dire l'absence de fautes, mais la pleine maturité ».

idée est reprise plus tard par PRISC. *gramm.* II 2,14 : *nihil (in opere fere artis grammaticae) ... ex omni parte perfectum in humanis inuentibus esse posse credo*. De plus, prenant en considération que l’auteur emploie la *uariatio*, la leçon *perfectum* se propose comme *uatiatio* de *consummatio* et *absolutum*, en combinaison avec la notion *interim*. DOSITH. *gramm.* VII, 409,11 : *interim ἐν τῷ παρόντι*. Selon GALZERANO³⁴⁰ « Interim est » est une formule usitée dans PLIN. *nat.* 17,251 *carbunculi ac robiginum remedia demonstrabimus uolumine proximo. Interim est et scariphatio quaedam in remediis* pour indiquer ce qui a été traité de chapitre en chapitre, par opposition à ce qui a été traité avant et après³⁴¹.

La leçon *perfectum* serait absolument justifiée par la théorie des parties/tous et l’imperfection innée des *artes*. En revanche, il convient de faire aussi le point sur le choix de *profectum*. DE NONNO³⁴² conçoit le sens du passage « né diversamente sembra aver avuto avvio ciò che al momento (comunque) c’è », en d’autres termes « se non si comincia in qualche modo, non si arriva neanche a metà strada ». En revanche, GALZERANO³⁴³ renforce l’argument en faveur de *profectum esse*, surtout dans un contexte qui examine précisément la progression des arts et leur parcours *superuenientibus saeculis*³⁴⁴. MAZZARINO³⁴⁵ était le premier à remarquer l’idée du progrès qui parcourt la première partie du texte, il la lie en revanche à la leçon *perfectum*. Selon lui, l’idée relève de l’image lucrétienne du progrès spirituel, à laquelle « l’eclettismo stoicizzante della *Nat. Hist.* non contradice ». Il en va de même pour SCHENKEVELD, qui situe l’innovation du passage dans la déclaration de *contenti simus eo quod repertum est*, en faisant le lien entre les œuvres scientifiques de Pline, Manilius, Lucrèce et notamment Sénèque, lequel confère de manière explicite le rapport et l’attitude dynamique entre la connaissance du passé et celle du présent/ futur. Quant à l’Antiquité tardive, le concept et la conscience du devenir de la langue ne leur était pas inconnue. Diomède DIOM. *gramm.* I 400 5-7 assure que “ *nihil est dictum quod non sit dictum prius*”, *sed iniecit potera aetas manum ac ueluti disciplinam pristini saeculi ita et sermonem fastidire coepit et noua uelut parturire*

³⁴⁰ GALZERANO (2018 : 90 n. 53).

³⁴¹ Dans cette occurrence sur Pline, GALZERANO (2017 : 90) identifie dans cette phrase l’esprit plinien des archives.

³⁴² DE NONNO (2017: 225 n. 50).

³⁴³ GALZERANO (2018 : 90 n.54).

³⁴⁴ La formule *superuenientibus saeculis* à l’ablatif absolu est reproduite à l’identique également chez AVG., *Faust.* 11,8,35, mais dans les propos de saint Augustin, elle est calquée d’après Eph. 2 :7 : ἵνα ἐνδείξῃται ἐν τοῖς αἰῶσιν τοῖς ἐπερχομένοις τὸ ὑπερβάλλον πλοῦτος τῆς χάριτος αὐτοῦ ἐν χρηστότητι. La *gradatio* créée par *natus ... superuenientibus saeculis... hodie* marque un progrès sur le plan temporel. Il reste à se demander où se pose sur le plan chronologique ce « hodie ».

³⁴⁵ MAZZARINO (1948 : 216).

uerba, quae iuuenum ritu ipsa modo florent et ipsa uigent, une idée exprimée par les vers allusifs d' Horace 8-9 "*ut folia in siluis pronos mutantur in annos, prima cadunt ita [et] uerborum uetus in(t)erit aetas, et iuuenum ritu florent modo nata uigentque*".

2.2.5.5. BILAN

Le schéma rhétorique que l'auteur emploie, une *refutatio* élaborée, nous aide à comprendre ses propos. Le point de départ est le précepte que les *artes* ne sont pas « achevées, terminées, ne sont pas consommées » en le présentant comme quelque chose qu'elles devaient atteindre. Mais à travers des dévoilements successifs, il arrive à dégager l'*ars* de cette obligation d'être complète, comme l'est la nature. Il n'y va pas, ainsi, d'une simple évocation de l'imagination topique sur « le caractère infini » des *artes*, mais d'une réflexion sur les enjeux de cette affirmation et presque d'une axiologie : Peuvent – elles être à la fois infinies et achevées, et pourquoi ? En mettant en place une ingénieuse *hypophora*, l'auteur répond à chaque excuse extérieure à propos de cette incohérence -le peu de la vie ou la débilité humaine, le labeur extrême ou la satisfaction qui découle de leur découverte seule - en mettant en avant la véritable raison qui légitimise leur inachèvement. En effet, puisqu'elles sont *de facto* en train de se faire, il n'y a pas d'autre façon de progresser – d'achever leur maturation que de rester « ouvertes ». Ainsi le débat est neutralisé et l'axiome réaffirmée sur une base différente, afin de réconcilier le paradoxe et légitimer leur caractère illimité.

Cela est achevé par les antithèses, *inuentio* ≠ *consummatio* ; *inbecillitas (humana)* / *subtilitas (cuius ingenii)* ; *satiata* (au passé) *contenti simus* (présent-futur-éventuel) sur le même sujet *inuentione* ≠ *quod repertum est*. L'accumulation des négations extérieures (*ne finita, non sufficit, non nullae, non patimur, nec aliter*), l'apostrophe (une *éthopée* ou une question rhétorique ?) les allitérations et la *breuitas*, tout amplifie l'ambiguïté et la rhétoricité de leur préface. La devise la plus opératoire employée est celle de la « *uariatio* » *consumptus* / *absolutus* / *perfectus* qui est, en réalité, une *gradatio* et montre le développement de la pensée d'une logique entre, consommée ou pas, absolue ou contingente, avec pour vrai binôme, *perfectus* – *imperfectus* au sens de maturité (τελείωσις). La *subiectio* / *hypophora* sert à une *confirmatio sententiae* (*ne dum artes*) en passant par la réfutation des accusations et en mettant la problématique sur une nouvelle base, plus adéquate. En effet, les *artes* ne nous ont pas « assigner » leur propre jalon de connaissance parce qu'il est *par définition* impossible à achever, leur matériau et les approches différentes sur lui étant un édifice en construction permanente.

On n'arrive pas à concevoir la προκοπή des *artes* « ἐν τῷ παρόντι » / « en train de se faire » autrement, car la perfection au sens d'achèvement définitive n'est pas une option pragmatique. En utilisant au début la revendication du caractère illimité, afin de réfuter l'enthousiasme excessif de ceux qui croient que le sommet de la connaissance est atteint, la préface de Charisius souligne comment la « subtilitas » de chaque génération peut élargir le corpus des connaissances humaines, empêchant une *absolutio* définitive. Sa faiblesse est son atout.

2.3. De qua re haec ars sit

(62,2) latinus uero sermo cum ipso homine³⁴⁶ civitatis suae natus³⁴⁷

2.3.1. Une « digression historique » : La naissance du *sermo Latinus*

2.3.1.1. SERMO

Sermo désigne la langue comme moyen de communication et de compréhension bilatérale. C'est la manifestation concrète d'une langue, qui dépend donc du locuteur et présente de nombreuses variantes³⁴⁸ : discours suivi ; propos ; conversation ; entretien (familier, par opposition à *contentio* cf. CIC. *off.* 1.1). *Sermo* est rattaché à *sero*³⁴⁹ et *series* par les anciens, et il n'y a pas de raison de douter du rapprochement, bien qu'aucune langue n'offre pour la racine **ser-* le même développement de sens³⁵⁰ ; le latin a largement usé de cette racine, plus que toute autre langue (VARRO *ling.* 7, 64) :

Quod dicimus disserit item translaticio aequae ex agris uerbo : nam ut holitor disserit in areas sui cuiusque generis res, sic in oratione qui facit, disertus. sermo, ut opinor, est a serie unde sarta [...] sermo enim non potest in uno homine esse solo, sed ubi <o>ratio cum altero coniuncta.

Toutefois, cette seconde partie de l'explication est contestable, *sermo* désignant plutôt étymologiquement « l'enfilade des mots », et SERV. *Aen.* 4, 277 : *sermo est consertio orationis*

³⁴⁶ SCHENKEVELD (1996 : 27) : « *cum ipso homine* does not mean that a mythical benefactor gave language, but *ipso* gets meaning if we take the words in a collective way. Of course, the idea that of speech being born need not suggest that at one particular moment were there, all speaking Latin ».

³⁴⁷ On rappelle que la leçon *natus* est ajoutée par le ω, là où il y a une *lacuna* dans le ms N, par conséquent elle est suspecte.

³⁴⁸ ROCHETTE (2009 : 32).

³⁴⁹ Pour un inventaire des théories différentes sur l'étymologie de *sermo*, cf. DIAZ Y DIAZ (1960 : 80 n. 1).

³⁵⁰ ERNOUT-MEILLET s.v. *sermo*.

et confabulatio duorum uel plurium ; l'expression *sermonem*, *sermones serere* est fréquente, cf. VERG. *Aen.* 6, 160, d'où *sermonem copulare*. Dans certains contextes, la distinction entre *sermo* et *lingua* est difficile à établir. Les références citées dans le *ThlL* VII/2, 1443-1452 confirment les différences entre *lingua* (« langue ») et *sermo* (« parole »), mais montrent aussi que *sermo* se trouve parfois là où l'on attendrait *lingua* et inversement, surtout dans le latin tardif.

2.3.1.2. ELOCUTIO

Il convient ici d'analyser conjointement à *sermo Latinus*, les termes *elocutio* et *loquella*, même s'ils sont évoqués dans la section qui suit, puisqu'ils appartiennent dans la même catégorie sémantique afférant à la langue. Quintilien traduit en rhétorique le grec *phrasis/φράσις*³⁵¹ par *elocutio*. 8,1,1-2 : *Igitur quam Graeci phrasin uocant, Latine dicimus elocutionem. Ea spectatur uerbis aut singulis aut coniunctis*, mais il a su bien faire la distinction entre le terme grammatical. (2). *Sed ea quae de ratione Latine atque emendate loquendi fuerunt dicenda in libro primo, cum de grammaticae loqueremur, exsecuti sumus*. Employé dans l'absolu, *elocutio* signifie l'usage oral de la langue³⁵². Dans un second temps, le terme désigne le regroupement de cette voix aux énoncés, jusqu'à la formation d'une *phrasis*. On constate que la *uariatio* avec *loquella* et *sermo* qui au premier abord nous fait penser aux mêmes valeurs est beaucoup plus explicite qu'il n'en a l'air.

2.3.1.3. LOQUELLA

Loquella est d'importance majeure, ce terme raffine et spécifie le sens de *sermo* et *elocutio* ainsi que du contexte. Il est écrit soit par un, soit par deux « l » MAR. VICTORIN. *gramm.* VI 17, 11 *loquela et querela eqs. ... uno l scribenda sunt, quamquam ratio repugnat sono*³⁵³. *Loquela* est un mot rarissime pendant l'époque classique, usité surtout dans la poésie³⁵⁴ avec deux *l metri causa* (SERV. *Aen.* 4, 360 *querellis l litteram metri causa addidit poeta*)³⁵⁵

³⁵¹ ONIGA (2016 : 40-41).

³⁵² L'occurrence de notre passage est classifiée sous ce sens dans SCHAD (2007 : s.v. *elocutio*).

³⁵³ Selon l'*Index Grammaticus*, *loquela* dans toutes ses variantes est attestée 17 fois, *loquella* 35 fois, 17 au nominatif du singulier, dont 6 chez Charisius.

³⁵⁴ OVID. *Trist.*, 2b 19 : *nescia que est uocis quod barbara lingua Latinae, / Graia que quod Getico uicta loquella sono est* ; VERG. *Aen.* 5,831 : *Phorbanti similis, fundit que has ore loquellas* (paroles, énoncés). CATVL. *carm.* 55, 18 : *uerbosa gaudet Venus loquella*, toujours à la fin du vers, *metri causa*, 7,1,1656, 30-31.

³⁵⁵ Au VII^e siècle de notre ère, *Virgilius Maro Grammaticus ThlL* VII /1,1656, 21-26 « inepte varietatem scripturae ad differentiam notionis refert » *epit.* 4,21,15 sq. (sec. Stangl, *Virgiliana* 34) *male quidam loquellas* (*loquelas* var.

.Dans son *de Lingua Latina*, Varron est le premier à définir le sens hors contexte et de manière neutre³⁵⁶ 6,57; *hinc (a loquendi) quidam loquelam dixerunt uerbum quod in loquendo efferimus*³⁵⁷. De même, dans son *compendium*, Martianus Capella fait des *loquela*e l'objet de l'analogie *De nuptiis Philologiae et Mercurii*. MART. CAP. 3, 290 : *analogia est ... obseruatio similibus inter se loquularum. Loquella* assume aussi la *uis*³⁵⁸ de *dictio*, dans DIOM. *gramm.* I 322,22 : *sunt quoque quaedam homonyma, quae una loquella plura significant, ut nepos acies*.

Le sens plus spécifique de *loquela* au singulier est moins générique³⁵⁹ qu'au pluriel. Il est employé pour la langue propre à une époque ou à une nation : LVCR. 5, 71, *quo... modo genus humanum uariante loquella, coeperit inter se uesci per nomina rerum* ; le terme correspond au grec *λαλιά* (GLOSS. III 30, 34 τῆς λαλιᾶς Ῥωμαϊκῆς *loquela*e Latinae), qui sert à distinguer les peuples comme NT. *Matth.* 26, 73 καὶ γὰρ ἡ λαλιά σου δὴλόν σε ποιεῖ, qui est ainsi traduit dans la Vulgate *nam et loquela tua manifestum te facit. Lingua et sermo* sont souvent pris pour des synonymes³⁶⁰, mais parfois ils se distinguent, comme dans CHAR. *gramm.* 389,18 *sermo omnium gentium est, loquela cuiusque gentis propria dialectos* et EXC. *Bob. gramm.* v 635,12³⁶¹ Sous cet angle, l'absence du mot *lingua* dans notre passage est évocatrice. On constate deux fois le *sermo Latinus*, et au milieu la *loquella* qui corrobore ce rapport entre les deux. De plus, on comprend *latinus uero sermo cum ipso homine ciuitatis suae natus* avec l'accent sur *ipso homine ciuitatis suis* et pas nécessairement sur *natus*. Le passage de DIOM.

l.) in elocutione intellegi uolunt, cum loquellae (-elae var. l.) diminutive sunt quasi simplicia clefia (i. voces? v. vol. III 1331, 43 sqq.); *loquela*e per e et unam l scribendae ad perfectam pertinent elocutionem.

³⁵⁶ ISID. *orig.* 1, 13 *loquelis, id est uerbis*.

³⁵⁷ Déjà Aristote dans son *de anima* rattache διάλεκτος au son : 420^b τῷ γὰρ ἤδη ἀναπνεομένῳ καταχρήται ἡ φύσις ἐπὶ δύο ἔργα – καθάπερ τῇ γλώττῃ ἐπὶ τε τὴν γεῦσιν καὶ τὴν διάλεκτον.

³⁵⁸ LAUSBERG §108 The meaning of a word (nomen, uocabulum) is called uis. CIC. *inu.* 2,52 *Cum est nominis controuersia, quia uis uocabuli definienda uerbis est, constitutio definitiua dicitur*.

³⁵⁹ TERT. *anim.* 6 142, 27 sq. *propria cuique genti loquela, sed loquela*e materia communis.

³⁶⁰ *ThIL* VII/1,1657,69.

³⁶¹ Ici je cite l'édition de KEIL et non de DE NONNO (1982), suivant la citation de l'*Index Grammaticus*. Ibid le mot est glosé ainsi : 655,8 φράσις vs 655,14 λαλιά. Pour une étude diachronique du terme grec rhétorique φράσις/ *phrasis* et son adaptation en latin, voir ONIGA, Renato (2016), « La storia della parola *phrasis* dall'antichità ad oggi », in Sylvana Rocca éd. *Latina Didaxis XXXI : atti del convegno, 17 maggio 2016 : 1986-2016*, Ledizioni, 29-57 et plus particulièrement 40-41.

gramm. I 311, 3-6 est évocateur : *nam cum ab omni sermone Graeco Latina loquella pendere uideatur*³⁶², où la *Latina loquella* ne constitue qu'une διάλεκτος³⁶³ grecque³⁶⁴.

Il est vrai que les Romains revendiquaient une filiation génétique entre le dialecte éolique et le latin, en mettant en évidence un certain nombre de parallèles linguistiques, comme la conservation du digamma sous la forme de la semi-consonne /w/ de l'antique /ā/ et l'absence de duel dans la flexion nominale³⁶⁵. Quintilien le déclare ouvertement dans *inst.* 1, 6, 31 : *Aeolica ratione, cui est sermo noster simillimus*. Même avant lui, les titres des livres de Tyrannion du I^{er} siècle après J-C “περὶ τῆς Ρωμαϊκῆς διαλέκτου ὅτι ἐστὶν ἐκ τῆς Ἑλληνικῆς”, de Philoxenus d'Alexandrie “περὶ τῆς Ῥωμαίων διαλέκτου” jusqu'à Didyme “περὶ τῆς παρά Ῥωμαίοις ἀναλογία siue de Latinitate et le *libris uerborum a Graecis tractorum*” témoignent du rapprochement évident. En revanche, ici le caractère latin/romain est prééminent et colore l'imagerie et plus tard, les devises de correction. Le *sermo* que l'auteur examinera plus bas est bien la langue latine, évoluée du grec mais qui s'est émancipée en créant ses propres *regulae*, critères, et même, un réservoir du matériau lexical, sa *natura*.

CUM/GENERATA

Participe passé du verbe *genero* qui signifie engendrer³⁶⁶. Elle est employée par Cicéron dans un contexte similaire où il relate l'origine de la nature humaine en tant que ζῶον πολιτικόν *fin.* 5,23,66 *nam cum sic hominis natura generata sit*, par conséquent son emploi est classique dans notre contexte. Mis à part le syntagme adjectif + *cum*, le sens « d'engendrer ensemble » est exprimé par le verbe *congenero*, qui est tardif, tiré sans doute de *congeneratus*, attesté dans Varron et Columella. Dans l'absolu, il appartient au lexique technique de l'agriculture, dont les occurrences dans la même protase nous incitent à aborder les parallèles de près. Chez Varron, le terme est employé *stricto sensu* VARRO. *rust.* 2,4,19 *neque mater potest subferre lac, neque congenerati alescendo roborari*, mais aussi au figuré dans

³⁶² On revisitera plus tard la suite du passage qui évoque les mécanismes de cette adaptation.

³⁶³ Ce rapprochement est important. GARCEA (2016 : 15) : I commentatori si accordano sul fatto che tale estratto derivi dall'adattamento di un modello ellenistico κατὰ τὴν Ἀττικὴν διάλεκτον che avrebbe limitato a quattro i criteri al tempo stesso costitutivi della lingua e dirimenti nel giudizio sulla correttezza di essa. Un simile parallelismo non deve comunque mettere in ombra il fatto che il latino di Roma si opponeva non tanto alle varie lingue italiche, come l'attico agli altri dialetti greci, quanto al latino di campagna, marcato da rusticitas.

³⁶⁴ GARCEA (2016 : 11-12). cf. sur ce sujet DE PAOLIS (2015).

³⁶⁵ Plusieurs des parallèles évoqués comme significatifs pour la compréhension de notre préface traitent exactement le niveau de dépendance et d'autonomie du latin par rapport au grec : MACR. *gramm.* v 632,4 et notamment DIOM. *gramm.* I 334, 27-35.

³⁶⁶ ERNOUT-MEILLET s.v. *genus*.

ling. 10,3,39, *ut sodalis et sodalitas, ciuis et ciuitas non est idem, sed utrumque ab eodem ac coniunctum, sic ἀνάλογον et ἀναλογία idem non est, sed item est congeneratum*. Cette formulation et l'enrichissement sémantique de Varron des termes de l'agriculture à la linguistique -comme l'apodose de *congeneratus* au sens de συγγενής-, permet l'acceptation dans un contexte linguistique sans problèmes des termes *disseminauit* et *coaluit* qui renvoient au domaine de l'horticulture.

2.3.1.4. PRAESTITIT

significandis intellegundisque quae diceret [se] praestitit.

Revenons au texte. *Praestitit* seul, sans complément, pose des problèmes syntactiques qui impliquent la clarté du sens. Pour cette raison, USENER en premier a tenté de corriger *praestitit* en *praesto fuit*. D'une part *praesto* seul a une valeur adverbiale en le sens de *profecto*³⁶⁷. D'autre part le syntagme *praesto esse alicui* est ancien, classique et rare à l'époque impériale³⁶⁸ : selon *ThLL* x/2 : 928, 38 « locutio solemnis praesto esse i.q. fere adesse, praesentem esse : πάρεμι. προσκαρτερῶ, προσεδρεύω³⁶⁹ ». Le type grammatical *praestitit* est commun entre *prae-stare* et *praestare* classés séparément dans *ThLL* x/2 906,36 - 913, 28 et x/2, 913,29 - 928,3 respectivement. Il convient de faire le point sur leurs emplois afin de mieux comprendre les choix éditoriaux et d'éclairer le sens. Commençons par *prae-stare* : « être en tête de l'emporter sur ». Dans ce cas *significandis intellegundis* indiqueraient « qua (in) re quid praecellat » mais sa structure nécessite le deuxième terme de la comparaison afin de compléter le sens.

Praestare revêt un sens très différent, celui de « fournir, garantir », d'où proviennent *praestatio*, *praestator* et les verbes romans du type « prêter ». Néanmoins, l'usage de *praesto-aui-are* n'est pas cohérent. De plus, la prose classique se sert de *praesto* au lieu d'*antisto*, « se tenir en avant de ». Il se confond souvent avec *praesto-iti-are* : mettre à la disposition de (avec l'accusatif de l'objet et le datif de la personne intéressée : *praestare aliquid alicui*) ; et, par suite, « fournir » ; à basse époque il est fréquemment employé comme substitut expressif de *dare*, *praebere* (*praestare operam*), souvent employé pronominalement comme réfléchi *prastare se*. Cette évolution syntaxique et sémantique justifie la proposition de DE NONNO

³⁶⁷ PRISC. gramm. II 72,24 *praesto, profecto*.

³⁶⁸ ERNOUT-MEILLET s.v. *praesto*.

³⁶⁹ *ThLL* x /2 : 928, 4 s.v. *praestare*.

(2017). Pour ce qui est du sens, *praestitit* montre une δύναμις, une capacité de *significandis intellegundisque quae* (homo) *diceret*.

2.3.1.5. DICERE - SIGNIFICARE – INTELLEGERE

Cette phrase est très dense en termes de sens. L'accumulation de *significo*, *intellego* et *dico* montre bien un processus mental de dévoilement du sens. Au premier abord, on lit à la rigueur « donner des signes / exprimer et déchiffrer, entendre de sorte comme, donner du sens à ce qu'il disait aux énoncées ». Commençons par la subordonnée « *quae diceret* ». On comprend ici *dico* dans le sens de « prononcer, montrer par la parole » en suivant l'origine du mot, VARRO. *ling.* 6, 61, *dico originem habet Graecam, quod Graeci δεικνύω*. Cette manifestation d'expression est néanmoins privée de sens à ce niveau.

Passons à *significo*³⁷⁰ et *intellego*. Afin d'éviter une identification totale et directe du verbe « signifier » en français, il sied d'exposer ici brièvement son évolution sémantique. À la rigueur, en tant que verbe intransitif, *significare*, toujours avec un sujet animé, c'est faire des gestes qui sont des « signes », c'est-à-dire dont la face visible, le signifiant, doit être décodée et interprétée par le destinataire, c'est chercher à se faire comprendre par une communication non verbalisée qui suppose un décodage. CIC. *de orat.* 1, 122 : *hic omnes adsensi significare inter se et colloqui coeperunt*. « À ce moment, ils manifestèrent tous leur approbation et se mirent à communiquer entre eux par signes puis à s'entretenir ». On peut ici soupçonner la rencontre d'un trait de la mentalité romaine, avide de signes, et, très certainement, de la pensée stoïcienne, pour laquelle tous les phénomènes de la nature sont des signes, dans la mesure où ils reflètent l'ordre du monde. À partir de là, *significare* s'est transitivé et son sens s'est élargi. *Significare* a reçu comme objet le contenu visé par les signes, de quelque nature qu'ils soient, il ne s'est plus limité aux gestes, il s'est étendu aussi à la communication orale.

Quant à l'usage grammatical et « linguistique », sa valeur sémiologique de *significare* appliqué au sens d'un mot, qui correspond au sens de « signifier », « vouloir dire » ; les premières attestations sont de la fin de la République, chez Cicéron et surtout chez Varron, qui est pour nous le point de départ de cet usage CIC. *Tusc.* 1, 88 : “*carere*” *igitur hoc significat : egere eo quod habere uelis*, et VARRO. *ling.* 7, 12 : “*tueri*” *duo significat, unum ab aspectu..., alterum a curando ac tutela*. Il s'est mis à désigner à la fois l'expression³⁷¹ et le vouloir-dire

³⁷⁰ La suite consiste en une synthèse de l'article de BRACHET (1999). Cf. aussi l'article de LAMBARTERIE (1996).

³⁷¹ QUINT. *inst.* 1, 7, 32. *Hae fere sunt emendate loquendi scribendique partes: duas reliquas significanter (= elocutio) ornateque dicendi non equidem grammaticis aufero, sed, cum mihi officia rhetoris supersint, maiori operi reseruo*.

d'un sujet³⁷² et renvoie à un mode de désignation qui a besoin d'un décodage. Ce décodage est fait par le deuxième terme du groupe, l'*intellegundis*³⁷³. Employé surtout au passif³⁷⁴, le verbe a, dès l'époque archaïque³⁷⁵ le sens de « comprendre ». En effet, chez les Grammatici, les noms *significatio* et *intellectus* quand employés ensemble sont compris comme quasi antithétiques et correspondent à la distinction forme-fond ; cf. CLEDON. *gramm.* v 35,31 : *homonymum est quod una significatione multos intellectus habet*.

Il est important de souligner que *significare*, appliqué au sens d'un mot, n'est pas à l'origine un terme technique en termes de sémiotique moderne. On ne doit en effet pas oublier que les Latins ne distinguaient pas toujours clairement signifié et référent³⁷⁶. Ce n'est qu'à partir d'Augustin que le *significare* coïncide avec « signifier » cf. AVG. *doctr.* 1,2,8. : *Sunt autem alia signa, quorum omnis usus in significando est, sicut sunt uerba. Nemo enim utitur uerbis, nisi aliquid significandi causa*³⁷⁷. « Or il y a d'autres signes, dont l'unique usage consiste dans la signification, comme par exemple les mots. Personne en effet n'utilise les mots si ce n'est pour signifier quelque chose³⁷⁸ ». En ce sens, le *uerbum* est le *significabile* par excellence, car le mot est toujours un signe, un verbe mental³⁷⁹. Dans cette série de procédés, *dicere*>*significare*>*intellegere*, on doit comprendre articulation, alphabétisation (figuration par des signes-lettres), et finalement signification.

Pourrait-on, alors, établir un rapport avec les *noéta* et *lekta* stoïques ? Un λεκτόν n'est pas seulement ce que l'on dit en utilisant le type d'expression approprié, un λεκτόν est également fait pour servir deux autres fonctions³⁸⁰ : S.E. M. 8,18 τὸ τὴν τοῦ νοουμένου πράγματος σημαντικὴν προφέρεισθαι φωνήν. Dire quelque chose, c'est prononcer une expression qui est significative de la chose que l'on a à l'esprit. Les grammairiens associaient articulation et signification dans la voix humaine. Un λεκτόν n'est donc pas seulement ce qui

³⁷² BRACHET (1999 : 370) « c'est un verbe authentiquement latin, ancien, qui ne calque aucun verbe grec, mais qui, grâce à l'arrivée à Rome de manières de penser helléniques, a bénéficié d'une nouvelle existence en assumant le sens plus général de σημαίνειν ».

³⁷³ La forme archaïsante de *intellegundis* est un hapax.

³⁷⁴ MOUSSY (1999 : 17).

³⁷⁵ cf. PLAUT. *Bacch.* 449 ; TER. *Andr.* 207.

³⁷⁶ BARATIN, Marc (1981), « Les origines stoïciennes de la théorie augustinienne du signe », *RÉL* 59, 265 : « Au livre X du *De Lingua Latina* 53, il (Varron) distingue le signifiant et le signifié du mot, (en note) quoiqu'il y ait une certaine indistinction entre le signifié et le référent ».

³⁷⁷ Cf. aussi AVG. *mag.* 2,1. : *constat ergo inter nos uerba signa esse*.

³⁷⁸ Traduction par DOROTHEE (2006 : 165).

³⁷⁹ Consulter aussi sur le sujet BARATIN Marc - DESBORDES Françoise (1982), « Sémiologie et métalinguistique chez saint Augustin. », *Langages* 65, 75-89.

³⁸⁰ FREDE (1994 : 111).

se dit, mais aussi ce qui est signifié par l'expression utilisée pour dire quelque chose, ce qu'on pense, lorsqu'on prononce l'expression. Il est le contenu virtuel de l'énoncé, du signifié enfin (σημαινόμενον) quand le contenu de pensée se réalise dans un signifiant. En relisant cette théorie dans le passage caractéristique de la théorie stoïcienne de D. L. 7,57,3-8 :

διαφέρει δὲ φωνὴ (*quae diceret*) καὶ λέξις (*significandis*), ὅτι φωνὴ μὲν καὶ ὁ ἦχος ἐστὶ, λέξις δὲ τὸ ἔναρθρον μόνον (plus tôt il a défini λέξις en tant que ἐγγράμματος³⁸¹ φωνή). λέξις δὲ λόγου (*sermo*) διαφέρει, ὅτι λόγος ἀεὶ σημαντικός (*intellegundis*) ἐστὶ, λέξις δὲ καὶ ἀσήμαντος, ὥς ἡ βλίτυρι, λόγος δὲ οὐδαμῶς.

2.3.1.6. ΦΥΣΙΣ VS ΘΕΣΙΣ

Pour faire un point sur le style, l'ambiguïté du sujet de la proposition complétive *quae diceret* - l'*homo*, le *sermo* personnifié ? – conduit à une remarque intéressante sur l'interprétation de ce passage. Ici le *sermo* personnifié, mis à part la conception de la *Latinitas*, concernant son contenu sémantique, il rapproche le sens de l'*oratio*, le *logos*³⁸², le signifiant énoncé qui équivaut au λόγος stoïcien. Ce *logos* est doublement caractérisé par le fait qu'il est articulé et que la signification se réalise en lui, comme c'est le cas dans le *praestitit significandis intellegundis quae* (*homo*) *diceret*. L'ambiguïté qui se produit entre le naturel et le culturel, la nature et l'imposition du *sermo Latinus*, ne permet pas un tranchement clair et une attribution définitive de cette imagerie à un de deux courants théoriques sur l'origine du langage humain (à savoir θέσις ou φύσις).

En effet, même si ce terme favorise l'acte d'imposition/ *thesis* du vocabulaire par des rois mythiques qui opéreraient en tant que *nomothetai* et *onomatothetai*³⁸³, Varron soutient toujours que le vocabulaire latin de base est né conformément à la nature VARRO. *ling.* 6.3 *dux fuit ad uocabula imponenda homini*³⁸⁴. Cette représentation de la « naissance » du *sermo Romanus* fait penser à la mise en scène d'un processus de *oikeiosis*³⁸⁵ linguistique sans pour autant faire directement référence aux principes du stoïcisme. Varron considère que la langue représente le

³⁸¹ GARCEA (2005 : 147 n.3) cite LONG (1996 : 129 n.15) « ἐγγράμματος, which I translate by 'alphabetic'; is almost certainly used here as nothing more than a gloss on 'articulate' (ἐναρθρος. Some grammarians followed the Stoics in this, while others, such as Priscian, distinguished articulation from alphabetization ».

³⁸² *Logos* assume un niveau d'intégrité sémantique, étant capable de rendre un message intelligible complet.

³⁸³ VOLK (2019 : 191).

³⁸⁴ VOLK (2019 : 192 n. 27) « The exact mechanism by which "nature" guided the imposition and ensured the correctness of original vocabulary and cult practice respectively remains largely unclear [...] Matters are further complicated by the fact that Varro's use of *natura* is highly complex and occasionally apparently self-contradictory ».

³⁸⁵ VOLK (2019 : 192 n. 27) qui renvoie à BLANK (2019).

monde, de sorte qu'il conçoit les *uerba* en tant que révélateurs de la reconstruction des *res*. Comme le souligne BLANK³⁸⁶, « When he studies words and their relationships, he reconstructs the antiquities themselves, too ». On reprendra la relation de *natura* avec les processus linguistiques dans la troisième section, en explorant la définition de *Latinitas* fournie par le texte.

Qu'il soit relié ou non aux principes stoïques, le passage qui constitue une digression historique-fictionnelle est d'une élaboration rhétorique élevée et présente un caractère largement topique. Plus spécifiquement, le passage rapproche en entier la description de l'origine et de la fondation des cités dans *Cic. rep.* 3,2,3³⁸⁷ et son contenu doit être examiné et interprété avec prudence. Ce qui est important pour la suite est qu'on se trouve dans une situation où le *sermo* est bien développé et subit néanmoins une influence extérieure dont les résultats sont « the complex and confusing product of human history³⁸⁸ ».

[sed] postquam plane superuenientibus saeculis (62.5) artifices accepit et solertiae³⁸⁹ nostrae obseruationibus captus est, paucis admodum partibus rationis normae suae dissentientibus, regendum se regulae tradidit et illam loquendi licentiam seruituti rationis addixit³⁹⁰.

³⁸⁶ BLANK (2012 : 283) et en général BLANK (2019).

³⁸⁷ *eademque cum accepisset homines inconditis uocibus inchoatum quiddam et confusum sonantes, incidit has et distinxit in partis, et ut signa quaedam sic uerba rebus inpressit, hominesque antea dissociatos iucundissimo inter se sermonis uinculo conligauit. a simili etiam mente uocis qui videbantur infiniti soni paucis notis inuentis sunt omnes signati et expressi, quibus et conloquia cum absentibus et indicia uoluntatum et monumenta rerum praeteritarum tenerentur.*

³⁸⁸ VOLK (2019 : 200).

³⁸⁹ ERNOUT-MEILLET s.v. *ars*. *Sollers* : habile/adroit, ingénieux. Rattaché au substantif *ars*, *sollers*, avec son opposé *iners* cf. *LVCIL.* 386, *ut perhibetur iners, ars in quo non erit ulla*. Traditionnellement, la *sollertia* est réservée à la *natura* qui s'oppose à l'*ars* comme dans *Cic. nat. deor.* 1,92 *Itaque nulla ars imitari sollertiam naturae potest*. Dans le passage, elle est revendiquée par les *artifices*. Comme *subtilitas*, *sollertia* est également attestée avec une connotation négative, synonyme d'*uersutia*, *calliditas*, *uafritia*, *fraus* : cf. *Cic. off.* 1.10. *Decipere hoc quidem est, non iudicare; quocirca in omni re fugienda est talis sollertia*, comme Charisius l'a fait pour les *docti sollertia doctissimorum uirorum* dans sa préface. Ici il convient de noter que mis à part les exemples lexicographiques (B 238,30 *sollers*, *sollerter* et 413,1 *sollers*), le substantif *sollertia* se retrouve exclusivement dans les passages de 1,15 et de la préface, dont la dernière occurrence est postérieure à la première, ce qui évoque des questions autour de leur rapport et l'importance de ce chapitre. La *solertia* du chapitre 1,15 est avec un «l» alors que dans le passage de la préface qui manifeste une parenté évidente, il est corrigé en double «ll». Dans tous les exemples, l'adjectif et l'adverbe ont également deux «l».

³⁹⁰ *Addico* est composé du *dico* et constitue un terme technique de la jurisprudence. Il signifie « adjuger, accorder » et est employé dans l'absolu par Plinius l'Ancien, dans le contexte d'une relation entre débiteur et créancier sur des sommes dues : 14,50,5 *intra octauum annum C'C'C'C' nummum emptori addicta* 17,3,11 *Crassus...addicere se respondit exceptis sex arboribus* 17,8,18 *fructu annuo addicto binis milibus nummum* et 35,127,1 *propter aes alienum ciuitatis addictas*. Il s'agit également d'un terme grammatical. Voir SCHAD (2007) s.v. *addico*, « assign ».

2.3.2. Ἐμπειρία ou / et Τέχνη

... postquam plane superuenientibus saeculis (62.5.) accepit artifices et solertiae nostrae obseruationibus captus est ...

Le fossé entre l'*empeiria* et la *techné* avait déjà été souligné dans la tradition par Pl. Grg. 463B (La rhétorique) οὐκ ἔστιν τέχνη ἀλλ' ἐμπειρία καὶ τριβή ; Dans la même veine, S.E. M.1,61 note que αὐτὴ μὲν γὰρ ἡ ἐμπειρία τριβὴ τίς ἐστι καὶ ἐργάτις ἄτεχνός τε καὶ ἄλογος, ἐν ψιλῇ παρατηρήσει καὶ συγγυμνασία κειμένη, ἡ δὲ γραμματικὴ τέχνη καθέστηκεν, οὐ ἡ *ars* véritable est distinguée de l'expérience qui est simplement une παρατήρησις / *obseruatio*.

En effet, pour revenir à l'attaque sceptique, il est possible que Dionysius ait été influencé par les médecins empiriques lorsqu'il a écrit « l'expérience pour la plupart/ ἐμπειρία ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον », et qu'il ait consciemment énoncé des affirmations qui tendent à considérer la grammaire comme une expertise empirique. L'art grammatical ainsi conçu, tout entier ordonné au texte comme objet empirique, est, de prime abord et à juste titre appelé *empeiria*, à savoir activité faiblement théorisée³⁹¹, consistant en l'observation et la mémorisation (τήρησις καὶ μνήμη³⁹²) des objets ou des phénomènes rencontrés à plusieurs reprises. Les Alexandrins ont ainsi adopté les méthodes des médecins empiriques d'autopsie, d'histoire et d'analogie du « trépied empirique » et les ont rendues fructueuses d'abord pour la correction, puis pour l'hellénisme³⁹³.

Pour Aristote, en revanche, l'*empeiria* était un moyen de parvenir à la *techné*. *Metaph.*1,1, 981a3. καὶ δοκεῖ (Polus) σχεδὸν ἐπιστήμη καὶ τέχνη ὅμοιον εἶναι καὶ ἐμπειρία, ἀποβαίνει δ' ἐπιστήμη καὶ τέχνη διὰ τῆς ἐμπειρίας τοῖς ἀνθρώποις: ἡ μὲν γὰρ ἐμπειρία τέχνην ἐποίησεν. C'est sur cette évolution que Sextus remarque, bien qu'il soit que pour faire sa polémique, que M. 1,46-47 οὕτω καὶ ἡ τέλειος γραμματικὴ ἀπὸ τῆς τῶν γραμμάτων εἰδήσεως ³⁹⁴κατ' ἀρχὰς

³⁹¹ Ce sens est traduit par l' ἄλογος τριβή Denys le Thrace, *Techné* 6,29.

³⁹² : Sextus emploie aussi le terme de l'école empirique *metabasis* dans sa définition de l'analogie : M. 217, ἐκ τῆς «πρὸς αὐτοῦς» ἀκολουθίας καὶ τῶν ῥητῶν ἔνστασιν ἔτι καὶ ἀπὸ τῆς κατὰ τὸ ὅμοιον μεταβάσεως. DESBORDES (1982 : 58).

³⁹³ SIEBENBORN (1976 : 135) et LALLOT (1998a : 28). GARCEA (2017 : 13)

³⁹⁴ Dans le contexte particulier que Sextus met en avant, *empeiria* étant dans son sens le plus commun la connaissance générale, *polypeiria* critique la grammaire comme l'inversion négative de la connaissance universelle qu'il réclame pour Homère.

ὀνομασθεῖσα διετάρθη καὶ ἐπὶ τὴν ἐν τοῖς ποικιλωτέροις [47] αὐτῶν καὶ τεχνικωτέροις θεωρήμασι γινῶσιν³⁹⁵.

L'*obseruatio*, par conséquent, représente le *proprium* de l'*ars*, elle se trouve à l'origine et anime les *artes* et ce qu'elles apportent afin de compléter la nature QVINT. *inst.* 3.2.3 : *Initium ergo dicendi dedit natura, initium artis obseruatio*. En ce sens, l'*obseruatio* se rapproche de l'*animaduersio*, à savoir l'étude et l'observation de la nature, qui ont fait naître la science théorique CIC. *orat.* 183 *notatio naturæ et animaduersio peperit artem*. Comme mentionné précédemment, l'acceptation de l'*obseruatio* et de l'*empeiria* ne prive pas, comme dans le passage allusif, la revendication de la *ratio* mais la dernière ne fait que la corroborer DONATIAN fr. 275, 13 *Loquendi facultatem usus inuenit, ratio comprobauit*.

Le passage allusif de la 'naissance de la parole' démontre en même temps l'évolution, le progrès de l'*ars grammatica*, dont le caractère empirique est néanmoins toujours le noyau dur. QVINT. *inst.* 1,6,16

Non enim, cum primum fingerentur homines, analogia demissa caelo formam loquendi dedit, sed inuenta est postquam loquebantur et notatum in sermone quid quoquo modo caderet. itaque non ratione nititur (sc. analogia), sed exemplo, nec lex est loquendi (vue prescriptive, règle linguistique), sed obseruatio, ut ipsam analogiam nulla res alia fecerit quam consuetudo.

Il ne s'agit, donc, pas d'une simple querelle entre *obseruatio* et *ars* mais d'une *obseruatio* qui vient de la *sollertia scrupulosa* des *artifices* et qui ainsi se légitimise. Pendant l'Antiquité tardive³⁹⁶, elle est de manière récurrente corrélée à la *Latinitas* et aux critères de la correction. D'abord, dans la préface de Charisius, '*quatenus Latinae facundiae licentia regatur aut natura aut analogia aut ratione curiosae obseruationis aut consuetudine, quae multorum consensione conualuit, aut certe auctoritate, quae prudentissimorum opinione recepta est.*' et chez Diomède, dans le passage qu'on a déjà évoqué sur la définition de *Latinitas* I 439 15 : *Latinitas est incorrupte loquendi obseruatio secundum Romanam linguam*. Critères scientifiques propres à la langue et la science romaines. Encore dans MAR. VICTORIN. *gramm.* VI 189, 2-5 de manière très explicite. *Latinitas quid est? Obseruatio incorrupte loquendi secundum Romanam linguam. Quot modis constat latinitas? Tribus. Quibus? Ratione, auctoritate, consuetudine. Ratione quatenus? Secundum technicos, id est artium traditores.*

³⁹⁵ Pour l'évolution de la science au domaine du grec, cf. le chapitre « Avènement et maturation de la grammaire 'technique' I^{er} av.-II^e après J.-C. » de LALLOT (1998a : 29-30).

³⁹⁶ SCHAD (2007 s.v. *obseruatio*).

2.3.2.1. ARTIFICES

MAZZARINO³⁹⁷ identifie ces *artifices* spécifiquement aux « artigrafi ». Le terme *artifex* est lui-même rare chez les Anciens, pourtant il se trouve souvent chez Sénèque, Pline et Varro³⁹⁸. *ThlL* II, 692,42 renseigne que *stricto sensu*, « artifices dicti quod scientiam suam per artus exercent sive quod apte opera inter se artent ». Les seules occurrences de ce mot dans le premier livre de Charisius sont aussi associées à l'*ingenium* et sont attribuées à Pline : une fois en tant que paradigme pour la terminaison de l'ablatif des adjectifs en *-e/-i* et dans un chapitre sur les *extremities nominum*- 162, 2-4 *cum mendaci animo et artifici ingenio et salaci * et a minaci proposito et ab atroci facto a truci uultu, ait Plinius*.

ACCEPTIT/CAPTUS

Le verbe *capio* revêt d'abord le sens de « contenir, prendre en main, saisir ». De ce sens de « contenir » sont dérivés celui de « concevoir dans l'esprit »³⁹⁹, déjà dans *Cic. Marc.* 2,6, *quae quidem ego, nisi ita magna esse fatear ut ea uix cuiquam mens aut cogitatio capere possit, amens sim* (peut-être sur le modèle de gr. λαμβάνω, cf. *concipio* et καταλαμβάνω), et *QVINT. inst.* 1,1,15 *quod illa primum aetas et intellectum disciplinarum capere et laborem pati posset*. Corrélativement, *accipio*, mis à part son sens propre « d'accepter », à l'époque classique, revient souvent dans les contextes où il est question d'interprétation, de sens⁴⁰⁰ avec le sens « d'accepter comme terme ». Cependant, après l'époque impériale, le verbe et son substantif « *acceptio* » se cristallisent sur le sens de « recevoir, accepter⁴⁰¹ ». Formé sur *capere*, qui exprime parfois au figuré l'idée « d'embrasser par la pensée, concevoir », *accipere* peut aussi vouloir dire « comprendre ».

En prenant en considération ces remarques sémantiques, le sens du passage peut être compris ainsi : le matériel langagier brut était déjà δυνάμει compréhensible (*praestitit significandis intellegendisque*) par nature (*natus*), par conséquent les *artifices* au cours des siècles et au début à travers l'observation, arrivèrent à le décoder et à lui « imposer » des règles. L'action de 'captatio' qu'on atteste ici, sert aussi, au figuré, de devise rhétorique, une *descriptio*

³⁹⁷ MAZZARINO (1948 : 211).

³⁹⁸ *ThlL* II 692,42 s.v. *artifex*.

³⁹⁹ ERNOUT – MEILLET s.v. *capio*.

⁴⁰⁰ MOUSSY (1999 : 15).

⁴⁰¹ SCHAD (2007 s.v. *accipio*).

du type *urbe capta*⁴⁰². De plus, avec la *figura etymologica/ iteratio* créée entre *accepit - captus est* et l'action réciproque d'accueil et de captivité⁴⁰³, l'imagerie gagne en animosité, comme chez le vers fameux d'Horace : HOR. sat. 2,1,156-157 *Graecia capta ferum uictorem cepit et artes / intulit agresti Latio*.

2.3.2.2. ΚΑΤΑΛΗΨΙΣ - COMPREHENSIO

Concernant l'association probable de cette imagerie avec la doctrine stoïcienne, nous pouvons dire que la κατάληψις est associée traditionnellement à l'épistémologie et à l'acquisition des connaissances. D'importants témoignages sont encore une fois Sextus S.E. M. 7,151. : ἐπιστήμην εἶναι τὴν ἀσφαλῆ καὶ βεβαίαν καὶ ἀμετάθετον ὑπὸ λόγου κατάληψιν, et Diogène Laërce D.L. 7,47. : αὐτὴν τε τὴν ἐπιστήμην φασὶν ἢ κατάληψιν ἀσφαλῆ, ἢ ἔξιν ἐν φαντασιῶν προσδέξει ἀμετάπτωτον ὑπὸ λόγου. Quant aux Romains, Cicéron premier introduira la notion de *comprehensio* en latin pour traduire κατάληψις comme l'atteste PLVT. Cic. 40,2,4-40,3,1 :

ἐκεῖνος γάρ ἐστιν ὥς φασιν ὁ καὶ τὴν φαντασίαν καὶ τὴν ἐποχὴν καὶ τὴν συγκατάθεσιν καὶ τὴν κατάληψιν, ἔτι δὲ τὴν ἄτομον, τὸ ἀμερές, τὸ κενὸν καὶ ἄλλα πολλὰ τῶν τοιούτων ἐξονομάσας πρῶτος ἢ μάλιστα Ῥωμαίοις, τὰ μὲν μεταφοραῖς, τὰ δ' οἰκειότησιν ἄλλαις γνώριμα καὶ προσήγορα μηχανησάμενος⁴⁰⁴.

Cicéron a calqué le terme sur κατάληψις soit par μεταφοράν soit par οἰκειότητα alors, il s'y réfère soit avec le terme *perceptio* soit avec le terme *comprehensio*, le premier provenant de la racine de *capio*. CIC. ac. 1.41-42 : Att. *nos uero*” inquit; “*quonam enim alio modo καταλημπτὸν diceres?*”— Va. “*sed cum acceptum iam et approbatum esset, comprehensionem appellabat, similem is rebus quae manu prenderentur* (en reprenant l'image de Zénon) et CIC. ac. 1,45 : *cognitioni et perceptioni*. Cicéron transmet l'histoire sur la façon dont Zénon introduisit la *katalēpsis* comme une perception qui garantissait sa propre vérité⁴⁰⁵. Le système issu d'une telle *katalēpsis* qui était inébranlable, il l'appelait *scientia* ; sinon c'était *inscientia*, d'où venait aussi *opinio*, qui était faible et partageait le faux et l'inconnu (ac. 1.41).

⁴⁰² Dans *ThlL* III 319,2 le *perfectum* « captus est » équivaût au grec ἐάλω.

⁴⁰³ Pour une imagerie similaire où les facultés intellectuelles humaines constituent des « armes », cf. VITR. 2,6 : *cum ergo haec ita fuerint primo constituta et natura non solum sensibus ornauiisset gentes quemadmodum reliqua animalia, sed etiam cogitationibus et consiliis armauisset mentes*.

⁴⁰⁴ *Plutarchi vitae parallelae*, vol. 1.2., (1964³) éd. Ziegler, K. Leipzig : Teubner.

⁴⁰⁵ BLANK (2008 : 51).

En ce qui concerne l'épistémologie de la Grammaire, Denys le Thrace emploie le même terme dans la définition -pour l'essentiel stoïque de la techné- *qua σύστημα ἐκ καταλήψεων ἐγγεγυμνασμένων*⁴⁰⁶. Néanmoins, l'usage par les grammairiens tardifs du terme *comprehensio* / *conceptio* relève plutôt du groupement de lettres vers la création des mots (cf. CHAR. *gramm.* 8,13 et DIOM. *gramm.* I 427,4), l'équivalent du grec συλλαβή étant notamment *congregatio*, *connexio*, *syllaba*. Cf. CHAR. *gramm.* 8,12 : *syllabae dicuntur a Graecis παρά τῷ συλλαμβάνειν τα γράμματα*, *Latine connexiones uel conceptiones* [...] ; 8,13 : *syllaba dicitur comprehensio, hoc est litterarum iuncta enuntiatio*.

2.3.2.3. O/RATIO - HOMINIS NATURA

Le fait qu'il existe un lien entre la nature humaine et la *rerum natura* est évident puisque l'homme fait partie de l'univers, cet univers stoïque qui réunit la nature et l'humanité sous le *λογος/ratio*. Cicéron, par exemple, après avoir exprimé la téléologie de l'œuvre de la nature dans le de *leg.* 1.8.25, donne un peu plus loin une place aux *artes* en tant que produit naturel 1.9.26 : *Artes uero innumerabiles repertae sunt, docente natura, quam imitata ratio res ad uitam necessarias sollerter consecuta est*. A l'autre extrême, l'épicurien Lucrèce est aussi anti-téléologique que possible, mais il ne nie pas une certaine relation de l'homme au cosmos, considérant le pouvoir de la parole comme une marque du caractère unique de l'homme. Sur ce dernier point, les textes linguistiques sont en plein accord. La parole est généralement comprise comme un don naturel qui ne peut appartenir seulement à une créature douée de raison. Quintilien couple *ratio* et *oratio* comme les deux possessions qui constituent l'excellence distinctive, la *virtus* (αρετή) de l'homme (2.20.9 ; cf. CIC. *off.* 1.16.50). De même, le grammairien Diomède (*gramm.* I 300. 12 - 14) découvre la *proprietas* humaine, la caractéristique qui sépare l'homme des autres animaux, dans la puissance rationnelle du discours, *l'expressa ratio sermonis*. Varron, à son tour (*ling.* 9.30), suit les stoïciens Zénon (SVF fr. 143) et Chrysippe (fr. 827,828 Von Arnim), en appelant la faculté d'expression à travers la parole, l'une des huit parties de l'âme (*octaua qua uoces mittimus*), avec les cinq sens physiques et les pouvoirs rationnels et génératifs.

Cette *ratio* abstraite et cosmique⁴⁰⁷, qui a assujetti le *Latinus sermo*, le redéfinit. Cette fois, - l'*iteratio* du terme servant de « redéfinition sémantique » - la *ratio* n'est plus abstraite, mais

⁴⁰⁶ LALLOT (1998a 72-73).

⁴⁰⁷ Le *λόγος* agrège les caractéristiques de la physique stoïcienne. Pour la discussion sur l'importance de la physique dans le système stoïque et aristotélicien, voir HADOT (1984 : 39-40).

bien concrète, consubstantielle à la langue latine, le *ipsa* amplifiant cette marque d'identité⁴⁰⁸. Cette langue latine dotée de rationalité sera d'emblée capable, pendant la « cosmogonie linguistique » qui suit, d'ordonner, comme entité quasi autonome, le vaste matériau « linguistique ».

2.3.3. S'écarter de la norme

2.3.3.1. (O)RATIONIS

Faisons un petit point sur le texte qui suit. La ressemblance phonographique des mots *ratio* et *oratio* est à l'origine d'une confusion bien documentée dans la tradition manuscrite de la littérature latine, et qui, selon le texte et le contexte dans lequel elle se produit, acquiert une pertinence plus ou moins grande⁴⁰⁹. Une répercussion importante est celle qu'elle peut avoir dans les textes grammaticaux, puisque les deux mots font partie de la terminologie technique de la grammaire latine depuis Varron jusqu'aux grammairiens tardifs. En ce qui concerne la leçon *orationis*, BARWICK, puis SCHENKEVELD⁴¹⁰ remarquent que « *partes orationis* » est une phrase courante aussi pour exprimer les “mots” cf. του λόγου μέρη, en grec « les parties du discours ». Incontestablement, une grande partie de la grammaire ancienne concerne inévitablement les désinences (*extremitates*) des mots, ce qui pour les substantifs est le sujet du chapitre figurant dans notre texte. Mis à part cet argument qui tient au contenu, d'autres raisons justifient l'émendation *orationis*. Il importe également de considérer qu'*orationis* n'est pas un complément de *partibus* mais de *normae*, un groupe de mots également associé dans la préface de Diomède 229, 21-22 : *immo deformant* [les rudi incultique] *examussim normatam orationis integritatem* « défigurent le langage bien formé, mesuré comme avec une règle⁴¹¹ ». Ainsi, la répétition du mot 'ratio' dans la même phrase serait évitée, mais il y a aussi des contre-arguments valides⁴¹².

⁴⁰⁸ En effet, dans les trois mouvements successifs de la préface, on note à chaque commencement *ipsa rerum natura* (nobis) > *cum ipso homine* (sermo) > *cum ipsa loquella* (ratio), ce qui donne une cohésion parfaite, en reliant les trois grands axes de l'exposé et la manière dont ils se rapportent l'un à l'autre et aux questions secondaires.

⁴⁰⁹ URÌA (2007 : 133).

⁴¹⁰ SCHENKEVELD (1998: 450 n. 25).

⁴¹¹ Trad. DAMMER (2001 : 59) «...die wie mit einem Lineal abgemessene Wohlgefügtheit der Sprache verletzen.».

⁴¹² Comme les manuscrits s'entendent tous sur *orationis*, l'idéal serait d'éviter les émendations.

URIA⁴¹³ est le premier à s'interroger sur la leçon *orationis*. Il corrige la leçon en *rationis* por *orationis*⁴¹⁴, qui est probablement une *lectio facilior* à cause de *partibus*, en traduisant « esto es, de la norma que proporcionaba la *ratio*⁴¹⁵ ». En effet, une allusion technique aux *partes orationis* ne semble pas convenir dans un contexte où la langue est encore dans une phase d'organisation. De surcroît, dans la préface, il se réfère explicitement seulement aux *uerba* et *nomina*, les parties du discours qui concernent l'analogie. L'émendation *rationis* implique également une réinterprétation du passage, qui consiste à comprendre la tournure participiale *paucis...dissentientibus* avec une valeur non concessive, mais causale ; *rationis* est génitif et dépend de *normae*, qui, à son tour, est un datif.

Voici quelques exemples tardifs du rapport entre *norma* et *ratio* cf. PRVD., *apoth.* 203 : *cum uentum tamen ad normam rationis et artis* ; TERT. Marc. 1,301,27 : *Si ita est, ecquid tibi uidetur iusta ratione defendi, ut ad normam et formam et regulam certorum probentur incerta?* En rapport avec le verbe *dissentio*, cf. aussi PROB. gramm. IV 208,4 : *inueniuntur...II nomina, quae ab hanc ratione dissentiant, id est 'pelagus' et 'uulgus'*. L'association à la *norma* renforce aussi cette émendation comme *norma* est un terme technique⁴¹⁶, à savoir l'équerre, qui appartient traditionnellement à l'art des géomètres et architectes. Dans sa préface du livre 9 Vitruve s'y réfère aussi 9, praef. 6 :

Item Pythagoras normam sine artificis fabricationibus inuentam ostendit, et quod magno labore fabri normam facientes uix ad uerum perducere possunt, id rationibus et methodis emendatum ex eius praeceptis explicatur.

Finalement, un parallèle tiré de la philosophie donne du substrat à l'interprétation du passage. CIC. Mur. 3 : *Et primum M. Catoni uitam ad certam rationis normam derigenti et diligentissime perpendenti momenta officiorum omnium de officio meo respondebo.*

«El paralelo es claro: una lengua de la que se dice que nació al mismo tiempo que sus hablantes debe tener un principio regente (la racionalité/normalité de l'ars) de la misma manera que el hombre debe seguir unos principios éticos⁴¹⁷.»

⁴¹³ URIA (2007 : 142).

⁴¹⁴ Pour la confusion fréquente entre les deux mots, on fait référence à *ThIL* IX / 2, 877, 21-26 et pour la restitution de deux passages charisiens, voir URIA (2007).

⁴¹⁵ URIA (2009: 168 n. 269).

⁴¹⁶ ERNOUT -MEILLET s.v. *norma*.

⁴¹⁷ URIA (2009: 143).

2.3.3.2. DISSENTIENTIBUS

Quant à *dissentientibus*, Augustin⁴¹⁸ nous fournit la définition : AVG. ord. 2, 18, 48 *quid est dissentire, nisi non unum sentire*. En général il signifie être d'un sentiment ou d'un avis différent, être incompatible avec ; dans la langue technique traduit σχίσμα, διχοστασία. *Dissentire* a également un sens afférant au domaine juridique, glosé sous διχονοῶ, διαφέρομαι, διαφωνῶ ayant comme synonymes *discordat*, *discrepat*. Pennons HOR. *carm.* 3, 5, 14 : *Reguli dissentientis condicionibus foedis*. Dans cet exemple, le lexique s'aligne, avec *captus*, *se tradidit*, *addixit*, à savoir le lexique jurisprudentiel qui signifie à la rigueur « non convenire, aduersari » dans des contextes juridiques comme dans CIC. *part.* 135 : *dissentire aduersarii uocemque legis*.

Passons néanmoins au domaine grammatical, afin de comprendre les *partibus...normae dissentientibus* dans leur propre contexte. Chez Donat⁴¹⁹, l'ensemble des faits « anomaux » est désigné traditionnellement par le terme *inaequalia* ; cf. DON. *mai.* 652, 3 (Holtz) = DIOM. *gramm.* I 409, 8. Dans A.D. 290, « καθολικώτερον φάναι » Cette amélioration d'une formulation de Tryphon laisse entrevoir, sur un cas particulier, une forme typique qui s'est imposée dans la description grammaticale des premiers siècles de son développement : la généralisation des règles. On peut imaginer que la matière sur laquelle les premiers *tekhnikoi* exerçaient leur sagacité consistait en une masse énorme de faits juxtaposés et, à première vue, tous différents les uns des autres. La tâche du *tekhnikos* était de regrouper les faits identiques, puis, au-delà de la totalité identifiée, tous ceux qui présentaient entre eux un degré suffisant de similarité pour être justiciables d'une même description. Ce travail de généralisation, essentiel à la constitution de la grammaire comme *techné* - comme description organisée et systématique de la langue -, a manifestement demandé de longs efforts et nous fait toucher du doigt la formidable « résistance » (passive) qu'oppose la syntaxe d'une langue naturelle à son appréhension systématique par le grammairien⁴²⁰.

La préface du chapitre *de numero* de Diomède favorise une compréhension plus concrète du passage. Le style est similaire, la parole est allusive et la thématique concerne la « naissance » du *Latinus sermo* et son évolution en ce qui concerne le duel : DIOM. *gramm.* I 334, 27-35

⁴¹⁸ Aussi dans PRISC. *gramm.* II 339, 12

⁴¹⁹ HOLTZ (1981 : 92 n. 88).

⁴²⁰ LALLOT (1998a : 70-71).

nequaquaui enim reperiri potest Latino sermone una dictio quae dualem exprimat numerum. antiquitatis enim Romani memores dualem numerum posteritatis usu receptum quasi nouellum usurpare noluerunt.

Ce fait est imputé à l'idée que dans ce stage primordial de la langue, le *sermo latinus* se trouvait pour longtemps dans une situation d'incertitude et il ignorait lequel des deux employer (singulier ou pluriel), ainsi, il employait le duel : *is namque, sicut a primordio adseritur sermonis a natura prodiit, in obscuro habitus ignorabatur et diutius incertus inter utrumque numerum, tam singularem quam pluralem, latebat*. On se réfère au temps où la grammaire n'était pas théorisée ni même appliquée. Néanmoins, *sero autem superuenientibus saeculis scrupulosae curiositatis obseruationibus captus quasi intercalaris inrepsit, et hac de causa apud ueteres raro reperitur, quoniam erroribus inlaqueatus multiplicatur*. Il est important de souligner ici la distinction entre *antiqui* et *ueteres*. L'*antiquitas* se trouve dans la nuit du temps et est caractérisée par la *licentia* complète. Les *ueteres* sont ceux qui employèrent, comme les poètes, les termes archaïques de manière désordonnée, durant ce stade intermédiaire qui n'est pas complètement décortiqué et discipliné par la *ratio*, jusqu'à ce que *raro reperitur / paucis admodum partibus rationis normae suae dissentientibus*. Face à cette situation, les *artifices* ont imposé finalement des *regulae*, instruments de la *ratio*.

2.3.3.3. LICENTIA

...regendum se regulae tradidit et illam loquendi licentiam seruituti rationis addixit.

Le participe *licens*⁴²¹ s'emploie avec le sens de « à qui il est beaucoup permis, libre, licencieux » ; de là *licentia* « liberté, permission⁴²² », puis « liberté excessive, licence », qui, dans la langue de la rhétorique, traduit *παρρησία* comme l'atteste QVINT. *inst.* 9,2,27 : *simulata et arte composita, procul dubio schemata sunt existimanda ; quod idem dictum sit de oratione libera, quam Cornificus⁴²³ licentiam uocat, Graeci παρρησίαν*. La *licentia* se trouve aux

⁴²¹ ERNOUT – MEILLET s.v. *licet*. Pour un aperçu étymologique plus complète de la radicale *leik- et de ses produits verbaux voir NUSSBAUM (1994).

⁴²² TAC. *dial.* 40,2 : *est magna illa et notabilis eloquentia alumna licentiae, quam stulti libertatem uocitant, comes seditionum, effrenati populi incitamentum*.

⁴²³ RHET *Her.* 4,48 : *est autem quoddam genus in dicendo licentiae, quod qstutiore ratione comparatur, cum aut ita obiurgamus eos, aui audiunt, quomodo ipsi se cupiunt obiurgari, aut id quod scimus facile omnes audituros, dicimus nos, timere, quomodo accipiant, sed tamen ueritate commoueri, ut nihilosetius dicamus*. Comme figure rhétorique l'*exornatio*, elle peut se rapprocher soit de l'*acrimonia* soit de son équivalent négatif, l'*assimulatio*.

antipodes des *regulae* et des *praecepta* cf. LAUSBERG §1244 s.v. « orderless arbitrariness » et *Brut.*, 316 *is dedit operam, si modo id consequi potuit, ut nimis redundantis nos et supra fluentis iuuenili quadam dicendi impunitate et licentia reprimeret et quasi extra ripas diffluentis coerceret.*

Le choix du lexique de guerre et le langage allusif dans *et illam loquendi licentiam seruituti rationis addixit* sont intéressants. Certains arts, notamment la poésie, sont exempts de règles et la *licentia poetarum* leur est permise. La divergence par rapport à la composition phonétique correcte d'un mot, tolérée en raison de l'*ornatus* ou du *metrum* est appelée *métaplasme*/ μεταπλασμός⁴²⁴. ISID. *orig.* 1,35,1 : *metaplasmus [...] qui fit in une propter metri*⁴²⁵ *necessitatem et licentia poetarum*. Voir aussi QVINT. *inst.*, 10, 1, 28 : *Meminerimus tamen non per omnia poetas esse oratori sequendos, nec libertate uerborum nec licentia figurarum*, où la *licentia* se rattache aussi à l'usage excessif des figures de style par les orateurs. Saint Augustin s'est exprimé en employant des termes similaires en reprochant l'excessive liberté que prend la philosophie dans son langage AVG. *ciu.* 10,21 : *Nobis autem ad certam regulam loqui fas est, ne uerborum licentia etiam de rebus, quae his significantur, impiam gignat opinionem*.

Licentia est aussi souvent rapprochée de la *uetustas* CIC. *de orat.* 3,38,153 *inuitata* (en parlant des mots) *sunt prisca fere ac uetustate ab usu cotidiani sermonis iam diu intermissa, quae sunt poetarum licentiae liberiora quam nostrae*, et souvent associée à *abusio* et *confusio*. Corrélativement, les *idiomata* sont des expressions *uel licentia ab antiquis uel proprietate linguae Latinae dicta praeter consuetudinem Graecorum* (CHAR. *gramm.* 380.22-24 = DIOM. *gramm.* I 311.4-6) ; dans les traités *de idiomatibus*, la contraposition *ueteres / nos* est systématique. Quand cette confusion est imputée à l'*antiquitas* traditionnellement liée à la *licentia*⁴²⁶, la *regula* est évoquée⁴²⁷. Donat a dû formuler une règle pour faire face aux « confusions de l'antiquité » (POMP., *gramm.* v 237.20 : *propter confusiones antiquitatis dedit regulam*⁴²⁸). La *loquendi licentia* originelle de 62.7, a dû être soumise à la *regula* de la *ratio*. De fait - comme Plinius l'a soutenu dans le livre 6 de son *Dubius sermo* (frg. 26 Mazzarino = CHAR. *gramm.* 151.23-25.) - *si manus ueterum licentiae porrigeremus, potest et 'copies' et*

⁴²⁴ LAUSBERG §479.

⁴²⁵ Dans ce cas, le *uitium* doit être commis consciemment et *arte*. E.g. pour le barbarisme : MAR. VICTORIN. *fr.* 37,3 *Barbarismus nullo modo excusari potest : si a nobis peri imprudentiam fiat, uitium est ; si a poetis uel oratoribus uirtus locutionis et appellatur Graece metaplasmus*.

⁴²⁶ DE NONNO (2017).

⁴²⁷ DE NONNO (2017 : 218 n. 12).

⁴²⁸ DE NONNO (2017 : 218).

'obseruanties' et 'beneuolentias' dici. Stylistiquement, l'expression solennelle *Illam loquendi licentiam*⁴²⁹, ainsi que la *descriptio* fictive de la *captatio* de la parole qui sied à l'épopée, ont dans ce contexte théorique une couleur ironique. Le passage renvoie à l'époque archaïque et au style propre à cette époque, dont les formes ont cours de manière prédicative ou réapparaissent sous la forme d'archaïsmes.

2.3.3.4. REGULA

La regula est définie⁴³⁰ comme « rational system of language ; ratio » mais *ratio* est plus englobant puisque l'expression *ratio regulae* existe également. Dans le passage en question, la langue latine est gouvernée par la *regula* mais est ultérieurement sujette à la *ratio*⁴³¹, ce qui fait de la *regula* l'outil primordial des *artifices*. Elle coexiste avec d'autres *regulae* ou *rationes*, outils de classification et de compréhension qui parfois se heurtent⁴³².

Dans le domaine de la jurisprudence, sous le règne d'Auguste, le juriste Antistius Labeo a introduit un nouveau terme, *regula*, comme alternative à *definitio*. Il a emprunté ce terme au langage grammatical, qui était porteur de connotations résolument analogistes. Il soutenait qu'une *regula* était quelque chose de plus qu'une *definitio*. C'était une proposition normative qui régissait toutes les situations relevant de sa logique. Contrairement à la *definitio*, qui regardait le passé, une *regula* regardait l'avenir puisque sa *ratio* était applicable à de nombreux cas qui ne s'étaient pas encore présentés⁴³³.

Regula est le synonyme le plus commun de *canon*. Ce terme est la transposition latine du grec κανών⁴³⁴, qui désigne les 'paradigmes flexionnels'⁴³⁵ : A.D. *Adu.* 141.25. « οι κανόνες των ονομάτων » étaient utilisés en revanche comme synonymes de règle grammaticale. CHAR. *gramm.* 235,7 *ea... quae canonis ratione subnixae uidentur*. Un autre terme qui désigne les règles mais qui n'est pas entièrement synonyme est « καθολικός » comme dans CHAR. *gramm.* 72,12 : *Secundum superioris catholici canonem*. Tiré du grec, καθόλου / καθολικός chez Apollonius

⁴²⁹ On rencontre à la fois *homeoprophoron* / *lambdaicismus* / *homoeoteleuton* cf. LAUSBERG §975.

⁴³⁰ SCHAD (2007 : s.v. *regula*).

⁴³¹ Le lien entre la règle naturelle, l'explication plutôt que la simple observation et la prétention de la grammaire à corriger tous les énoncés est clairement établi par Apollonius dans son traité 51,1-53,11 = 1,60-62.

⁴³² Corrélativement, il est possible de préserver l'*analogia* sans pour autant obéir à la *regula* (CONS. *gramm.* V 355,27 et 364,1). Comme on le verra, cela met l'*analogia* du côté de la *consuetudo*.

⁴³³ STEIN (1995 : 1554).

⁴³⁴ En termes de « règle générale » et non pas comme « paradigme ».

⁴³⁵ COLSON (1919: 35) «The κανών was properly a sentence which laid down a rule, but in practice it was a paradigm ».

Dyscole servent à désigner la règle générale⁴³⁶. On retrouve ce terme plus bas dans le dernier des thèmes traités par Charisius dans le chapitre : *nouissime catholica uaga*. La juxtaposition du terme « règle générale » avec *uagus*⁴³⁷ est marquante, puisque on associe la normativité à quelque chose de l'inconstant. En effet, ce rapprochement n'est pas nouveau. Déjà Quintilien (2,13,14) s'oppose aux *praecepta, quae καθολικά uocant*, parce que ces règles générales peuvent toujours être remises en cause et bouleversées⁴³⁸. Il est probable que les *catholica* de 1,15 comprennent des « règles générales concernant les désinences », qui sont inconstantes et par conséquent, difficiles à classer et à justifier. COLESON⁴³⁹ :

Another word which played a part apparently in the controversy is καθολικός. In discussing this word we have, I think, to distinguish between two somewhat different meanings. Sometimes it means 'general' as opposed to 'particular' (μερικός). It does not imply that anything is universally true, but only that so far as it is true it applies to the whole, and not merely to the parts. At other times it means 'universal' or 'without exception,' and is opposed to τό ὡς ἐπὶ τό πολὺ. It is used in both senses by the grammarians. When Herodian's work on accents is called περί καθολικῆς προσφῶδιας, it means I suppose 'accents as a whole,' but when, as frequently in the Latin grammarians, it means a 'rule,' it bears, at any rate in the mouths of analogists, the other sense. Sextus brings it definitely into connexion with the analogist controversy. The grammarians, he says, allege certain καθολικά θεωρήματα, by which they judge individual words.

⁴³⁶ Les autres termes pour désigner la règle étaient ἀκολουθία, λόγος, σύνταξις, τήρησις. Cf. LALLOT (1997 : index technique grec) et SCHENKEVELD (1996 : 33 n. 59). Le terme *catholicon* répond dans la liste de sources de Plinie (*nat.* 1,2,15 et 55).

⁴³⁷ SCHENKEVELD (1996 : 20 n. 18) : « *Vaga* ("inconstant") is troublesome for one does not expect a depreciatory term ».

⁴³⁸ *Propter quae mihi semper moris fuit quam minime alligare me ad praecepta quae katholika uocitant, id est, ut dicamus quo modo possumus, uniuersalia uel perpetua; raro enim reperitur hoc genus, ut non labefactari parte aliqua et subrui possit.* §15 *Sed de his plenius suo quidque loco tractabimus: interim nolo se iuuenes satis instructos si quem ex iis qui breues plerumque circumferuntur artis libellum edidicerint et uelut decretis technicorum tutos putent. Multo labore, adsiduo studio, uaria exercitatione, plurimis experimentis, altissima §16 prudentia, praesentissimo consilio constat ars dicendi.* Conscient des limites de toute construction dogmatique, l'orateur refuse de présenter les préceptes (ici de l'art oratoire) comme des règles contraintes par la nécessité, dont il serait interdit de s'écarter. Car l'orateur qui se contenterait de suivre scrupuleusement les normes rhétoriques ne parviendra pas à plaire à tous types d'auditoires. Les traités qui se consacrent exclusivement à l'enseignement des préceptes brisent la générosité naturelle des jeunes orateurs et nuisent à l'éloquence. Cette critique s'étend à tous les domaines de l'art oratoire, mais notamment à l'argumentation. Les règles ne dictent pas les cas spécifiques, mais des arguments d'espèce fondent les règles ; cf. CIC. *de orat.* 1,146 *Neque enim artibus editis factum est ut argumenta inueniremus, sed dicta sunt omnia antequam praeciperentur, mox ea scriptores obseruata et collecta ediderunt.* Seul le jugement propre de l'orateur, établi au regard de chaque cause concrète sera le garant d'une bonne argumentation. THENARD, Nicolas Cornu (2007), « Les fondements persuasifs du recours à l'équité », in Dario Mantovani – Alto Schiavone, Pavia, IUSS Press, 400-401.

⁴³⁹ COLSON (1919 : 33-34).

Il importe ici de faire le point sur le changement des personnes grammaticales. Si l'on regarde cette liste d'activités dont le *latinus sermo* est sujet, la relation avec le travail du grammairien est évidente. En effet, le texte se poursuit avec la personnification du *sermo*, l'objet d'étude qui *accepit* nos observations, et passe donc de la description à la troisième personne des activités d'analogie à des déclarations à la première personne sur le grammairien lui-même, comme le sujet de *addixit* ne peut qu'être le grammairien, le *artifex* qui soumet la *licentia* à la *seruitus rationis*⁴⁴⁰.

2.4. *Quomodo Haec Ars Fit : sa causa mouendi*

2.4.1. Un processus de dévoilement

ea (ratio) enim quae ad explicandam elocutionem iam⁴⁴¹ apud sensus nostros educta sunt a confusione uniuersitatis disseminauit ...

2.4.1.1 EXPLICARE

Explico est issu de *plecto*⁴⁴² « tresser, entrelacer, enlacer » en grec ἐκπλέκω.; usité surtout au participe *plexus* « tressé, entrelacé » et au figuré ; cf. *perplexus* (qui n'est ni dans Cicéron ni dans César). Le terme *explicatio*⁴⁴³ évoque d'abord le déroulement d'un rouleau, une image que Vitruve choisit lui aussi de mettre en scène dans la dernière ligne de son *De architectura*, où il déclare avoir procédé de la sorte pour "que l'ensemble de l'ouvrage contienne tous les départements de l'architecture, dépliés (explicités) ». Il ne fait pas partie du lexique strictement grammatical mais avec le sens d'« expliquer », il se rend traditionnellement par le verbe *explano*⁴⁴⁴. Si l'on accepte une synonymie absolue, l'auteur faisait ici référence à l'émission de la voix, comme c'est le cas dans QVINT. *inst*, 1, 5, 33 : *emendata cum suauitate uocum explanatio*, ce qui équivaut au sens d'« articulation,

⁴⁴⁰ Il en va de même pour la présentation de soi d'Hérodien dans la préface de Περὶ μονήρους λέξεως, qui explicite le lien entre l'*ars* elle-même et ses praticiens. SLUITER (2011 : 302) souligne aussi des termes comme *περὶ τῆς ἐκφυγούσης τὸ πλῆθος / partibus (sermonis) dissentientibus* et la proximité du processus d'un ἐλεγχος juridique : τὸ μὴ πληθύνον πανταχοῦ ὥς ἡμαρτημένον ἐλέγχειν ἐπιχειρήσαμεν / *regendum se regula tradidit*, qui font le parallèle d'Hérodien précieux.

⁴⁴¹ ERNOUT- MEILLET Se dit du présent « désormais, dès maintenant, déjà, bientôt » (par opposition à *mox*) mais peut s'employer aussi en parlant du passé, comme le fr. « déjà ». Du sens de « au moment où je parle », on est passé à celui de « précisément », puis « en vérité », et *iam* a pu s'ajouter à une affirmation pour la renforcer ; cf. CIC. *Brut*. 18, 70, *pulciora etiam Polycleti et iam plane perfecta*.

⁴⁴² ERNOUT-MEILLET.

⁴⁴³ cf aussi CIC. *de orat*. 2.39.164 et 3.29.113 ; *orat*. 116 ; *part*. 41.

⁴⁴⁴ SCHAD (2007) s.v. *explano*.

prononciation distincte⁴⁴⁵ ». Dans ce cas, *elocutio*, déjà évoquée, est bien la voix articulée et l'expression *ad explicandam elocutionem* est une métonymie pour *explanare uocem*.

Pourtant, *explico* n'est pas non plus rare avec le sens « d'expliquer » en philosophie mais implique un processus de dévoilement CIC. *diu. in Caec.* 39 : *dicenda, demonstranda, explicanda sunt omnia*. Dans PLIN. *nat.* 37, 138, le terme revêt aussi même le sens de « mettre en ordre » : *gemmas per litterarum ordinem explicabimus* (syn. *expositis*). D'ailleurs, dans le champ rhétorique, CIC. *Verr.* 2, 2, 156, il signifie « exposer à qqn de la manière la plus claire », *alicuius iniurias apertissime alicui explicare*. Par conséquent, *explico* au sens de « dérouler, déployer » présuppose que le complément du verbe est « embrouillé, ambigu », et le *confusio* qui suit complète le tableau. On remarque l'emploi⁴⁴⁶ « *secreta, ueritatem latentem sim., fere manifestare, prodere* » chez CIC. *nat. deor.* 1, 119 *sacris Eleusiniis explicatis, ad rationemque reuocatis*, action dont l'agent est la *scientia*⁴⁴⁷. CIC. *de orat.* 3,14 : *quae scientiam complexa rerum sensa mentis et consilia sic uerbis explicat*.

Finalement, l'expression *uocabula explicantur* équivaut à *finiuntur*, en faisant référence aux désinences⁴⁴⁸ : *gramm.* IV 244, 23 *infinitiuus modus ... paenultima postremaque longis syllabis explicatur*. Dans le passage, sous le spectre de ce qui suit, la phrase *quae iam apud sensus nostros*⁴⁴⁹ *ad explicandam elocutionem educta sunt* équivaut à une sorte de « contenu lexical » - soit des lettres soit des lexèmes ? - qui est capable de dévoiler la parole, mais n'est pas encore ordonnée, plutôt classifiée. Une place spécifique dans la philosophie de la langue est tenue par la *uerborum explicatio*, notamment dans les œuvres de Cicéron. Dans ses *Academica posteriora* il met dans la bouche de « Varro » - les propos d'Antiochus d'Ascalon. Antiochus prend comme point de départ la théorie que les choses matérielles sont accessibles aux sens, et par conséquent pas fiables, elles sont trop petites ou changent trop constamment et rapidement pour être connues. La vérité, donc, est connue par la raison via la méthode

⁴⁴⁵ cf. PLIN. *nat.* 7, 16, 18 *dentes, cum defuere, explanationem omnem adimentes*.

⁴⁴⁶ *ThlL* V/2, 1735,79.

⁴⁴⁷ On note aussi et toujours au figuré dans ce contexte CIC. *off.* 3, 81 *explica atque excute intellegentiam tuam*.

⁴⁴⁸ *ThlL* V/2,1738, 12-16.

⁴⁴⁹ Cette expression renvoie à la théorie de *κατάληψις*, qui nous permet de faire confiance à nos sens et nous était donnée par la nature, CIC. *ac.* 1,42. [...] : *soli credendum esse dicebat. e quo sensibus etiam fidem tribuebat, quod ut supra dixi comprehensio facta sensibus et uera esse illi et fidelis uidebatur* [...] « pour ainsi dire, comme norme et point de départ de la connaissance (*scientia*), à partir de laquelle les conceptions des choses étaient ensuite imprimées dans nos esprits ; à partir de celles-ci à leur tour se trouvent non seulement les points de départ, mais aussi certaines routes plus larges vers le discernement de la raison ». Varro dit qu'Antiochus a expliqué la correction de Zénon de ses prédécesseurs, son introduction de la *katalēpsis* garantissant la fiabilité de nos sens et servant de fondement de la connaissance du monde (BLANK, 2008 : 51).

dialectique dans laquelle la *uerborum explicatio*, à savoir « pourquoi chaque chose a son nom ⁴⁵⁰ », qu'ils ont appelé *etumologia*, avait cours. CIC. *ac.* 1, 32 :

scientiam autem nusquam esse censebant nisi in animi notionibus atque rationibus. qua de causa definitiones rerum probabant et has ad omnia de quibus disceptabatur adhibebant; uerborum etiam explicatio probabatur, id est qua de causa quaeque essent ita nominata, quam etumologian appellabant⁴⁵¹;

2.4.1.2. EDUCTA SUNT

Edūco, -ere signifie « sortir, faire sortir » : CAES. *gall.* 7, 81, 3 *dat ... signum suis Vercingetorix atque ex oppido eduxit*. Au passif, « nasci » surtout pour les animaux et tr. transl. COLVM. 3, 10, 16 *partus uitis uelutaltriciis uberibus eductus*. L'usage en question rapproche celle au réflexif, à savoir « exire, se subtrahere, prodire sim », employé au figuré chez. SEN. *epist.* 79, 10 *ad hanc (virtutem) nos conemur educere*. *Duco* est employé au figuré dans de nombreuses acceptions pour désigner tout ce qui se rapporte à l'idée de « conduire, tirer sans discontinuité ». ἐξάγω ; cf. CHAR. *gramm.* 480, 18 : *Eductus-a-um*, adjectif qui vient du participe passé, a le sens de « altus, eminens ».

2.4.1.3. CONFUSIO UNIUIERSITATIS

Confusio correspond au grec : Gal. *Hip. Epid.* 6.3.1 σύγχυσις ἢ τῶν ὅλων σύγχυσις· terme du Stoïcisme qui implique la dégradation d'un état initial SVF 2,472,13 <Σύγχυσις> δέ ἐστι φθορά τῶν ἐξ ἀρχῆς ποιότητων. En combinaison avec le substantif *uniuersitas*, son sens devient plus explicite. *Uniuersitas* est le substantif dérivé de *uniuersus* : Il est rare⁴⁵² et attesté depuis Cicéron, qui l'a peut-être créé pour traduire ὁλότης⁴⁵³. Le groupe *confusio uniuersi* en tant que *chaos*⁴⁵⁴ est attesté chez AVG. *gen. ad. litt. imperf.* 466, 7 *quoniam materiae adhuc confusio exponitur, quod etiam χάος graece dicitur*, LACT. *inst.* 2, 8, 8 *rerum atque*

⁴⁵⁰ BLANK (2008 : 51).

⁴⁵¹ CIC. *top.* 83 *cum ... quid sit quaeritur, notio explicanda est et proprietates et diuisio et partitio*.

⁴⁵² ERNOUT MEILLET s.v. *uniuersus*.

⁴⁵³ Arist. *Metaph.* 4, 26, 2-3 τὸ δὲ συνεχὲς καὶ πεπερασμένον, ὅταν ἔν τι ἐκ πλείονων ᾗ, ἐνυπαρχόντων μάλιστα μὲν δυνάμει, εἰ δὲ μή, ἐνεργείᾳ. τούτων δ' αὐτῶν μᾶλλον τὰ φύσει ἢ τέχνῃ τοιαῦτα, ὥσπερ καὶ ἐπὶ τοῦ ἐνὸς ἐλέγομεν, ὡς οὐσης τῆς ὁλότητος ἐνόητός τινος. [1024a] ἔτι τοῦ ποσοῦ ἔχοντος δὲ ἀρχὴν καὶ μέσον καὶ ἔσχατον, ὅσων μὲν μὴ ποιεῖ ἢ θέσις διαφορὰν, πᾶν λέγεται, ὅσων δὲ ποιεῖ, ὅλον. Le terme ὁλότης est également manipulé par Sextus dans son dixième livre contre les Physiciens.

⁴⁵⁴ *ThIL* IV 268,17.

elementorum confusio et MART CAP. 6, 599 *diuulsis a confusione primae commixtionis elementis*.

Dans l'ensemble de l'œuvre de Charisius, on trouve neuf occurrences de l'adjectif et du substantif, dont deux (les deux premières) se trouvent dans la préface du chapitre 1,15⁴⁵⁵. Le substantif *uniuersitas* ne fait dans aucune *Ars* objet d'exemple, et apparaît aussi dans l'accusatif *uniuersitatem* chez MACR. *gramm.* v 632,4 et seulement chez Priscien au figuré, apparenté à la *pronuntiatio* : PRISC.*gramm.* III 135,12 *Est praeterea notandum, quod tam nomina infinita quam aduerbia, si generalem habent pronuntiationem colligentem uniuersitatem numerorum, de quibus loquitur. Uniuersus et confusus* répond chez Consentius, dans le traitement des verbes qui *παρεμφαίνονται* (*finita*) et ceux qui sont *απαρέμφατα* (*infinita*), en se référant à la qualité de la *persona*, au *numerus* et au *certum tempus* CONS. *gramm.* v 374,2-3 *infinita est in qua haec uniuersa confusa sunt, ut legere*. On note aussi l'exemple de Diomède concernant la périphrase DIOM. *gramm.* I 460,7-8 : *Periphrasis est numerosior dictio, dictionum in uniuersa rei significatione congregatio*. Néanmoins, le substantif ne fait pas partie de la terminologie grammaticale, ce qui nous incite à chercher des sources externes à la tradition grammaticale.

On a déjà vu comment *rerum natura* en latin peut s'emparer de la notion de l'*uniuersum*, qui correspond au grec *το πᾶν*. Il en va de même pour le terme *uniuersitas* dans des contextes spécifiques, notamment philosophiques. Il apparaît déjà dans la traduction du *Timée* par Cicéron : CIC. *Tim.* 2, 6 : *Atque illum quidem quasi parentem huius uniuersitatis inuenire difficile, et cum iam inuenerit indicare in uulgus nefas.* » ce qui correspond à Pl. *Ti.* 28 C : *Τὸν μὲν οὖν ποιητὴν καὶ πατέρα τοῦδε τοῦ παντός εὐρεῖν τε ἔργον καὶ εὐρόντα εἰς πάντας ἀδύνατον λέγειν*. Même si Platon, Cicéron et Augustin cherchent le *pater ordinis* dans la figure de Jupiter, on comprend que c'est la *ratio*, que *Ζεύς* incarne qui est en question ; AVG. *ord.* 1, 1, 1 : « *Ordinem rerum, Zenobi, cum sequi ac tenere cuique proprium, tum uero uniuersitatis, quo coercetur hic mundus et regitur, uel uidere uel pandere, difficillimum hominibus atque rarissimum est.* L'acte de l'ordination passe, chez Augustin, par un dévoilement. Notre préface en est évocatrice.

⁴⁵⁵ Trois fois on rencontre dans la même page l'expression *ex uniuersis* (300,4 ; 300,20 ; 300,24) qui se réfère aux grammairiens, deux fois (401,17 les deux) l'adjectif sert de glose et sa définition est donnée par rapport à *cunctus*, et une fois (347,9) il est employé comme apposé à *oratio* : *de quibus* (en discutant les temps), *ut breuiter dicam, uniuersa nobis administrabitur oratio*.

2.4.2. À l'instar d'une ordination cosmique

ea (*ratio*) enim quae ad explicandam elocutionem iam⁴⁵⁶ apud sensus nostros educta sunt a confusione uniuersitatis disseminauit et a disparibus paria⁴⁵⁷ coaluit.

2.4.2.1 DISPAR/PAR

Dans le lexique de la discipline grammaticale, l'adjectif « par⁴⁵⁸ » est très fréquent chez les *Grammatici* et révèle de ce qui est « égal » soit en fonction du nombre (VARRO *ling.* 9,3,75), du genre (CASS. *gramm.* VII 205, 9), soit ce qui est identique (cf. DIOM. *gramm.* I 303, 26). A l'encontre, *dispar*, qui signifie « irrégulier, différent » se rencontre, dans tous ses dérivés presque toujours chez Varron⁴⁵⁹ au sens d'*anomalis* et chez Charisius, où il fait écho à ce « débat théorique ». En discutant le *genus fecudum* des mots, à savoir ceux qui sont déclinables, Varron manipule le même *polyptoton* dans *ling.* 8,3 : *Duo enim genera uerborum, unum fecundum, quod declinando multas ex se parit disparilis formas, ut est lego legi legam...* sans référence à la *ratio* mais en conférant le même sens. Cela ne signifie pas absolument que les idées exprimées correspondent forcément aux préceptes de Varron.

Pourtant, il existe d'autres parallèles qui rendent la discussion plus féconde et pertinente pour notre préface. Tout d'abord, en inscrivant la mention dans le contexte de l'histoire des idées, la division en « pairs » et « impairs » renvoie à la catégorisation pythagoricienne des objets, les ἐνάντια dont la paire ἄρτιος – περισσός⁴⁶⁰, précède celle de πέρας - ἄπειρος, comme dans la première partie déjà examinée. Même si cet arrière-fond convient *grosso modo* à la problématique de la préface, il semble constituer un cadre très général, qui circonscrit la pensée antique tout entière. Pour cette raison on a recours, encore une fois, à St. Augustin et à la définition qu'il a donnée du terme *ordo* dans son *de ciuitate Dei*, trente ans après le *de ordine* qu'on a déjà examinée. Dans de *de ciu.* 19, 13, il est arrivé à une abstraction totale de la notion,

⁴⁵⁶ ERNOUT- MEILLET : Se dit du présent « désormais, dès maintenant, déjà, bientôt » (par opposition à *mox*) mais peut s'employer aussi en parlant du passé, comme le fr. « déjà ». Du sens de « au moment où je parle », on est passé à celui de « précisément », puis « en vérité », et *iam* a pu s'ajouter à une affirmation pour la renforcer ; cf. CIC. *Brut.* 18, 70, *pulciora etiam Polycleti et iam plane perfecta.*

⁴⁵⁷ Ce polyptoton évoque SEN. *nat.* 7, 27,4 *Tota haec mundi concordia ex discordibus constat.*

⁴⁵⁸ SCHAD (2007 s.v. *par*).

⁴⁵⁹ La seule exception est l'auteur des *Explanationes in Donatum gramm.* IV 493,33, 546,7 et 551,25, qui se réfère exclusivement à la déclinaison des noms.

⁴⁶⁰ ThLL VII 1517, 72-77 s.v. *mpar* « de numero i.q. περισσός, impair » MAR. VICTORIN. *gramm.* VI 80,8 : *in iambici uersus impabibus locis, quas Graeci περισσὰς χώρας uocant, id est primo, tertio et quinto (en l'opposant à paribus ..., quas ἄρτιους χώρας dicunt).*

loin des rapports qu'il a faits avec Jupiter en donnant une définition positive : *Ordo est parium dispariumque rerum sua cuique loca tribuens dispositio*.

2.4.2.2. ENTRE PHYSIQUE ET GRAMMAIRE

Le principe atomique est une facette essentielle et intégrale de la philosophie naturelle et de la grammaire⁴⁶¹. D'une part, poser un ensemble de nombres premiers ou d'atomes est une démarche intellectuelle valable et particulièrement pertinente pour l'étude du langage. D'autre part, il n'est pas valable de supposer que ces atomes sont en nombre infini, et c'est sur ce point que Varron est en désaccord avec les atomistes⁴⁶². On constate une opposition d'ordre cosmique, où le matériel qui provient de cette *confusio uniuersitatis* est soumis à une ordination par la *ratio*. Plusieurs textes latins, qui sont à peu près toujours d'inspiration stoïcienne ou reflètent des doctrines apparentées, explicitent l'idée que l'univers se compose d'une matière inerte et d'une force, ou d'une cause (comme la *κινούσα αἰτία* aristotélicienne) qui met en mouvement cette matière et l'ordonne, à l'instar de la physique mécaniste, comme dans CIC. *fin.* 1, 18. Cette *uis* s'identifie à la *natura*, à la *mens diuina* qui est la *ratio* stoïcienne. Parallèlement on note SEN. *epist.* 7,65,2

Dicunt ut scis, Stoici nostri duo esse in rerum natura, ex quibus omnia fiant, causam et materiam. Materia iacet iners, res ad omnia parata, cessatura, si nemo moueat. Causa autem, id est ratio, materiam format et quocumque uult uersat, ex illa uaria opera producit.

Dans les œuvres grammaticales, le terme *materia* est peu attesté (on ne relève que deux occurrences) et il ne prend du sens qu'en binôme avec *forma* puisqu'ils forment les *principia prima sola* de VARRO *ling.* 10,11. Le seul auteur qui traite *in extenso* le sujet est Varron, pourtant le passage qui contient sa théorie n'est pas conservée dans les *ms*, puisqu'il nous manque *tria folia* où la théorie est expliquée. Varron établit une distinction entre le contenu d'un mot, qu'il appelle *materia* et sa forme flexionnelle qu'il appelle *figura*. VARRO *ling.* 10,12 : *Quarum ego principia prima duum generum sola arbitror esse, ad quae similitudines exigi oporteat : e quis unum positum in uerborum materia, alterum ut in materiae figura, quae*

⁴⁶¹ MOATTI (2015 : 252).

⁴⁶² TAYLOR (1975 9-10). BLANK (2008 : 55 n. 16) « It is not clear, however, that Democritus actually posited an infinite number of shapes of atoms. Epicurus certainly did not: he said that there were unimaginably many, but not an infinite number of shapes, and he criticised Democritus for failing to limit the size of atoms, which he said would mean that there would have to be some atoms which were visible (Lucretius 2.478 ff.; Epicurus, *Ep. Hdt.* 42-43). Of course, Varro may have failed to distinguish types and tokens here. »

ex declinatione fit. TAYLOR⁴⁶³ déduit que « The surface form or external shape of a word is a matter of sounds or letters, and *figura* means the word's phonological representation ». De manière plus approfondie, lorsqu'il rapporte la *materia* à la *dictio*, GARCEA⁴⁶⁴ remarque :

En reprenant ce binôme d'origine aristotélicienne, l'auteur veut souligner la nécessité de rapprocher deux mots en tant qu'unités lexicales hors contexte et forces de mot à l'intérieur de l'énoncé, où ils subissent des modifications morphologiques en fonction des rapports syntaxiques et sémantiques⁴⁶⁵.

Varro oppose le contenu d'un mot à sa forme flexionnelle. Ainsi le terme *materia* désigne la « masse » ou le « faisceau » de traits grammaticaux ou morphologiques qui servent à distinguer un mot ; c'est la substance grammaticale, la matrice morphologique secrète et sous-jacente d'un mot⁴⁶⁶. Ce qu'on peut cependant constater est que l'explication de ce binôme est donnée par Varron pour renseigner sur l'origine des similitudes, de la *similitudo declinationum* dans *ling. 10, 11 Quarum similitudinum si esset origo recte capta et inde orsa ratio*, afin de *minus erraretur in declinationibus uerborum*, puisque dans notre passage, ce dévoilement conduit à une classification fondée sur le critère des similarités. De même, la *causa* de la classification de ce « matériau phonologique/morpho-syntaxique » est la *ratio*, qui, grâce à sa capacité de distinguer en fonction des similitudes, rapproche le λόγος mathématique et le ανά-λογον. Quant à ce principe d'ordination, il s'agit de l'unification et de la classification des matières.

Revenons au parallèle qu'on a établi avec le *de ordine* de saint Augustin. Pour ce professeur de rhétorique, converti au christianisme, qui a rédigé les *Dialogues philosophiques*, ce dévoilement de l'ordre passe par la parole⁴⁶⁷. Ainsi on passe au métalangage et à l'assimilation de la *Ratio* au λόγος.

GRAMMAIRE

Ces *prima elementa* ordonnés par la *ratio* correspondent, si l'on souhaite faire le lien entre philosophie et grammaire, au premier niveau de l'enseignement du grammairien. AVS.

⁴⁶³ TAYLOR (1975 : 87).

⁴⁶⁴ GARCEA (2005 : 148 n.6).

⁴⁶⁵ En le sens que *materia* se reporte à l'unité lexicale dans sa forme citationnelle et *figura* aux modifications de cette unité en contexte.

⁴⁶⁶ TAYLOR (1975 : 89 et 118).

⁴⁶⁷ Je fais l'économie d'une analyse exhaustive de l'importance de *ratio* chez Augustin, comme HADOT (1984 : 102-112) et l'article de BOUTON-TOUBOULIC (2006).

prof. 10, 35 : *prima elementa* à savoir, les lettres de l'alphabet. Sous ce spectre, il ne faut pas oublier que la première nomination latine de la *grammatica* était *litteratio*⁴⁶⁸. Au niveau de la phonologie, le « chaos » que créent ces éléments constitue la *confusa uox*, la συγκεχυμένη φωνή grecque, la voix inarticulée comme chez DIOM. *gramm.* I 420,13 : *confusa est (uox) irrationalis uel inscriptibilis* et PS. PALAEM. *gramm.* V 537, 20-25

fieret confusio illius nominis cum eo quod est arx arcis, licet sine discretione aliqua specubus et tribubus dicamus ab eo quod est specus et tribus, et ab eo quod est ueru uerubus eodem modo. uersus uero et fluctus et cetera in datiuus et ablatiuus pluralibus i habent ideo, quia haec nomina non turbat similitudinis nomini confusio uel similitudo⁴⁶⁹.

2.4.2.3. DISSEMINARE / COALERE

ERNOUT- MEILLET joint *dissemino* à *seui*, *satum*, *serere* qui signifie semer, planter. *Dissemino*, non attesté avant Cicéron, qui l'emploie au figuré, e. g. joint à *dispergo*. *Planc.* 56. Et PLIN. *nat.* 9,62,6 *inter Ostiensem et Campaniae oram sparsos disseminauit*. Sans doute imité du grec διασπείρω⁴⁷⁰, *dissemino* a remplacé **dissero* pour éviter la confusion avec l'homonyme *dissero* « tresser » de *sero*, *serui*, *sertum*, *serere*, d'où vient *sermo*. Ici la confusion sert à la densité du sens dans une métaphore soudée qui entremêle les deux verbes. Il est rare, usité surtout dans la langue de l'Église. *Seminalis* est, dans la sphère métaphorique, joint au grec σπερματικός. Cette référence lexicale, ainsi que le contexte nous font penser à λόγος σπερματικός⁴⁷¹ stoïcien, à savoir D.L. 7,157,6-7 : Μέρη δὲ ψυχῆς λέγουσιν ὀκτώ, τὰς πέντε αἰσθήσεις καὶ τοὺς ἐν ἡμῖν (*apud sensus nostros*) σπερματικοὺς λόγους καὶ τὸ φωνητικὸν καὶ τὸ λογιστικόν.

Le deuxième terme du binôme, *coalere* vient de l'inchoatif d'*alo*, à savoir *alesco* « se nourrir », d'où « grandir, croître », attesté par VARRO *Cens.* 14, 2, *adulescentes ab alescendo sic nominatos*, et dans le composé *coalesco*, *-is*, *-lui*, *-litum*, est attesté chez Varron et Pline dans des contextes agricoles. Par exemple, PLIN. *nat.* 13,32 : *seritur autem pronum et bina*

⁴⁶⁸ Le terme *litteratio* confère lui-même le grec γραμματιστική. Cf. HADOT (1984 : 109).

⁴⁶⁹ Au niveau du sens : ambiguïté, manque de clarté, comme chez PRISC. *gramm.* II 298,23 : *confusio significationis*.

⁴⁷⁰ HDT.3.13 : διέσπειρε ἡμέας ἄλλην ἄλλη τάξας. Pl. R. 455 D : ὁμοίως διεσπαρμέναι αἱ φύσεις ἐν ἀμφοῖν τοῖν ζώοις (pour l'homme et la femme).

⁴⁷¹ *Materia* est un terme employé aussi pour désigner le contenu naturel et « héréditaire », qui se transfère entre générations. COLVM. 7,3,15 : *Neutra enim aetas ad educandum est idonea, tum etiam quod ex uetere materia nascitur, plerumque congeneratum parentis senium refert, nam uel sterile uel inbecillum est.*

iuxta composita semina super que totidem; quoniam infirma e singulis planta est, quaternae coalescunt et VARRO *ling. 5,6,36 : ager cultus ab eo quod ibi cum terra semina coalescebant, et + ab + inconsitus incultus*. Quintilien emploie aussi le verbe pour désigner les noms composés qui *e duobus quasi corporibus coalescunt* (QVINT. *inst. 5,65*). L'occurrence de ce terme n'est pas étonnante dans une œuvre de Varron qui traite la langue. En revanche, il sied à son style poétique et son goût pour les métaphores. DAM⁴⁷² remarque sur le penchant de Varron :

« Nec mirum, si de naturali sua declinatione disserens ea uocabula, eas similitudes amat Varro, quae de arboribus admonet et animalibus. Etenim nata est analogia 9,3 : 10,69, est propagata 9,62 : 8,1 ; est genus uerborum fecundum, est genus sterile⁴⁷³, quod ex se parit nihil et analogiis caret 8,9 : 10,79 ; habent uerba suas agnationes ac gentilitates 8,4 »

L'image en son entièreté est considérée métalinguistique si on la compare avec la description de la méthode de systématisation que Crassus présente dans CIC. *de orat. 1.42.187–8* :

Omnia fere, quae sunt conclusa nunc artibus, dispersa et dissipata quondam fuerunt⁴⁷⁴; [...] in grammaticis poetarum pertractatio, historiarum cognitio, uerborum interpretatio, pronuntiandi quidam sonus; in hac denique ipsa ratione dicendi excogitare, ornare, disponere, meminisse, agere, ignota quondam omnibus et diffusa late uidebantur. (188) Adhibita est igitur ars quaedam extrinsecus ex alio genere quodam, quod sibi totum philosophi adsumunt, quae rem dissolutam diuulsamque conglutinet et ratione quadam constringeret.

Même s'il se réfère à la jurisprudence, l'attention est centrée sur la méthode rationnelle et la quête d'organisation qui légitimise la science. *Ratio* œuvre à regrouper les idées disparates sous des catégories plus générales, construit de nouveaux concepts, simplifie les usages et les idées : ainsi, en rendant la matière plus ordonnée et rationnelle, elle la rend plus accessible.

2.4.3. Pl. R. 511E2 : καὶ τάξιν αὐτὰ ἀνὰ λόγον : L'iter rationis

Afin d'accéder à un éclaircissement de la phrase que *ratio cum ipsa loquella generata ut hodie nihil de suo analogiae inferat*, qui précède, il est impératif de se pencher sur la *qualitas*

⁴⁷² DAM (1930 : 9).

⁴⁷³ BONNER (2012 : 193) Dans cette division entre *sterile* et *fecundum*, indéclinable et déclinable, Varron propose une forme de classification d'origine grecque et facilement conciliable avec le système alexandrin.

⁴⁷⁴ Cf. AUSSI CIC. *inu. praef., 5 hic* (Gorgias) *infinitam et inmensam huic artificio materiam subicere uidetur*.

de l'*analogia* qui figure ici et de faire le point sur la relation entre la *ratio* l'*analogia*, et ses équivalents grecs. Plus précisément, l'ἀναλογία, est un emprunt direct des Grammairiens grecs aux sciences dures. Aristarque a utilisé différents types de procédures analogiques pour trouver une forme grammaticale particulière ou pour établir l'accentuation ou l'orthographe correcte d'un mot lorsqu'il travaillait sur un texte⁴⁷⁵. Le principe de cette procédure est que l'on peut comparer des formes similaires, en utilisant l'une pour corriger l'autre sur la base de caractéristiques communes. Automatiquement, l'ἀναλογία en tant que mécanisme sert à créer et corriger, à émender un phénomène grammatical particulier, à établir l'accentuation ou l'orthographe correcte d'un mot, en d'autres termes, à introduire des formes correctes sur la base de l'« analogie »⁴⁷⁶.

Le terme ἀναλογία était généralement entendu comme « similitude des rapports » et donc particulièrement adapté pour définir l'analogie géométrique du type $A : B = B : C$, qu'Archytas définit comme suit : « le premier terme a le même rapport avec le second terme que le second terme avec le troisième ». L'analogie des grammairiens alexandrins était en principe celle des mathématiciens. À la suite de la définition fournie dans la *Τέχνη Γραμματική* de Dionysius le Thrace, élève d'Aristarque, qu'on a déjà évoquée, Il expose les six principes de la grammaire⁴⁷⁷, dont le cinquième est l'« ἀναλογίας ἐκλογισμός », le mot ἐκλογισμός étant dérivé de ἐκλογίζομαι. Le sens premier (et habituel) d'ἐκλογίζομαι est « calculer », « compter » alors on parle du « calcul de l'analogie »⁴⁷⁸.

Comment les Latins ont-ils traduit cette conception grecque d'ἀναλογία ? L'équivalent d'ἀναλογίας ἐκλογισμός est le syntagme *ratio analogiae* chez Priscien *gramm.* II 310,18 , et Pompeius v 197,31. *de his rebus, quae positae sunt apud Caesarem, siquid minus fuerit, iam non stabit ratio analogiae*. Néanmoins beaucoup plus tôt Cicéron, encore une fois dans le *Timée*, s'efforça à traduire le terme et nous renseigne à ce sujet : 4,13 *id optime adsequitur quae Graece ἀναλογία, Latine (audendum est enim, quoniam haec primum a nobis nouantur)*

⁴⁷⁵ SCHIRONI (2019 : 476).

⁴⁷⁶ Par exemple (tiré de SCHIRONI 2017 : 477) Sch. Il. 19.97a [Ariston.] : {ἥρη} θῆλυς: ὅτι οὕτως σχηματίζει θῆλυς ὡς πῆχυς· ἀφ' οὗ πίπτει 'θήλεας' (Il. 5.269) ὡς πήχεας. Il existe une analogie en deux, quatre et six termes, dont la complexité augmente au fur et à mesure.

⁴⁷⁷ Cf. CHAR. *gramm.* 149.26–150.2 : *huic* [sc. *analogiae*] *Aristophanes quinque rationes dedit uel, ut alii putant, sex; primo ut eiusdem sint generis de quibus quaeritur, dein casus, tum exitus, quarto numeri syllabarum, item soni. sextum Aristarchus, discipulus eius, illud addidit, ne umquam simplicia compositis aptemus.*

⁴⁷⁸ SCHIRONI (2019 : 486).

comparatio pro portione dici potest. Au premier abord, le groupe *comparatio pro portione* semble redondant. YON remarque⁴⁷⁹ :

Dans le passage en question, il est en effet évident que Cicéron n'a pas voulu écrire *proportione* pour traduire δι' ἀναλογίας [...], il est la traduction dont il se sert ailleurs pour ἀνὰ λόγον [...]. En réalité, il faudrait pouvoir montrer que *comparatio* était susceptible de rendre l'idée de « rapport », ce qui est contestable en partant de l'idée de *comparatio*.

Toute la terminologie grammaticale latine est en principe empruntée à travers le procédé du calque, mais dans ce cas, le calque d'ἀναλογία, *proportio*, était plutôt réservé aux mathématiciens et architectes⁴⁸⁰, le terme *analogia* étant employé par des Grammairiens⁴⁸¹. *Comparatio* a désormais le sens de « comparatif ». Charisius ne se sert guère de *proportio*, même si on trouve ce terme chez Diomède I 348 *analogia apud nos, id est proportio*- et quand il met à côté du mot grec le calque latin, il choisit le terme *proratio*⁴⁸² (470,6) pour le traduire⁴⁸³. Remontons à Varron, pour voir dans quelle mesure les deux termes se rapprochent et s'écartent.

Chez Varron, *ratio* est également employé non au sens le plus technique, mais dans le « sens général de régularité, rapport logique » et se trouve dans plusieurs concepts grammaticaux⁴⁸⁴. La preuve la plus convaincante du lien entre les proportions mathématiques⁴⁸⁵ et grammaticales se trouve chez VARRO *ling.* 10.37 :

quae sit ratio pro portione. a Grece uoca[n]tur ἀνὰ λόγον; ab ἀναλόγῳ dicta ἀναλογία. ex eodem genere quae res inter se aliqua parte dissimiles rationem habent aliquam, si ad eas duas alterae duae res collatae sunt, quae rationem habeant eandem, quod ea [uerba] bina habent eundem λόγον, dicitur utrumque separatim ἀνάλογον, simul collata quattuor ἀναλογα⁴⁸⁶.

⁴⁷⁹ YON (1933 : 261).

⁴⁸⁰ SCHIRONI (2007 : 326-7). Varron l'emploie seulement quand il sous-entend un rapport mathématique sous-jacent à une déclinaison. Il en va de même pour les Grammatici Latini, qui n'emploient *proportio* que quand ils introduisent le terme grec, mais se servent d'*analogia* quand ils parlent de la *declensio*.

⁴⁸¹ YON (1933 : 262).

⁴⁸² AX (2011 : 234) remarque qu'une reprise comme en grec du substantif **proratio* n'est pas possible en latin, donc de nouvelles formations sont nécessaires, comme celle tentée par Cicéron dans le *Timée*. En effet, le texte de Charisius est le seul à transmettre cette traduction (sc. *proratio*) du terme grec ἀναλογία.

⁴⁸³ YON (1933 : 263). SCHIRONI (2007 : 328) La seule fois où il se réfère à la *proportio* (236,8), il fait l'économie d'en expliquer pourquoi.

⁴⁸⁴ SCHIRONI (2007 : 33).

⁴⁸⁵ SCHIRONI (2019 : 487). On reviendra plus bas à l'occasion d'*ordinatio*.

⁴⁸⁶ Texte et trad. SCHIRONI 2019 : 487 « what the relation by proportion is. In Greek this is called ἀνὰ λόγον; and from ἀνάλογον, ἀναλογία is derived. If two things of the same type, though dissimilar in some respects, have some relation to each other and two other things which have the same relation are compared to these two things,

Varro présente clairement l'analogie comme un concept mathématique (ἀνὰ λόγον, λόγος, ἀνάλογον, ἀναλογία) qui permet de découvrir les principes rationnels régissant les langues. VARRO *ling.* 10,38 suivant l'enseignement d'Aristarque souligne que les grammairiens alexandrins appliquent ce type de relation à la langue :

quae ratio in amor amori, eadem in dolor dolori, neque eadem in dolor dolorem, et cum eadem ratio quae est in amor et [amor et] amoris sit in amores et amorum, tamen ea, quod non in ea qua oportet confertur [a] materia, per se solum non efficere non potest analogias propter disparilitatem uoces figurarum [...] ita cum est pro portione⁴⁸⁷, ut eandem habeat rationem, tum denique ea ratio conficit id quod postulat analogia; de qua deinceps dicam.

La *ratio* est à la base de l'*analogia*, comme le démontre ce passage de Varron. Après la définition de l'*analogia* et son rapport à l'ἀνάλογια, l'auteur qualifie de *congenerata*⁴⁸⁸ le groupe ἀνάλογον et ἀνάλογια. Il continue ainsi 10,3,39 : *quare si hominis sustuleris, sodalis sustuleris, si sodalis, sodalitatem* : sic autem si sustuleris λόγον, sustuleris ἀνάλογον ; si id, ἀναλογία. Ainsi, λόγος est d'abord consubstantiel à l'ἀναλογία, et constitue son principe inné.

ANALOGIA(E)

Les opinions des chercheurs s'écartent sur le texte en ce qui concerne la leçon du manuscrit *N analogiae* et la correction de KEIL *analogia*. DE NONNO⁴⁸⁹ adhère à la correction de KEIL en défendant l'idée qu'avec l'*analogia*, nous donnons un sens aux cas où la *ratio* se trouve du côté des formulaires originales de l'analogie (le λόγος soit ἀνὰ λόγον), même si elles ont ensuite été modifiées par l'action de forces telles que la *breuitas* ou la *suauitas*, et en tant que telles sont maintenant entrées dans le champ de la *consuetudo*. En effet, chez la plupart des *Grammatici* de l'Antiquité tardive, l'analogie n'est pas considérée comme un facteur de création linguistique (notamment lexical), au même titre que l'autorité et l'usage qui introduisent de nouveaux mots⁴⁹⁰. A *contrario* URIA⁴⁹¹, il souligne qu'en adoptant la leçon *analogiae* - déjà existante - du manuscrit *N* on met en avant l'argument que, dès qu'ils naissent avec la langue elle-même, les principes analogiques ne sont pas créés ou renouvelés avec le

then, because the two sets have the same λόγος, each of the two is said separately to be ἀνάλογον; and the four taken together are called ἀναλογία ».

⁴⁸⁷ Pour *portio* – *proportio*, voir YON (1933 : 252-270)

⁴⁸⁸ Marius Victorinus, auteur également d'un traité sur la trinité, définit le sens ainsi : MAR. VICTORIN. *adu. Arium* 1B 54,12 *congenerata igitur et consubstantialia ista* rapproche le sens du participe à celui de « consubstantiel / ἐγγενής ».

⁴⁸⁹ DE NONNO (2017 : 226 n. 53).

⁴⁹⁰ SCHENKEVELD (1996, 28 n. 36).

⁴⁹¹ URIA (2009 : 169 n.271).

temps. Il propose qu'on pourrait aussi trouver derrière le *de suo* un « de nouveau » *denuo*. On y reviendra sur ce point à l'occasion de l'évocation d'*analogia* en tant que principe de correction dans 62,20.

2.4.3.1. LE 'DEBAT' ANALOGIE – ANOMALIE

Avant de procéder, il convient de faire une brève mise au point sur le débat entre analogie⁴⁹² – anomalie afin d'éclairer sa base théorique et argumentative, son extension et son influence indubitable. Cette « querelle » plus spécifiquement linguistique a émergé des controverses entre φύσις/θέσις et ἐμπειρία/τέχνη⁴⁹³ traitées *supra*, et est connue plus généralement par son propre ensemble de noms antithétiques *anomalie/analogie*. Selon Varron, c'est Cratès de Mallo, philosophe stoïcien et professeur de Panaetius, qui l'aurait développée de la façon suivante : D'une part, l'observation précise des faits d'usage linguistique courant montre qu'il n'y a en principe aucune régularité de structure en grec, et surtout pas dans sa morphologie - la seule façon de savoir quelle forme est correcte est d'observer quelle forme est utilisée. Cette position est parfois même portée à inclure l'affirmation qu'il n'existe aucune règle applicable à l'étude du grec, et que tous les phénomènes linguistiques apparemment réguliers sont le fruit du hasard⁴⁹⁴. L'« anomalie », donc, privilégie l'usage oral pour déterminer les formes controversées⁴⁹⁵. D'autre part, Les Analogistes alexandrins insistaient sur le fait que tous les mots grecs suivent des schémas flexionnels réguliers et prédictibles et que toutes les formes qui ne s'y conforment pas, ou formes irrégulières, doivent être purifiées par la *ratio* de la Grammaire et du grammairien.

FEHLING (1956) et BLANK (1994, 1998, 2005) ont suffisamment démontré que cette forte opposition (VARRO *ling.* 8,93 : *de eo Graeci Latiniq. libros fecerunt multos*) n'a jamais existé au niveau de l'intensité de deux positions frontalement opposées, mais révèle deux tendances différentes et est principalement due à Varron et à son traitement dans les livres 8-10 du *De Lingua Latina*. Les positions d'Aristarque et de Cratès reflètent peut-être davantage

⁴⁹² Pour une bibliographie générale sur le sujet, voir SCHIRONI (2018 : 475 n.3). VARRO *ling.* 8,9 : *quod utraque declinatione alia fiunt similia, alia dissimilia, de eo Graeci Latiniq. libros fecerunt multos, partim cum alii putarent in loquendo ea uerba sequi oportere, quae ab similibus similiter essent declinata, quas appellarunt analogias, alii cum id neglegendum putarent ac potius sequendam dissimilitudinem, quae in consuetudine est, quam uocarunt anomalian* [...].

⁴⁹³ Pour l'héritage philosophique de ce débat, voir LALLOT (1998a : 38-39) et notamment l'introduction de BLANK (1998).

⁴⁹⁴ BLANK (1994 : 151).

⁴⁹⁵ SCHIRONI (2018 : 475).

un débat sur les critères et les limites de l'analogie que deux conceptions opposées du langage⁴⁹⁶. Varron conçoit bien ce dynamisme inné et « compensatoire ». VARRO *ling.* 9,1,2 : *neque anomalia neque analogia est repudianda, nisi si non est homo ex anima, quod est [homo ex anima quod est] ex corpore et anima*. Néanmoins il a légué ce « débat » à la postérité, comme dans S.E. M. 1, 176-77

ἤδη δὲ τοῦ ἑλληνισμοῦ δύο εἰσὶ διαφοραί· ὃς μὲν γάρ ἐστι κεχωρισμένος τῆς κοινῆς ἡμῶν συνηθείας καὶ κατὰ γραμματικὴν ἀναλογίαν δοκεῖ προκόπτειν, ὃς δὲ κατὰ τὴν ἐκάστου τῶν Ἑλλήνων συνήθειαν ἐκ παραπλάσμοῦ καὶ τῆς [177] ἐν ταῖς ὁμιλίαις παρατηρήσεως ἀναγόμενος.

2.4.3.2. ANOMALIA

Ce qui est à comprendre en amont est que la conception de Varron autour de l'anomalie grecque était manipulée⁴⁹⁷ dans un exercice mental de « utramque partem » dont les sources sont probablement sceptiques et épicuriennes⁴⁹⁸. Plus exactement, les grammairiens alexandrins identifiaient dans leurs traités sur la langue les règles d'inflexion ainsi que les formes dérivées de l'usage oral ou les formes aberrantes. Cependant, le respect de l'usage oral dans ce dernier cas n'était pas qualifié d'« anomalie », qui n'a jamais été un terme technique de la grammaire ancienne. Au contraire, et surtout à l'époque romaine, les grammairiens utilisaient le terme « pathologie » pour rendre compte et expliquer les formes irrégulières⁴⁹⁹. Chrysippe, en parlant de l'anomalie, se réfère à des situations où les mots ne correspondent plus à leur signification ou à leurs fonctions logiques⁵⁰⁰, comme c'est le cas de l'utilisation de mots

⁴⁹⁶ PAGANI (2015 : §3.3)

⁴⁹⁷ On suit BLANK (1994 : 152-3).

⁴⁹⁸ Sur l'hypothèse des sources sceptiques et épicuriennes de l'œuvre varronienne voir BLANK (2005).

⁴⁹⁹ BLANK (2008 : 57-58). L'altération se produit par la perte ou l'ajout de lettres, leur transposition ou leur changement, l'allongement ou le raccourcissement des syllabes, et l'ajout ou la perte de syllabes. Ce quadruple schéma d'altération des mots était en effet un cadre pratique pour expliquer les changements que l'on devait trouver entre un étymon présumé et un mot en usage. SCHIRONI (2018 : 476). Le terme « anomalie » apparaît dans un traité de Chrysippe, « Περὶ τῆς κατὰ τὰς λέξεις ἀνωμαλίας πρὸς Δίωνα » (D.L. 7,192= SVF II fr.14). Le terme ἀνωμαλία en revanche indique l'inconsistance qui se produit parfois entre le signifié et le signifiant. cf. VARRO *ling.* 9,1. Voir LALLOT, Jean (1995), « Analogie et Pathologie dans la grammaire Alexandrine », *Lalies* 15, 109-123 ; EBBESEN (2019 : 8) qui évoque le commentaire de Simplicius sur les Catégories d'Aristote (fr. 100 Z Bas = SVF 2, 177).

⁵⁰⁰ Varron néanmoins transmet une théorie de l'anomalie (traduite *inaequalitas*) attribuée à Chrysippe qui correspond à sa vision dans *ling.* 9,1 : Chrysippus de *inaequabilitate* cum scribit *sermonis*, propositum habet ostendere *similes res dissimilibus uerbis et dissimiles similibus esse uocabulis notatas*...EBBESEN (2019 : 8) « (Varron) instead of saying that the bearer of the unevenness is *sermo*, it attributes it to our old acquaintance *συνήθεια*. Now, Varro's de *inaequabilitate* ... *sermonis* may have been meant as a translation of the title of Chrysippus' work, which Diogenes Laertius gives as *Περὶ τῆς κατὰ τὰς λέξεις ἀνωμαλίας*, and the introduction of

privatifs pour exprimer un fait positif (par exemple, le mot ἀθάνατος, SVF II, 52,4). Cette anomalie est d'ordre sémantique, puisqu'elle implique qu'il doit y avoir une relation directe entre la forme et le sens d'un mot ou d'un énoncé. En revanche, il semble qu'en latin, probablement à cause de la médiation de Varron, la notion ait subi une évolution et un changement profonds. Il est évident que Pompée, dans son commentaire de l'*Ars Donatii* du v^e siècle, conçoit l'anomalie en termes de conformité ou non aux règles du système rationnel et des critères de correction de la langue latine POMP. *gramm.* V 165,34 : *idcirco, quoniam recesserunt a ratione Latinitatis anomala sunt*.

En premier lieu, le débat affronte un paradoxe philosophique lié à la nature de la langue. L'existence de formes irrégulières correctes et qui ne se justifient que par le fait qu'on les emploie. Par conséquent, si la règle est conforme à l'usage, elle est inutile ; si elle est contraire à l'usage, elle est erronée. En réalité, la langue est un produit social qui ne s'assujettit pas aux décrets arbitraires. En même temps, le débat se complexifie à cause de l'incompatibilité des *officia* du grammairien. Si l'on prend en considération la pratique de l'*enarratio*, l'explication des textes canoniques, elle permet d'admettre des barbarismes sous le nom des méta-plasmes, dès qu'elles sont produites en toute connaissance de cause par les poètes. Par conséquent, la notion de la normativité du *recte loquendi scribendique* est incompatible à l'*enarratio* et au fond les *officia* se contredisent⁵⁰¹. En effet, il n'y a pas de solution fixe. Troublés par la multiplicité de leurs propres critères, les grammairiens eux-mêmes se sont mis à hésiter, et le résultat est que la grammaire est toute encombrée de questions. L'impossibilité de faire coexister les critères synchroniques et diachroniques a conduit finalement à un « analogisme » modéré et tempéré par l'*usus*.

En d'autres termes, ce débat constitue une véritable *quaestio* qui, une fois posée, n'est plus jamais résolue⁵⁰². Aujourd'hui, cependant, il semble que le débat, s'il y en a eu un, ait été plutôt philosophique que grammatical. Il s'agissait d'une simple opposition théorique entre deux façons de concevoir la norme. Bien plus intéressant que la réalité historique de cette querelle est en effet l'enjeu que pose ce débat : comment établir la règle ? à partir des usages qu'on fait (ou qu'on a fait de la langue) ? ou à partir de la logique interne à la langue (*ratio*) ? Faut-il plutôt suivre des règles fondées sur le système de la langue ou bien l'usage commun

συνήθεια could be Simplicius' or his source's (perhaps Porphyry or Iamblichus) way of twisting the title, but another passage in Simplicius' commentary that deals with the unevenness of usage refers to Chrysippus' *Περὶ στερητικῶν*, and there are five more references to that work ».

⁵⁰¹ DESBORDES (2007 : 101). SACERD. *gramm.* VI 450 et SERV. *gramm.* IV 440, 5.

⁵⁰² DESBORDES (2007 : 100).

suffit-il à discerner ce qui est correct ? L'anti-analogiste représente une attaque empiriste contre la *tekhnê* grammaticale, comparable (et apparentée) à l'attaque beaucoup plus large contre la *tekhnê* donnée par Sextus Empiricus. Le but d'un tel argument n'est pas de montrer que la grammaire n'existe pas, mais que le langage, comme toute autre forme d'habileté intellectuelle, est régi par *consuetudo*, et non par *ars*, et que n'importe qui peut parler de manière compréhensible par simple observation, sans étude détaillée et sans exiger un grand principe de formation analogique des mots. Ce n'était pas un problème pour les grammairiens : Cratès, le Stoïcien de Pergame, et Aristarque, le philologue d'Alexandrie, pouvaient avoir des divergences sur le rôle de l'analogie et sur la manière de déterminer où ou comment la reconnaître (ou l'employer), mais leurs différences se situent sur le plan du degré⁵⁰³, non du genre.

For philosophers, it mattered whether grammar, or any other such area of study, was a *tekhnê* or an *empeiria*, the product of *ars* or *consuetudo*; for a practicing philologist, it was relatively unimportant⁵⁰⁴.

Ce qui était important, en revanche, était l'établissement d'une définition et d'une hiérarchie respective des critères qui correspond à la réalité, en permettant d'établir ce qui est proprement latin dans la langue latine.

2.4.3.3. DEFLECTIONIS REGULA / ARGUMENTO SIMILIIUM

D'un contexte clairement philosophique on passe presque brusquement à des pensées d'ordre grammatical⁵⁰⁵. L'efficacité de la méthode rationnelle du grammairien est mise à l'épreuve quand elle s'affronte aux cas qui semblent échapper à la règle. Rigoureusement parlant, le participe *defectus* a le sens de « manquant de » et « qui manque, qui fait défaut ». Le substantif *defectus*, « abandon de position, défection, manque », dans la langue de la grammaire, traduit à la fois *ἐκλειψις* et *ἐλλειψις*⁵⁰⁶. Le deuxième sens de *defectio* est « the characteristic of being irregular, defective ». Le terme est moins fréquent que *defectus* et

⁵⁰³ GARCEA (2017 : 9) « Tali difficoltà hanno indotto a dissociare i nomi delle due autorità citate da Varrone dalla polemica che dovette svilupparsi quando l'analogia come criterio della *διόρθωσις* poetica fu generalizzata nel quadro di una dottrina grammaticale normativa, al momento della costituzione dei paradigmi flessivi. Per quanto riguarda Aristarco e Cratete, gli scolii omerici che li citano sembrano piuttosto alludere a divergenze di dettaglio, su punti specifici e isolati, nel quadro di un lavoro condotto con i medesimi strumenti. »

⁵⁰⁴ ZETZEL (2018 : 42).

⁵⁰⁵ Pareillement PS. PALAEM. *gramm.* v 533, 19 *parem regulam... similiter disparem regula habent.*

⁵⁰⁶ SCHAD (2007 : s.v. *defectus*).

s'applique notamment aux verbes (*uerba defectiua*) et aux noms⁵⁰⁷. Ici le sens semble conférer une qualité plus générale que technique. Le sens du passage est que «exceptions themselves are never really isolated but follow a pattern which makes them, in some sense [likewise] “regular”⁵⁰⁸» cf. la traduction de SCHENKEVELD⁵⁰⁹ « [...] the rule about defectiveness is proved to be right by the evidence of similar cases».

Revenons aux outils des grammairiens, l'analogie, composant prépondérant de la *ratio* en tant qu'outil par excellence de l'établissement des formes, permet, par comparaison méthodique des items jugés comparables⁵¹⁰, de trancher les cas anomaux /défectifs (*dissimilitudinem*) par référence aux régularités repérées : VARRO *ling.* 10, 2,3 *Minimum ex duobus constat omne simile, quin alicuius sit simile, item nihil dicitur dissimile, quin addatur quouis sit dissimile*. Le point ultime d'Apollonius Dyscole est que la cause de l'irrégularité n'est plus une menace pour la règle, puisqu'elle suit elle-même une règle. C'est donc la connaissance de la règle qui donne au système analogique/rationnel sa continuité sans faille, lui permettant de déduire la forme correcte de tout phénomène linguistique. Toutes les violations apparentes de ces règles peuvent être expliquées comme le résultat de corruptions régulières et codifiables. Cette vision de l'irrégulier comme corruptions traçables du régulier appartient à la méthode de la « pathologie », selon laquelle les exceptions apparentes aux règles linguistiques sont elles-mêmes faites pour prouver les règles⁵¹¹. BLANK⁵¹² explique le processus ainsi :

The point of the procedure is to save the basic orderliness of syntax by showing that whatever appears disorderly can be derived in rational fashion from the orderly.

Ce point de vue de l'ars de la grammaire alexandrine se résume à la formule « Analogie Restreinte + Pathologie = Analogie Généralisée⁵¹³ ». Selon Apollonius, cette théorie compacte, ce projet totalitaire de la langue, est capable de rendre compte des formes centrales et marginales : *Synt.* 52,2 [...] φαίνεται ὅτι ἡ τοῦ λόγου συνέχεια τὸ ἐν κακίᾳ εἰρημένον παρατρέψει. En effet, les règles sont censées tout couvrir, les exceptions sont notées comme telles. Or, dans l'œuvre d'Hérodien *Περὶ μονήρους λέξεως*, cette rhétorique est inversée : la

⁵⁰⁷ Pour les noms «specifically of the occasional singular use of nouns which usually occur only in the plural», voir POMP. *gramm.* v 167,17 *haec ipsa defectiua usurpantur aliquando*.

⁵⁰⁸ SCHENKEVELD (1998: 451).

⁵⁰⁹ SCHENKEVELD (1996: 19).

⁵¹⁰ LALLOT (1998a : 25).

⁵¹¹ BLANK (1994 : 160).

⁵¹² BLANK (1982 : 45).

⁵¹³ LALLOT (1994 : 111).

règle concerne la singularité comme le montre la règle suivante Hdn. 929.6f. Παίζω· οὐδὲν εἰς ζω λῆγον ῥῆμα ἔχει πρὸ τέλους τὴν αἰ δίφθογγον ἐκφωνουμένην, ἀλλὰ μόνον τὸ παίζω⁵¹⁴.

C'est sans doute le projet envisagé, dans toute sa complexité, Hérodién Hdn. 909.12ff⁵¹⁵, un texte qui constitue un *comparandum* important pour notre passage en termes de style et de contenu⁵¹⁶. Varron n'est pas le seul à avoir un goût pour les métaphores vives, comme l'*analogia* personnifiée qui figure dans son œuvre *Περὶ μονήρους λέξεως* du II^e siècle de notre ère : Hdn. 2,18-3,11⁵¹⁷

Τῶν μέντοι μὴ πληθουσῶν λέξεων, ἀλλὰ σπανίως ὀρωμένων [...] ἐλεγχον ἀπεργάζεται ἡ ἀναλογία, οὐκ ἀποδοκιμάζουσα τὸ χρῆσθαι, ἀλλὰ σημειομένη τὸ σπάνιον· εἴ γε εἴσεται τὰς παρὰ τοῖς Ἑλλήσι λέξεις πῃ μὲν καθ' ὁμοιότητα ἐν πλήθει ἐκφερομένας ποικίλας καθεστώσας ἢ σπανίους ἢ πάσης λέξεως Ἑλληνικῆς πρόνοιαν ποιοῦσα ἀναλογία καὶ ὥσπερ εἰ ἐν δικτύῳ συνέχουσα τὸ πολυσχιδὲς τῆς τῶν ἀνθρώπων γλώσσης φθέγμα⁵¹⁸ τῇ τέχνῃ, κατορθοῦν ἐπιχειροῦσα τὰς τῶν ληγόντων στοιχείων φύσεις καὶ τῶν παραληγόντων ἢ ἀρχομένων τὰ τε σπάνια καὶ δαυιλῇ ἐν συντόμῳ παραδιδούσα.

Le travail de grammairien ressemble à celui de la *ratio* ordinatrice déjà évoquée, et trouve un parallèle littéraire dans le Jupiter-λόγος de l'hymne de Cléanthe 2, 12-13,18-21 dans lequel l'image traditionnelle de Jupiter acquiert des caractéristiques stoïques⁵¹⁹.

ὃ σὺ κατευθύνεις κοινὸν λόγον, ὃς διὰ πάντων
φοιτᾷ [...]

ἀλλὰ σὺ καὶ τὰ περισσὰ ἐπίστασαι ἄρτια θεῖναι,
καὶ κοσμεῖν τᾶκοσμα, καὶ οὐ φίλα σοὶ φίλα ἐστίν.

⁵¹⁴ SLUITER (2011 : 307) « Paizô ('to play'): no verb ending in -zô has the diphthong -ai fully pronounced in the penultimate syllable, but only paizô does. [...] The 'exception' is the focus of the message and it is integrated into the formulation of the rule in a positive way ».

⁵¹⁵ Texte et traduction tirés de SLUITER (2011 : 300) : « However, those words which are not part of a group but are a rare sight [...] analogy tests, without disqualifying their use, but (simply) marking the rareness. For analogy, which exercises forethought over all Greek words and with her art (τῇ τέχνῃ) keeps together as if in a net the utterances of human speech, split in many ways as they are (πολυσχιδές), will be well aware that the great variety of words in use with the Greeks sometimes belong in groups that are based on similarities or they are rare. Analogy tries to straighten out the nature of letters in word-final position, the penultimate ones or the ones at the beginning, and it gives a concise overview of what is rare and what is plentiful. »

⁵¹⁶ Pour l'analyse, je suis SLUITER (2011), LALLOT (1994), et la dissertation de PAPAZETI (2008).

⁵¹⁷ L'énumération est faite conformément à l'édition critique de PAPAZETI (2008).

⁵¹⁸ Cf. la définition de Denys le Thrace 309.9: τί ἐστὶν ἀναλογία; ἢ τῶν ὁμοίων παράθεσις, δι' ἧς συνίστανται οἱ τῶν ὀνομάτων καὶ ῥημάτων κανόνες. Ἄλλως ἢ τὸ πολυσχιδὲς τῶν ἀνθρώπων φθέγμα συντόμως παραδιδούσα.

⁵¹⁹ Cf. Zeno. Eleat., *Phys.* 162 SVF 1, 42.35-43.5 = D. L. 7.88 : ὁ νόμος ὁ κοινός, ὅσπερ ἐστὶν ὁ ὀρθός λόγος, διὰ πάντων ἐρχόμενος ὁ αὐτός ὢν τῷ Δίῃ, κατηγεμόνι τούτῳ τῆς τῶν ὄντων διοικήσεως ὄντι.

ὥδε γὰρ εἰς ἓν πάντα συνήρμοκας ἐσθλὰ κακοῖσιν, 20
 ὥσθ' ἓνα γίγνεσθαι πάντων λόγον αἰὲν ἐόντα⁵²⁰ [...]

Cette *Ratio* « ordinatrice » réside dans l'esprit des hommes et se manifeste à travers la *doctrina*⁵²¹. La fonction de la *doctrina*, comme l'exprime Aquila Romanus, est de mettre à la disposition de l'homme ces compétences qui se manifestent parfois spontanément mais de manière désordonnée⁵²². This way, «the diacronic dialectic ars/natura may be seen synchronically»⁵²³ :

§17 *Omnia enim fere, quae praeceptis continentur, ab ingeniosis hominibus et in dicendo se exercentibus fiunt, sed casu quodam magis quam scientia. Ideoque doctrina et animaduersio adhibenda est, ut ea, quae interdum sine ratione nobis occurrunt, semper in nostra potestate sint, et quotiens res postulauerit, a nobis ex praeparato adhibeantur.*

En d'autres termes, l'art donne à l'homme un contrôle ferme et réel sur les potentialités de la nature humaine. La relation entre les deux n'est ni linéaire ni simple. *Ratio*, en dernier lieu, est la κινουῦσα ἀρχή et αἰτία, qui dirige l'action du grammairien à travers le λόγος dans toutes ses acceptions. BARATIN⁵²⁴

« Et précisément, de même qu'il faut pour la langue [...], il faut dans la physique une sorte de premier moteur qui assure la relation initiale et par là garantit l'unité du monde. C'est la Raison : puisque le monde est un ensemble clos de relations, tout se tient, le monde est cohérent. [...] Il faut souligner que l'ensemble de cette conception est contenu dans la constatation que tout mot est ambigu. Dès lors, en effet, que le sens n'apparaît que dans l'énoncé, et que l'énoncé est une mise en relation, on ne pense que des relations. C'est donc à partir de cette réflexion sur l'ambiguïté des mots que l'analyse s'organise. »

2.4.4. Bilan

⁵²⁰ But you know how to make things crooked straight, and to order things disorderly. You love things unloved. For you have so welded into one all things good and bad and they all share a single everlasting reason » trad. LONG – SEDLEY (1987 : 326).

⁵²¹ Cf. MOATTI (2015 : 227-270).

⁵²² UHLFELDER (1966 : 586).

⁵²³ LAUSBERG §41.

⁵²⁴ BARATIN (1982 : 17).

Enfin, la conception de l'*ars grammatica* envisagée par notre préface se rapproche de celle donnée par des scholiastes⁵²⁵ de Denys le Thrace. Ces derniers divisent les *artes* en trois catégories 162, 9-13⁵²⁶ :

αἱ μὲν γάρ εἰσι λογικαί, αἱ δὲ πρακτικαί, αἱ δὲ μικταί καὶ λογικαί μὲν λέγονται, ὅσαι λόγῳ μόνῳ κατορθοῦνται⁵²⁷, ὡς ἀστρονομία καὶ γεωμετρία. πρακτικοὶ δέ, ὅσαι πράξει, ὡς ἡ τεκτονικὴ καὶ ἡ σκυτοτομικὴ. μικταὶ δέ, ὅσαι μετέχουσι λόγου καὶ πράξεως, ὡς ἡ γραμματικὴ καὶ < ἡ > Ἰατρικὴ. Κατὰ πόσους τρόπους διαφέρει τέχνη ἐπιστήμης ; Κατὰ δύο, κατὰ τὸ καθολικώτερον καὶ μερικώτερον, καὶ <κατὰ τό> πταιστόν καὶ ἀπταιστον. <προσῆκει δὲ τῷ μὲν καθολικῇ> τὸ ἀπταιστον>, τῷ δὲ μερικῇ τὸ πταιστόν⁵²⁸.

La grammaire est une *ars*, une τέχνη - plus qu'une simple pratique privée de rationalité (ἄλογος τριβή), mais moins qu'une véritable science (ἐπιστήμη/scientia), car elle devrait alors être un « habitus rationnel inébranlable » (ἐξίς αμετάπτωτος λογική 112,35). Pour les scholiastes qui apportent cette réponse, dire que la grammaire est une τέχνη, c'est lui

⁵²⁵ Sur eux voir. LALLOT (1998 : 32-36).

⁵²⁶ Pour le texte Alfred Hilgard, ed. *Scholia in Dionysii Thracis Artem grammaticam*. Grammatici graeci, vol. 1.3. Leipzig: Teubner, 1901.

⁵²⁷ HADOT (1984 : 197) Il s'agit de la catégorie qu'Ammonius, expliquant comment la philosophie peut être définie comme la science des sciences et l'art des arts, précise que les sciences se rapportent à des objets qui sont toujours identiques à eux-mêmes ; c'est le cas, nous dit-il, de l'astronomie, de la géométrie, de l'arithmétique, tandis que les arts se rapportent à des objets changeants et considérés dans ce qui arrive « le plus souvent ». Et dans les exemples qui suivent, Ammonius énumère la médecine, la rhétorique, la grammaire considérées comme des arts « rationnels » (λογικαί) opposés aux arts « manuels » (βάνανσοι). Les λογικαί [...] ont affaire avec le devenir et l'incertitude des choses humaines. Comme Aristote le corrobore, Arist. *EN*. 6,3, 1139^b 20-21 ὁ ἐπιστάμεθα, μηδ' ἐνδέχεται ἄλλως ἔχειν.

⁵²⁸ À la fin du 1^{er} siècle de notre ère, dans son ouvrage sur les *progymnasmata*, Aelius Theon procède à la même division pour l'exercice des *chriai*. §602 : Τῆς δὲ χρειᾶς τὰ ἀνωτάτω γένη τρία αἱ μὲν γάρ εἰσι λογικαί, αἱ δὲ πρακτικαί, αἱ δὲ μικταί. De plus, sa définition du troisième genre - celui des *chriai* « mixtes » - reprend presque *uerbum de uerbo* la définition des scholiastes des sciences « mixtes ». §206 : μικταὶ δὲ εἰσιν ὅσαι τοῦ μὲν λογικοῦ καὶ τοῦ πρακτικοῦ κοινωνοῦσιν, ἐν δὲ τῷ πρακτικῷ τὸ κῦρος ἔχουσιν, les deux premiers exemples même étant le peu de la vie humaine et les bornes de la terre, comme dans les *topoi* manipulés dans notre préface. §206 : οἷον Πυθαγόρας ὁ φιλόσοφος ἐρωτηθεὶς πόσος ἐστὶν ὁ τῶν ἀνθρώπων βίος, ἀναβὰς ἐπὶ τὸ δωμάτιον παρέκυσεν ὀλίγον, δηλῶν διὰ τοῦτου τὴν βραχύτητα. καὶ ἔτι Λάκων ἐρομένου τινὸς αὐτὸν ποῦ τοὺς ὅρους τῆς γῆς ἔχουσι Λακεδαιμόνιοι, ἔδειξε τὸ δόρυ. Etant donné que les *chriai* et les *sententiae* faisaient partie du cursus du grammairien (cf. QVINT. *inst.* 1,9,1-3), et que notre préface est extrêmement élaborée, employant presque tous les tropes de la *chria* (Τὰ μὲν οὖν εἶδη τῶν χρειῶν ταῦτά ἐστι· προφέρονται δὲ αἱ μὲν γνωμολογικῶς, αἱ δὲ ἀποδεικτικῶς, αἱ δὲ κατὰ χαριεντισμόν, αἱ δὲ κατὰ συλλογισμόν, αἱ δὲ κατὰ ἐνθύμημα, αἱ δὲ κατὰ παράδειγμα, αἱ δὲ κατ'εὐχήν, αἱ δὲ συμβολικῶς, αἱ δὲ τροπικῶς, αἱ δὲ κατὰ ἀμφιβολίαν, αἱ δὲ κατὰ μετὰληψιν, αἱ δὲ συνεζευγμένως ἐξ οἷων δήποτε τῶν προειρημένων τρόπων συγκεῖνται), peut-on envisager la probabilité que cette préface soit une élaboration rhétorique ? Il s'agit d'une proposition radicale, au moins pour sa totalité, dont on peut néanmoins garder l'influence profonde des exercices rhétoriques préparatoires. Le texte d'Aelius Theon est extrait du site Scaife Viewer Interface <https://scaife.perseus.org/reader/urn:cts:greekLit:tlg0607.tlg001.1st1K-grc1:1-5/> publié par Harvard College Library, ayant comme identifiant CRS URN urn: cts: greekLit: tlg0607.tlg001.1st1K-grc1: 1-5.

reconnaître une composante rationnelle (οὐκ ἄλογος ἐστὶν 167,9), tout en admettant que sa capacité de rationalisation n'est pas illimitée : 163,1 car elle n'est pas infallible (*perfecta* /ἀπταιστος) : sur bien des points, elle apparaît imparfaite du fait que, souvent incapable de corriger (κατορθοῦν), elle tolère les irrégularités (ἐν τοῖς σεσημειωμένοις ἔαν 163,1 / *adiECTIONIBUS subinde tuta non esse patimur*). Ce type de commentaire analytique nous montre, d'une part, combien la question de la rationalité de la grammaire était présente à l'esprit des commentateurs de la tradition alexandrine, et, d'autre part, comment ces scholiastes tardifs, grammairiens eux-mêmes, étaient capables d'apprécier avec lucidité les limites de leur savoir en faisant preuve d'une « modestie éclairée » (cf. la discussion sur *contenti simus* de la première partie)⁵²⁹.

2.5. « *Leges Latinitatis* » : les critères de correction linguistique

2.5.1. *Latinus sermo* / *Latinitas* : le système référentiel du chapitre 1,15.

Dans le passage en question, *Latinitas* alterne avec l'expression *sermo Latinus*, qui traduit le même principe du latin correct. *Sermo Latinus* varie pour des raisons stylistiques avec *lingua Latina*, même si *sermo* et *lingua* ne sont pas tout à fait synonymes. Beaucoup plus tardive que *lingua Latina* – l'expression *sermo Latinus* apparaît pour la première fois chez CIC. *de orat.* 2.28 *non solum nos Latini sermonis, sed etiam Graeci ipsi solent suae linguae subtilitatem elegantiamque concedere*, et elle revêt souvent une valeur normative⁵³⁰.

À côté de l'usage normal de *sermo*, il existe une acception technique de ce nom, fréquente dans la langue de la grammaire et de la rhétorique : le latin correct. SUET. *Ter.* 7 : *Tu quoque, tu in summis, o dimidiate Menander/ poneris et merito, puri sermonis amator*. Compte tenu de la date que l'on doit supposer pour ce poème de César Strabon, il s'agit du premier témoignage de *sermo* ayant une valeur linguistique technique, car il est clair qu'ici le sens exige une traduction de « pure expression linguistique »⁵³¹. Dans le contexte de la grammaire, pour l'histoire du mot, on peut remonter jusqu'à la *Rhetorica ad Herennium* qui contient la référence la plus récente de ce terme, où *latinitas* et *explanatio* « latinité et clarté » sont conçus comme les deux constituants d'*elegantia*, la vertu rhétorique de style. L'auteur élabore sur la notion

⁵²⁹ LALLOT (1998b : 398-41).

⁵³⁰ ROCHETTE (2009 : 33).

⁵³¹ DIAZ Y DIAZ (1960 : 88).

ainsi : §4,17 *quae sermonem purum conseruat, ab omni uitio remotum. Vitia in sermone, quo minus is Latinus sit, duo possunt esse : soloecismus et barbarismus*⁵³².

Latinitas, qui n'est pas fréquent dans la langue classique, du moins dans son acception linguistique, a une valeur méliorative et normative. La correction est donc une spécialité du grammairien, relevant d'une propédeutique subalterne, laissée à la *puerilis doctrina*. Avoir la correction en charge donne sa raison d'être à la grammaire comme science de la langue latine et non plus seulement comme science des textes latins. Vue par la grammaire, à travers une réflexion sur l'*hellenismos*⁵³³, l'étude de cette « première qualité » du discours consiste à trouver, comme DESBORDES⁵³⁴ le remarque :

[...] ce qu'il y a de proprement grec dans le grec, ce qui fonde l'espace d'intercompréhension, indépendamment des temps, lieu, occasions, et personnes ; c'est mettre au jour les propriétés communes et invariables, le système de la langue, en non plus enquêter au cas par cas sur des occurrences de discours.

Néanmoins, il est important de mettre l'accent sur l'absence d'un système économique et exhaustif des règles simples qui servait de calque à cette notion. En revanche, l'adaptation de la *Latinitas* se fait à partir du système bien développé par les philologues alexandrins du grec littéraire et « correct », essentiellement textuel. Ce modèle figé qui privilégie l'unique forme correcte crée des limitations considérables, dans la mesure où il a peine à accepter et à introduire toute forme jugée comme déviante de la norme. Ainsi, le binôme usage - règle se met en contradiction constante, la règle étant privilégiée par le conservatisme des grammairiens contre les « fautes »⁵³⁵. Les catégories techniques mises au point pour le grec se sont avérées

⁵³² ZETZEL (2018 : 83). Même si le terme est étroitement lié à la théorie rhétorique, *Latinitas* se trouve au seuil entre rhétorique et grammaire, puisque pour l'auteur de *Rhetorica ad Herrenium*, la première se contente de mentionner la notion de correction, mais renvoie désormais à la grammaire. Pour plus de détails, lire BARATIN - DESBORDES (1987 : 54).

⁵³³ GREBE (2001 : 135 n.1). Les réflexions linguistiques commencent avec le dialogue *Cratyle* de Platon où les noms corrects (ὀρθότης τῶν ὀνομάτων) sont analysés. Cratyle est convaincu de la justesse naturelle des noms, tandis qu'Hermogène affirme que les choses peuvent être nommées arbitrairement. Le terme ἐλληνίζειν apparaît pour la première fois dans le *Ménon* de Platon, où il signifie « parler grec » (*Ménon* 82B4). L'usage terminologique du mot se retrouve pour la première fois dans la *Rhétorique* d'Aristote, où il signifie le bon style grec, clair ; il comprend des exigences grammaticales et rhétoriques (rhét.3.5.1-6, 1407a19-b10). Dans les *Sophistici Elenchi*, Aristote discute du ἐλληνίζειν par rapport à la correction de la diction (S.E. 32. 182a7-b5). Le terme ἑλληνισμός apparaît pour la première fois chez le stoïcien Diogène de Babylone (II^e/I^{er} siècle av. J.-C. ; SVF3.214.13f.) bien que Théophraste l'utilise en l'attribuant aux *uirtutes dicendi* et limite son sens au grec correct (SIEBENBORN 1976 : 24).

⁵³⁴ DESBORDES (2007 : 93).

⁵³⁵ DESBORDES (2007 : 93).

adéquates pour le système latin⁵³⁶, un phénomène justifié par Macrobe, dû à la proximité étroite des deux langues qui les rend presque identiques⁵³⁷, comme le dénote l'expression *utraque lingua*, au moins au niveau théorique⁵³⁸.

Le fait que les expressions comme *sermo latinus* ou *Latine loqui* aient un double sens, l'un neutre⁵³⁹ et l'autre évaluatif -parler correctement latin- ne va pas de soi. Deux mécanismes axiologiques se cachent derrière, l'un qui dissocie la langue latine des autres langues et l'autre qui distingue deux registres au sein d'une langue, dont les différences internes donnent lieu à des évaluations subjectives. La grammaire assimile le latin au bon latin et intervient pour l'imposer⁵⁴⁰.

2.5.1.1. DE LATINITATE

Plus précisément, les traités *de Latinitate* - dont le contenu tire l'auteur de notre chapitre -, ont pour objectif fondamental de déterminer la relation problématique⁵⁴¹ entre la règle et l'usage, par déférence à la nécessité de créer et de fixer une norme sûre pour la morphologie⁵⁴². Ce débat a été résolu et complètement épuisé au fil du temps, par conséquent ce genre d'écrits ne devrait et ne pourrait pas avoir une longue vie dans l'histoire de la grammaire latine. C'est à ce genre d'écrits qu'appartient le *dubius sermo* de Plinie l'Ancien, qui montre comment le problème de la « canonisation » du *sermo Latinus* était encore ouvert au I^{er} siècle de notre ère⁵⁴³. Déjà au II^e siècle de notre ère, la question était dépassée⁵⁴⁴, même si c'est à cette période

⁵³⁶ DESBORDES (2007 : 94).

⁵³⁷ MACR., *gramm.* v 631, 25 où la phrase *utrisque perfecta communio est* figure.

⁵³⁸ DESBORDES (2007 : 95). MOATTI (2015: 295) « The idea of *latinitas* postulated both a linguistic link between Greek and Latin and also a measure of autonomy for the Latin language. Finally, Varro recognized the more recent influence of other languages such as Etruscan, Gallic and Oscan. So Latin had from the start been a stratified mixture. With the diversity of his analyses and the distinction that he drew between the origin of Latin and its successive borrowings from other languages, Varro widened the traditional question that had been posed solely in terms of origin. Like the Roman civilization, the Roman language, starting from its two bases, the one indigenous, the other Greek, had constituted itself by accretion ».

⁵³⁹ PLAVT., *Poen.* 1029 : *Latine iam loquar*.

⁵⁴⁰ DESBORDES (2007 : 97).

⁵⁴¹ PARRANI-PIRAS (2012 : 643) « Maggiormente problematica sul piano scientifico piuttosto che normativo-descrittivo è una serie di opere che in qualche modo possono essere accostate alla questione della definizione della correttezza linguistica (*de Latinitate*) affrontata da Varrone nel perduto *De Latino sermone*. In questo ambito vanno collocate le riflessioni sull'ambiguità della lingua (Plinio il Vecchio, *Dubius sermo*) e la perduta opera di Flavio Capro, con accenni anche in Prisciano ».

⁵⁴² CAVAZZA (1986 : 88).

⁵⁴³ Cf. l'œuvre de Probus qui se penche encore sur le débat intitulé *de inaequalitate consuetudinis*, mentionné dans CHAR. 274,22-24.

⁵⁴⁴ GARCEA (2017: 16).

qu'il faut attribuer le *de Latinitate* de Flavius Caper, une œuvre qui trouve peut-être sa justification dans le culte des *ueteres* à son époque, ce qui a sans doute contribué à déterminer une conception particulière de la *Latinitas*⁵⁴⁵ qui renvoie au courant archaïsant du II^e siècle - comme on le voit chez Aulu-Gelle⁵⁴⁶ lui-même⁵⁴⁷. Ce courant implique toute une littérature savante allant d'Aelius Stilo, Varron, César et Verrius Flaccus jusqu'à Helenius Acron et Statilius Maximus⁵⁴⁸.

2.5.1.2. CAUSA DEFINITIONIS

Cette définition positive de *Latinitas* est très particulière et mérite de l'attention : *constat ergo*⁵⁴⁹ *Latinus sermo natura analogia consuetudine auctoritate*. Dans le passage de Diomède, le nom de Varron est évoqué en incise – *ut adserit Varro* –. Varron apparaît pour SCHENKEVELD⁵⁵⁰ - à juste titre - comme un auteur hors de cause, car la position de la *natura*, par exemple, ne correspond pas à ce que Varro en dit⁵⁵¹. Comme le remarque Augustin sur la méthodologie de Varron dans son *de ciuitate dei* 7,17, *Varro : de omnibus dubitare quam aliquid adfirmare maluerit*. Quoi qu'il en soit, le nom de Varron est aujourd'hui absent dans la version de Charisius, probablement en raison d'une omission dans la transmission. Il est probable que Diomède ait utilisé le célèbre *Charisius plenior* dans son parallèle. Cependant,

⁵⁴⁵ CAVAZZA (1987 : 89).

⁵⁴⁶ HENRIKSEN- STAMMERJOHANN (2009 : s.v. Gellius éd. Giovanni Manetti).

⁵⁴⁷ PARRANI-PIRAS (2012 : 663) ; GELL. 2, 25. Dans ce chapitre, on peut encore voir l'écho du contraste analogie-anomalie, mais essentiellement compris comme un désaccord entre la *ratio* prônée par les grammairiens et l'*auctoritas* des écrivains anciens, admirée par Gellius et plus généralement par les littérateurs proches de lui de tendance archaïsante.

⁵⁴⁸ URIA(2009 : 36). Sur leur biographie et leur apport au domaine de la Grammaire, voir HENRIKSEN-STAMMERJOHANN (2009).

⁵⁴⁹ *ThIL* IV 532,35 sqq s.v. *consto* « niti, pendere ex, positum esse in » *cum ablatiuo*, « se tenir par des éléments constitutifs, se maintenir, être constitué », équivaut au grec συνίσταμαι. *CIC. inu.* 1, 70 *quattuor ... partibus ... constat argumentatio*.

⁵⁵⁰ SCHENKEVELD (1996 : 31).

⁵⁵¹ Déjà dès COLSON (1919 : 33) Diomedes ascribes this formula to Varro, but though neither Goetz nor Willmanns nor USENER seem to find any difficulty, it seems to me almost impossible. Varro, as I have said, throughout maintains that the word in itself is imposition, and depends upon the *uoluntas hominum*, while nature, which he conceives of as order, is identified with analogy. It may be in a sense Stoical, but if I am right in what I said above it is a rather perverted Stoicism ; sur lequel on note particulièrement le remarque de HOLTZ (1981 : 137) « *L'ars grammatica* romaine fait plus volontiers état de l'analogie, de l'usage ou d'*auctoritas* quand elle étudie la morphologie, domaine où le grand débat entre analogistes et anomalistes a laissé des traces durables. Ici, il semble que ces notions de correction plongent plus directement leurs racines dans la grammaire stoïcienne, mais une grammaire stoïcienne dont les concepts fondamentaux ont subi la lente érosion de l'école de tous les jours ». Les Stoïciens et les Epicuriens s'opposent frontalement sur la question de l'origine des mots ; Varron, lui, refuse de s'engager dans une position philosophique particulière, et adopte une posture scientifique plus désengagée et plus objective.

cela n'est pas forcément nécessaire, puisqu'il semble que Diomède a utilisé le nom de Varron de manière purement associative⁵⁵² à la notion de la *quadripertitio*⁵⁵³ et que l'on ne peut donc pas se fier à son témoignage. Citons HOLTZ⁵⁵⁴.

Du reste, ces notions d'analogie, d'usage et d'autorité (pour ne pas parler de *natura* qui désigne la masse inerte du langage, et qui va de soi) sont exprimées par d'autres auteurs de l'Antiquité tardive, en sorte que c'est, dans un certain sens, toute la grammaire latine qui est imprégnée des principes varroniens, même si Varron n'est pas nommément cité : sur cette masse immense des mots dont la nature a doté une langue, s'est exercé l'esprit humain qui, guidé par la raison, y a reconnu des normes et a bâti un système qui s'impose comme tel.

2.5.2. La *natura* linguistique

2.5.2.1. UN EMPLOI TECHNIQUE DE NATURA : PROPRIETAS⁵⁵⁵

*natura uerborum nominumque inmutabilis*⁵⁵⁶ est nec quicquam aut plus aut minus tradidit⁵⁵⁷ nobis quam quod accepit. nam si quis dicat scribo pro eo quod est⁵⁵⁸ scribo, non analogiae uirtute sed naturae ipsius constitutione conuincitur.(62.20)

Un certain nombre de termes latins sont utilisés pour désigner les éléments irréductibles qui sont parfois qualifiés de « naturels », c'est-à-dire de parties originelles de l'organisme

⁵⁵² Cette thèse renforce si l'on considère le passage en question en relation avec le chapitre *De grammatica* DAMMER (2001 : 203-204).

⁵⁵³ DAMMER (2001 : 207) « Erneut ist größtes Mißtrauen angebracht, wo Diomedes die Namen großer Autoritäten in seine Darstellungen einflächt. Die vermeintlichen Varro-Zitate in *De grammatica* ... und *De Latinitate* ... beruhen wohl ebenso wie das 'Tullius'-Zitat in *De arte* ... auf freien, aber durchaus nachvollziehbaren Assoziationen: Cicero fungiert hier sozusagen als latinisierter Aristoteles, Varro als Synonym für ein Denken in quadripertitione ».

⁵⁵⁴ HOLTZ (1981 : 136).

⁵⁵⁵ UHLFELDER (1966 : 594).

⁵⁵⁶ SCHENKEVELD (1996 : 28) trouve dans la mention de *inmutabilis* une polémique cachée contre l'étymologie, car d'accepter que *natura* ne change pas est dire qu'elle ne subit pas des *πάθη*, de *passiones*. Si on l'identifie à la *natura* aux *uerba primae positionis* ou le *αἰτίον*, sa caractérisation comme *inmutabilis* signifierait qu'on ne peut pas aller au-delà de ce noyau. Contrairement à l'aphorisme de SCHENKEVELD, BLANK (2008 : 62) reconnaît dans la théorie varronienne les limitations de l'étymologie qui suppose que la *causa* de chaque mot ne peut (pas) être affirmée. L'impossibilité de localiser la *causa* ultime d'une chose ne signifie pas pour autant que l'on ne peut rien dire d'utile à son sujet. De plus, Les trois livres d'étymologie montrent clairement que son intérêt principal n'était pas les premiers mots, mais plutôt ceux qui en sont dérivés. Quoiqu'il en soit, l'étymologie n'est pas explicitement citée en tant que critère de correction.

⁵⁵⁷ SLUITER (2011 : 301) s'exprime sur le verbe *trado* dans le texte d'Hérodien : « And finally, analogy also transmits (παράδοῦσα) in concise form what it knows about frequent and infrequent paradigms. This resembles the theory of κανόνες, and the paradosis of the written grammatical tradition ».

⁵⁵⁸ MAZZARINO (1948 : 214) compare ce syntagme à celui employé par Plinie *aut in eo qui est* (PLIN. nat. 4, 28 Be).

linguistique, et ont un rapport étroit avec la *proprietas*. En somme, la période d'expansion du terme *proprietas* va de l'époque d'Auguste jusqu'au milieu du I^{er} siècle, puis son emploi ne se développe plus et paraît même en digression⁵⁵⁹. On le trouve surtout dans les œuvres techniques et philosophiques plus près de *qualitas* ou de *natura*. PELLICER⁵⁶⁰ classe *proprietas* parmi les synonymes de *natura*, le calque du grec ἰδιότης-ητος, « manière d'être spécifique » « caractère propre », « particularité », qui était beaucoup plus répandue qu'*essentia* ou *substantia*. Au sens philosophique, *proprietas* fait référence à la signification ou à la connotation fondamentale qui distingue un mot de tous les autres, même de ses synonymes les plus proches. Quintilien définit explicitement la *proprietas* de cette manière lorsqu'il dit : 1.5.71 *Propria sunt uerba cum id significant in quod primo denominata sunt ; translata, cum alium natura intellectum, alium loco praebent*⁵⁶¹. C'est ce sens qui s'applique à l'utilisation de *proprietas* en relation avec des ensembles de *differentiae uerborum*, des distinctions entre des termes synonymes. De tels ensembles de différenciations existent en partie comme des œuvres grammaticales indépendantes et en partie comme des sections d'*artes grammaticae* cf. le livre 5 de NONIUS *De differentia similibus significationum*. Les *Differentiae* tentent souvent de découvrir la *proprietas* des mots au moyen d'étymologies. L'étymologie est censée révéler le sens qui est à la fois original et fondamental, c'est-à-dire distinctement caractéristique.

L'association du *proprium*/ κύριον⁵⁶² appliqué dans son sens « original », non transposé concerne les *uerba singula* et est considéré comme une nécessité linguistique et est donc classé sous *Latinitas*⁵⁶³. ThlL x 2085, 46-47 : « ad qualitatem fere inhaerentem, uim peculiarem alicuius (rei), qua definitur, ab aliis distinguitur ». Le rapport de *proprium* avec « naturel » est évident, e.g. in QVINT. inst. 1. praef. 16 : *Quis non etiam rusticorum aliqua de causis naturalibus quaerit? Nam uerborum proprietas ac differentia [...].* GELL. 2.6.6., *Nam qui fertur et rapsatur atque huc atque illuc distrahitur, is uexari proprie dicitur*, and MART. CAP. 4.358. *Rebus sua sunt uerba quae « naturalia » atque etiam « propria » dicimus ut lapis, lignum et cetera.* Pour Quintilien, la *proprietas* détermine la définition des verbes, QVINT. inst. 3,6,53 : *qualitatem et proprietatem, id est ἰδιότητα, quo uerbo finitio ostenditur.* En tant que catégorie

⁵⁵⁹ ERNOUT-MEILLET.

⁵⁶⁰ PELLICER (1986 : s.v).

⁵⁶¹ UHLFELDER (1963 : 28 n.31).

⁵⁶² Sur l'histoire de ce terme, cf. MATTHAIOS (1996).

⁵⁶³ LAUSBERG §532.

sémantique, elle désigne la qualité caractéristique, le sens strict d'une chose, la κυριολογία⁵⁶⁴. TRYPH. Trop. 3,191,5-6 : κυριολογία μὲν οὖν ἐστὶν ἡ διὰ τῆς πρώτης θέσεως τῶν ὀνομάτων τὰ πράγματα σημαίνουσα. La *proprietas* stricte est entourée d'un parvis de *proprietas* intellectuelle/sémantique, QVINT. inst. 8,2,6 : *proprietas non ad nomen, sed ad uim significandi refertur nec auditu, sed intellectu perpendenda est*.

Corrélativement, pendant l'Antiquité tardive le terme *principalia* ou les « *primae positionis nomina* » est utilisé de la même manière ailleurs comme par Pompeius, gramm. v 143.15-17, CLEDON. gramm. v 35.4-5 : *Primae positionis nomina sunt quae dedit natura*), et Seruius (gramm. iv 429. 17-18). Diomède les rapproche des πρωτότυπα grecs DIOM. gramm. i 323, 17 – 18 : *Sunt quaedam principalia quae Graeci prototypa dicunt, ut fons mons uilla schola hortus*. Varro applique le terme *primigenia* concernant les verbes ling. 6.37: *Primigenia dicuntur uerba ut lego, scribo, sto, sedeo et cetera quae non sunt ab alio quo uerbo sed suas habent radices*. Quant à l'explication des *primigenia*, qu'il identifie au quatrième *gradus* d'étymologie, il avoue sans prétentions que c'est peut-être impossible à atteindre mais que cela n'empêche pas les *primigenia* d'être utiles en tant que piliers de la langue⁵⁶⁵. ling. 7,4 : *neque equus unde sit dicit, tamen hic docet plura et satisfacit grato*. Les mots-racines sont dirigés vers l'essence des choses, vers leur nature⁵⁶⁶. C'est la ligne directrice pour la dénomination : *ea (sc. natura) enim dux fuit ad uocabula imponenda homini* (VARR, ling. 5,3). Ceci est également repris dans Quintilien lui-même 1,5,71, dans la mesure où le *uerbum proprium* a un sens naturel pour lui (*natura intellectum*).

Les nomina *primae positionis* en ce sens appartiennent alors au *species nominum* de la grammaire de l'Antiquité tardive⁵⁶⁷, par exemple DON. gramm. iv 373,13. Priscien, comme dans 1,6,10 et 12 de l'*Institutio Oratoria*⁵⁶⁸ lie la *positio prima* à l'indicatif pour les verbes comme au nominatif pour les noms. gramm. ii 421.26- 422.1 : *et quia prima positio uerbi, quae uidetur*

⁵⁶⁴ ThLL x 2086, 73 - 2087,2 : « de ratione, quae intercedit inter uerba et res iis significatas : a usu communi spectat ad : α uerba proprie posita, quae res suas significant secundum naturam, notionem primariam (accedit respectus veriloquii, maxime l. 49. respicitur fere κυριολογία ».

⁵⁶⁵ VOLK (2019 : 203).

⁵⁶⁶ Pour les Grecs, στοιχεῖα (Cratylus 422^B) était l'équivalent d'*elementa*, i.e. des atomes linguistiques au-delà desquels on ne peut aller en étymologie (VARRO ling. 6.39). C'est à eux que Varron fait référence lorsqu'il parle du quatrième stade, le plus élevé et le plus ésotérique, des mystères de l'étymologie (ling. 5.8) UHLFELDER (1996 : 592 n. 15). Cf. aussi Arist. Apo. 76^b11.

⁵⁶⁷ AX (2011 : 217).

⁵⁶⁸ AX (2011 ad loc).

ab ipsa natura esse prolata, in hoc est modo, quemadmodum in nominibus est casus nominatiuus.

2.5.2.2. NATURA LINGVAE LATINAE

Latinitas, en tant que terme absolu, est calqué sur le modèle d'*Hellénismos* mais s'en distingue clairement par son matériel brut qui est la langue latine⁵⁶⁹. Sur le grand plan, le critère de la *natura* fait allusion à l'intuition linguistique héritée⁵⁷⁰, à la langue telle qu'elle est donnée, et est donc un critère invariable et autonome, « capable de convaincre le locuteur par lui-même », la compétence linguistique⁵⁷¹. Le critère de la *natura* est conçu sur un plan historique plutôt que synchronique, ce qui conduit à son identification avec le premier stade de la langue⁵⁷². Du sens de *proprietas* sur le plan des mots singuliers, nous sommes conduits à une généralisation qui concerne l'ensemble d'une langue. Par exemple, Macrobe définit ainsi les *proprietas* du latin et du grec dans son chapitre *de differentiis et societatibus graeci latini uerbi* : gramm. v 599,9-10, *in multis tamen differunt et quasdam proprietates habent, quae graece idiomata uocantur*. On atteste ainsi que la fabrication d'une signification pour *natura* en tant que « lexique latin » n'est pas très éloignée, *natura* étant « la nature latine » d'un mot.

En tant que descriptif d'un mot qui n'est pas un barbarisme, le terme « naturel » a une connotation différente. La *Latinitas* / *natura*, le corps composite de la langue latine, est, en effet, conçue comme un organisme avec ses membres propres⁵⁷³ qui sont définis *prima positione*⁵⁷⁴. Le mot hypothétique *scrimbo* n'est pas naturel en ce sens qu'il n'est tout simplement pas une partie normale de la *Latinitas*, pas plus qu'une queue n'est une partie normale du corps humain⁵⁷⁵. Dans ce sens, *barbarismus* est une faute contra *natura* et

⁵⁶⁹ Cf. CHAR. 50, 29-30 *Item illae appellationes quae etiam cum Latine dicuntur natura sunt Graecae...* et 52,20 *si natura Graeca fuerint, corripiuntur*.

⁵⁷⁰ SIEBENBORN (1976 : 151-153).

⁵⁷¹ URIA (2009 : 36). Dans l'œuvre de *Charisius*, la *natura* n'est pas mentionnée trop souvent, mais elle sert à expliquer, par exemple, le nombre pluriel de certains noms de lieux (39, 5), mais aussi le singulier qui caractérise en général les noms de rivières, de montagnes et de villes (39, 5 et 42, 8) ; ou le caractère grec de certains mots utilisés en latin (50, 30 ; 52, 20, et 108, 14) ; ou l'ordre des nombres complexes (91, 27), fait pour lequel l'intervention de la *consuetudo* est également envisagée.

⁵⁷² HERNANDEZ (1992, 90-91).

⁵⁷³ Le parallèle de Tertullien éclaire un peu le caractère de cette *proprietas*. TERT. *adu. Marc.* 4, 11 p. 452, 21 *si hominem alterius gentis probare uoluisses, utique de proprietate loquelae probares*, qui donne les ἰδιώματα CHAR. gramm. 380, 23 *quaedam inueniuntur proprietate linguae Latinae dicta praeter consuetudinem Graecorum, quae idiomata appellantur*. cf. ThIL x/2 2088, 74 sqq. « de natura peculiari linguae cuiusdam »

⁵⁷⁴ Dans le *De lingua Latina*, Varron fait référence à scribo 6,37 qu'il place parmi les exemples de *primigenia, quae non sunt ab aliquo uerbo*.

⁵⁷⁵ UHLFELDER (1996 : 594).

solécisme une erreur contre *ars*. POMP. *gramm.* v 23,11 en rapportant Pline *quod non dictum est per naturam* en illustrant l'exemple de *mamor et columa* au lieu de *marmor et columna*. L'écart par rapport aux *proprietates* est un *uitium*, qu'on appelle l'*improprum*/ ἄκρπον⁵⁷⁶.

Varro traite la nature de la langue comme une tripartition entre l'origine des noms, leurs dérivations et inflexions, leur combinaison pour exprimer une pensée complète, c'est-à-dire l'étymologie, la morphologie flexionnelle et la syntaxe. *ling.* 8.1: *quom oratio natura tripartita esset, ut superioribus libris ostendi, cuius prima pars, quemadmodum uocabula rebus essent imposita, secunda, quo pacto de his declinata in discrimina ierint, tertia, ut ea inter se ratione coniuncta sententiam efferent [...].* BLANK⁵⁷⁷

«Note that on Quintilian's version of Varro's schema *inst.*, 1, 6, 1, *sermo constat ratione uetustate auctoritate consuetudine. rationem praestat praecipue analogia, nonnumquam etymologia*⁵⁷⁸ : etymology and analogy, the subjects of Varro's first and second parts, are grouped together under *ratio* ».

Il en est de même ici avec Quintilien, car l'étymologie, qui est étroitement liée à l'analogie avec la *ratio*, est, comme Quintilien lui-même avec le *nonnumquam*, un critère secondaire plutôt subordonné⁵⁷⁹. Même si elle n'est pas expressément mentionnée dans la préface ou dans l'introduction de 1,15, la *ratio etymologica* est utilisée dans divers passages de Charisius pour le discernement de la forme correcte, surtout quand il s'agit de la partie non-flexionnelle du mot -dans les terminaisons, bien sûr, il s'agit surtout de la *ratio analogica*- et par rapport à l'orthographe ou aux distinctions sémantiques comme la suppression des homonymes potentiels⁵⁸⁰.

Dans ses chapitres grammaticaux, *inst.* 1,5,65, Quintilien identifie la *natura* ainsi : *Simplices uoces prima positione, id est natura sua. Prima positio* ne signifie pas ici la forme de base (le nominatif d'un nom) ou l'indicatif présent de la première personne d'un verbe mais la *positio*, la création (*thésis*) d'un mot-racine simple, dont d'autres mots sont ensuite dérivés secondairement⁵⁸¹. Quintilien et plusieurs grammairiens latins utilisent *prīma positiō* à propos

⁵⁷⁶ LAUSBERG §533. cf. QVINT. *inst.* 8,3,2.

⁵⁷⁷ BLANK (2008 : 56 n.21).

⁵⁷⁸ Chez Aulu-Gelle, ces deux ramifications sont exprimées en tant que *origo* et *ratio*, pour l'étymologie et l'analogie respectivement. GELL. 18,9,13 : *Nam et 'sequo' et 'sequor' et item 'secta' et 'sectio' consuetudine loquendi differunt; sed qui penitus inspexerit, origo et ratio utriusque una est.*

⁵⁷⁹ AX (2011 : 231).

⁵⁸⁰ C'est le cas de certains passages attribués à Varron, Verrius Flaccus et Pline cf. URIA (2009 : 37).

⁵⁸¹ AX (2011 : 217).

de la forme de base d'un lexème, ce qui signifie en pratique le θέμα, la « citation forme⁵⁸² » qui dans QVINT. inst. 1,5,60 rend la langue latine autonome par rapport au grec : *quin etiam laudet uirtutem eorum, qui potentior facere linguam Latinam studebant nec alienis egere institutis fatebantur*: inde „Castorem“ *media syllaba producta pronuntiarunt, quia hoc omnibus nostris nominibus accidebat, quorum prima positio in easdem quas „Castor“ litteras exit [...]*. La *prima positio* - πρώτη θέσις implique que les mots portent en eux la signification qui leur a été attribuée lors de l'imposition initiale, même si d'autres significations inappropriées peuvent leur être attribuées⁵⁸³. PRISC. gramm. III 474-5 : *quaedam enim adverbiorum sunt πρωτότυπα, id est primitiua uel primae positionis, quaedam deriuatiua; primitiua, ut 'saepe' 'satis', deriuatiua ut 'saepius' 'satius'*. COLSON⁵⁸⁴

The formula *ran natura* (or *etymologia*⁵⁸⁵), *uetustas, analogia, consuetudo, auctoritas*, and the meaning is that the true words, or ἔτυμα, are given us by nature, then modified by time (*uetustas* – *superuenientibus saeculis*) till we get the *prima positio* of the noun or verb, the *scribo* of Diomedes. This *prima positio* is inflected by analogy, which again is modified by usage and literary authority. [...] « For Stoic theory held that, while something which was nature lay at the back of *scribo*, various processes of corruption had intervened⁵⁸⁶. But, however derived, it is intelligible enough, and in the main it agrees with the other forms of the formula. For though nature has provided the raw material, it is still the case that analogy, and usage joined to authority, are the two conflicting forces which work it into shape. »

⁵⁸² Voir EBBESEN (2019 : 6-7) et sur le rapport avec θέμα : « In Stoic logic a θέμα was a rule that allowed reduction of irregular arguments to one of the five indemonstrables. The exact reason for the choice of the word in this context is unknown, but it should probably be understood as a primitive rule introduced by a “positing” (θέσις), a rule that cannot be proved, yet must be assumed prior to all reasoning, so that it makes no sense to offer it for acceptance in a disputation so that it can become a λήμμα.[...] In 1910 Richard Schneider (1835-1917), [...] translated θέμα as *forma non deriuata, stirps, Grundform*, and, indeed, the main characteristic of lexemes or word-forms that Apollonius characterizes by means of the word θέμα or the derivative adjective θεματικός is that they are primitive in the sense of not being derived from other lexemes or word-forms. »

⁵⁸³ En effet, Varron considère que l'*impositio* est elle-même une procédure continue. VOLK (2019 : 200).

⁵⁸⁴ COLSON (1919 : 33 et 33 n.2).

⁵⁸⁵ ATHERTON (1996 : 244) identifie les deux principes dans la définition de Diomède « *natura* (that is, etymological correctness of words) ».

⁵⁸⁶ BLANK (2008 : 57) « He (Varron) goes on to explain that these matters (concernant l'etymologie) are rather obscure because: not every coinage survives since age has destroyed some; not every coinage which survives does so without error; not every correct coinage remains correct since many words have had their letters changed, not every word-origin begins from native Latin words, and many words now signify something different from what they signified before (*ling. 5,1,3 Quae ideo sunt obscuriora, quod neque omnis impositio uerborum exstat, quod uetustas quasdam deleuit, nec quae exstat sine mendo omnis imposita, nec quae recte est imposita, cuncta manet (multa enim uerba litteris commutatis sunt interpolata), neque omnis origo est nostrae linguae e uernaculis uerbis, et multa uerba aliud nunc ostendunt, aliud ante significabant, ut hostis : nam tum eo uerbo dicebant peregrinum qui suis legibus uteretur, nunc dicunt eum quem tum dicebant perduellem*). »

Varro appelle cette première étape *impositio uerborum*, qui est suivie en second lieu par *declinatio uerborum*, la dérivation⁵⁸⁷ des mots, qui s'appuie sur la *natura*⁵⁸⁸. Cf. VARRO, *ling.* 7,110 et 8,1. Cf. aussi DIOM. *gramm.* I 323. 18 – 19 : *Ex his* (sc. les *principalia*) *nascuntur deriuatiua, quae apud Graecos paragoga dicuntur, ut fontanus montanus uillaticus scholasticus horticus*. Quintilien avait certainement en tête cette connexion varronienne, comme le prouve également l'ajout id est *natura sua*. Ces mots « originaux » sont appelés *natiua* par Cicéron. *Part. or.* 16 *Et simplicia uerba partim natiua sunt, partim reperta: natiua ea quae significata sunt sensu, reperta quae ex his facta sunt et nouata aut similitudine aut imitatione aut inflexione aut adiunctione uerborum*, cité par QVINT. *inst.* 8,3,36.

Quoi qu'il en soit, cette *natura* réside dans la langue naturelle de celui dont la langue maternelle est le latin et ainsi est infaillible. Pour un auditoire dont la langue maternelle est différente, ce critère est absolument indispensable pour la compréhension des mécanismes naturels de la langue. C'est dans ce contexte que Charisius – dont la préface de son ouvrage est teintée par la préface du chapitre 1,15 – incite son fils à s'appliquer à l'enseignement grammatical : 1,14 *ut quod originalis patriae natura denegauit uirtute animi adfectasse uidearis*. Pour des parleurs naturels, la mention de *natura* semble presque redondante, puisque ce critère est considéré consubstantiel. Il n'est pas non plus absurde que l'apparition de ce critère - l'attribution à Varron est ici exclue - se produise dans des manuels qui s'adressent à des « étudiants » dont la langue maternelle n'était pas le latin ou qui, au mieux, étaient bilingues. Que ce critère en tant que terme métalinguistique puisse correspondre à la compétence intuitive est une enquête intéressante qui pour autant ne fait pas partie de ce mémoire⁵⁸⁹.

⁵⁸⁷ Sur la base de ce qu'il a dit sur la *ratio* qui ordonne le matériau linguistique, en *disparibus paria coal[ens]*. Pour l'expression, cf. DIOM. *gramm.* I 334, 27-35. UHLFELDER (1996 : 593 n.16). VARRO *ling.* 8.3.: "*Declinatio inducta in sermones non solum Latinos, sed omnium hominum utili et necessaria de causa : nisi enim ita esset factum, neque discere tantum numerum uerborum possemus (infinitae enim sunt naturae in quas ea declinantur) neque quae didicissemus ex his quae inter se rerum cognatio esset appareret. At nunc ideo uidemus quod simile est quod propagatum*. «The *naturae* (en pluriel) are the inflected forms « born » from the parent form. Note how the terms *cognatio* and *propagatum* strengthen the metaphorical association of *natura* with generation ».

⁵⁸⁸ TAYLOR (1975 : 117). ATHERTON (1996 : 246) « As for word formation (*declinatio uoluntaria*), Varro's gaze is fixed almost exclusively on the language, on its *natura* or organic systematicity, or on its *ratio*, its rational patterning, and he does not dwell on the fact that even the lowliest of ordinary speakers have managed to acquire not only a basic lexicon-to which that portion of grammar known as *historia* is devoted-but also the set of inflectional rules which the ars of grammar, its technical portion, aims to collect and collate (VIII 6) ».

⁵⁸⁹ Voir la discussion dans ATHERTON (1996 : 254 sqq) où la chercheuse établit des parallèles entre les théories anciennes du langage et les pratiques/théories contemporaines.

2.5.3. Analogia / Similitudo

analogia sermonis a natura prodicti ordinatio est ... plenius autem de analogia in sequentibus Romanum disseruisse inuenies.

En principe, la définition attribuée à *analogia* chez les Grammatici Latini est fondée non sur la base du rapport mathématique qu'on a déjà évoqué, mais plutôt sur l'idée de comparaison de formes similaires. Nous lisons cette définition dans la plupart de nos sources latines sur l'analogie, à commencer par VARRO *ling.* 9,23. *Quod utraque declinatione alia fiunt similia, alia dissimilia [...] partim cum alii putarent in loquendo ea uerba sequi oportere, quae ab similibus similiter essent decinata, quas appellantur ἀναλογία*⁵⁹⁰, et *ling.* 9,62 *quare quocumque progressa est natura cum usu uocabuli, similiter proportionem propagata est analogia*. La plus ancienne méthode d'application des critères analogiques en grammaire consiste en la comparaison entre une forme douteuse et une forme sûre afin d'identifier le schéma flexionnel de celle-ci ou une catégorie grammaticale. L'*analogia* consiste chez QUINT. 1,6,4 à « rapporter ce qui est douteux (*dubium*) à quelque chose de semblable (*simile*) qui ne l'est pas, à prouver l'incertain par le certain (*incerta certis probet*), et c'est sur elle que s'appuie Isidore de Seville⁵⁹¹. Le rhéteur reste très prudent sur cette méthode, dont il rabat les prétentions à s'ériger en règle universelle en montrant qu'elle n'est pas une loi préexistante à l'invention du langage, mais seulement le résultat d'une observation⁵⁹². SCHIRONI remarque⁵⁹³ :

Latin grammarians were well aware of the original mathematical sense of the doctrine of analogy, at least in Greek. But they prefer to adopt a more pragmatic approach to it.

2.5.3.1. ANALOGIA RATIONALIS

Pourtant, l'analogie avait déjà évolué avec Varro et surtout lorsqu'elle fut adoptée par les grammairiens grecs de la période impériale, comme Hérodien et Apollonius Dyscole. Désormais, la langue était considérée comme une entité avec ses propres règles et exceptions, indépendamment du texte d'Homère ou de tout autre écrivain, ce qui fait avancer également le

⁵⁹⁰ Des définitions similaires ont été proposées par GELL. 2,25 ; CLEDON. *gramm.* v 47,13. *Similium similis declinatio*. POMP. *gramm.* v 197,22 *comparatio similitum* = τῶν ὁμοίων παράθεσις. S.E. M. 199,6 et 236,3.

⁵⁹¹ *Etym.* 1.28 *cuius haec uis est ut, quod dubium est, ad aliquid simile, quid non est dubium, referatur, et incerta certis probatur*.

⁵⁹² VALETTE (2010 §19).

⁵⁹³ SCHIRONI (2007 : 330).

concept de l'analogie en tant qu'entité plus abstraite : la notion d'*analogia* est née⁵⁹⁴. Dans un contexte de normativité, où les règles générales sont déjà établies, l'analogie n'opère pas de la même façon que l'ἀναλογία mathématique, mais elle suit le canon, qui prime⁵⁹⁵. Le but de cette opération est maintenant de trouver une règle grammaticale, comme cela devient clair dans *Sch. Lond Dion.T.*⁵⁹⁶ 454.17 ; 568.6-7, où ἀναλογία est définie comme ἀπόδοσις κανόνων/κανόνος, « explication de règle(s) ». En effet, *Sch. Lond Dion. T.* 454.17 précise même que les règles sont celles des grammairiens techniques (ἡ τῶν τεχνικῶν κανόνων ἀπόδοσις). La grammaire était désormais une *technē* avec ses propres règles, qui étaient expliquées (et non découvertes) par analogie.

Au chapitre XVII, Charisius se rapporte à *Julius Romanus* pour définir l'*analogia*⁵⁹⁷ : 149, 22-26 *Analogia est, ut Graecis placet, συμπλοκή λόγων ἀκολουθῶν, eaque generalis est. specialis uero est quae spectatur nunc in rebus nunc in rationibus occupata; cui Graeci modum istius modi condiderunt, αναλογία ἐστίν συμπλοκή λόγων ἀκόλουθων ἐν λέξει*. « a combination of ratios in a regular succession⁵⁹⁸ » soit « a consequent syntactic construction⁵⁹⁹ ». *Συμπλοκή* est un terme souvent employé pour décrire une construction syntactique, alors qu'*ἀκόλουθος*⁶⁰⁰ décrit la proposition dont la construction est *consequens*. Cependant, il précise que c'est la définition que les Grecs ont donnée à l'analogie et cette référence est faite en hommage aux πρῶτοι εὐρηταί de la doctrine. Quant à Charisius et Diomède, ce n'est pas le cas, puisqu'ils reprennent la même formule pour définir l'analogie sous une perspective mathématique et rationnelle⁶⁰¹, et non selon une perspective analogique sans fondement.

2.5.3.2. A NATURA PRODIDI

⁵⁹⁴ SCHIRONI (2019 : 490).

⁵⁹⁵ SCHIRONI (2019 : 492). Hence, analogy could lead only to one result, the result allowed by grammatical rules. On the contrary, the analogical procedure of Aristarchus and of his direct pupil Dionysius could lead to different results according to what they chose as *comparanda* to build their mathematical proportions.

⁵⁹⁶ On se réfère aux *Sch. Lond. Dion. T.* in GG I/III.

⁵⁹⁷ Une remarque sur les deux chapitres : les correspondances entre I 15 et I 17 sont fréquentes, surtout dans les parties où *Julius Romanus* transmet la doctrine de Plin l'Ancien (NEUMANN 1881 : 10).

⁵⁹⁸ SCHIRONI (2007 : 329).

⁵⁹⁹ BLANK (1982 : 26-27).

⁶⁰⁰ SCHIRONI (2007 : 329 n.26). DONATIAN. *gramm.* VI 276,4 traduit en latin la définition ainsi : *conexus orationum consequentium, consequentia* étant l'équivalent d'*ἀκολουθία*. Les termes se trouvent notamment chez Priscien et Apollonius Dyscole.

⁶⁰¹ Une des scholies de Dionysius le Thax est particulièrement scientifique : *Schol Dion. Thr.* In GG 1,3 169 26-27 = 303. 22-23 ἀναλογία δὲ ἐστὶ λόγος ἀποδεικτικὸς καθ' ὁμοίον παράθεσιν τῆς ἐν ἐκάστῳ μέρει λόγου φυσικῆς ἀκολουθίας « Analogy is a demonstrative canon of the natural consistency in every part of speech through the juxtaposition of something similar ». Texte et traduction effectués par SCHIRONI (2007 : 330 n. 31).

Selon Varron, les éléments de la langue sont en nombre fini parce que le langage fonctionne avec un nombre fini d'éléments linguistiques, les *principia pauca* (6,37) qu'il identifie aux *uocabula* (pris dans le sens général de « mots »⁶⁰²) VARRO. *ling.* 10,77 : *uerbum dico orationis uoca[bu]lis partem, quae sit indiuisa et minima*. Cependant, le langage les associe de telle manière que les résultats finaux sont infinis et sans limite. 8,3 *infinite enim sunt naturae in quas ea declinatur*. *Declinatio* se réfère à la fois à la formation des mots et à la morphophonétique⁶⁰³. La première est appelée *uoluntaria* et la deuxième *naturalis*. Le premier type de *declinatio* était appelé *uoluntaria*, parce qu'à l'origine une certaine gamme d'alternatives possibles existait et qu'une forme avait été choisie parmi elles. Sur cet aspect, cette *declinatio* n'est pas loin du caractère arbitraire de l'anomalie. La *declinatio naturalis* correspond à la déclinaison comme classe morphologique. Le deuxième type flexionnel s'appelle *naturalis* parce que les autres formes du paradigme étaient « nées » à partir de la première forme, il s'agit donc d'une devise secondaire dans le temps, abstraite et fondée sur la *ratio* qui a des traits de l'*analogia* cf. *ling.* 8,9 : *ut ego arbitror, utrumque sit nobis sequendum, quod in declinatione uoluntaria sit anomalia, in naturali magis analogia?*

En d'autres termes, le paradigme était fixe (*a natura prodidi*) et l'inflexion suivait automatiquement le modèle existant, à moins que les formes résultantes ne violent de manière flagrante l'usage courant (*usus* ou *consuetudo*). Quant au parallélisme qu'on a établie avec le texte d'Hérodien, ce dernier postule qu'ὅσπερ ἐγεννήσατο ἡ φύσις ἡμῖν ταύτας παρ' αὐτῆς ἐὺμενῶς προσδέχεσθαι. La nature a été acceptée comme fournisseur du matériel de base avec lequel l'analogie travaillera sans essayer de le « corriger »⁶⁰⁴.

⁶⁰² TAYLOR (1975 : 10).

⁶⁰³ TAYLOR (1975 :12).

⁶⁰⁴ SLUITER (2011 : 302).

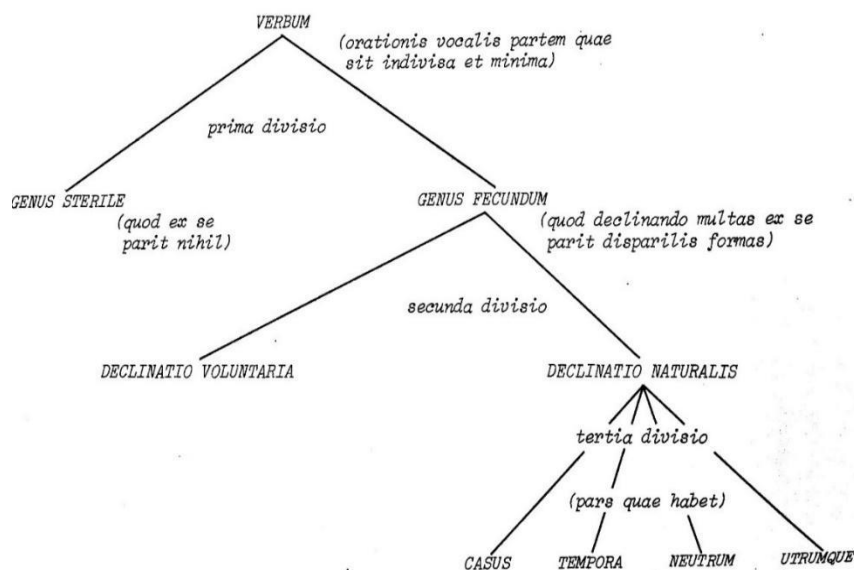


Fig.5. TAYLOR (1975 : 83). Les divisions de Varron et le domaine de l'enquête grammaticale au niveau de la *declinatio naturalis*.

2.5.3.3. ORDO / ORDINATIO / ORDIRE

Substantif du verbe *ordire*⁶⁰⁵, d'abord au sens de « mettre en ordre [des fils dans la trame], litt. « ourdir une trame », cf. séries ; et, dans la langue commune, « rang, rangée (sens abstrait et concret). Alignement, ordre » : *in ordinem*, *extra ordinem*, *ordine*, etc. A pris ensuite dans diverses langues techniques des acceptions spéciales, notamment dans la langue du droit public, où *ordo* désigne la classe à laquelle appartient le citoyen. Au pluriel, *ordines*, « rangées ». « Ordo » comme terme technique pour déclinaison et conjugaison semble être employé par *Raemius Palaemon*⁶⁰⁶. Sur le sens spécifique de « *ordinatio* », voir GARCEA⁶⁰⁷

Selon *ThLl* IX/2. 934.12-935, the proper meaning of *ordinatio* is 'actio (ratio)'ordinandi uel status ordinati'; agencement, which explains special values in architecture (le grec τάξις), law ('de modo procedendi sim. legitimo'), warfare ('in acie instruenda' grec εὐταξία), land surveying ('de directione uel uel ductu limitum sim. a mensore constitutis') and grammar ('de

⁶⁰⁵ ERNOUT- MEILLET.

⁶⁰⁶ ZETZEL (2018 : 74 n.33). Dans le *de Re Rustica* de Varron, le terme *ordo* réapparaît cette fois dans son contexte originel, celui de l'agriculture dans un passage où un des deux interlocuteurs défend le statut épistémologique légitime de l'*ars agriculturae*, en défendant leurs outils méthodologiques. VARRO rust. 7,4 : *Praeterea quae arbores in ordinem satae sunt*, et VARRO. rust. 23,6 : *Nam et in recentibus pomariis dissitis seminibus in ordinemque arbusculis positus primis annis, antequam radices longius procedere possint, alii conserunt hortos, alii quid aliud, neque cum conualuerunt arbores idem faciunt, ne uiolent radices*. Le groupe *dissitis seminibus* renvoie au lexique employé par Charisius supra avec *disseminauit*.

⁶⁰⁷ GARCEA (2012 : 32 n.6).

constructione i.q. σύνταξις⁶⁰⁸, ‘de successione’). Charisius and Diomedes, nevertheless, use *ordinatio* in its proper meaning.

L’ajout/clarification *secundum technicos* du texte de Diomède qui suit corrobore son utilisation en tant que *terminus technicus* et la scientificité que le terme revendique pour la méthode. En évitant la signification de *similitudo*, cette définition d’analogie ne peut plus s’opposer à *anomalía* dans un débat théorique⁶⁰⁹, en effet, il est déjà dit qu’*adprobatur autem defectionis regula argumento similitum*. Cette *ordinatio* des paradigmes flexionnels de la *declinatio naturalis* est représentée par une formula⁶¹⁰, un tableau dont les géomètres se servaient. Dans la section *De analogia* de CHAR. gramm. 167,12-14, tirée de *Julius Romanus*, où la définition technique apparaît, l’auteur réitère le terme *formula* à propos des hellénismes neutres en -mata, (*et ideo haec et eius modi ex alia formula genetivum pluralem et ex alia dativum sumunt*), ce qui corrobore le lien entre les deux passages.

2.5.3.4. BARBARUS⁶¹¹ - ERUDITUS

L’*analogia*, se rapproche de la *ratio*, de cette règle immuable même par la *consuetudo* CÍC. Brut., 258 *quo magis expurgandus est sermo et adhibenda tamquam obrussa ratio, quae mutari non potest, nec utendum prauissima consuetudinis regula*⁶¹². De plus, l’*analogia* a pour tâche de discerner *barbaram linguam ab erudita*, elle se met aux services de la purification du langage comme l’opération de coupellation qui isole les métaux précieux⁶¹³. Le binôme

⁶⁰⁸ COLLART (1978 : 198). Σύνταξις est employé pour la première fois avec une valeur grammaticale chez Denys le Thrace, désignant le groupement formé par la préposition et le nom qu’elle accompagne. Un terme différent est employé pour désigner le groupement des mots formant phrase complète, la σύνθεσις. Cf. UHLIG §18 et §11. Ces termes figurent dans *de compositione uerborum* / περί συνθέσεως ονομάτων de Denys d’Halicarnasse qui néanmoins ne désigne guère la syntaxe mais plutôt l’agencement des sons et des mots au sens esthétique et rhétorique. Apollonius Dyscole traitera la question en termes proprement grammaticaux en inspirant des grammairiens comme Priscien. Pour une étude exhaustive sur l’innovation de Priscien, voir BARATIN, Marc, COLOMBAT Bernard, HOLTZ Louis (2009), *Priscien : Transmission et refondation de la grammaire, de l’antiquité aux modernes*, Studia Artistarum 21. Turnhout, Brepols.

⁶⁰⁹ SCHIRONI (2007 :331).

⁶¹⁰ Cf. le schéma dans GARCEA (2008 : 79 et 82).

⁶¹¹ *Latinitas* / ἑλληνισμός désigne une langue pure, tandis que *barbarismus* / βαρβαρισμός désigne une langue dans laquelle se sont infiltrés des mots étrangers, non grecs. Le concept de *barbarismus* confronte - sans qu’elle soit évoquée - la *natura*, dans le cas de *scribmo* et il n’est pas complètement identique à l’adjectif *barbarus*.

⁶¹² L’ancrage de la part des grammairiens à cette *ratio* créa une tension sur le vrai sens du langage et la langue figée qu’ils imposent, tension reflétée dans la phrase de QVINT. *inst.* 1,6,27 : *aliud grammaticae, aliud Latine loqui*.

⁶¹³ DESBORDES (2007 : 99).

*barbarus*⁶¹⁴ - *eruditus* est intéressant. On peut se demander toutefois si la *Latinitas* ne fait pas implicitement référence à une situation de *diglossia*, en désignant, à une date tardive, la langue de prestige par éminence, sensiblement différente de la langue maternelle, celle qu'on apprend à l'école et qu'on parle et écrit en contexte cultivé⁶¹⁵. On peut supposer que l'adjectif *eruditus* se réfère à cette qualité dont les érudits sont dotés et qui consiste à discerner et rejeter naturellement les barbarismes comme dans DON. *gramm.* II 392, 27 *sunt etiam malae compositiones, id est cacosyntheta, quas non nulli barbarismos putant, [...] et omnia, quae plus aequo minus ue sonantia ab eruditis auribus respuuntur*, et dans CONSENT. *gramm.* v 395, 20 *...quidquid citiore uel tardiore incessu quis peccat, ut id ab elegantia eruditi hominis distare uideatur, barbarismum dicunt*. Pour clore cette partie, citons HOLTZ⁶¹⁶ :

Cette distinction entre nature et art, nous la reconnaissons. Elle ne nous replonge pas dans la querelle entre Anomalistes et Analogistes, mais suppose derrière elle l'œuvre de Varron. Pour Plinie comme pour Varron, la *natura*, c'est le lexique, l'ensemble des mots dont la masse forme le matériel de base pour une langue donnée. L'*ars*, c'est la systématisation opérée à partir de ce matériel par les techniciens, et qui permet de distinguer l'homme inculte de l'homme cultivé.

2.5.4. *Consuetudo*

*consuetudo non arte analogiae sed uiribus*⁶¹⁷ par est, ideo (63.) solum recepta, quod multorum consensione conualuit, ita tamen ut illi ratio non accedat sed indulgeat.

L'auteur souligne que *consuetudo* ne suit pas l'*ars* dont l'*analogia* déploie, à savoir les principes rationnels. Cependant, les deux ont la même *uis*. Quintilien définit la *uis* de l'analogie ainsi : *Eius haec uis est, ut id, quod dubium est, ad aliquid simile, de quo non quaeritur, referat,*

⁶¹⁴ Cf. HOLTZ (1981 : 137 - 38). Toutefois, si *βάρβαρος* évoque les peuples étrangers, *σόλοικος* ne caractérise pas forcément un comportement digne d'un non-grec. Son sens n'est pas orienté vers une distinction ethnique. Et le mot, dans la mesure où il signifiait « habitant dans les montagnes ou les cavernes », a tendu à s'opposer à, « policé », habitant dans une cité. [...] La notion est donc assez différente de celle qui oppose *βαρβαρίζειν* à *ἐλληνίζειν* : mais les nuances ne sont pas toujours respectées, et nous voyons par exemple chez Aristote *βαρβαρισμός* et *σολοικισμός* employés comme synonymes (Arist. *SE.* 3,1 6 1). Dans la *Poétique*, §22, le mot *βαρβαρισμός* s'applique à des expressions de type littéraire, comme les *γλῶτται*. La terminologie flottante et l'hypothèse d'une adaptation d'un modèle hellénistique *κατὰ τὴν Ἀττικὴν διάλεκτον* nous obligent à être attentifs. DAMMER (2001 : 229) Ayant discerné que les fautes contre la *natura* comprennent le barbarisme et les fautes contre l'*ars*, l'adjectif *barbarus* peut se référer aux *uitia orationis obscurum, inornatum* et *barbarum* qui comprend les deux, le *barbarismus* et le *solecismus* ; cf. DIOM. *gramm.* I 451,21- 455,13 et le commentaire de DAMMER (2001 : 238 - 259).

⁶¹⁵ DESBORDES (2007 : 103).

⁶¹⁶ HOLTZ (1981 : 142).

⁶¹⁷ Pour le sens cf. DE NONNO (2017 : 226 n.54).

et incerta certis probet. Cette méthode n'est pas absolument réservée à l'analogie, mais se répand dans l'usage, comme critère de correction. En effet, Quintilien réagit à l'approche normative étouffante de la grammaire scolastique⁶¹⁸ en s'opposant à la primauté de l'analogie et en allant jusqu'à rapprocher l'analogie de l'*obseruatio* et par conséquent, la *consuetudo* (*inst.* 1,6,16). Dans notre passage, la *consuetudo* est légitime (*conualuit*) grâce à la *consensione multorum*, la κατὰ τὴν κοινὴν τῶν πολλῶν συνήθειαν de S.E. M. 1, 78. Le terme *consensus* < *cum* + *sensus* [au sens intellectuel] manière de voir, de concevoir, porte avec lui la subjectivité de la perception. Varron aussi est en accord avec ce point de vue, comme cela découle de la discussion *in utramque partem* des chapitres 8-10, que VOLK⁶¹⁹ rapporte ainsi :

While regularity is theoretically desirable, it makes no sense for individual speakers to violate common usage, however irregular it may be. *Ratio* is to be pursued, but *consuetudo* ultimately wins out. [...] Varro, as an individual speaker, can only throw up his hands : "I am not, so to speak, the master of people's usage, but the people is the master of mine"⁶²⁰.

Diomède ajoute dans le passage correspondant 439.14-30 la clarification : *nam ea e medio loquendi usu placita adsumere consuevit*. « Car on s'est habitué à prendre au milieu de l'usage de la langue ce qui sera considéré comme bon ». On peut rapprocher l'idée du *communis consensus*⁶²¹ de C.I.C. *de orat.* 1,12. Cicéron précise que pour lui la *ratio* inclut l'ensemble des lois analogiques implicites dans l'idée même d'un système linguistique, capable d'opérer une distinction, au sein du *consuetudo*, entre les formes correctes et incorrectes ou superflues⁶²² C.I.C. *Brut.* 261 : *Caesar autem rationem adhibens consuetudinem uitiosam et corruptam pura et incorrupta consuetudine emendat*. On se trouve dans le domaine de la *δεδοκιμασμένη συνήθεια*, usage vérifié et accepté comme modèle linguistique qui réconcilie les deux paramètres en termes de *uis*, d'effet. S.E. M. 203 : τὸ δὲ ὅμοιον καὶ ἀνόμοιον ἐκ τῆς δεδοκιμασμένης λαμβάνεται συνηθείας⁶²³. Varron rapporte qu'à l'origine de cette

⁶¹⁸ GARCEA (2016 : 16).

⁶¹⁹ VOLK (2019 : 204).

⁶²⁰ VARRO *ling.* 9,6. *Ego populi consuetudinis non sum ut dominus, at ille meae est*.

⁶²¹ GREBE (1987 : 147) «Quintilian's definition QVINT. *inst.* 1, 6, 44-45 does not mention anything corresponding to *communis consensus* since he has an elite-conscious idea of establishing correct speech. In his opinion not the majority but only the educated minority (*consensus eruditorum*) is able to decide competently what is correct Latin and what is not. This attitude becomes clear in the discussion of *consuetudo* [...] Varro uses the expression *communis consensus* as a contrast to *singulorum uoluntas* (8.22), that is decisive for anomaly, the usage. » LAUSBERG §108 «The meaning intentionally attributed to a word by a lawmaker is called *uoluntas* "meaning, description" ». La *consuetudo* n'est à l'abri du blâme (*reprehensione*) et elle ne doit pas pour autant devenir la règle (*regula sermonis*).

⁶²² GARCEA (2016 : 14).

⁶²³ cf. aussi QVINT. *inst.* 6, 43-45.

réconciliation, on trouve Aristarque VARRO *ling.* 9,1 : *Aristarchus, de aequabilitate cum scribit {et de} uerborum, similitudinem qua{ru}ndam inclinationes sequi iubet, quoad patiatur consuetudo*⁶²⁴. DAMMER trouve que dans cette affirmation de la validation de la *consuetudo*, les Grammairiens aussi renoncent à l'impossibilité de la *ratio* en tant que critère absolu⁶²⁵ :

Ein revolutionärer Gedanke ist da natürlich nicht - schon Quintilian hatte ihn wie eine Selbstverständlichkeit niedergeschrieben- doch im Munde bzw. in der Feder eines Grammatikers ist er bemerkenswert, denn er läuft auf diesen Satz hinaus, Latein lernt man vornehmlich nicht durch *ratio*.

Le nouvel équilibre entre l'analogie et l'usage, et le statut épistémologique de la grammaire n'est pas absolu, et il ne peut pas l'être. Alors que l'analogie attrape le langage dans son filet à l'aide de sa τέχνη de règles englobantes, le grammairien, bien que s'identifiant théoriquement pleinement à elle, doit s'appuyer également sur des critères empiriques - et cela transparaît dans les derniers mots révélateurs d'Hérodien, où résonne tout un discours sur le statut empirique de la grammaire (952.8) : Τοσαῦτα περὶ μονήρων λέξεων ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον «Voici ce que j'ai à dire sur les mots uniques dans la mesure du possible»⁶²⁶.

2.5.4.1. CONSENSIONE CONUALUIT

Le verbe *ualeo*, pas composé, qui signifie habituellement « être fort », « être en vigueur (pour la loi) », « prévaloir », prend dans certains emplois figurés le sens d'avoir de la valeur, calqué sur le grec δύναμαι. Ce sens est employé tant aux monnaies qu'aux mots, déjà chez Varron *ling.* 5,171 *semuncia, quod dimidia pars unciae ; se ualet dimidium*, et plus bas, 1,173 *denarii, quod denos aeriis ualebant*. Ce qui est intéressant est que l'emploi à propos du sens des mots est plus ancien que celui à propos de la monnaie⁶²⁷ dans un fragment de Lucilius *frg.* 1215-6 M. (Hex. 4 Ch.) : *nam ueluti intro aliud longe esse atque intus uidemus sic et apud te longe est neque idem ualet ad te*. Cet emploi à propos des mots est devenu habituel à l'époque cicéronienne. CIC. *off.* 3,39 : *hoc uerbum quid ualeat, non uident*. Quant à *conualesco*, au figuré

⁶²⁴ Cf. aussi VARRO *ling.* 9,114 : *Itemque cum ea non multo minus, quam in omnibus uerbis, patiat*ur *uti consuetudo communis*.

⁶²⁵ LALLOT (1994 : 113). En commentant sur le passage 51,1 de la Syntaxe d'Apollonius Dyscole remarque : « Tout en mettant fortement l'accent sur la nécessité de la théorie – aux deux niveaux de la morphologie (ἀναλογία) et de la syntaxe (καταλληλότης) – il nous indique à quoi cette instance de contrôle doit s'appliquer : aux formes que fournit l'usage [...] courant et de la tradition littéraire [...] ».

⁶²⁶ SLUITER (2011 : 310).

⁶²⁷ MOUSSY (1999 : 14).

il prend le sens « d'accréditer » (GELL. 11,4,1 : *Opinio uetus falsa occupauit et conualuit*) et dans la langue de la jurisprudence, le sens « d'être valide par la loi » (Dig. 29, 1, 33).

En conjonction avec la *consuetudo*, on trouve le même verbe simple dans des contextes rhétorico-grammaticaux : QVINT. inst. 9,3 : *Verborum uero figurae et mutatae sunt semper et, utcumque ualuit consuetudo, mutantur* et COMMENT. in Don. gramm. v 358, *consuetudo in his ualuit, ut diuersam declinationem meruerint*. Il est également attesté avec le préfixe *in-*, *inualesco* comme dans PLIN. epist. 6,2,5, *increbruit passim et inualuit consuetudo* et TERT orat. 18,1, *alia iam consuetudo inualuit*. Dans la préface de son deuxième livre, Quintilien emploie le verbe *inualesco* pour dénoter la consolidation de l'habitude d'amener les enfants au *rhetor* : 2,1,1 *Tenuit consuetudo, quae cotidie magis inualescit...* SVET. gramm. 4,1,6 *Appellatio grammaticorum Graeca consuetudine inualuit sed initio litterati uocabantur*. Le seul passage qui correspond exactement au contexte et comporte le groupe est celui de SEN. fr. 42,3 : *Cum interim usque eo sceleratissimae gentis consuetudo conualuit, ut per omnes iam terras recepta sit*, conservé par AVG. ciu. 6,11.

Dans notre préface, le choix de *conualesco* semble influencé par l'effet stylistique produit par *consessione*, qui rapproche le groupe *constitutione conuincuntur* accordé à la *natura*. Plus précisément, les *homoeoprophora* et *homoeoteleuta* consessione conualuit (pour *consuetudo*) et constitutione conuincuntur (pour *natura*) corroborent à quel point le style est élaboré et soigné. De plus, la combinaison des deux mots afférant au lexique légal⁶²⁸ (en juxtaposition avec *accedo*⁶²⁹ et *indulgeo*⁶³⁰ afférant à la *ratio* « iudicatrix ») vise à montrer la validité de ces critères, même s'ils ne viennent pas φύσει, comme l'*analogia* et la *natura*. Quintilian admet que l'usage peut surmonter le pouvoir de « la loi linguistique » (inst. 5, 29). On reviendra sur cette *lex* lors de la troisième partie de l'exposé, et pour le moment on se

⁶²⁸ Le verbe *constituo* accepte un usage technique grammatical qui est très proche de la notion légale, et signifie « créer, formuler ». EXPLAN. in Don. gramm. IV 488.5 : *maiores nostri ... constituerunt sibi nomina, quibus diuersa appellarent*.

⁶²⁹ ThIL I 260,66 sq. La structure plus spécifique *cum datiuo* se trouve après Cicéron et dans le sens de ThIL 261,83 « adiungentibus sese et de adsentientibus » : GLOSS 2,423, 48 προσχωρῶ accedo. 2;13, 13 accesseritis πεισθήτε. gramm. I 315, 5 accedo autem tibi, eadem tibi sentio. 3,571, 13 τὰ αὐτά σοι συναινῶ. DON. Ter. 350 accedo (cedo Bentley) ut melius dicas: idest ut consentiam.

⁶³⁰ ThIL VII/1 1251 19 sq. (alicui rei), dans le sens de « concedere » et « ignoscere peccata » CIC. orat. 157 : consuetudini auribus indulgenti libenter obsequor. SEN. benef. 5, 1, 1 : non seruio materiae, sed indulgeo, quae, quo ducit, sequenda est, non, quo inuitat. TERT. castit. 7 p. 748, 9 : necessitati indulgetur. COD. Iust. 5, 3, 19 pr. indulgendum est consensui et ibid. 12, 19, 14, 1 : quoniam probatoribus exemplis quam indecorae consuetudini deceat indulgeri.

contente de la remarque d'ATHERTON⁶³¹ sur l'empiètement de *consuetudo* sur le territoire des critères normatifs :

In brief, the trend was to accept usage of (educated or elite) speakers as a check on unbridled regularity or analogy, but this was, typically, because such usage (on the whole) chimed in with regularity: it was not an autonomous source of regularity, but an autonomous source of correctness, distinct from analogy and, in practice, making inroads into analogy's linguistic territory.

Il n'en va pas de même pour le dernier critère.

2.5.5. *Auctoritas*

auctoritas in regula loquendi nouissima est. namque ubi omnia defecerint, sic ad illam quem ad modum (63.5) ad aram sacram decurritur. non enim quicquam aut rationis aut naturae aut consuetudinis habet; tantum opinione oratorum recepta est, qui et ipsi cur id secuti essent si fuissent interrogati, nescire se confiterentur.

L'auctoritas, critère fondé sur la tradition littéraire, pouvait servir à équilibrer la stricte observation de l'analogie dans la déclinaison et l'inflexion des mots ; en établissant la correction linguistique, elle peut être placée à côté de l'usage courant (*consuetudo*)⁶³². Quintilien intercale dans les critères de la correction l'ancienneté (*uetustas*⁶³³) et l'autorité (*auctoritas*) : « QVINT. inst. 1, 6, 1-2 : *Uetera maiestas quaedam et, ut sic dixerim, religio commendat. Auctoritas ab oratoribus uel historicis peti solet nam poetas metri necessitas excusat* ». La notion de *uetustas*, qui implique le respect d'un passé grandiose (*maiestas*), auquel les contemporains sont portés par un sentiment de dévotion (*religio*), ouvre une question fondamentale du point de vue des pratiques linguistiques, celle de l'archaïsme et, en contre-point, de l'innovation. L'*auctoritas*, la tradition littéraire, fournit des mots et des phrases pour lesquels il existe des preuves parmi les écrivains. Quintilien la restreint, cependant, aux orateurs et aux historiens, excluant ainsi les poètes, car ils doivent souvent recourir, sous la contrainte des vers, à des formes douteuses qu'il est préférable de ne pas utiliser⁶³⁴. On y a généralement recours lorsque les précédents échouent, mais on ne les exclut pas, à proprement parler. Elle peut sembler

⁶³¹ ATHERTON (1996 : 245).

⁶³² PARRANI-PIRAS (2012 : 663) en rapportant à VARRO, fr. 268, p. 268, et p. 652.

⁶³³ DE NONNO (2017 : 216) Dans le *CGL*, les termes *uetustas* et *antiquitas* ne dépassent pas une cinquantaine au total, et apparaissent principalement concentrés dans les œuvres d'origine orientale telles que les *artes compositae* et de Charisius, Diomède et Priscien.

⁶³⁴ AX (2011 : 232).

s'opposer à la raison (B 110, 26) ou, au contraire, la cautionner (B 109, 3 ; 113, 13)⁶³⁵. Quintilien a, sur le sujet, un point de vue qui reflète un mélange de conservatisme (lié au respect de la norme) et de pragmatisme réaliste, qui condamne l'*insolentia* de celui qui, en parlant comme les ancêtres, finit par s'isoler de ses contemporains⁶³⁶.

L'image religieuse de l'autel sacré est tout à fait convenable si l'on prend en considération l'étymologie et le poids sémantique du terme *auctoritas*. Son caractère solennel est confirmé par QVINT. *inst.* 1,6,1-2 : *Vetera maiestas quaedam et, ut sic dixerim, religio commendat. Auctoritas ab oratoribus uel historicis peti solet nam poetas metri necessitas excusat*. Quant à l'image métaphorique du monde maritime employé par Diomède⁶³⁷, à savoir celle « de l'ancre salvatrice » *ad ancoram* qui remplace l'expression *ad aram sacram* de Charisius, elle aussi a pu se trouver autrefois à l'endroit approprié en grec. Ce passage figure chez Hérodien⁶³⁸ : ἡ χρὴ ἀνάγειν ὥς εἰς λιμένα τινά (comme vers un port/refuge) εἰς τοὺς προσήκοντας ἐκ τῶν τεσσάρων τῆς ὀρθογραφίας κανόνων ἀναλογίαν φημί, διάλεκτον, ἐτυμολογίαν, ἱστορίαν, et renvoie aux critères convenables (προσέκοντες κανόνες) d'*Hellenismos*.

2.5.5.1. ORATORES – VETERI ; QUORUM AUCTORITAS ?

A l'encontre de Charisius, qui mentionne l'*opinio oratorum*, Diomède se différencie en ajoutant ceci : DIOM. *gramm.* I 439, 14-30, *cum tantum opinione secundum ueterum lectionem*, ainsi que Marius Victorinus dans sa définition ; MAR. VICTORIN. *gramm.* VI 189, 6-7 : *Quid auctoritate? Veterum scilicet lectionum*. DE NONNO se positionne sur le sujet de la similitude entre les deux passages, en suggérant que - contrairement à FEHLING⁶³⁹ - la définition de Diomède n'est, selon la procédure *mosaikartig* typique de Diomède, qu'une habile incrustation de deux sources différentes, dont l'une est précisément Charisius. Plus spécifiquement sur cette disparité, la *lectio ueterum* a été introduite dans la définition de Diomède selon une conception des *ueteres* datant du début de l'époque impériale, qui ne se limite pas à la littérature républicaine primitive, mais s'élargit en substance pour englober tous les « classiques » au moins jusqu'à l'époque augustéenne⁶⁴⁰.

⁶³⁵ URIA (2009 : 37).

⁶³⁶ VALETTE (2010 : §25).

⁶³⁷ DIOM. *gramm.* I 439,26.

⁶³⁸ REIZENSTEIN (1897 : 386).

⁶³⁹ FEHLING (1956) 225: « Übrigens ist ... die Fassung des Diom. als die bessere anzusehen » et encore GREBE 2000, 193 n. 6). Contrairement, DAMMER (2001 : 203-204).

⁶⁴⁰ DE NONNO (2017 : 230 n.69)

En commentant sur la leçon *authorum* [i.e. *auctorum*] du *Pu*, URIA⁶⁴¹ déclare : « [...] la idea de que el criterio de autoridad es dictado solo por los oradores, por lo que se propone leer *prudentissimorum* ‘de los mas sabios’ [...] » et renvoie également au chapitre 1.11 *auctoritate, quae prudentissimorum opinione recepta est*. Il semble donc, par la leçon *oratorum* de Charisius, que la *uetustas* s’ajoute à l’*auctoritas*, et qu’une sélection fondée sur un critère chronologique remplace celle fondée sur les genres littéraires, où seule la langue oratoire, comprise comme la prose d’art la plus qualifiée, assume une valeur exemplaire et la fonction de norme⁶⁴². Cela va contre l’affirmation de BÖLTE⁶⁴³ pour qui les érudits parmi les grammairiens latins n’ont jamais, sans exception, fait de distinction principale entre les auteurs anciens et les jeunes.

Cependant, la mention à l’*opinio*, traduite chez DAMMER par *Gutdünken*⁶⁴⁴ « discrétion, gré » et la justification subséquente qu’ils ne sauraient répondre pourquoi ils ont employé une forme spécifique au lieu d’une autre, pose la question de l’écart entre *scientia* et *opinio*. L’*opinio*, dans la langue philosophique, traduit δόξα, que les Grecs opposent à ἀλήθεια, γνῶσις, ἐπιστήμη. *Opinio* a pris le sens de « croyance », souvent avec la nuance accessoire de « croyance imaginaire ou fausse ». CIC. *Scaur.* 7 : *Apud homines barbaros opinio plus ualeat saepe quam res ipsa*. Finalement, dans le domaine de la jurisprudence, les arguments extrinsèques (les ἄτεχνοι πίστεις aristotéliennes) dépendent, selon CIC. *top.* 24, principalement de l’autorité (*ex auctoritate*). Ce type de preuve, à l’encontre des arguments intrinsèques, produits de l’*ars* de l’orateur, sont en dehors de sa portée et ne laissent aucune marge de contestation. MOATTI⁶⁴⁵ corrèle la reprise des deux sources de preuves à la transmission des savoirs en faisant une distinction nette entre la nature des critères :

« In the wake of Aristotle, the Romans discovered that there are two kinds of discourse and so two ways of transmitting knowledge. One way is to have many models and examples learnt by heart; the other is to teach the general rules within which an individual can make his choices and adapt or modify his discourse to fit the case in hand. The first way, conditioned solely by experience, depends upon memory; the second, which is theoretical, depends on judgement ».

⁶⁴¹ URIA (2009 : 170 n. 279).

⁶⁴² GARCEA (2017 : 18). Cf. DIOM. *gramm.* I 409.23 *proximis utar exemplis*.

⁶⁴³ BÖLTE (1888 : 435).

⁶⁴⁴ DAMMER (2001 : 202).

⁶⁴⁵ MOATTI (2015 : 202).

2.5.6. Equilibre des forces : Introduction de l'euphonie

Une fois que l'auteur a défini ses critères fondamentaux, il revient pour expliciter quelques paramètres supplémentaires qui interagissent avec la structure de base du noyau dur de la correction. Dans cette réflexion, la *suauitas* joue après coup un rôle important. En effet, les évolutions linguistiques - notamment au niveau de phonologie - dès le premier siècle ainsi que le mouvement d'archaïsme, on fait le critère de l'euphonie gagner en importance dans le domaine grammatical.

2.5.6.1. CONSUETUDO (NON) UOLGARIS NEC SORDIDA

Ex his ergo omnibus consuetudo non haec (63.10) uolgaris nec sordida recipienda est, sed quae horridiorem rationem sono blandiore depellat⁶⁴⁶. interdum enim utilibus iucunda gratiora sunt.

Mis à part ce passage, le groupe *uolgaris* (banal) – *sordida* (sale, méprisable) avec la variante archaïsante est attesté dans deux autres occurrences. Le groupe est bien attesté comme *uulgaris et sordida*, cf : SEN. *contr.* 3 *praef.* 7. L'autre occurrence qui est plus complète vient de Quintilien *inst.* 8, prooem 25 qui se rapporte à Cicéron *atqui satis aperte Cicero (de orat.) praeceperat, 'in dicendo uitium uel maximum esse a uolgari genere orationis atque a consuetudine communis sensus abhorrere'* et de GELL. 9,1,8 *animaduertendum est usum esse eum uerbo defendebant non ex uulgari consuetudine, sed admodum proprie et Latine*⁶⁴⁷. Le grammairien du tournant du III^e siècle, *Pompeius Festus*, dans son commentaire du *de uerborum significatu* de Valerius Flaccus, ou en commentant un vers de Plaute, dit : 396,5 *Plautus in Artemone: "nunc mihi licet quiduis loqui: nemo hic adest superstes." Volgari quidem consuetudine[m] ponit<ur> --- que sint...*

Cependant, même la *consuetudo*, l'*usus* en somme, qui est présentée ici comme un critère supérieur à l'*ars* et à l'*auctoritas* réunis, ne peut rester, comme on le sait, sans qualification et sans restriction : elle ne peut être ni sordide et vulgaire, *consuetudo non haec uulgaris nec sordida recipienda est, sed quae horridiorem rationem sono blandiore depellat*. Les considérations d'euphonie, fondées sur le pouvoir naturel de jugement esthétique de l'homme, l'emportent donc parfois sur le respect de la quantité naturelle, qui fait partie de la nature de la

⁶⁴⁶ En ce sens, *depellere* pourrait renvoyer aussi à la métaphore belliqueuse introduite en 62.6. comme indice de cohésion.

⁶⁴⁷ Charisius nous en donne un exemple CHAR. *gramm.* 239,2 *iners quoque habuit dubitationem an omnino in aduerbium transire possit, quamuis in uulgari consuetudine sit inerter.*

langue. Le passage de CIC. *orat.* 159, *refer ad auris : probabunt* permet d'établir une hiérarchie des valeurs. En cas de conflit, la nature de l'homme prime sur la nature de la langue⁶⁴⁸.

L'euphonie doit être comprise non pas comme un cinquième critère de *Latinitas* mais comme un principe modérateur, expliquant pourquoi *consuetudo* diverge souvent d'*analogia*⁶⁴⁹. Lorsque les critères de *Latinitas* sont insuffisants pour leur permettre de choisir entre des formes concurrentes, les grammairiens introduisent les idées d'euphonie ou de *suauitas* des terminaisons. DIOM. *gramm.* I 307.21–23 : *uerum euphoniā in dictionibus plus interdum ualere quam analogiam uel regulam praeceptorum* (inuenies). CONSENT. *gramm.* V 363,35-38 : *hic nunc iudicet euphonia, quae uoces aptiores, quae decentiores sint. profecto illae quarum ratio vultui respondet. quodsi illae decentiores sunt, certante inter se analogia uariis exemplis id quod pulchrius est eligit euphonia.*

2.5.6.2. HORRIDIOR RATIO

Dans le domaine grammatical, deux modalités se heurtent à l'euphonie : l'adhérence absolue à l'analogie sans rendre compte de la *consuetudo aurium* et l'accrochage à la manière des *ueteri*. Avant de passer à l'analyse de ces deux facteurs, il importe de faire le point sur le binôme *utilis* - *iucundus* en tentant de les éclaircir.

2.5.6.3. UTILIS VS IUCUNDUS

Le substantif *utilitas* « utilité » revêt à la fois un sens abstrait « utile » et concret, « l'acte de faire usage, service ». *Utilis* se traduit comme « *res utilis, instrumentum, utensile, χρηστός*, » et « *serviable, χρήσιμος* ». Le binôme entre *utilitas* et *iucunditas* est bien établi, d'abord au niveau du contenu : HYG. *astr.*,2,20 *Horum omnium non inutile uidetur historias proponere, quae certe aut utilitatem ad scientiam, aut iucunditatem ad delectationem afferent lectori.* Varron aussi dans le *de Re Rustica* définit l'*utilitas* par rapport à la *uoluptas* : c'est l'action de « rendre des résultats, qui conduit à la récompense » contrairement à la *uoluptas* qui vise au plaisir. *rust.* 1,4,1 : *utilitas quaerit fructum, uoluptas delectationem : priores partes agit quod utile est, quam quod delectat.*

Dans le *de lingua Latina*, Varron identifie explicitement lu à l'usage, l'applicabilité pragmatique de la langue. 9,33,47 : *cum, inquit, utilitatis causa introducta sit oratio,*

⁶⁴⁸ UHLFELDER (1966 : 589).

⁶⁴⁹ FEHLING (1956 : 253).

sequendum non quae habebit similitudinem, sed quae utilitatem. En ce sens, il rapproche l'*utilitas* de l'*usus* tout en l'opposant à la *similitudo*, la régularité analogique qui est plus abstraite. Cependant, dans le passage examiné, l'*utilia* ne peut être rapprochée de la *consuetudo*, mais plutôt de la forme « performante, *commoda*, fit », comme la phrase vient à l'explication (*nam*) de l'opposition entre *ratio horridior* et l'*usus* qui est dictée par l'euphonie. Dans le domaine de la Rhétorique, les *uerba iucundiora* appartiennent à la catégorie de *uocalitas*- QVINT. inst. 1,5,4. *quae εὐφωνία dicitur*⁶⁵⁰. Entre les synonymes, au moment du choix (*electio*) - dans le spectre d'*aptum/πρέπον*- les *uerba iucundiora* sont préférés. QVINT. inst. 1,5,4 : *ut inter duo quae idem significant ac tantundem ualent, quod melius sonet, malis*. Par rapport à ses synonymes, *idoneus* et *aptus* relèvent de l'*ars* ou de la *natura* respectivement, *utile usus facit*. L'*utilitas* (« serviceableness, utility⁶⁵¹ ») souvent s'oppose à la *iucunditas*, comme la première relève d'une normativité à l'écrit et la deuxième s'appuie surtout sur l'oral⁶⁵².

Revenons au texte. SCHENKEVELD⁶⁵³ traduit « 63.19 Among all these one should take as usage not the vulgar and sordid one but that which by a more smooth sound repels reason (i.e. a rationally acceptable form) when it is too rough ». D'autre part, URIA⁶⁵⁴ sent la nécessité d'éclairer que *ratio* ici signifie « es decir, una forma regular, analogica, sistematica ». Selon la *ratio* théorique de la nature linguistique et de l'art grammatical, une forme est absolument prédéterminée par le modèle du paradigme. Dans la pratique, cependant, le lien de la coercition linguistique peut être relâché. En d'autres termes, l'*usus* l'emportera parfois sur une forme créée par la *ratio* qui, bien que techniquement « correcte », offensera en sonnant étrangement. La création des mots absolument selon le critère de l'analogie, qui néanmoins s'opposent à l'usage ou à l'euphonie a un effet désagréable. Face à cette instrumentalisation non organique de l'analogie, pendant le 1^{er} siècle après J-C, Quintilien reprocha précisément la fossilisation de la méthode normative, en déclarant que *grammaticae loqui* and *Latine loqui* ne se chevauchent pas nécessairement⁶⁵⁵. Envers cet effet spécifique de l'analogie figée, l'auteur préconise la *consuetudo* ou l'*auctoritas*⁶⁵⁶ qui se plie à la *iucunditas*, l'euphonie, qui repousse l'*horridiorem rationem* en l'adoucissant.

⁶⁵⁰ LAUSBERG §542.

⁶⁵¹ *utilis* au sens « d'expédient, efficace, opportun, convenable ».

⁶⁵² PHILARG. *Explan. in. Buc.* 6,13 *utilitas legendi, iucunditas audiendi*.

⁶⁵³ SCHENKEVELD (1996 : 20).

⁶⁵⁴ URIA (2009 : 171 n.281).

⁶⁵⁵ DAMMER (2001 : 194) et GARCEA (2016 : 15).

⁶⁵⁶ URIA (2009 : 171 n.282) « la eufonía justifica la preeminencia del criterio de autoridad sobre el analógico ».

Pour en revenir maintenant aux abstractions *uetustas* et *antiquitas*, les grammairiens latins se réfèrent le plus souvent à ces termes lorsqu'ils énoncent des objectifs plus ou moins normatifs, dans des contextes dérogatoires ou sévèrement restrictifs. Quintilien dénonce déjà l'insolence qui vient de l'accrochage aux formes de la *uetustas*, en faisant preuve d'un conservatisme normatif et d'un pragmatisme réaliste. QVINT. *inst.* 1,6,20 : Quoi d'aussi indispensable en effet qu'un langage correct (*recta locutio*) ? Bien plus : j'estime qu'il faut s'attacher à cette règle (*inhaerendum ei iudicio*), tant qu'il est possible de s'y tenir, et il faut même résister longtemps aux changements (*mutantibus repugnandum*). Mais vouloir conserver des mots qui ont été abolis ou abrogés (*abolita atque abrogata retinere*) < par l'usage > est une sorte d'extravagance (*insolentiae*) et de prétention frivole pour des vétillies (*friuolae in paruis iactantiae*)⁶⁵⁷.

En outre, dans le passage de CHAR. 13.31 (avec le parallèle de DIOM. *gramm.* I 435.25) il n'hésite pas à parler - avec un lexique que l'on dirait influencé par l'anti-archaïsme d'un *Palaemon* - de l'*horror incultae uetustatis*⁶⁵⁸. La dissonance est le produit d'une conservation de la quantité longue du -o final, en la décrivant comme « ridicule⁶⁵⁹ » lorsque ces formes sont appliquées dans *noster sermo*. Diomède associe un tel abus à la revendication des poètes d'une « licence » de plus grande envergure (*nisi sicubi poeta maiorem sibi licentiam uindicauit*). Charisius lui-même fait référence au concept très répandu de cette *licentia uetustatis*⁶⁶⁰, 118,19, faisant à nouveau référence à l'abus de certains pluriels poétiques - à ne pas transposer dans le langage courant. De même, GELL. 13,21,1 : “*Si aut uersum*” inquit ‘*pangis aut orationem solutam struis atque ea tibi uerba dicenda sunt, non finitiones illas praerancidas neque fetutinas grammaticas spectaueris, sed aurem tuam interroga, quo quid loco conueniat dicere ; quod illa suaserit, id profecto erit rectissimum.*”

2.5.7. *Adsiduitas* vs *Ratio*

⁶⁵⁷ Traduction tirée de VALETTE (2010 : §25).

⁶⁵⁸ DE NONNO (2017 : 217).

⁶⁵⁹ Deux passages du 1,17 qui doivent être attribués à *Romanus*, y font écho : 151, 24, *manus ueterum licentiae porrigemus* « nous consentons à la licence des anciens » et 164, 28, *manus dat praemissae regulae ridicule* « s'accorde absurdement un soutien à la règle précitée ».

⁶⁶⁰ Le rapport éventuel mais hasardeux avec l'expression *illa loquendi licentia* a déjà été discuté.

adsiduitas et consuetudo uerba quaedam uel nomina usque ad persuasionem proprietatis sufficient, si tamen eadem non aspere⁶⁶¹ per (63.15) analogiam enuntientur ; alioquin rationem mallem quam adsiduitatem.

Rigoureusement parlant⁶⁶², le terme *adsiduitas*⁶⁶³ équivaut à GLOSS. IV 305, 14 *continuatio*. Dans le champ de l'apprentissage, il est synonyme de *l'exercitatio* comme dans RHET. Her. 1.1.20, artem sine adsiduitate dicendi non multum iuuare, ut intellegas hanc rationem praeceptionis ad exercitationem adcommodari oportere. Cet aspect de l'assiduité a perduré jusqu'à l'Antiquité tardive, comme en témoigne ISID. etym. 2, 3, 2 : *Ipsa autem peritia dicendi in tribus rebus consistit : natura, doctrina, usu. Natura ingenio, doctrina scientia, usus adsiduitate. Haec sunt enim quae non solum in oratore, sed in unoquoque homine artifice expectantur, ut aliquid efficiat*. Pour Isidore de Seville, enfin, *Adsiduitas enim mores facit* (ISID. synon. 2, 64).

Néanmoins, et c'est sous ce spectre qu'on s'efforcera de décortiquer le terme, *adsiduitas* s'oppose à la *ratio*. Déjà Quintus Tullius Cicero affirme dans Q. CIC. pet. 43 qu'adsiduitatis nullum est praeceptum ; uerbum ipsum docet, quae res sit. Dans notre passage, dans une forme d'hendiadyin, le terme se trouve en juxtaposition avec *consuetudo*, ce qui nous donne deux parallèles excellents tirés de Cicéron. Le rapport entre les deux est tranché dans CIC. ac. 1, 20 quam (consuetudinem) partim adsiduitate exercitationis, partim ratione formabant. La *consuetudo* dotée d'une partie de rationalité constitue l'hyperonyme d'assiduité qui s'en écarte complètement. CIC. nat deor. 2,96,1 : sed adsiduitate cotidiana et consuetudine oculorum adsuescunt animi neque admirantur neque requirunt rationes earum rerum quas semper uident, proinde quasi nouitas nos magis quam magnitudo rerum debeat ad exquirendas causas excitare. L'argument cicéronien est que l'habitation continue aboutit à l'*adsuefacio*,

⁶⁶¹ *Aspere*, « avec un son dur » VEL. 7,78,6 'coniux' [...] *subtracta 'n' littera difficilior enuntiabitur et asperius quibus accidet*. En faisant l'éloge de la manière de Laelius à s'exprimer, Cicéron met en avant la *suauitas*. CIC. de orat. 3,45 : *sono ipso uocis ita recto et simplici est, ut nihil ostentationis aut imitationis adferre videatur ; [...] non aspere ut ille, quem dixi, non uaste, non rustice, non hiulce, sed presse et aequabiliter et leniter*.

⁶⁶² ThIL II 880,2.

⁶⁶³ DE NONNO (2017 : 233) identifie *adsiduitas* en tant que synonyme d'*usus* et *consuetudo*, en prenant en considération un témoin inédit du passage des EXPLAN. in Don qui correspond à gramm. IV 486–565. Nos considérations seront d'une portée plus générale. Un emploi technique et étroit d'assiduité ThIL II 881,49 est la répétition des mots comportant des mêmes désinences AQVIL. rhet. 48,37 *consuetudo ... elocutionis ... et assiduitas stili ... in has formas ultro incurrit* ; ISID. orig. 2, 3, 2 ; PLIN. epist. 4, 12, 18 *si eiusdem uerbi adsiduitatem nimiam fugiemus* (sequitur si non utemur continenter similiter cadentibus uerbis).

à l'accoutumance aux choses dont on cherche plus les *rationes*. L'objet de notre quête s'est réduit à une réalité donnée dont on ne remet pas en question la validité.

Ergo *adsuduitas*, considérée dans sa condition extrême, en arrive à signifier l'accoutumance, l'ἔξις, ou familiarisation. Dans le passage, l'habitude a un effet similaire, en prenant la place de la *proprietas* telle qu'on l'a définie (sémantiquement ou euphoniquement), sous une condition : que les formes produites selon l'analogie ne soient pas désagréables : *si tamen eadem non aspere per (63.15) analogiam enuntientur*.

2.5.7.1. PROPRIETAS – VOCALITAS

Il convient ici de mentionner que *proprietas*, mis à part le sens de la κυριολογία⁶⁶⁴ exposé *supra*, possède aussi une notion rhétorique par excellence⁶⁶⁵. Le terme glisse sémantiquement vers une catégorie stylistique. On l'évoque ici parce que *proprietas* a à voir avec l'euphonie, le principe que l'auteur explore dans cette partie. *Vocalitas* et *proprietas* sont toutes deux des composantes d'*ornatus in uerbis singulis*. Cela implique en général que les critères d'euphonie sont aussi déterminants dans le sens qu'ils peuvent rivaliser avec la *proprietas* qui se lie au lexique « naturel ». Dans le passage, *proprietas*, normalement utilisé pour faire allusion à la désignation exacte d'un concept, semble faire allusion à la correction formelle d'un concept⁶⁶⁶. Selon Diomède⁶⁶⁷, 456,3, *proprietas* en tant que *uirtus orationis* consiste en *proportio /ἀναλογία*, *breuitas/ συντομία* et *tenor /προσῳδία*⁶⁶⁸.

2.5.8. Bilan : Quadripartition et Dichotomie : vers une hiérarchie des critères

Sur la quadripartition « varronienne », quatre sont les critères à la fois constitutifs de la langue et déterminants pour en juger la correction, et suit l'ordre d'une diérèse systématique *secundum linguam Romanam* reposant sur une dichotomie interne. La nature et l'analogie représentent la dimension supra-individuelle et régulière du langage⁶⁶⁹ : la nature - le système linguistique que chaque locuteur hérite des générations précédentes (*natura*) – fait la distinction entre le latin « possible/impossible » comme dans DIOM.*gramm.* I 347,19-23 *correpta autem an*

⁶⁶⁴ La vertu particulière de la *proprietas* est qu'elle rend le sens clair, elle était donc très prisée par les stoïciens. Cicéron, par exemple, écrit dans *fam.* 9.22.1. : *placet Stoicis suo quamque rem nomine appellare*, car ainsi ils évitent l'*obscoenum*.

⁶⁶⁵ LAUSBERG §541.

⁶⁶⁶ URIA (2009 : 171 n. 283).

⁶⁶⁷ DAMMER (2001 : 260).

⁶⁶⁸ Pour l'analyse détaillée du passage 526, 10, voir le commentaire *ad loc.* de DAMMER (2001).

⁶⁶⁹ GARCEA (2012 : 31-32).

producta sit [le -i de la quatrième conjugaison] *facile perspicimus in indicatiuo modo tempore praesenti nuraero plurali prima uel secunda persona, ubi sine summa deformitate aduersus naturam uerba corripere uel produci non possunt, ut legimus legis, audimus auditis*. L'analogie, le principe normatif qui établit des correspondances régulières entre les signes, notamment en matière de morphologie - établit des distinctions dans la sphère du latin possible, entre le latin correct/incorrect. *Consuetudo* et *auctoritas* appartiennent, quant à elles, à la dimension subjective du langage : la *consuetudo*, qui se réfère aux choix des locuteurs (*multorum*), compris comme des sujets anonymes, inspirés principalement par des raisons euphoniques et ratifiés par l'usage commun (*consensione*), aide à opérer une distinction, dans la sphère du latin correct, entre le latin habituel/inhabituel. Il est évident que dans une telle perspective, la seule qui n'a rien à voir de systématique avec les autres critères, étant donné son caractère arbitraire, est l'*auctoritas*. Elle désigne les expressions garanties, quand elles ne sont pas imposées, par le prestige des modèles littéraires, qui cependant dans un cas comme celui de la *Perfektbildung* de la troisième conjugaison (DIOM. *gramm.* I 370,22= CHAR., *gramm.* 337,8 *lectio auctorum obseruantia sua nos certioris de perfectis instituit*) peuvent vraiment apparaître comme une bouée de sauvetage (*ad ancoram / ad aram sacram*)⁶⁷⁰.

Compris dans ce sens, « la division quadripartite de Varron » favorise les deux premiers critères et est davantage explicitée à la fin de leur exposition : *alioquin rationem mallet quam adsiduitatem*. En effet, la nature et l'analogie exercent une influence bien plus profonde sur le système linguistique que la *consuetudo* et l'*auctoritas*, auxquelles on peut plutôt attribuer les nombreuses formes incohérentes constamment introduites dans le lexique⁶⁷¹.

2.5.9. Les déclarations de programme

tractabimus ergo primum nomina polysyllaba polysyllaborumque quaestiones, deinde uerba uerborumque quaestiones⁶⁷², nouissime catholica uaga, quae multarum controuersiarum ueterem caliginem dis(63.20.)sipient⁶⁷³.

⁶⁷⁰ DE NONNO (2017 : 226 n.54).

⁶⁷¹ GARCEA (2016 :15)

⁶⁷² URJA (2009 : 169 n. 284) remarque que Charisius a copié littéralement le plan de sa source (cf. BARWICK 1922 : 177), dont, cependant, il ne prendra que ce qui se rapporte au nom - ignorant, par conséquent, la partie sur le verbe. Il ajoute cependant, de manière inattendue, des observations sur les pronoms (141, 25), les prépositions (142,20), les conjonctions (143, 4) et les adverbes (143, 20). Cette acceptation retranscrit à la préface un caractère purement général et programmatique qui inclut les deux grandes catégories des noms et des verbes.

⁶⁷³ Il est intéressant de noter que toutes les références de l'infinitif *dissipare* dans le corpus des *Grammatici* (toutes les occurrences -sauf celles de Charisius- sont : IV 432,20 / V 42,20 / V 166,29 / V 176,10.) se rapportent au vers

2.5.9.1. MONOSYLLABA MONOSYLLABARUMQUE

Un petit point sur la tradition du texte. Le texte étudié par MAZZARINO⁶⁷⁴ comprend l'ajout de Putschius [item monosyllaba monosyllaborumque quaestiones]. BARWICK n'inclut pas l'addition de Putschen dans son édition⁶⁷⁵, par le fait que les *monosyllaba* sont censés résister à l'ordre de l'analogie cf. QVINT. inst. 1,6,4 : *Quod efficitur duplici uia : comparatione similium in extremis maxime syllabis, propter quod ea, quae sunt e singulis, negantur debere rationem, et deminutione.* AX fait le lien entre la remarque de Quintilien sur les monosyllabes et celle de PLIN. dub. serm. frg. 78 = CHAR. gramm. 175.25-27 : *monosyllaba extra analogiam esse Plinius [...] scibit et addit eo magis consuetudinem in eo esse retinendam.* La proposition émise par SIEBENBORN⁶⁷⁶ selon lequel le traitement des *monosyllaba* dans le chapitre est délibérément omis par l'auteur est bien sensée.

2.5.9.2. DICTIO

Afin de comprendre le contenu de la préface en rapport avec le titre et le sujet du chapitre, il faut s'arrêter sur la notion de *dictio*. Tout d'abord, le sujet de la préface est celui des *extremitates nominum*, qui constitue souvent le critère de la classification flexionnelle. Penchons-nous un moment sur l'imagerie horticultrale. Les éléments qui sont semés par la *ratio* (où le double sens du mot λόγος semble être voulu, cf. les chapitres) comme des graines (*disseminauit*) afin de pousser ensemble plus tard (*coaluit*), cette fois dans des catégories qui réunissent des similaires (*paria*), créeront un jardin, ou plutôt une forêt :

Omnia igitur nomina quibus uniuersa dictionis silua copiosa est non plus quam per duodecim ultimas litteras finiuntur, quinque uocales, a e i o u, sex semiuocales, l m n r s x, unam mutam, t.

47 de l'Epode 17 d'Horace : *Caligo nouendiales dissipare pulueres* ; Charisius CHAR. gramm. 418, 9-10 nous donne dans son œuvre la définition du verbe poétique *dissipo* *Consumit. dissipat, dilapidât rem. lacerat rem. proio fundit. prodigit, perdit, haurit. Deuorat.* ; CASSIOD. de orth. gramm. VII 145, 14-20 *erit itaque propositum nostrum..... ubi idiomata legis diuinae communi usui repugnantia non permissimus dissipari* (dernier mot.) ; SERG. In Don. gramm. IV 483,35 *de accentibus* avec une référence tout à fait importante à la *lex* qui s'estompe : *Accentum autem saepe dissipat legem uel distinctio.*

⁶⁷⁴ MAZZARINO (1948 : 211 n.40).

⁶⁷⁵ SCHENKEVELD (1996 : 33 n.58).

⁶⁷⁶ SIEBENBORN (1976 : 110).

Cette métaphore est employée aussi par Crassus dans C1C. *de.or.* 3,93 dans un contexte sur la méthode de la *dispositio* à partir de la *materia*, du contenu rhétorique. *Verborum eligendorum et conlocandorum et concludendorum facilis est uel ratio uel sine ratione ipsa exercitatio; rerum est silua magna*⁶⁷⁷. BLANK⁶⁷⁸ fait la remarque suivante sur l'exemple : «As opposed to the technical methods one can use to chose and order one's words, the contents of rhetorical narrative cannot be handled systematically but are like a great wood⁶⁷⁹ ». Cette *silua* serait l'adaptation en latin du mot grec *hylē* 'ύλη' employé par S.E. M. 1, 249 dans un contexte sur la partie de l'ιστορικόν de la grammaire : ιστορικόν δὲ τὸ περὶ τὴν προχειρότητα τῆς ἀμεθόδου ὕλης. «The historical part is about the pre-existing unordered raw material» (tr. BLANK 1998). Ajoutons que même si l'*hylē* que mentionne Sextus est le contenu de l'œuvre littéraire, ce matériau est qualifié d'ἀμέθοδος, comme dans le passage on parle de *confusio*. Néanmoins BLANK⁶⁸⁰ souligne que :

The grammarian's matter (l'*hylē*) is the Greek voice according to the systematisation of 'cause, principle, definition, matter, parts, tools, functions, goal' of the expertise of grammar.

Le mot ὕλη rend en latin, hormis la forêt, la *materia/hylē*. L'auteur de cette préface réaffecte cette métaphore en faisant référence à la *uniuersa silua dictionis* la « forêt de la voix articulée », comme si elle était *educta ex confusione uniuersitatis* afin de dévoiler, d'exprimer l'*elocutio*, ce que Apollonius Dyscole exprime par la même métaphore médicale⁶⁸¹ : Ὑλη δὲ γραμματικῆς ἐστὶν ὁ γενικός λόγος (l'énoncé général) [λόγος δέ] λέξεων σύνθεσις, διάνοιαν αὐτοτελή κατὰ σύμμετρον περιγραφὴν ἀπαρτίζουσα (qui offre un sens complet circonscrit dans une étendue mesurée).

La *dictio*⁶⁸² est « le fait de dire, prononcer ». Dans la tradition grammaticale, depuis Varron jusqu'aux grammairiens tardifs, le terme *dictio* n'apparaît pas comme un strict

⁶⁷⁷ MOATTI (2015 : 235).

⁶⁷⁸ BLANK (1998 : 262).

⁶⁷⁹ En effet, le procédé décrit est parallèle à celui qui se produit entre l'*inuentio* et l'*elocutio* dans le domaine de la rhétorique. LAUSBERG §453 définit l'*elocutio* comme « the stage of the development of the *materia* relating to the *uerba* », en d'autres termes, le processus de conversion en langage des idées trouvées dans l'*inuentio*. Cf aussi QVINT. *inst.* 8. *prooem.* 1,2 : *Materia quidem uaria est, et in qua multa etiam sine doctrina praestare debeat per se ipsa natura, ut haec de quibus dixi non tam inuenta a praeceptoribus quam, cum fierent, obseruata esse uideantur.*

⁶⁸⁰ BLANK (1998 : 262).

⁶⁸¹ Texte et traduction tirés de LALLOT (1998 : 73).

⁶⁸² Comparant *dictio* à *quae diceret* dans la « digression historique » qui précède, il est évident que le choix des mots suit un avancement du plus abstrait au plus concret puisque le lexique progresse du plus neutre au plus technique, comme c'est le cas avec *natura*, *ars*, *ratio*, etc.

correspondant du terme stoïque λέξις « signifiant », mais est généralement équivalent à « mot⁶⁸³». GARCEA⁶⁸⁴ :

L'acception technique de *dictio*, désignant une séquence graphique (sans référence à sa jonction avec un signifié dans le *uerbum*) évoque l'usage de *lexis* dans la dialectique stoïcienne.

Afin de comprendre plus en détail l'utilité de l'emploi de ce terme dans le passage, examinons la concession d'Aristote, selon laquelle même les bruits inarticulés des bêtes « signifient quelque chose », 'δηλοῖσιν γέ τι' (*int.* 2.16^a28f.), est pour stoïciens aussi sans doute autant valable, avec des qualifications appropriées⁶⁸⁵. Pour les stoïciens, la *lexis* est une séquence phonique articulée et scriptible quelconque ; elle peut correspondre à un mot ou à un groupe de mots, envisagés sous leur aspect non sémantique, mais strictement formel, comme des sons élémentaires articulés, avant que le logos les ait réunis en classes morpho-lexicales⁶⁸⁶. Par conséquent, le *logos* a la primauté sur ses constituants⁶⁸⁷. La classe des *lexeis* correspond au besoin d'« accomodate items taken to be ambiguous which were neither words nor sequences of these » comme *auletris*⁶⁸⁸. Ce mot au sens morphologique se rapproche de l'énonciation et il est dépourvu du sens.

Les Grammairiens latins, à partir de Varron jusqu'aux artigraphes avant Priscien, vu que leur système était accommodé pour servir des fins éducatives, ne s'intéressent pas clairement à toutes les formes et à tous les niveaux d'émission vocale. Pour l'essentiel, *dictio* reprend la valeur de *lexis* stoïcienne⁶⁸⁹, entité bipartite, et la voix, à partir de laquelle l'articulation prend une voie à sens unique jusqu'à l'*oratio*. Le signifiant est la *locutio* qui s'oppose au sens (*ad explicandam elocutionem*), et le signifié est la *certa significatio*⁶⁹⁰. Le

⁶⁸³ Voir HOLTZ (1981 : 139-40).

⁶⁸⁴ GARCEA (2005 :146).

⁶⁸⁵ ATHERTON (1995 : 137).

⁶⁸⁶ BLANK (1998 : 151) sur *M.* 1, 99-158 «Voice ... is divided into 'lettered' (*engrammatos*) or 'articulate' (*enarthros*). Syllables form expressions (*lexeis*), of which some have meaning, (*logoi*) and others do not...The system is double, describing expression in its double aspect as articulate voice and as meaningful articulate voice».

⁶⁸⁷ GARCEA, (2005 :147)

⁶⁸⁸ ATHERTON (1995 : 138) « The core of the ambiguity is the sequence of elements α, υ, λ, η, τ, ρ, ι, ζ, which is "common to" - that is, is shared by - both the single term αὐλητρίς, which means "flutegirl", and the phrase αὐλή τρις, which means "a house three times"».

⁶⁸⁹ MAR. VICTORIN. *gramm.* VI 5,2 : après avoir exposé l'elementum, il vient à la dictio. *dictio* <est> *figura significantium uocum*. *Formes extérieures des voix signifiantes*. CHAR. 14,26 : *Dictio est ex syllabis finita cum significatione certa locutio*, ut est dico facio}. DIOM. *gramm.* I 436.10 : *Dictio est uox articulata cum aliqua significatione ex qua instruitur oratio et in quam resoluitur : uel sic, dictio est ex syllabis finita cum significatione certa locutio*, ut est dico facio. DIOM. *gramm.* I 499,30 : *uocales sunt qui alte producta elocutione sonantibus litteris uniuersam dictionem inlustrant*.

⁶⁹⁰ GARCEA (2005 : 149-153).

même dualisme renvoie à la définition de Varron, qui dans le livre 8 du *de Lingua Latina* 40, en tant qu'« anomaliste » posa la question : *Quaero enim, uerbum utrum dicant uocem quae ex syllabis est ficta, eam quam audimus, an quod ea significat, quam intellegimus, an utrumque.*

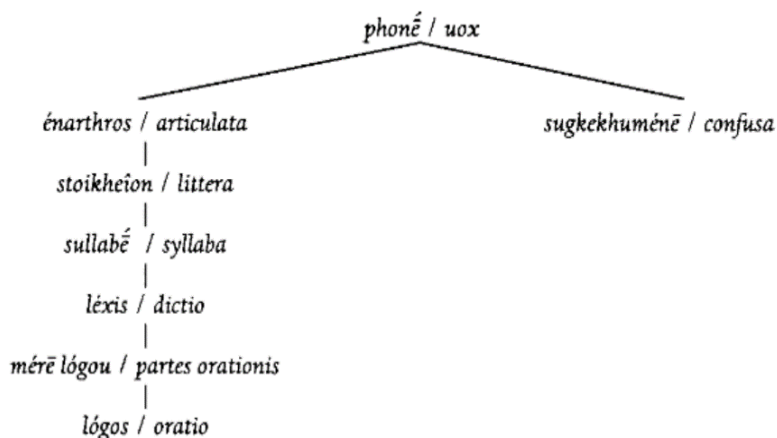


Fig.6. Ramification de *uox* tiré de GARCEA (2005 :153).

L'évolution de la signification de *dictio* qui finit par signifier le mot en tant que tel vient avec Priscien. Apollonius Dyscole et Priscien hésitent entre un arrière-plan théorique, reprenant l'idée stoïcienne de la prééminence de l'énoncé sur les mots isolés, et la pratique didactique, qui privilégie la connaissance d'un nombre, sinon réduit, du moins contrôlable, de moins, plutôt que la connaissance des phrases infinies ainsi que de leurs signifiés⁶⁹¹. Cf. PRISC. *gramm.* II 53,7-26. En prenant *dictio*/mot comme la plus petite unité linguistique, il établit un critère de base pour la correction. C'est maintenant au sein de ce *nomen*/diction que s'opèrent la configuration prosodique et l'aspiration, les différentes *dictiones* étant divisées aux déclinales et indéclinales, après qu'on leur ait attribué des classes morpho-lexicales spécifiques. Même dans ce cas, le taux d'assimilation et les frontières entre *dictio* et mot ne sont pas entièrement définis, la *dictio* gardant son autonomie à l'intérieur du lexème.

Pourquoi la question de la *dictio* est-elle aussi intéressante pour le passage en question ? *apud sensus nostros educta ad explicandam elocutionem*. Ce que les Stoïciens ne permettent pas, c'est de passer de la description en termes de *lekta* comme incorporels, à la description en termes de *lekta* comme agents causaux : ils diront plutôt qu'il y a un changement dans l'âme, et que c'est sur l'âme (dans cette condition) que le *lekton* -qui est l'articulation du contenu

⁶⁹¹ GARCEA (2005 : 154).

sémantique de l'impression- survient en quelque sorte. Cela nous renvoie à l'adage empirique *nil in intellectu quod non prius in sensibus* = SVF 2.88. ATHERTON⁶⁹²remarque:

Yet to try to use *lekta* to explain a person's understanding of what is said to them in their own language - which is what *lekta* are supposed to account for - while not allowing *lekta* to effect understanding, is not just a case of having one's metaphysical cake and eating it too.

Une séquence de sons ne qualifie pas le discours rationnel. Malgré cette acception, le son vocal dans lequel le *lekton* subsiste toujours, provoque l'impression résultante dans l'âme par laquelle on comprend le discours⁶⁹³. Dans notre passage, les *extremitates*, à savoir les *dictiones nominum*, sont les « bearers of ambiguity⁶⁹⁴ » ce qui en fait des critères d'ordination difficilement organisés et appliqués, pour créer des règles, et les classer. Donc si on le prend ainsi, la *praeformatio* est tout à fait adéquate pour le sujet traité.

2.6. Une proposition de traduction

Avant de passer à la dernière partie de la préface et à notre dernier point d'analyse, il est opportun de fournir, après l'analyse détaillée, notre proposition de traduction, afin que le lecteur se rende compte de tous les éléments et de la perplexité de la préface.

1.15. SUR LE SUJET DES DESINENCES DES NOMS ET QUESTIONS DIVERSES.

Même la nature elle-même n'est pas si limitée au point de nous imposer sa propre borne extrême/ son horizon, à plus forte raison (cela vaut aussi pour) les arts, pour l'accomplissement desquelles la faiblesse humaine ne suffit pas, que ce soit à cause de la difficulté extrême de la tâche, ou parce qu'elle est rassasiée par leur simple création. Et certes peut-il atteindre son épanouissement, ce qui se construit incessamment par l'acuité de chaque intellect ? Cependant, il ne signifie pas que les arts sont sans aucune valeur parce que nous supportons qu'elles ne soient pas à l'abri d'ajouts successifs. Contentons-nous donc de ce qui a été découvert, car au sein de chaque système, les parties elles-mêmes ont également leur propre mesure et il ne semble pas autrement accompli, ce qui existe à chaque instant.

Quant à la langue latine, née en même temps que l'homme lui-même et sa cité, il s'est offert à l'expression et à la compréhension de ce qu'il disait. Mais une fois que, au fil des siècles, elle a entièrement accueilli les spécialistes de l'art et qu'elle est devenue captive des observations de notre perspicacité, un très petit nombre de ses parties étant en désaccord avec la norme

⁶⁹² ATHERTON (1993 : 237).

⁶⁹³ ATHERTON (1993 : 257-258).

⁶⁹⁴ ATHERTON (1993 : 272) « bearers of ambiguity for the Stoics will be varieties of articulate spoken and written *lexeis* ».

rationnelle⁶⁹⁵, elle s'est abandonnée à la règle pour la gouverner et a soumis cette liberté de parole à la servitude de la Raison.

Cette Raison est, d'ailleurs, liée de manière consubstantielle à la langue elle-même de sorte que de nos jours n'introduit en soi aucune analogie. En effet, quant aux éléments déjà développés dans notre esprit afin d'émettre de la parole/exprimer le langage, elle les sema de leur tout confus, et parmi les différences elle fortifie les similitudes en les développant ensemble. Alors, la règle d'irrégularité est sanctionnée par l'argument du similaire.

Ainsi, la langue latine est fondée sur la nature, l'analogie, l'usage et l'autorité. La nature des verbes et des noms est immuable et ne nous a transmis plus ou moins que ce qu'elle a reçu, car si quelqu'un dit *scrimbo* au lieu de *scribo*, il n'est pas « convaincu » par la force de l'analogie, mais par la disposition de la nature elle-même. L'analogie est la mise en ordre du langage, héritée par la nature et sépare la langue qui comporte des barbarismes de la langue cultivée en aucune autre manière que comme (on sépare) l'argent du plomb. Mais vous verrez plus tard (ch. XVII) que Romanus a donné une explication plus complète sur le sujet de l'analogie. Quant à l'usage, elle est similaire à l'analogie non pas dans sa fonction mais dans son effet. Et ce n'est que pour cela qu'elle a été approuvée, parce qu'elle est accréditée grâce à l'accord de la majorité, de telle manière que la raison ne l'approuve pas mais la tolère. L'autorité vient dernière parmi les règles de la parole. Et de fait, là où tout le reste échoue, on y recourt de la même manière qu'à un autel sacré, car elle n'a rien (aucun trait) ni de la raison, ni de la nature, ni de l'usage ; elle n'a été acceptée que par l'avis des orateurs, bien que ceux-ci, si on leur demandait pourquoi ils avaient suivi cela [sc. une forme particulière], avoueraient eux-mêmes qu'ils ne savaient pas.

Mais parmi tout cela, il ne faut accepter comme usage ni ce vulgaire ni ce trivial, mais celui qui repousse une raison trop grossière à travers une prononciation plus agréable, car parfois les mots plaisants sont plus appréciés que ceux qui sont utiles. L'usage et l'habitude imprèneront certains verbes ou noms jusqu'à ce que nous soyons convaincus de leur caractère propre, pourvu que leur prononciation selon l'analogie ne soit pas désagréable ; sous d'autres rapports⁶⁹⁶, je préférerais le critère de la raison à celui de l'habitude⁶⁹⁷.

Nous traiterons donc d'abord des noms polysyllabiques et de leurs questions, ensuite des verbes et des questions des verbes et finalement des règles générales vagues, afin qu'elles puissent dissiper le vieux brouillard de nombreuses discussions. Tous les noms, avec leur abondante forêt de prononciations, ne se terminent pas par plus de douze lettres finales, cinq voyelles (*a e i o u*), six semi-voyelles (*l m n r s x*) et une muette (*t*). Nous suivrons donc ces terminaisons à travers tous les genres nominaux ou à travers ceux qui existent dans un certain nombre de noms⁶⁹⁸, et pour chaque désinence, nous mettrons en avant ses propres problèmes et nous les résoudreons.

⁶⁹⁵ On traduit en apposant l'adjectif « rationnel » afin d'éviter l'itération du mot « raison ».

⁶⁹⁶ Sauf pour l'euphonie.

⁶⁹⁷ En le sens de l'accoutumance.

⁶⁹⁸ Sur le sens de *quoddam nomen* en tant que celui qui échappe à la norme : CLEDON. *gramm.* v 27, 10-11 : *quia et uocales et consonantes et in quibusdam nominibus | non certum exprimunt sonum i, ut uir, modo i opprimitur; u, ut optumus, modo u perdit sonum* ; CONSENT. *gramm.* v 354,27 : *quae regula in quibusdam nominibus discretionem recipit* ; SERG. *gramm.* (Ps. CASSIOD.) 1221,32 (Garet) : *Quia antiqui G non habuerunt, sed ponentes C in quibusdam nominibus per sonos sensum discernabant* et AVD. *gramm.* VII 342,18 : *Ablatiui casus quae regula*

3. UN CAS D'ETUDE : *QUAESTIONES* DE NORMATIVITE

3.1. *Un άγών grammatical*

Si l'on traduisait le dernier paragraphe *stricto sensu*, cela nous donnerait :

Nous traînerons donc d'abord des noms polysyllabiques et leurs questions, ensuite les verbes et les questions des verbes et finalement les règles générales vagues, afin qu'elles puissent dissiper le vieux brouillard de nombreuses controverses. [...] Nous persécuterons donc ces terminaisons à travers tous les genres nominaux ou à travers ceux qui existent dans un certain nombre de noms, et pour chaque désinence, nous soumettrons ses propres problèmes et les acquitterons.

Tout se passe comme si une scène légale se déroulait sous les yeux des lecteurs. Les objets de la recherche du grammairien subissent une βάσανος, afin de mettre un terme au vieux brouillard créé par des controverses constantes. Le grammairien souhaite commencer à nouveau, afin de parvenir à résoudre des *quaestiones* qui torturent la discipline. Sa méthode, qui vient expliquer la déclaration générale (*ergo*) est également présentée en termes juridiques. Plus spécifiquement, le traitement apparaît sous forme de persécution, suivie d'une adjonction / présentation de *quaestiones* vêtue en une « soumission » et une résolution qui aboutit à un véritable acquittement.

Il a déjà été démontré à plusieurs reprises, que la préface se sert, de manière allusive, du vocabulaire jurisprudentiel et légal, dans toutes les parties pour faire référence à toutes les opérations mentionnées. Le tableau suivant les agrège.

SECTION / SUJET CONCERNÉ	Le <i>sermo Latinus</i>	La Ratio	Les critères de <i>Latinitas</i>	Le procédé du grammairien
62,2 – 62,8	<i>se praestitit captus est dissentientibus regendum se tradidit servituti addixit</i>			
62,8 – 62,14		<i>inferat educta sunt</i>		

est? Ablatiuus singularis exceptis quibusdam nominibus aptotis, ut nequam et nugas, una ex quinque uocalibus terminatur.

		<i>adprobatur</i>		
62,14 – 63,16			<i>constituone</i> <i>conuincitur</i> <i>consuetudo</i> <i>consensione</i> <i>conualuit</i> <i>non accedat</i> <i>confiterentur</i> <i>depellat</i>	
63,16 – 63,27				<i>tractabimus</i> <i>quaestiones</i> <i>controuersiarum</i> <i>sequemur</i> <i>subiciemus</i> <i>soluemus</i>

3.2. *Empiètements lexicaux réciproques*

La remarque liminaire de Sextus Empiricus dans *M.* 1,40 Ἀρχέτω δὲ ἡμῖν εὐθὺς ἢ πρὸς τοὺς γραμματικοὺς ζήτησις, πρῶτον μὲν ἐπεῖπερ ἀπὸ νηπιότητος σχεδὸν καὶ ἐκ πρώτων σπαργάνων γραμματικῇ παραδιδόμεθα, quoique formulée de manière ironique, fait un constat important. Elle rappelle surtout l'une des spécificités de la grammaire antique : son enracinement dans une pratique d'enseignement⁶⁹⁹. Face à l'œuvre de la Grammaire on ne peut que « παραδιδόμεθα », que nous nous livrer à elle, que nous y rendre. La normativité est une caractéristique presque innée de l'éducation comme le démontre pour l'éducation grecque déjà l'emploi du terme « εὐθύναι » pour l'éducation élémentaire dans le dialogue platonique *Prot.* 326E. Εὐθύναι est lui-même un terme proprement et purement judiciaire afférant à la reddition des comptes et la poursuite contre un magistrat pour la reddition de ses comptes ou de sa gestion, comme dans *And.* 10, 15, εὐθύνας ὀφείλειν ou ὀφλεῖν⁷⁰⁰. Ainsi, la notion de rectification était déjà réaffectée et manipulée par les Grecs, pour finir par prendre des

⁶⁹⁹ VALETTE (2010 §1).

⁷⁰⁰ *Lys.* 118, 25 ; *Eschin.* 55, 17.

dimensions importantes dans la mentalité romaine, notamment pendant l'époque républicaine tardive⁷⁰¹ et l'Empire.

En effet, à l'encontre du grammairien des temps modernes, qui peut se spécialiser en tant que linguiste dans l'étude historique ou synchronique du système grammatical indépendamment de la salle de classe, et faire de la grammaire « descriptive » et non « normative », le *grammaticus* antique n'a pas de choix. Puisqu'il est professeur et s'adresse à un public d'élèves, il ne peut concevoir sa discipline que dans une perspective normative. Le terme *disciplina*, traditionnel pour l'action d'apprendre, d'instruire, revêt et en même temps contient la *ratio*. « Proprie disciplina est ratio vivendi et discendi, quae discipulis traditur, institutio, educatio⁷⁰² ». Déjà pour VARRO, *ling.* 10,1, *disciplina loquendi* dénote le « système du langage » tout court. Chez Aulu Gelle, la grammaire est intrinsèquement liée à la *regula* GELL. 13.21, ... *quam* (l'euphonie) *regulae disciplinaeque, quae a grammaticis reperta est* et Probus la qualifie de *recta* PROB. *gramm.* IV 48.7 *secundum analogiae rectam rationis disciplinam*. Dans l'Antiquité, la description de la langue vise toujours à établir des règles fondées sur une base rationnelle.

3.3. Le grammairien - législateur

Ainsi se dresse clairement l'image du grammairien-législateur. La place centrale donnée à la grammaire dans les pratiques d'enseignement lui confère d'emblée une dimension normative : dès la fin de la République, le *grammaticus* apparaît à Rome comme le « gardien de la langue », il assume le rôle des *custodes* de la langue latine, en ce qu'il est chargé de définir les règles de la correction linguistique et de conserver la pureté de la langue latine (*Latinitas*)⁷⁰³. L'expression existe déjà chez SEN. *epist.* 95,65 *custodes Latini sermonis*, avant d'être plus tard retravaillée par Augustin AVG, *doctr. christ.* 2, 13, 19-20 et *Solil.* 2,19 *uocis articulatae custos*.

Doté du pouvoir exorbitant de donner le droit de cité aux mots d'origine étrangère⁷⁰⁴ et d'exercer son jugement sur l'œuvre des poètes, le grammairien assume un rôle important dans la société d'époque impériale, au point d'investir souvent l'espace politique. Il n'est

⁷⁰¹ MOATTI (2015 : 104). Les antiquaires, juristes et grammairiens assument tous la tâche de sauvegarder le passé dans leurs domaines respectifs, l'histoire, les lois et la langue. En ce sens, la normativité et l'ordination ne naissent pas *ex nihilo* mais sont appelées, en tant que méthodes à travailler dans un matériau préexistant, œuvrant également à son interprétation, que ce soient les *res gestae* ou la langue, et dont ils doivent prendre en compte l'ancienneté.

⁷⁰² TLL s.v. *disciplina*.

⁷⁰³ KASTER (1980 : 17).

⁷⁰⁴ KASTER (1980 : 18).

d'ailleurs pas difficile de voir à quel point les méthodes et les travaux de la grammaire ont servi les objectifs des juristes. Les deux disciplines demeurent imbriquées, car la grammaire constitue un formidable vecteur de compréhension du droit et les juristes puisent largement dans les travaux des spécialistes de la grammaire pour composer leurs discours. Il est étonnant que dans les sources on retrouve les mêmes mots qui reviennent pour décrire toute cette activité herméneutique : les juristes comme les grammairiens hésitent (*dubitare*), démontrent (*demonstrare et probare*), émettent des hypothèses (*susplicari, coniectare*) et interprètent (*interpretari*)⁷⁰⁵. Entre les spécialistes des deux disciplines, un véritable dialogue s'est instauré⁷⁰⁶.

Ce croisement de disciplines⁷⁰⁷ entraîne des empiètements réciproques de terminologie entre jurisprudence et grammaire. Plus qu'enseignant, le grammairien est κριτικός, un adjectif qui relève explicitement de ces deux sciences, la jurisprudence et la grammaire. Le verbe κρίνω signifie à la fois capable de juger, de décider, Arist. *Apo.* 2, 19, 3, et la faculté de penser, de discerner ; ἡ κριτική (s. ε. τέχνη) nécessite le *iudicium* du professeur afin que ce dernier puisse déterminer, το κρίνόμενον / *iudicatio*, le point de jugement. De surcroît, l'*officium*⁷⁰⁸ est d'abord un terme juridique qui va de pair avec une liste de règles afférant à des juristes de l'époque Républicaine. Par exemple, le *De officio iudicis* de Q. Aelius Tubero, cité par GELL. 14.2.20, qui contenait des *praecepta*, ceux que Q. Mucius Scaevola en avait composé⁷⁰⁹. Néanmoins, lors de la théorisation et la standardisation des sciences, les fonctions étaient, dans une certaine mesure, détachées des hommes qui les exerçaient. Désormais, non seulement la Grammaire peut avoir des *officia*, mais elle devient une partie consubstantielle à chaque *techné* digne de ce nom, qui justifie son existence et son utilité.

⁷⁰⁵ MOATTI (2015 : 147).

⁷⁰⁶ MOATTI (2015 : 144). L'exégèse juridique, au début, se fondait donc presque exclusivement sur la définition, c'est-à-dire l'explication des termes utilisés. Quintilien considérait que le premier devoir des juristes était de rechercher des définitions précises, à la *proprietas uerborum*, et en cela ils ressemblaient aux grammairiens. Les deux juristes Sextus Aelius Catus et Acilius ont été les premiers à expliquer la loi des Douze Tables, quoiqu'ils aient été en désaccord sur certains points et qu'ils n'aient pas toujours su très bien qu'en penser. Ils ont été suivis par toute une série d'autres juristes et grammairiens.

⁷⁰⁷ Malheureusement, je n'ai eu pas la chance de consulter l'article de STEIN, Peter (1971), « The Relations Between Grammar and Law in the Early Principate : The Beginnings of Analogy » in *Atti Del II Congresso Internazionale della Societa Italiana di Storia del Diritto*, Florence, 757-769.

⁷⁰⁸ Le mot *officium* a toujours servi à désigner l'aspect technique d'une fonction, et ce sera une innovation lorsque Cicéron l'utilisera pour traduire l'idée de devoir moral ; cf. *Cic. Att.* 16.11.4.

⁷⁰⁹ MOATTI (2015 : 110 n.69).

Acceptons que la langue possède un caractère constitutif, on a tout un système de description qui fait des grammairiens des propres instruments de la loi⁷¹⁰, leur propre *lex grammatica* de GELL. 13.21.22 *sacerdotes ... feminas M. Cicero 'antistites' dicit, non secundum grammaticam legem 'antistites'*.

3.4. Une « législation » grammaticale

Du sens technique de *Latinus* en tant que *purus sermo Latinus* dérive le substantif *Latinitas*, un nom abstrait nominal dont l'acception première est pourtant juridique (« le droit latin ») CIC. Att. 14.12.1 *multa illis Caesar neque me inuito, etsi latinitas erat non ferenda* ; SVET. Aug. 47⁷¹¹ *merita erga populum R. adlegantes Latinitate uel ciuitate donauit* et COD. IUST., 7.45.12 : *Iudices tam Latina quam Graeca lingua sententias proferre possunt*.

On emprunte les propos de KASTER⁷¹² qui présente éloquemment ce qu'il appelle « the burden of the grammarian » et qui fait le sommaire de l'équilibre des forces entre les critères de normativité.

In essence, the grammarian, presented himself as an arbiter of the claims of three competing forces : the habit of the contemporary usage, (*consuetudo, usus*) the authority of the classical literary models, and nature (*natura*) that is, the natural properties of the language, determined by reasoned or systematic analysis (*ratio*) and set down as rules (*regulae*) in the grammar's handbook (*ars*). In practice, the grammarian spent much of his time protecting the nature of the language (and so his own *ars*) against the influences of habit and authority.

En suivant la « lecture légale » de cette préface, et l'identification du grammairien en tant qu'*arbiter*, on passe maintenant à la définition donnée à *Latinitas* et ses composants prépondérants. L'objectif de cette enquête est de trouver des points de contact avec la science jurisprudentielle au niveau des critères de normativité tels que présentés dans la définition. Mis à part *analogia*, qui appartient pleinement au vocabulaire de l'*ars grammatica*, les termes *natura*, *consuetudo*, et *auctoritas* constituent des grandes catégories des sources de droit, au moins tels qu'ils sont présentés dans les écrits de Cicéron. Ce rapprochement entre la définition

⁷¹⁰ MOATTI (2015 : 97) Les premiers grammairiens étaient bien des juristes. Quand le texte de loi devenait obscur, il fallait l'expliquer. Sextus s'applique à une interprétation des termes juridiques qui n'est pas seulement juridique mais aussi historique et antiquaire, reconnaissant parfois son ignorance ou ses doutes : un signe clair d'une nouvelle attitude. Le grammairien *Aelius Stilo*, dont Cicéron et Varron étaient les élèves se mettait à interpréter la lettre de la loi. Voir aussi SCHOULER (2008 : 40).

⁷¹¹ ROCHETTE (2009 : 34).

⁷¹² KASTER (1980 : 19).

de *Latinitas* et celle des sources du droit n'est qu'une esquisse générale, visant à explorer à quel point la pensée autour des axes de normativité a influencé la manière dont les grammairiens conçoivent leur propre *lex loquendi*.

Tout d'abord, la composition de *Latinitas* en *natura*, *analogia*, *consuetudo* et *auctoritas* avec les hiérarchisations internes, ressemble à la définition du *ius* telle qu'elle a été donnée par Cicéron dans son *de inuentione*. Notre *natura*, en tant que règle immuable et incontestable, *fundamentum* et premier principe de *Latinitas*, rapproche la notion légale du *ius naturae*, du droit « naturel » qui régit la pensée juridique et englobe des catégories différentes. CIC. *inu.* 2, 161 : *Naturae ius est, quod non opinio genuit, sed quaedam in natura uis inseuit, ut religionem, pietatem, gratiam, uindicationem, obseruantiam, ueritatem.* Cicéron précise/décrit la *ueritas* ainsi : *u e r i t a s, per quam inmutata ea, quae sunt [ante] aut fuerunt aut futura sunt, dicuntur.* L'adjectif *inmutata* caractérise aussi notre « sens naturel hérité de la langue/ vocabulaire latin fixe ». On conclut par l'aphorisme cicéronien que *rep.* 3, 22, 33 : *est uera lex recta ratio naturae congruens*⁷¹³.

Plus bas dans son exposé, Cicéron se pose la question des composants du *ius* : *inu.* 2,65 *ius ex quibus rebus constet, considerandum est*, afin de donner les trois axes de son approbation et consolidation. Il démarre par la *natura*, telle qu'on l'a déjà définie §65 *Initium ergo eius ab natura ductum uidetur*. Il continue en précisant le parcours des préceptes naturels, qui passe par la *consuetudo* : §65 *quaedam autem ex utilitatis ratione aut perspicua nobis aut obscura in consuetudinem uenisse* ; Quintilien à son tour tranche clairement les deux composants ; QVINT. *inst.* 7,4,5-6 : *Iustum omne continetur natura uel constitutione. Natura, quod fit secundum cuiusque rei dignitatem* – ce qu'on considère comme la valeur intrinsèque des choses -⁷¹⁴. Ainsi, le *ius naturalis* se complémente par le *ius ciuilis* - le νόμος κοινός- qui est universel, pour la communauté. La *consuetudo* se présente comme une norme implicite, partagée, qui s'est construite en dehors du langage en tant que système et sur laquelle le grammairien peut s'appuyer pour « édicter sa propre loi⁷¹⁵ ». L'emploi d'un vocabulaire juridique rend d'ailleurs sensible la spécificité de l'usage érigé en principe normatif ; il n'est pas négligeable que le terme employé pour le désigner, *consuetudo*, soit également le mot qui, en droit romain,

⁷¹³ DUCOS (1984 : 142 n. 61). L'expression *naturalis ratio* désigne le sentiment naturel de la justice, en d'autres termes, le « sens commun ».

⁷¹⁴ CITTI, Francesco (2015) «Nature and Natural Law in Roman Declamation», in Eugenio Amato, Francesco Citti, Bart Huelsenbeck éd., *Law and Ethics in Greek and Roman Declamation*, De Gruyter.

⁷¹⁵ VALETTE (2010 : §21).

signifie « la coutume ». Or, la coutume joue un rôle important notamment pendant l'époque tardive. En effet, la coutume est renforcée comme les précédents et la tradition ont toujours constitué une référence culturelle importante. Les écrivains la mentionnent souvent et dès le II^e siècle de notre ère, le *Digeste* fait allusion à la *longa consuetudo* fondée sur le consentement tacite du peuple⁷¹⁶ :

DIG. 1,3,32,1 : Inueterata consuetudo pro lege non immerito custoditur et hoc est ius quod dicitur moribus constitutum. Nam cum ipsae leges nulla alia ex causa nos teneant, quam quod iudicio populi receptae sunt, merito et ea, quae sine ullo scripto populus probauit tenebunt omnes : nam quid interest suffragio populus uoluntatem suam declaret an rebus ipsis et factis ? Quare recentissime etiam illud receptum est, ut leges non solum suffragio legis latoris, sed etiam tacito consensu omnium per desuetudinem abrogentur.

Il est donc évident que la réflexion sur la grammaire s'enracine aussi dans une pratique juridique qui reconnaît diverses formes de normativité, et que l'activité des prudents – on évoque ici le *auctoritate, quae prudentissimorum opinione recepta est* de la préface générale-, qui s'accroît à la fin de la République, a dû jouer un rôle dans l'importance accrue donnée à l'usage. Les prudents privilégient deux aspects liés à l'usage, l'accord de tous et l'ancienneté⁷¹⁷. Cette consolidation de la coutume est rendue par les lois *inu. 2,65 post autem adprobata quaedam a consuetudine aut uero utilia uisa legibus esse firmata*. Les usages cristallisés en *leges*, correspondent à l'*auctoritas* des auteurs, qui ressemble à l'*auctoritas patrum* sous l'angle que « Seule la ratification sénatoriale peut donner une valeur normative, ajouter aux résolutions populaires une force obligatoire qu'elles n'auraient pas à elles seules⁷¹⁸ ». Et puisque la ratification ne se fait par le biais des arguments mais par le seul pouvoir accordé par la *dignitas* de celui qui l'exerce, nos *oratores*, à chaque fois qu'ils adoptent une forme non conforme à la *natura / analogia* ou à la *consuetudo*, *cur id secuti essent si fuissent interrogati, nescire se confiterentur*.

3.5. *Rationem mallem quam adsiduitatem*

Tout cela s'effectue sous les auspices de la *ratio* puisque c'est elle qui sanctionne et qui dirige la loi⁷¹⁹ CIC. *leg. 1,12, 33 : Lex quae est recta ratio in iubendo et in uetando*. À la fin de

⁷¹⁶ DUCOS (1984 : 142).

⁷¹⁷ VALETTE (2010 : §21).

⁷¹⁸ DUCOS (1984 : 101).

⁷¹⁹ DUCOS (1984 : 226).

la République, les gens étaient imprégnés de foi dans l'unité et la force de la raison. Mais par le mot *ratio*, on entendait non pas tant un contenu spéculatif sur lequel de nombreux désaccords pourraient se produire, mais plutôt la capacité de chacun à utiliser son propre jugement, à comprendre et à argumenter, ce qu'on a défini du *iudicium*. La critique la plus sérieuse que Cicéron pouvait formuler à l'encontre de certains penseurs était qu'ils manquaient de rigueur *uia rationeque* dans leur raisonnement et dans la manière d'assembler leurs arguments⁷²⁰. Le recours à la méthode est l'impératif dans VARR. *rust.* 1,18,8 *Nos utrumque facere debemus, et imitari alios et aliter ut faciamus experientia temptare quaedam, sequentes non alear, sed rationem aliquam*. Il n'y a rien qui la surpasse, comme elle influence tout ce qui dépend d'elle, quelle que soit sa nature. CIC. *nat deor.* 2,21 : *Quod ratione utitur, id melius est quam id, quod ratione non utitur; nihil autem mundo melius; ratione igitur mundus utitur*.

3.6. Contrôler le langage : une affaire délicate

On a l'occasion, dans cette dernière partie, de produire notre propre *refutatio* en examinant les limites de ce qu'on appelle la grammaire prescriptive et corrective, dont l'*auctor* assume le rôle d'un *praetor*, et dont l'apanage est de mettre en ordre et de codifier un système linguistique rigide et légitime. MOATTI souligne⁷²¹

Real scientific and philosophical investigation was characterized by a passion for truth and by absolute doubt. However, when it came to sorting out current problems (Latin syntax or institutions), the Romans were perfectly confident: they "legislated".

Cependant les textes montrent aussi, de manière caricaturale ou pas, que le pouvoir dont étaient investis les grammairiens était, pour la plus grande partie, exploité. L'image ambivalente du grammairien, dont on fustige volontiers la sévérité excessive, l'esprit chicanier ou même la morale douteuse n'est pas absente des sources⁷²². *Grammatica diuidit*, a déclaré Sidon d'Apollinaire⁷²³ et cela ne pouvait pas être plus correct pour la méthode de l'expertise de la Grammaire que pour les effets sociaux, la distinction entre celui qui possède le droit de faire la leçon sur les affaires de langage⁷²⁴. Ces discours critiques dénonçant le caractère arbitraire de l'autorité grammaticale montrent la manière dont se négocie le rapport à la norme dans la

⁷²⁰ MOATTI (2015 : 227).

⁷²¹ MOATTI (2015 : 331).

⁷²² VALETTE (2010 : §1).

⁷²³ *Ep.* 5.2.1.

⁷²⁴ KASTER (1980 : 19).

culture romaine SVET. *gramm* 22 (Le grammairien M. Pomponius Marcellus critique un usage de Tibère) : *tu, enim, Caesar, ciuitatem dare hominibus, uerbo non potes.*

3.7. Les limites de la normativité

Le grammairien étant un législateur et un juge dans le domaine linguistique, il définit l'usage correct et corrige les fautes⁷²⁵. Mais on peut se demander si le grammairien a raison de considérer comme acquis ne serait-ce que le fait que certains usages sont corrects et d'autres non. Jusqu'à quel point est-il possible de prétendre édicter des lois universelles et immuables sur une matière qui est aussi fluctuante que la langue ? L'image des grammairiens en tant que législateurs dont les édits sont imperméables aux reproches grâce à un système englobant de tous les cas est-elle avérée ? Il y a bien un écart d'opinions sur ce sujet entre les philosophes, les orateurs et les enseignants, tous ceux dont la langue est l'outil de travail. Pour ce qui est des enseignants, est-il possible de revendiquer en même temps l'enseignement d'une langue, au demeurant, artificielle, dont l'existence même dépend des « édits grammaticaux » et l'appel sans compromis à la *natura* et la *consuetudo* ? Et même à l'intérieur de l'*ars* DIOM. *gramm.* I 199,21-22 : *normatam orationis integritatem politumque lumen eius infuscant ex arte prolatum.* KASTER⁷²⁶ a bien compris cet oxymoron :

By a paradox suited to the self-created species, the language the grammarian taught was simultaneously artificial and natural, a product of human skill and that claimed objective validity and permanence.

Les quatre critères de *natura analogia consuetudo auctoritas* confèrent parfaitement la tension entre continuité et changement, entre fixité et fluctuation⁷²⁷. En outre, ils ne semblent pas suffisants pour définir l'ensemble du spectre langagier, notamment sur les points les plus problématiques comme les exceptions ou la *ratio* à suivre sur les *uerba peregrina*. L'ajout des critères complémentaires est évocateur du labeur du grammairien-médiateur afin de prendre en considération toutes les objections éventuelles sur les limites de chaque critère fondamental défini au départ.

Parfois, comme Quintilien l'admet, QVINT. 8,1,21 : *Ex quo mihi inter uirtutes grammatici habebitur aliqua nescire.* Clarifier, sans nécessairement imposer une réponse, équivaut à la vérité, et comprendre pour quelles raisons on ne peut pas savoir est également

⁷²⁵ SCHOULER (2008 : 40).

⁷²⁶ KASTER (1980 : 19).

⁷²⁷ Cela n'exclut pas une coexistence des deux. KASTER (1980 : 28).

valide, à condition que ce constat vienne après la scrutation des critères existants. Le chapitre xv procure un exemple parfait (CHAR. *gramm.* 70, 14-71,5) de la rigueur du grammairien qui se penche sur ces critères mais qui, ultérieurement, ne lui permettent pas de définir la forme correcte. Plus particulièrement, en traitant le genre du mot *cyma* (*Haec cyma feminino an neutro genere hoc cyma dicendum sit quaeritur*), l’auteur commence par explorer l’étymologie du mot grec, sur lequel se fonde *plerique*⁷²⁸ mais qui, pour lui, est inacceptable en ce qu’on établit une étymologie grecque à un substantif latin (*sed ego rem omnium ineptissimam duco Latino nomini Graecum etymum accommodare*). Après avoir fait cette observation, l’auteur se pose la question *quomodo potest Romano nomini peregrina cognatio inmitti* ? Le problème avec ce nom est, en effet, que sa nature est *inconstantis*, ce qui annule chaque possibilité de raisonner sur les critères analogiques : 23-24 *Hoc enim nomen cum sit naturae inconstantis, non potest ab analogia adseri*. De surcroît, il n’arrive pas à ratifier son usage via l’*auctoritas* puisque *cum humilitate sua numquam aut in orationum aut historiarum dignitatem inciderit, ne auctorem saltem aliquem quo constituatur inuenit*. Dans ce cas, les quatre grandes catégories de correction se révélant inopérantes, il ne s’occupe pas de produire une justification à son gré mais accepte que *quare cum utroque genere nominis huius sine formidine barbarismi loqui liceat*⁷²⁹, *utrumcumque dixeris, inobiurgatum est*. Ce qui est résolument scientifique dans sa pensée est la conscience avec laquelle il aborde sa discipline et son souci de vérité, au point qu’il ne peut pas réduire son objet d’étude à une *opinio* : *mihi simplicius uidetur nescire quod nescio quam fingere aliquid iactatione sciendi*.

En fin de compte, pour Sextus la tâche du grammairien se rapproche de celle du linguiste « descriptif » M. 1.176 : *πρὸς τὸ σαφῶς ἅμα καὶ ἀκριβῶς παραστήσαι τὰ νοηθέντα τῶν πραγμάτων*. Pour notre auteur, l’adhérence à la *ratio* et aux *règles* n’exclut pas une ignorance éventuelle d’un phénomène grammatical. Ce fait paraît inenvisageable pour un juriste et un miracle pour des mathématiciens contemporains, pour lesquels prouver l’impossibilité de résoudre un axiome, en employant les outils mêmes de la science, est la solution la plus adéquate et légitime⁷³⁰. Au lieu de disputer et de mettre en cause les critères de correction, il faut admettre qu’une tension existe toujours et qu’elle existera à jamais dans la

⁷²⁸ Varron, ne trouverait aucun problème dans cette acceptation puisqu’il confirme que *ling.* 5,74 : *e quis nonnulla nomina in utraque lingua habent radices, ut arbores quae in confinio natae in utroque agro serpunt*. Il suggère qu’il est parfaitement possible pour un mot d’avoir des racines dans deux langues différentes, tout comme quelques arbres appartiennent à deux propriétés à la fois. cf. VOLK (2019 : 199).

⁷²⁹ L’accent est sur *liceat*, traditionnellement employé lors des arguments *de iure* eg. *an liceat*, à l’encontre de *an debeat* qui s’attache à l’argument *extra iure*, sc. l’*aequitas*.

⁷³⁰ ATHERTON (1996 : 249).

notion de correction elle-même, notamment dans un domaine aussi particulier que celui de la langue. On conclut cette *tractatio* sur les limites de la normativité avec l'observation d'ATHERTON « But one thing he has missed: the ultimate source of the very object to which he devoted so much time, energy, and ingenuity : correctness itself⁷³¹ ».

CONCLUSION

1. BILAN

Nous avons ouvert la présente recherche avec l'idée de normativité qui s'est progressivement installée dans la quête de la Grammaire et de son caractère épistémologique (§1. 3). Nous l'avons également fermé avec la même notion, cette fois en partant des indices lexicaux du texte afin d'évoquer l'image du grammairien - législateur et les croisements de la grammaire avec la *scientia* proprement latine, la jurisprudence. Tout au long de l'analyse de la préface du chapitre 1,15 surgissent des « questions de normativité ». Celles-ci se manifestent de manières diverses, qui vont des considérations abstraites sur la qualification de *perfecta* / τέλειος γραμματική, revendiquent pour elle-même la *ratio* en tant que force motrice, jusqu'à l'établissement par des *artifices* de critères rigoureux de *Latinitas* qui peuvent ordonner et expliquer le phénomène langagier, tout en le préservant intègre, en tant que *costodes* du *sermo Latinus*. Pour faire le bilan de cette recherche, nous trouvons opportun d'établir un sommaire des réflexions présentées et de leur articulation.

Dans la première partie nous nous sommes penchées sur les *realia* du chapitre, à savoir les conditions pragmatiques et externes au chapitre. Indubitablement, l'identité de l'auteur (1.1.), l'articulation de l'*Ars grammatica* charisienne, l'emplacement du chapitre dans la totalité de l'œuvre facilitent son encadrement dans la matrice textuelle où il se trouve. Des discussions sur la paternité de la préface (1.4.) – attribuée à Varron ou Plinius par l'intermédiaire de Iulius Romanus ou Pansa – ainsi que les réflexions ingénieuses sur la résolution de ce problème nous étaient indispensables. En effet, cette “archéologie” a été entamée afin que nous établissions un dialogue avec la recherche précédente avec laquelle notre approche s'entrecroise et dans laquelle elle s'inscrit. De plus, l'étude de la tradition manuscrite turbulente (1.2.), des éditions et des traductions constitue un point de repère afin de comprendre les sources des problèmes au niveau textuel. En même temps, évoquer et nommer les manuscrits,

⁷³¹ ATHERTON (1996 : 258).

les éditions critiques⁷³² et les traductions critiques⁷³³, a permis l'établissement du texte étudié (2.1) après la présentation des avis et des jugements différents, leurs points de rencontre et leurs écarts. Enfin, dans la partie liminaire, on a examiné l'évolution du genre artigraphique jusqu'à sa maturation dans l'Antiquité tardive (1.3.), afin de créer une « carte mentale » des parallèles textuels en fonction de l'époque.

Afin de faciliter son examen, le texte est divisé en quatre parties. La première (2.2.), qui concerne les lignes 61,16 – 62,2⁷³⁴, est intitulée *an ars sit*. À partir du binôme *natura – ars*, l'auteur établit une affinité entre les deux, en revendiquant pour les *artes liberales* l'infinitude dont jouit la nature (*ne...finita est... ne dum artes*). À travers une ingénieuse *hypophora*, il répond aux accusations sur la validité du caractère épistémologique de l'*ars*, malgré l'impossibilité assumée de son achèvement puisqu'il existe *interim*⁷³⁵, il est « en train de se faire ». Pour la décortication du sens, le dialogue sceptique manifesté dans l'*Aduersus Mathematicos* de Sextus Empiricus nous a servi de base de réflexion sur le débat de l'invalidité (signalée par l'adjectif *nullae*). Dans sa défense, l'auteur emploie des arguments topiques afin de mettre en avant son argument principal, le contentement avec la situation (*contenti simus eo quod repertum est*), état d'esprit qui coïncide avec la pensée de Sénèque par excellence. Les contre-arguments épistémologiques se fondent sur la validité qui accorde aux sciences le *merismos* aristotélicien (*partes quoque mensura sui habent*). En effet, le progrès incessant (*adsidue pro subtilitate cuiusque ingenii adstruitur*) lui offre la *perfection* - au sens de *τελείωσις* – puisque *nihil simul inuentum et perfectum est*.

Dans la deuxième partie (2.3.), à savoir aux lignes 62,2-62,8, l'objet de cette *ars* émerge pour la première fois, le *sermo Latinus*. Après l'examen des nuances sémantiques du terme *sermo*, l'insistance sur *Latinus* et l'évocation du terme *loquella*, établissent le caractère proprement romain, qui présage la discussion de *Latinitas*. À travers une digression historique (*natus*), est retracé le débat φύσις – θέσις de l'existence du langage. La « captatio / κατάληψις » du *sermo* ouvre la voie aux considérations de couleur stoïque sur le sens et la signification. La querelle *ἐμπειρία – τέχνη* à l'occasion des *obseruationes solertiae artificorum* aboutit au règne total de la *ratio* qui, à travers ses *regulae*, impose la *norma*. La combinaison de *πράξις*

⁷³² KEIL (1857-1870) ; BARWICK (1925).

⁷³³ SCHENKEVELD (1996) ; URIA (2009) et DE NONNO (2017) procurent aussi des réflexions précieuses, en se focalisant sur le texte.

⁷³⁴ On renvoie toujours à l'édition de BARWICK.

⁷³⁵ QUINT. inst. 1,10,27 : uno *interim contenti simus* exemplo C. Gracchi.

et λόγος classe la grammaire dans les sciences mixtes / *μικταί*, telles qu'elles étaient envisagées par les Scholiastes de Denys le Thrace.

La revendication de rationalité de l'*ars grammatica* culmine dans la troisième partie (2.4.) qui traite les lignes 62,8-62,14, où l'on atteste la caractérisation du *modus operandi* de la *Ratio*, la cause motrice de la *scientia*. L'occurrence du mot *analogia* permet l'analyse étymologique et sémantique du terme et son rapport au λόγος, déjà discuté chez Varron. En manipulant une imagerie unique inspirée du vocabulaire horticultral, la raison se rapproche du λόγος σπερματικός qui sème et développe les éléments de la *confusio uniuersitatis*. En conjonction avec la paire des ἐνάντια *par-dispar*, d'inspiration pythagoricienne, on remonte à une discussion traditionnelle sur l'ordination cosmique qui perdure jusqu'à Augustin. Corrélativement, la grammaire ordonne le matériau linguistique brut, la *uox confusa*. La dernière phrase *adprobatur autem defectionis regula argumento similibum* passe brusquement à des réflexions méthodologiques grammaticales, en faisant référence au mécanisme de la παθολογία, instaurée par la tradition hellénistique. En effet, le passage qui traite de la fixation à la Raison, sur le plan stylistique ainsi que doctrinal, s'aligne sur le programme des « techniciens » d'Apollonius Dyscolus et d'Hérodien.

Enfin, la quatrième partie (2.5.) reprend les lignes les plus étudiées (62,14-63) qui fournissent les composants fondamentaux de *Latinitas*, à savoir *natura*, *analogia*, *consuetudo* et *auctoritas* ainsi que des remarques complémentaires sur le principe de l'euphonie. Après l'examen et la réfutation de l'attribution à Varron établie par Diomède dans le passage parallèle, une attention privilégiée est donnée au critère de *natura*. Le « sens de la langue naturelle » qui fait sauter aux yeux *scrimbo*, se rapproche de la notion de *proprietas* et des *primigenia*, des *prima positio uerba*, tout en permettant l'examen de la théorie varronienne de l'*impositio uerborum*. Ce matériel fixe (*inmutabilis*) sert de base à l'opération de la *declinatio naturalis*, régie par l'*analogia*, instrument de l'*ordinatio*. Ces deux critères privilégiés par la division « quadripartite » sont complétés par la *consuetudo*, dans le sens de la δεδοκιμασμένη συνήθεια et par l'*auctoritas*, à laquelle on a recours pour ratifier un choix. L'auteur signale l'importance du principe d'euphonie (*sono blandiore, iucunda, non aspere*) dans le procédé de correction. L'euphonie s'oppose à la *horridior ratio* qui se produit par des formes strictement analogiques ou anciennes, non conformes à la *suauitas*. Côté épistémologique, l'auteur adhère à la *ratio* et à ses critères en invalidant l'*adsiduitas*, l'habitude, qui parfois trompe les auditeurs en leur faisant croire que certaines formes sont *propriae*.

2. SYNTHÈSE DES RÉSULTATS

L'attachement de l'auteur à la rationalité est attesté de diverses manières, soit plus explicites (notamment via les phrases *regendum se regulae tradidit et illam loquendi licentiam servituti rationis addixit* et *rationem mallem quam adsiduitatem*), soit plus implicites (cf. 2.4). De l'analyse lexicale effectuée sur la préface en entier, émerge un axe commun qui la parcourt et qui est l'emploi de termes afférant à l'*épistémé*, notamment des termes techniques, qui impliquent à la fois des processus d'ordination et de contrôle (*finitus*, <terminus> *adsigno*, *omnis rerum ratio*, *mensura*, *regula*, *norma*, *ordinatio*). La spécialisation de la langue et les usages techniques corroborent une spécialisation au niveau des idées et une standardisation de la doctrine. Outre le rôle correctif de la grammaire et de la *Latinitas*, des questions de contrôle et de normativité surgissent, traduites par le lexique jurisprudentiel qui se manifeste aux points – clés de la préface (cf. tableau). En rattachant la Grammaire à ses origines légales, la troisième et dernière partie (63,16-63,17) est consacrée à une lecture sous l'angle du grammairien – législateur. Les *instrumenta* et les *officia*, les *quaestiones* ainsi que la définition de *Latinitas* prennent une couleur juridique, un rôle de ratification qui légitimise l'existence de l'*ars grammatica* par la raison seule qu'elle se fonde sur la *ratio*. La conséquence extrême de ce rôle a fait l'objet de critiques véhémentes (cf. Varron⁷³⁶ Quintilien, Aulu – Gele, Sénèque, Juvénal), ce qui a fragilisé, au moins dans les débats intellectuels, la validité de la Grammaire. En ce sens, l'effort de l'auteur de défendre le statut épistémologique dès le début fait corps avec la suite de la préface en la dotant de cohérence interne.

L'analyse de la préface du chapitre 1,15, menée sur un plan lexical et doctrinal, n'ayant pas pour but d'identifier à qui elle doit être attribuée, a cependant été fructueuse. Mis à part l'ouverture brève à l'univers jurisprudentiel, on a suffisamment démontré que le passage, considéré en sa totalité, est inspiré d'une tradition philosophique stoïcienne, aristotélicienne et (néo)platonicienne, fondée sur la prééminence de la *Ratio* - λόγος. Plus précisément, le débat implicite autour de l'épistémologie qui fait l'objet du paragraphe liminal, présuppose la connaissance de la pensée platonicienne⁷³⁷ autour de la manière de concevoir les sciences et du *merismos* aristotélicien⁷³⁸ (*partes quoque mensura sui habent*), contre l'*inductio ad infinitum*

⁷³⁶ Selon les excellentes études de VOLK (2019). Sur l'esprit cynique de Varron voir KRONENBERG, Leah (2017), «Varro the Roman Cynic : The Destruction of Religious Authority in the *Antiquitates rerum diuinarum* » in J. König et G. Woolf eds., *Authority and Expertise in Ancient Scientific Culture*, Cambridge, 306 - 328.

⁷³⁷ PL. *Phlb.* 18A-B.

⁷³⁸ Arist. *Metaph.* 999^a27.

qu'opère le scepticisme de Sextus Empiricus⁷³⁹ afin d'invalider les *artes*. De surcroît, dans la phrase centrale de la deuxième paragraphe (62,10-13 *ea enim quae ad explicandam elocutionem iam apud sensus nostros educta sunt a confusione uniuersitatis disseminauit et a disparibus paria coaluit*), se trouve condensée la doctrine de la physique et de la logique stoïcienne⁷⁴⁰, *dissemino* étant la référence explicite au λόγος σπερματικός⁷⁴¹ qui prime dans tout type de matière, en l'ordonnant. Ce dialogue philosophique sert les objectifs de l'auteur à donner le substrat épistémologique nécessaire afin de valider le statut de son *ars* dans un développement proche d'une véritable *tractatio*.

Quant à la ligne de pensée « linguistique » dans laquelle s'inscrit le passage, des relations sont établies avec les théories grecques. L'évocation de *loquella* en tant que *cuiusque gentis propria dialectos*⁷⁴², renvoie au critère de διάλεκτος évoqué par Apollonius Dyscole ἐκ τῶν τεσσάρων τῆς ὀρθογραφίας κανόνων ἀναλογίαν φημί, διάλεκτον, ἐτυμολογίαν, ἱστορίαν. Ce résultat corrobore l'adaptation d'un modèle hellénistique κατὰ τὴν Ἀττικὴν διάλεκτον proposée par GARCEA (2016 : 15). Qui plus est, la modestie éclairée qui se manifeste dans le premier paragraphe correspond bien à la conception des Scholiastes de Denys le Thrace. En effet, la Grammaire est présentée en tant que *τέχνη μικτή*, qui n'est pas *ἀπταιστος*, ce qui ne la prive pour autant de son statut épistémologique. Pour finir, une corrélation significative est établie avec les systématisateurs / *τεχνικοί*, Apollonius Dyscole et Hérodien. Plus spécifiquement, la personnification de la *Ratio* qui figure dans le deuxième paragraphe, manifestée par l'intermédiaire du grammairien, rapproche, comme SLUITER (2011) l'a suggéré, l'image allusive du *περὶ μονήρους λέξεως* d'Hérodien.

Concernant les quatre critères de *Latinitas*, il a d'abord été démontré qu'ils ne remontent pas, ultérieurement, à un raisonnement varronien -selon le *ut ait* Varro du parallèle issu de Diomède – mais qui néanmoins est coloré par sa pensée. Sur le critère de la nature, un rapport est établi avec les *primigenia* ou *prima positio uerba* qui correspondent à la théorie de la *declinatio uoluntaris*, l'*ordinatio* de l'analogie étant réservée pour la *declinatio naturalis*. Comme le montre la dichotomie opérée à la fin entre *ratio* et *adsiduitas* en faveur de la première (*rationem mallem quam adsiduitatem*), même si la *consuetudo- multorum consensione conualuit, non uolgaris nec sordida-* occupe un rôle majeur, les deux premiers critères, ceux

⁷³⁹ M. 1.

⁷⁴⁰ Filtré à travers les œuvres de Cicéron, Varron, Sénèque le Fils et Pline l'Ancien.

⁷⁴¹ D. L. 7,157,6-7 τοὺς ἐν ἡμῖν (*apud sensus nostros*) σπερματικοὺς λόγους.

⁷⁴² CHAR. *gramm.* 389,18.

de la *natura* et de l'*analogia* sont favorisés du côté méthodologique. Par ailleurs, l'ajout du principe important de l'euphonie en tant que médiateur entre les critères (*horridiorem ratio, iucunda, non aspere*) met l'accent sur l'orthoépïe / ὀρθοέπεια, domaine *par excellence* des *dictiones* et des *extremitates* -le sujet du chapitre- en tant que « bearers of ambiguity⁷⁴³ ».

3. RÉSERVES

Notre préface étant un *unicum* dans la tradition grammaticale, elle constitue toujours une *quaestio uexata*⁷⁴⁴, faute de datation fixe et d'attribution. Ce constat ne la prive pas de son caractère spécial et riche en renseignements, néanmoins, le traitement d'un tel texte doit être fait attentivement. Un des problèmes qui conditionnent dès l'abord l'analyse de la préface est son statut textuel. La perte du témoignage *C* qu'on ne peut plus consulter et l'appui sur un manuscrit *N* qui contient le texte en entier, limitent considérablement les sources et les possibilités de rétablir le texte de manière certaine. Les leçons (cf. la discussion dans 2.1) comme <*terminum*>, *perfectum* sur lesquelles on se fonde pour établir des conjectures interprétatives qui demeurent incertaines, peuvent remettre en doute le rapprochement fait entre *perfectus* et τέλειος γραμματική, qui s'appuie sur des critères internes⁷⁴⁵.

3. EVENTUELLES PERSPECTIVES ULTÉRIEURES

Pour cette raison principalement, revisiter la tradition manuscrite restante et refaire le travail paléographique reste un *desideratum*⁷⁴⁶, afin d'être capable soit de solidifier des leçons soit d'accepter que les *lacunae* ne peuvent pas être rétablies. Dans le deuxième cas, il va falloir prendre le renseignement de notre auteur à la lettre, et *contenti simus eo quod repertum est*, puisque c'est parfois les « trous », les lacunes et la recherche laborieuse qui en découle qui donnent des résultats les plus perspicaces et pertinents -on pense ici principalement à la théorie du progrès, mise en avant par MAZZARINO et développée notamment par SCHENKEVELD.

Pour ce qui est de l'analyse du contenu, l'élargissement du spectre vers l'Antiquité tardive est fructueux en termes de compréhension. Afin de reconstituer le milieu idéologique

⁷⁴³ ATHERTON (1993 : 272).

⁷⁴⁴ DE NONNO (2017 : 228)

⁷⁴⁵ La *gradatio* entre *consummatio*, *absolutum*, *perfectum*.

⁷⁴⁶ DE NONNO (2017 : 225 n. 46).

qui forme le système référentiel du chapitre, une ouverture à l'échelle temporelle semble nécessaire. Les associations établies avec la doctrine épistémologique de Platon et Aristote, portées par et ayant évolué avec le philosophe et mathématicien néo-platonicien, Nicomaque de Gêse (connu par Boèce et Photius) jusqu'au *de ordine* d'Augustin, peuvent être explorées plus en profondeur. De plus, le taux d'élaboration de la rhétoricité qui fait de cette préface un *tour de force*, présuppose l'arrière-fond déclamatoire. Au moins pour le premier paragraphe, les *loci* employés correspondent parfaitement au traitement des *chriai* fait par Aelius Théon (cf. note 527), ce qui nous incite à évaluer l'influence de l'éducation rhétorique lors de la rédaction de la préface en question. Point final sur le contenu, un éventail plus diversifié, comprenant également des parallèles grecs peut être examiné, afin d'aborder la question de l'élaboration et de l'adaptation d'un modèle grec.

De surcroît, les éventuelles perspectives doivent se centrer davantage sur l'association de la préface avec le chapitre 15 et l'œuvre de l'*ars grammatica* de Charisius ; on pourrait s'interroger sur les motifs de l'auteur lors de l'incorporation de ce passage et sa pertinence. D'abord, le rapprochement lexical avec le prologue originel de Charisius (notamment 1,7-16⁷⁴⁷) qui reprend les critères de *Latinitas*, et la double évocation de *natura* peuvent opérer en tant que clé de décortication de l'usage du passage en question. De plus, l'emplacement dans le livre et en relation avec le chapitre 1,15 est fondamental. En d'autres termes, doivent être mis en lumière l'applicabilité des critères en fonction des paradigmes présentés dans l'ensemble du chapitre, les points de rapprochement ainsi que les écarts. Déjà, sont proposées des suggestions d'une théorie des allomorphes⁷⁴⁸ et des hétéroclisies⁷⁴⁹, lesquelles nécessitent des connaissances en linguistique romaine plus spécialisées que celles que l'auteur de ce mémoire possède.

Notre approche n'avait pas comme objectif d'attribuer le passage à un auteur ou à un courant philosophique / une pensée linguistique spécifique. En examinant attentivement le vocabulaire sous un spectre non seulement grammatical, le dialogue entre des parallèles

⁷⁴⁷ *cognosces quatenus Latinae facundiae licentia regatur aut natura aut analogia aut ratione curiosae observationis aut consuetudine quae multorum consensione convaluit, aut certe auctoritate, quae prudentissimorum opinione recepta est. erit iam tuae diligentiae frequenti recitatione studia mea ex uariis artibus inrigata memoriae tuisque sensibus mandare, ut quod originalis patriae natura denegauit uirtute animi adfectasse uidearis.*

⁷⁴⁸ FLORES GOMEZ (1986).

⁷⁴⁹ DE NONNO (2017 : 238). En traduction : nous proposons de résoudre l'un des cas les plus classiques d'hétéroclisie (celui de la flexion "alla latina" ou "alla greca" de l'*imprestiti* du grec des neutres en -a), précisément en l'insérant dans la dialectique entre *antiquitas* et *consuetudo*, et en remédiant à l'anomalie qui en résulte par la reconstruction de deux paradigmes réguliers et chronologiquement distincts.

textuels et de contenu s'est étendu, en englobant les œuvres qui ont influencé le choix lexical, le style et l'idéologie. L'élargissement du spectre de la recherche aide à mieux placer ce passage dans l'histoire des idées et l'histoire de la pensée linguistique de l'Antiquité plus spécifiquement.

On ne peut qu'être d'accord avec la remarque de Monsieur DE NONNO que :

E in effetti in questo testo tutto è notevole ; c'è un vivo senso del carattere storicamente determinato della regola linguistica, e con ciò stesso una giustificazione della liceità di un approccio disciplinare allo studio, diacronico e sincronico, della lingua nel quadro di una coraggiosa consapevolezza del carattere di fatto infinito del progresso delle conoscenze⁷⁵⁰.

⁷⁵⁰ DE NONNO (2017 : 228). Il est vrai que, dans ce texte, tout est remarquable ; il y a un sens aigu du caractère historiquement déterminé de la règle linguistique, et avec lui une qualification de la légitimité d'une approche disciplinaire de l'étude, diachronique et synchronique, de la langue dans le cadre d'une conscience courageuse du caractère factuellement infini du progrès de la connaissance.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

AVGVST. *ciu.* : *Sancti Aurelii Augustini Contra academicos libri tres, De beata vita liber vnvs, De ordine libri dvo*, censuit Pius Knöll, Vindobonae, Lipsiae, 1922, Hölder-Pichler-Tempsky A.G.

CHAR. *gramm.* : *Flavii Sosipatri Charisii; Artis Grammaticae, Libri V; Edidit Carolus Barwick; Editio Stereotypa Correctior Editionis Prioris; Addenda et Corrigenda Collegit et Adiecit F. Kühnert*, Lipsiae, 1964, Teubner.

CIC. *de inu.* : *Rhetorici libri duo qui vocantur De inventione*, recognovit Eduardus Stroebel, 1915, Teubner.

GL : *Grammatici Latini*, 8 vols., Leipzig, Teubner Heinrich Keil éd, 1961 (=1857-1870).

QVINT. *inst.* : *Institutio Oratoria*, L. Radermacher et V. Buchheit, Lipsiae, Teubner, 1971

S.E. *M.* : *Adversus mathematicos*, ed. Mutschmann and J. Mau, Sexti Empirici opera, vols. 2 & 3 (2^e éd.). Leipzig : Teubner, vol. 3, 1961, 1-82.

VARRO *ling.* : Friedrich *De lingua latina quae supersunt; recensuerunt Georgius Goetz et Fridericus Schoell; accedunt grammaticorum Varronis librorum fragmenta* Lipsiae, 1910, Teubner.

SOURCES SECONDAIRES

ARGOUD Gilbert - GUILLAUMIN Jean-Yves (1998), *Sciences exactes et sciences appliquées à Alexandrie : III^e siècle av. J.-C. - I^{er} siècle apr. J.-C.* Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne.

ATHERTON, Catherine (1993), *The Stoics on Ambiguity*, Cambridge University Press.

— (1996), «What every grammarian knows? » *CQ* 46, n° 1, 239-260.

— BLANK, David, (2003), «The Stoic Contribution to Traditional Grammar. », in Brad Inwood éd., *The Cambridge Companion to the Stoics*. Cambridge, Cambridge University Press, 310–27.

AX, Wolfram (1986) « Laut, Stimme und Sprache : Studien zu drei Grundbegriffen der antiken Spachtheorie », *Hypomnemata* 84, Göttingen.

— (2011a), *Quintilians Grammatik ("Inst. orat." 1,4-8): Text, Übersetzung und Kommentar*, Berlin- Boston, De Gruyter.

— (2011b), «Ancient Grammar in Historical Context: Quintilian's 'Grammar' (Inst.1.4-8) and its Importance for the History of Roman Grammar» in Stephanos Matthaios Franco Montanari Antonios Rengakos éd., *Ancient Scholarship and Grammar, Archetypes, Concepts and Contexts*, Berlin/New York, 331–346.

BARATIN, Marc - DESBORDES, Françoise (1981), *L'analyse linguistique dans l'Antiquité tardive, I, Les théories*, Paris, Klincksieck.

— (1982) « L'identité de la pensée et de la parole dans l'Ancien Stoïcisme », *Langages* 65, *Signification et référence dans l'antiquité et au moyen âge, sous la direction de Marc Baratin et Françoise Desbordes*, 9-21.

— (1989), *La naissance de la syntaxe à Rome*, Paris, Minuit.

—DESBORDES, Françoise (1991), «La "troisième partie de l'ars grammatica" » in Taylor J. Daniel, *The History of Linguistics in the Classical Period*, Amsterdam-Philadelphia, J. Benjamins Publishing, 41-66.

—MOUSSY, Claude (1999), *Conceptions latines du sens et de la signification*, *Lingua Latina V*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

BARWICK, Karl (1922), *Remmius Palaemon und die römische Ars Grammatica*. Leipzig.

— (1924). «Zur Geschichte und Rekonstruktion des Charisius-Textes. III.» *Hermes*, 59/4, 420-429.

BEHREND, Okko (2006) « Les rapports entre la terminologie grammatique et celle de la jurisprudence classique, leurs points de contact et leur indépendance fondamentale : l'exemple de l'œuvre de Frontin ; structure, méthode, vocabulaire » in *Les vocabulaires techniques des arpenteurs romains*, Actes du colloque international (Besançon, 19-21 septembre 2002), *ISTA*, 993, 201-217.

BONNER, Stanley. F. (2012 = 1977), *Education in Ancient Rome. From the Elder Cato to the Younger Pliny*, London.

BLANK, David (1982) *Ancient Philosophy and Grammar. The Syntax of Apollonius Dyscolus*, Chico, California: Scholars Press.

- (1994) «Analogy, Anomaly and Apollonius Dyscolus », in Stephen Everson éd., *Language*, Cambridge. CUP, 149-165.
- (2005) «Varro's anti-analogist. » in Dorothea Frede & Brad Inwood éd.s., *Language and Learning: Philosophy of Language in the Hellenistic Age*, Cambridge, CUP, 210-238
- (2008) « Varro and the Epistemological Status of Etymology » in *Grammaire et Mathématique en Grèce et à Rome. Histoire épistémologie langage* 30, F. Acerbi & A. Garcea (éd.), 49-73.
- (2019) «What's Hecuba to Him? Varro on the Natural Kinship of Things and of Words.» in Giuseppe. Pezzini & Barnaby Taylor éd.s., *Language and Nature in the Classical Roman World*, Cambridge, CUP, 121-152.
- BÖLTE, Felix (1888), «Die Quellen von Charisius I 15 und I 17.» *Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik*, 137, 401–40.
- BONNET, Guillaume (2000), «Charisius et Dosithée, reflets de Cominien» *RPh* 74/1, 7-16.
- (2009), « Remmius Palémon et la catégorie des adjectifs : le sens de la leçon *partio* dans le texte de l'Ars de Charisius (146, 29 et 147, 1 b) », *RPh*, 83/1, 21-30.
- BOUTON-TOUBOULIC Anne-Isabelle (2006) « Dire l'ordre caché. Les discours sur l'ordre chez saint Augustin » *REAug* 52/1, 143-166.
- BRACHET, Jean – Paul (1999), « Réflexions sur l'évolution sémantique de *significare* », in Marc Baratin - Claude Moussy éd.s. 13-27.
- 29-39.
- MOUSSY Claude (2006), *Latin et langues techniques*. Paris, PUPS.
- CAVAZZA, Franco (1987), «Gellio grammatico e i suoi rapporti con l' ars grammatica romana» in Taylor J. Daniel éd., 85- 105.
- CALBOLI, Gualtiero (2020) *Cornifici seu Incerti Auctoris ›Rhetorica ad C. Herennium‹*, Berlin, Boston: De Gruyter.
- CAMERON Alan (2011), *The Last Pagans of Rome*, Oxford, OUP.
- SCHOULER Bernard (2008), « Un métier : la grammaire » in *Grammairiens et Philosophes dans l'antiquité gréco-romaine*, Textes réunis par Brigitte Pérez et Michel Griffe, Presses universitaires de la Méditerranée, Montpellier.

CODOÑER Juan Signes (2019), « Asymmetric Exchange: Latin Speakers Learning Greek and Greek Speakers Learning Latin in Late Antiquity. On the Evidence of Grammars and Bilingual Texts », in Garcea Alessandro, Rossellini Michela, Silvano Luigi eds., *Latin in Byzantium I : Late Antiquity and Beyond*, Turnhout Brepols, 143-162.

COLLART, Jean (1978), *Varron, Grammaire Antique et Stylistique Latine*, Paris, Belles Lettres.

COLSON, Francis Henry (1919). «The Analogist and Anomalist Controversy. » CQ,13/1, 24-36.

DAM, Roelof Jan (1930), *De analogia. Obseruationes in Varronem grammaticamque Romanorum*, (dissert.) Kampen, Kok.

DESBORDES, Françoise (1982), « Le Langage Sceptique : Notes Sur Le "Contre Les Grammairiens" De Sextus Empiricus.», *Langages* 65, 47-74.

— (1995 = 2007) « Sur les débuts de la Grammaire à Rome » in Françoise Desbordes éd, *Idées grecques et romaines sur le langage. Travaux d'histoire et d'épistémologie*, Lyon, ENS Éditions, 217-233.

— (2007), *Idées grecques et romaines sur le langage. Travaux d'histoire et d'épistémologie*, Lyon, ENS Éditions.

— (2007), « L'ars grammatica dans la période postclassique : le *Corpus grammaticorum Latinorum* » in Françoise Desbordes éd, 235-250.

DE NONNO, Mario (1982), *La Grammatica dell' Anonymus Bobiensis (GL I 533-565 Keil) Edizione critica ... con un'appendice carisiana*, Sussidi Eruditi 36, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura.

— DE PAOLIS, Paolo- HOLTZ, Louis (2000) *Manuscripts and Tradition of Grammatical Texts from Antiquity to Renaissance*, vol II, Cassino.

— (2017), « Vetustas e antiquitas, veteres e antiqui nei grammatici latini », in Stefano Rocchi, Cecilia Mussini eds., *Imagines Antiquitatis, Representations, Concepts, Receptions of the Past in Roman Antiquity and the Early Italian Renaissance*, Philologus suppl. 7, Berlin-Boston, De Gruyter, 213-248.

DIAZ Y DIAZ, Manuel Cecilio (1951) « Latinitas : Sobre la evolución de su concepto. » *Emerita* 19, 35–50.

— (1960), « Sermo. Sus valores lingüísticos y retóricos », *Helmantica* 11, 79-101.

DIONISOTTI, Anna, Carlotta (1982), On Bede, Grammars, and Greek, *RBen* 92/1, 111-141.

— (1984), « Latin Grammar for the Greeks and the Goths » *JRS* 74, 202-208.

DOROTHEE Stéphane (2006), « *Signum* et le métalexique : la notion de signe linguistique chez Augustin », in Jean Paul Brachet - Claude Moussy éd., 155 -169.

DEN BOER, Willem (1977), *Progress in the Greece of Thucydides*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company.

DE PAOLIS, Paolo (2015), « La paternela linguistica fra greco e latino nella tradizione grammaticale latine », in G.V.M. Haverling ed., *Latin Linguistics in the Early 21st Century* (ICLL 16), Uppsala, Uppsala Universitet (Studia Latina Upsaliensia 35), 610-624.

DUCOS, Michèle (1984) *Les Romains et la loi. Recherches sur les rapports de la philosophie grecque et de la tradition romaine à la fin de la République*, Paris, Les Belles Lettres.

EBBESEN, Sten. (2019), «Imposition of Words in Stoicism and Late Ancient Grammar and Philosophy», *Methodos* 19, 1-17.

ENGEL, Georgius (1910), *De antiquorum epicorum didacticorum historicorum prooemiis : dissertatio inauguralis*, Marpurgi Cattorum, J.A. Koch.

FEHLING, Detlev (1957) « Varro und die grammatische Lehre von der Analogie und der Flexion ». *Glotta* 36, p. 48-100.

— (1956) « Varro und die grammatische Lehre von der Analogie und der Flexion ». *Glotta* 35, 214-270.

FLORES GOMEZ, Esperanza (1986), « Gramática Antigua Y diacronía: Los Alomorfos a través de Carisio », *Revista Española De Lingüística*, 16/ 1, 101-12.

FÖGEN, Thorsten (2011) « Latin as a Technical and Scientific Language » in James Clackson éd., *A Companion to the Latin Language*, Willey Blackwell, 445-463.

FREDE, Michael (1994), « The Stoic notion of a lekton » in Stephen Everson éd., 110-128.

GALZERANO, Manuel (2017), «Carisio, Ars grammatica I 15: nuovi argomenti per l'attribuzione al Dubius sermo e per una polemica anti-senecana da parte di Plinio» *Latinitas* 5, 2, 73-100.

GARCEA, Alessandro (2005), « Systèmes de description et unités linguistiques : le cas du latin dictio », *Incontri Linguistici* 28, 145- 67

— (2008), « Varron et la constitution des paradigmes flexionnels du latin », in *Grammaire et Mathématique en Grèce et à Rome.* » *HEL* 30, F. Acerbi - Alessandro Garcea éd., Saint-Denis, 75- 89.

— (2016), « Gli schemata dianoeas di Carisio: un unicum tra grammatica, rhetorica e letteratura », » in Anna Zago - Rolando Ferri éd., *The Latin of the grammarians. Reflections about language in the Roman world*, Corpus Christianorum, Lingua Patrum VIII., Turnhout, Brepols, 145-166.

— (2017), «Grammatici disiecti : continuità e discontinuità del pensiero linguistico antico nella nuova edizione in corso dei frammenti grammaticali latini», in Sylvana Rocca éd. *Latina Didaxis XXXI : atti del convegno, 17 maggio 2016 : 1986-2016*, Ledizioni.

— (2019), « Diomedes as a Source for Pliny's Dubio Sermo: Some Editorial Problems. » *Rationes Rerum – Rivista di filologia e storia, Edizioni TORED, Latin Grammarians Forum 2018- 2019*, 14, 53-71.

GOETZ, Georg (1899), art. « Charisios » n° 8, *RE* III/2, 2147-2149.

– SCHOELL, Friedrich (1910), *M. Terenti Varronis De Lingua Latina quae supersunt. Accedunt grammaticorum Varronis librorum fragmenta.* Leipzig, Teubner.

GREBE, Sabine (2001), «Views of correct speech in Varro and Quintilian» *JoLL* 6, 135- 164.

HADOT, Ilsetraut (1984), *Arts Libéraux et Philosophie dans la Pensée Antique, Études Augustiniennes*, Paris.

HERNÁNDEZ MIGUEL, Louis Anfonso (1992), « Cuatro aspectos de natura y sus derivados en las obras gramaticales de Varrón », *CFC (L)* 3, 77-92.

HENRIKSEN, Carol, - STAMMERJOHANN, Harro (2009), *Lexicon Grammaticorum: A Bio-Bibliographical Companion to the History of Linguistics.* Max Niemeyer Verlag.

HLL HERZOG, Reinhart – Peter Lebrecht SCHMIDT, éd., *Handbuch der lateinischen Litteratur der Antik*, Munchen, Beck.

HOLTZ, Louis (1977), « La typologie des manuscrits grammaticaux latins » *RHT* 7, 247-269.

— (1978a), « Sur les traces de Charisius », in Jean Collart éd., 225-233.

— (1981), *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IVe - IXe siècle) et édition critique*, Paris, CNRS.

HORSTER, Marietta – REITZ, Christiane (2010), *Condensing Texts – Condensed Texts*, Stuttgart, Palingenesia 98, 209–243.

HOVDHAUGEN, Even (1986), «Genera verborum quot sunt? Observations on the Roman Grammatical Tradition», *Historiographia Linguistica* 13, 307-321.

— (1996), «The Teaching of Grammar in Antiquity», in Peter Schmitter éd., 377-391.

ILDEFONSE, Frédérique (1997), *La Naissance de la Grammaire Dans L'Antiquité Grecque*, Paris, Vrin.

ISSAEVA, Séverine (2011), « Le “nous” des grammairiens latins de la tradition de Charisius », *ErudAnt* 3, 73-100.

JANSON, Tore (1964), *Latin Prose Prefaces: Studies In Literary Conventions*, Stockholm, Almqvist & Wiksell.

JEEP, von Ludwig (1893), *Zur Geschichte der Lehre von den Redetheilen bei den latinischen Grammatikern*, Leipzig, Teubner.

— (1996), « Die jetzige Gestalt der Grammatik des Charisius », *RhM* 51, 401- 440.

KAISTER, Robert A. (1983) «Notes on "Primary" and "Secondary" Schools in Late Antiquity» *TAPA* 113, 323-346.

— (1988), *Guardians of Language: The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley.

LALLOT, Jean, (1995) « Analogie et Pathologie dans la grammaire Alexandrine », *Lalies* 15, 109-123.

— (1997), *Apollonius Dyscole, De la construction (syntaxe)*, vol. I, J. Vrin, Paris.

— (1998a), *La grammaire de Denys le Thrace*, Paris, CNRS.

— (1998b) « La quête de rationalité dans la grammaire alexandrine », in Gilbert Argoud - Jean-Yves Guillaumin éd., 397-403.

LAMBARTERIE, Charles de (1996), « Latin pignus et la théorie glottalique », in *Aspects of Latin* (Papers from the Seventh International Colloquium on Latin Linguistics, Jérusalem, April 1993), éd. Hannah Rosén, Innsbruck, 135-152.

LAW, Vivien A. (2003), *The history of linguistics in Europe from Plato to 1600*, Cambridge, University Press.

— (2000) «Memory and the Structure of Grammar» in Paolo de Paolis- Mario de Nonno, Louis Holtz éd.s., *Manuscripts and tradition of grammatical texts from antiquity to the Renaissance: proceedings of a conference held at Erice, 16-23 October 1997, as the 11th course of International School for the Study of Written Records*, Cassino, vol. 1, 9-58.

— (1996), « The mnemonic structure of Ancient Grammatical doctrine » in Swiggers Pierre- Wouters Alfons éd.s., *Ancient Grammar : Content and Context*, Orbis. Supplementa 7, Louvain, Peeters, 37-52.

— (1993), «The Historiography of Grammar in the Early Middle Ages», in Vivien Law éd., *History of linguistic thought in the early middle ages*, SHLS 71, Amsterdam, John Benjamins, 1-24.

— (1986) «Late Latin Grammars in the Early Middle Ages. A Typological History» in Daniel Taylor éd., *The History of Linguistics in the Classical Period*, Amsterdam-Philadelphia, J. Benjamins Publishing, 191-206.

LEMOINE, Fanny J. (1991), «Parental Gifts: Father-Son Dedications and Dialogues in Roman Didactic Literature. », *Illinois Classical Studies* 16, 337-366.

LUHTALA, Anneli (2010), «Latin Schulgrammatik and the Emergence of Grammatical Commentaries», in Marietta Horster - Christiane Reitz éd.s., *Condensing Texts – Condensed Texts*, Stuttgart, Palingenesia 98, 209–243.

MARROU, Henri-Irénée (1964), *Histoire de l'éducation dans la Antiquité*, Paris, Seuil, tr. angl., *A history of education in antiquity*, George Lamb tr., New York, Sheed and Ward.

MATTHAIOS, Stephanos (1996), « KYPION ONOMA, Zur Geschichte eines Grammatischen terminus », in Swiggers – Wouters éd.s., 55-77.

MAZZARINO, Antonio (1948), « Una nuova pagina di Plinio il Vecchio. I », *Maia* 1, 200-222.

MINICONI, Pierre (1969), Compte rendu du livre d'André Pellicer (1966) *Natura, Étude sémantique et historique du mot latin*, PUF, RBPh 47/3, 978-982.

MOATTI, Claudia, (2015) *The Birth of Critical Thinking in Republican Rome*, Transl. angl. Janet Lloyd, Cambridge, CUP.

MOUSSY, Claude (1999), «Les vocables latins servant à designer le sens et la signification», in Marc Baratin - Claude Moussy éd.s.13-27.

MUNZI, Luigi (1992), « Le rôle de la préface dans les textes grammaticaux latins », *AION* 14, 103-126.

NEUMANN Hermann F. (1881), *De Plinii "Dubii sermonis" libris Charisii et Prisciani fontibus*, Kiliae.

NOVARA, Antoinette (1982) *Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République. (Essai sur le sens latin du progrès)* vol I, Paris, Les Belles Lettres.

NUSSBAUM Alan J., (1994) « Five Latin Verbs from a Root *LEIK- » in *HSPH* 96, 161-190.

OLTRAMARE, André (1926) *Les origines de la diatribe romaine*, Lausanne et Paris, Payot.

PAGANI, Lara (2015) «Language correctness (Hellenismos) and its criteria», in Franco Montanari ; Stephanos Matthaios; Antonios Rengakos *Brill's companion to ancient Greek scholarship*, Leiden ; Boston : Brill.

PAPAZETI, Aikaterini (2008), *Critical edition and annotation of the work 'Peri monirous lexeos' by the grammarian Aelius Herodianus (2nd c. A.D.)*, Université Aristote de Thessalonique.

PARRONI, Pier Giorgio – PIRAS Giorgio (2012), *Lo spazio letterario di Roma antica VII: I testi: 2. La prosa*, Roma, Salerno Editrice.

PELLICER, André (1968), *Natura : Étude sémantique et historique du mot latin*, PUF.

PEREZ ALONSO Marcos A. (2012), « Fusión de estilo directo e indirecto en la transmisión de doctrina en el *Ars Grammatica* de Carisio », *Emerita* 80/1, 149-170.

REIZENSTEIN, Richard (1897), *Geschichte der Griechische Etymologika. Ein Beitrag zur Geschichte der Philologie in Alexandria und Byzanz*. Leipzig, Teubner.

ROCHETTE, Bruno (2009), « Les Noms de la langue en latin » *HEL* 31/ 2, 29-48.

SCHENKEVELD, Dirk Marie (1990), « Studies in the History of Ancient Linguistics: III. The Stoic texnh ΠΕΡΙ ΦΩΝΗΣ », *Mnemosyne* 43/1, 86-108.

— (1996), « Charisius, *Ars Grammatica* I.15: The Introduction (P. 61-16-63.20 B = B = 50.9-51.20) » in Swiggers Pierre- Wouters Alfons éd.s., *Ancient Grammar, Content and Context* , Orbis. Supplementa 7, Louvain, Peeters, 17-35

— (1998), « The idea of Progress and the Art of Grammar : Charisius *Ars Grammatica* 1.15 », *AJN* 119, 443-459.

— (2004), *A Rhetorical Grammar: C. Iulius Romanus, Introduction to « Liber de adverbio »*, Leiden, Brill.

SCHIRONI, Francesca (2007), 'Ἀναλογία, analogia, proportio, ratio: loanwords, calques and reinterpretations of a Greek technical word', in L. Basset, F. Biville, B. Colombat, P. Swiggers and A. Wouters (ed.), *Bilinguisme et terminologie grammaticale gréco-latine*, Orbis/Supplementa 27, Leuven – Paris – Dudley (MA), 321-338.

— (2018), « EN APXHI HN O ΛΟΓΟΣ: THE LONG JOURNEY OF GRAMMATICAL ANALYSIS. » *The Classical Quarterly*, 68/2, 475-497.

SCHOTTMÜLLER, Alfred (1885), *De Plinii Secundi studiis grammaticis*, dissertation, Leipzig.

SCHMIDT, Peter, Lebrecht (2000), « IV. Grammaire », in HERZOG, Reinhart – Peter Lebrecht SCHMIDT éd., *Die Literatur des Umbruchs. Von der römischen zur christlichen Literatur, 117 bis 284 n. Chr.*, tr. fr (2000), *Nouvelle histoire de la littérature latine IV : L'âge de transition. De la littérature romaine à la littérature chrétienne de 117 à 284 après J.-C.*, François Heim, éd., Turnhout, Brepols, 249-298.

— (1993), « V. Grammaire et Rhétorique » in SALLMAN, Klaus éd. (1989), *Restauration und Erneuerung. Die lateinische Literatur von 284 bis 374 n. Chr.*, tr. fr. 1993), *Nouvelle Histoire de la Littérature latine, v : Restauration et renouveau : la littérature latine de 284 à 374 après J.-C.*, Gérard Nauroy, éd., Turnhout, Brepols, 113-181.

SCHMITTER, Peter (1996), *Geschichte der Sprachtheorie. 2. Sprachtheorien der abenländischen Antike*, Tübinga, G. Narr.

SIEBENBORN, Elmar (1976), *Die Lehre von der Sprachrichtigkeit und ihren Kriterien: Studien zur antiken normativen Grammatik*, Amsterdam, Grüner.

SLUITER, Ineke (2011), « A Champion of Analogy: Herodian's On Lexical Singularity », in Stephanos Matthaios Franco Montanari Antonios Rengakos éd., 291-310.

STEIN Peter, (1995) « Interpretation and Legal Reasoning in Roman Law » *Chi.-Kent L. Rev* 70/4, 1539-1556.

TAIFACOS, Ioannis (1983), « On a Citation of Julius Romanus in Charisius », *CPh* 78, 148-149.

TAYLOR, Daniel J. (1987), *The History of Linguistics in the Classical Period*, Amsterdam-Philadelphia, J. Benjamins Publishing.

— (1978), « Ordo in Book X of Varro's De Lingua Latina » in Jean Collart, éd., 71-74.

TOLKIEHN, Johannes (1907), « Von der Tendenz und ursprünglichen Gestalt der Grammatik des Charisius », *WkPh* 24, 1020-22.

— (1963), « The Romans on Linguistic Change », *CJ* 59/1, 23-30.

— (1966), « ‘Nature’ in Roman Linguistic Texts » *TAPA* 97, 583-95.

URIÀ, Varela, Javier (2000a), « Textual Criticism and Source Study in Ancient Latin Grammar: Charisius *Ars grammatica* 46.5 Barwick; *Excerpta Bobiensia*, *Grammatici Latini* 1.547.35 Keil. » *CPh* 95, 61-71.

— (2000b), « What can we learn from place-names in Charisius’ “*Ars grammatica*”? », in Ioannis Taifacos éd., *The Origins of European Scholarship. The Cyprus Millennium International Conference*, Stuttgart, Steiner, 99-107.

— (2006), « Concideraciones sobre el prefacio del *Arte Grammatica* de Charisio », *STVDIVM, Humanities Magazine* 12, 113-25.

— (2007), « Charisiana II (Char, gramm. p. 149.22-28 y p. 62.2-8 Barwick) », *Exemplaria Classica* 11, 133-143.

— (2009), *Carisio: Ars Grammatica Libro I*, Madrid, Gredos.

USENER, Hermann (1868), « *Vier Latin Grammatiker* », *RhM* 23, 490-507.

YON, Albert (1933), « *Ratio* » et les mots de la famille de « reor ». *Contribution à l'étude historique du vocabulaire latin*, dissert. Paris.

VAINIO, Raija (2000), « Use and Function of Grammatical Examples in Roman Grammarians » *Mnemosyne*, 53/1, 30-48.

VALETTE, Emmanuelle (2010), « Le “grammairien-législateur” : figures de la norme dans l’imaginaire linguistique romain » In *Dossier : Normativité*. Paris-Athènes, Éditions de EPHÉSS, 81-114.

VOLK, Katharina (2019), « Varro and the Disorder of Things », *HSCP* 110, 183-212.

ZETZEL, E.G. James (2018), *Critics, Compilers, and Commentators: An Introduction to Roman Philology, 200 BCE-800 CE*, New York, Oxford University Press.

SOURCES ELECTRONIQUES, OUTILS ET DICTIONNAIRES.

CDS Cross Database Searchtool, en ligne dans : <http://clt.brepolis.net.janus.bis-sorbonne.fr/cds/pages/Search.aspx> .

CGL (*Corpus Grammaticorum Latinorum*) en ligne dans <https://cgl.hypotheses.org/category/billets>.

CTLF (Corpus des textes linguistiques fondamentaux) <http://ctlf.ens-lyon.fr/default.htm> avec bibliographie exhaustive, actualisée au fur et à mesure.

DLD Database of Latin Dictionaries.

IG LOMANTO, Valeria – MARINONE Nino (1990), *Index Grammaticus Index Grammaticus : an Index to Latin Grammar Texts*, 3 vols, Hildesheim, Olms-Weidmann.

LAUSBERG, Heinrich (1998³), *Handbook of Literary Rhetoric. A Foundation for Literary Study*, trad. angl. D. F. Orton et R. D. Anderson, Leiden, Brill.

LLT *Library of Latin texts*. Turnhout, Belgium: Brepols. Resource en ligne <http://clt.brepolis.net.janus.bis-sorbonne.fr/llta/pages/QuickSearch.aspx>.

SCHAD Samantha, (2007), *A Lexicon of Latin Grammatical Terminology*. Studia Erudita 6. Pisa/Rome, Fabrizio Serra Editore.

ThLL *Thesaurus linguae Latinae*, editus auctoritate et consilio academiarum quinque germanicarum Berolinensis, Gottingensis, Lipsiensis, Monacensis, Vindobonensis, Leipzig 1900-1999 ; München 2000-2006 ; Berlin - New York 2007.

TLL *Totius Latinitatis Lexicon cum appendicibus* E. Forcellini, Ios. Furlanetto, Fr. Corradini, Ios. Perin Patavii, 1940 [1864-1926].

I N D E X LOCORUM GRAECORUM LATINORUMQUE

A.D. <i>Adu.</i> 141,25	102	AVGUST. <i>doctr.</i> 1,2,8.....	90
A.D. <i>Synt.</i> 290	99	AVS. <i>prof.</i> 10, 35.....	111
A.D. <i>Synt.</i> 52,2	120	Bio <i>Idyl.</i> 4	57
A.Eu. 913-15.....	73	BOETH. <i>in herm. comm.</i> sec. 2, p. 367, 56-57.....	70
AGENN. <i>grom.</i> p.20	52	CAES. <i>gall.</i> 7, 81, 3	105
ALC. fr.350	50	CASS. <i>gramm.</i> VII 205, 9	108
ALCVIN 857,54	69	CATVL. <i>carm.</i> 55, 18	86
AMBR. <i>in psalm.</i> 118.....	56	CIC. <i>nat deor.</i> 2,96,1	151
AMBR. <i>in psalm.</i> 118, 12,45.....	56	CIC. <i>ac.</i> 1, 20.....	151
AMBROSIAS. <i>in Gall.</i> ,210	56	CIC. <i>ac.</i> 1, 32.....	105
And. 10, 15.....	161	CIC. <i>ac.</i> 1,42.....	105
AQUIL. <i>rhet.</i> 48,37.....	150	CIC. <i>ac.</i> 1,45.....	96
Arist. <i>Apo.</i> 2, 19, 3.....	162	CIC. <i>ac.</i> 1.41.....	96
Arist. <i>Apo.</i> 76 ^b 11.....	130	CIC. <i>ac.</i> 1.41-42	96
Arist. <i>de An.</i> 420 ^b	86	CIC. <i>ac.</i> 2,114.....	24
Arist. <i>E.N.</i> 2, 7, 5	81	CIC. <i>ad Q. fr.</i> 4.....	70
Arist. <i>EN.</i> 6,3, 1139 ^b 20-21.....	123	CIC. <i>Att.</i> 11,6.....	60
Arist. <i>int.</i> 2.16a28f	155	CIC. <i>Att.</i> 14.12.1.....	163
Arist. <i>Metaph.</i> 3,35	47	CIC. <i>Att.</i> 16.11.4.....	162
Arist. <i>Metaph.</i> 4, 26, 2-3	106	CIC. <i>Att.</i> , 14.4.2	73
Arist. <i>Metaph.</i> 999 ^a 27	79	CIC. <i>Brut.</i> 18, 70.....	103
Arist. <i>Metaph.</i> 1,1, 981 ^a 3	93	CIC. <i>Brut.</i> 261	141
Arist. <i>Po.</i> 22	139	CIC. <i>Brut.</i> 71	75
Arist. <i>Rh.</i> 1415 ^a 4.....	50	CIC. <i>Brut.</i> , 258	139
Arist. <i>S.E.</i> 32. 182a7-b5.....	125	CIC. <i>Cat.</i> 1, 5, 10.....	73
Arist. <i>SE.</i> 3 ,1 6 1	139	CIC. <i>de orat.</i> 1, 10	60
AVD. <i>gramm.</i> VII 320,5.....	54	CIC. <i>de orat.</i> 1, 122	89
AVD. <i>gramm.</i> VII 322,5-8	24	CIC. <i>de orat.</i> 1, 214	51
AVD. <i>gramm.</i> VII 342,18.....	159	CIC. <i>de orat.</i> 1,187	21
AVD. <i>gramm.</i> VII 370,7.....	54	CIC. <i>de orat.</i> 1,3,48	21
AVG. <i>doctr. christ.</i> 2, 13, 19-20.....	161	CIC. <i>de orat.</i> 1.42.187-8	112
AVG. <i>ciu.</i> 6,11	142	CIC. <i>de orat.</i> 188.....	22
AVG. <i>ciu.</i> 10,21	101	CIC. <i>de orat.</i> 2.28	124
AVG. <i>conf.</i> 10,9,16	35	CIC. <i>de orat.</i> 2.39.164	104
AVG. <i>de ciu.</i> 19, 13	109	CIC. <i>de orat.</i> 3,203.....	68
AVG. <i>doctr. christ.</i> 2,35,1	74	CIC. <i>de orat.</i> 3,38,153	100
AVG. <i>gen. ad. litt. imperf.</i> 466, 7	106	CIC. <i>de orat.</i> 3,45.....	150
AVG. <i>mag.</i> 2,1.	90	CIC. <i>de orat.</i> 3.29.113	104
AVG. <i>mag.</i> , 12,17	34	CIC. <i>de orat.</i> 1,12.....	141
AVG. <i>mus.</i> ,1,5,10,17	34	CIC. <i>de orat.</i> 1,3,39	21
AVG. <i>ord.</i> 1, 1, 1.....	107	CIC. <i>diu.</i> 2, 92	51
AVG. <i>ord.</i> 2, 18, 48	98	CIC. <i>diu. in Caec.</i> 39.....	104
AVG. <i>serm.</i> 22, 6	65	CIC. <i>dom.</i> 22.....	55
AVG. <i>trin.</i> ,7,4,18	61	CIC. <i>fam.</i> 9.22.1	151
AVG., <i>Faust.</i> 11,8,35	81		

CIC. <i>fin</i> 5,28,15	74	CLEDON. <i>gramm.</i> v 35.4-5.....	130
CIC. <i>fin</i> . 1, 18	109	CLEDON. <i>gramm.</i> v 27, 10-11.....	159
CIC. <i>fin</i> . 1,19, 8	74	CLEDON. <i>gramm.</i> v 47,13.....	135
CIC. <i>fin</i> . 3,5	55	CLEDON. <i>gramm.</i> V 49,27	7
CIC. <i>fin</i> . 5,23,66	87	COD. IUST. 5, 3, 19.....	143
CIC. <i>inu</i> . 1, 70.....	127	COD. IUST., 7.45.12	163
CIC. <i>inu</i> . 1,48.....	104	COLVM. 9,1	75
CIC. <i>inu</i> . 1,5.....	80	COLVM. 1,5, 10	67
CIC. <i>inu</i> . 2, 161.....	164	COLVM. 10 <i>praef.</i> 4-5.....	57
CIC. <i>inu</i> . 2,52.....	86	COLVM. 3, 10, 16	105
CIC. <i>inu</i> . 2,65.....	164, 165	COLVM. 7,3,15	111
CIC. <i>inu</i> . <i>praef.</i>	5, 112	COMMENT. <i>in Don. gramm.</i> v 358.....	142
CIC. <i>Lael</i> . 56.....	51	CONS. <i>gramm.</i> 364,1	101
CIC. <i>leg</i> . 1,12, 33.....	166	CONS. <i>gramm.</i> v 355,27	101
CIC. <i>leg</i> . 1.8.25.....	107	CONS. <i>gramm.</i> v 374,2-3	106
CIC. <i>leg</i> . 1.9.26.....	107	CONSENT. <i>gramm.</i> v 354,27.....	159
CIC. <i>Marc</i> . 2,6.....	95	CONSENT. <i>gramm.</i> v 363,35-38.....	147
CIC. <i>Mur</i> . 3.....	98	CONSENT. <i>gramm.</i> v 395, 20.....	139
CIC. <i>nat deor</i> . 2,21	166	CVRT. 9, 3, 4.....	51
CIC. <i>nat. deor</i> . 1, 119	104	D L . 7,57,3-8.....	91
CIC. <i>nat. deor</i> . 1,92	92	D. L. 7.88	121
CIC. <i>nat. deor</i> . 2,58	47	D.L. 10,41	49
CIC. <i>off</i> . 1.16.50	107	D.L. 7,157,6-7	111
CIC. <i>off</i> . 3, 81	105	D.L. 7,192	117
CIC. <i>off</i> . 3,26	60	D.L. 7,47.....	96
CIC. <i>off</i> . 3,39	142	D.T. 6,29.....	93
CIC. <i>orat</i> . 116.....	104	D.T. <i>Schol</i> . 162, 9-13.....	123
CIC. <i>orat</i> . 157.....	143	D.T. <i>Schol</i> . 454.17	136
CIC. <i>orat</i> . 159.....	147	DIG. 1,3,32,1	165
CIC. <i>orat</i> . 183.....	93	<i>Dig</i> . 29, 1, 33	142
CIC. <i>orat</i> . 215.....	55	DIOM <i>gramm.</i> I 439.15-17.....	40
CIC. <i>part</i> . 41	104	DIOM. <i>gramm.</i> I 323. 18 – 19	134
CIC. <i>part</i> . 76-79.....	74	DIOM. <i>gramm</i> I 400 5-7.....	81
CIC. <i>Planc</i> . 56	111	DIOM. <i>gramm.</i> I 421,5.....	67
CIC. <i>rep</i> . 3, 22, 33	164	DIOM. <i>gramm.</i> 229, 21-22.....	97
CIC. <i>rep</i> . 3,2,3	92	DIOM. <i>gramm.</i> 456,3.....	152
CIC. <i>Tim</i> . 2, 6	107	DIOM. <i>gramm.</i> I 199,21-22.....	167
CIC. <i>Tim</i> . 4,13	113	DIOM. <i>gramm.</i> I 300. 12 - 14.....	107
CIC. <i>top</i> . 24.....	146	DIOM. <i>gramm.</i> I 303, 26.....	108
CIC. <i>top</i> . 83.....	105	DIOM. <i>gramm.</i> I 307.21–23.....	147
CIC. <i>Tusc</i> . 1	88, 89	DIOM. <i>gramm.</i> I 311, 3-6.....	87
CIC. <i>Tusc</i> . 5. 13.....	70	DIOM. <i>gramm.</i> I 311.4-6.....	101
CIC. <i>off</i> . 1.10.	92	DIOM. <i>gramm.</i> I 322,22	86
CIC., <i>de orat</i> .,2,28	63	DIOM. <i>gramm.</i> I 323, 17 – 18.....	130
CIC., <i>de.or</i> , 3,93	154	DIOM. <i>gramm.</i> I 334, 27-35,.....	87, 99, 133
CIC., <i>off</i> . 1.1	84	DIOM. <i>gramm.</i> I 343, 29.....	65
CIC., <i>Scaur</i> . 7	146	DIOM. <i>gramm.</i> I 348.....	114
CIC. <i>Tim</i> . 18	72	DIOM. <i>gramm.</i> I 370,22	152
Cleanth. 2, 12-13.....	121	DIOM. <i>gramm.</i> I 409, 8.....	99
CLEDON. <i>gramm.</i> v 35,31	90	DIOM. <i>gramm.</i> I 409.23.....	145

DIOM. <i>gramm.</i> I 420,13	111	Hdn. 929.6f	120
DIOM. <i>gramm.</i> I 421,5	54	Hermog. <i>Stat.</i> 1,5	70
DIOM. <i>gramm.</i> I 421,8	54	Hom. <i>Il.</i> 12.421	49
DIOM. <i>gramm.</i> I 421,9	54	Hom. <i>Il.</i> 5.269	113
DIOM. <i>gramm.</i> I 426, 13	22	Hom. <i>Od.</i> 19.27	73
DIOM. <i>gramm.</i> I 426, 15-20	24	Hom. <i>Od.</i> 19.27	73
DIOM. <i>gramm.</i> I 427,4	96	HOR. <i>ars.</i> 8-9	81
DIOM. <i>gramm.</i> I 435.25	149	HOR. <i>carm.</i> 3, 5, 14	98
DIOM. <i>gramm.</i> I 436.10	156	HOR. <i>sat.</i> 2,1,156-157	95
DIOM. <i>gramm.</i> I 439 15	94	HYG. <i>astr.</i> ,2,20	148
DIOM. <i>gramm.</i> I 439,26	144	HYG. <i>grom</i> p.147	53
DIOM. <i>gramm.</i> I 439.14-30	140	HYG. <i>grom.</i> p.31	54
DIOM. <i>gramm.</i> I 451,21- 455,13	139	ISID. <i>synon.</i> 2, 64	151
DIOM. <i>gramm.</i> I 460,7-8	106	ISID. <i>etym.</i> 2, 3, 2	150
DIOM. <i>gramm.</i> I 499,13	52	ISID. <i>orig.</i> 1, 13	86
DIOM. <i>gramm.</i> I 499,30	156	ISID. <i>orig.</i> 1,35,1	100
DIOM. <i>gramm.</i> I, 448,12	68	LACT. <i>inst.</i> 2	106
DIOM., <i>gramm.</i> I 426,22	24	LVCAN. 9, 496	51
DIOM. <i>gramm.</i> I 347,19-23	152	LVCIL. 386	92
DON. <i>gramm.</i> II 392, 27	139	LVCIL. 3. 1017.	55
DON. <i>mai.</i> 652, 3	99	LVCIL. 5, 71	86
DON. <i>Ter.</i> 350	143	LVCIL. 5, 873	73
DON. <i>gramm.</i> IV 373,13	130	LVCIL. 5,873	73
DONATIAN fr. 275, 13	94	Lys. 118, 25	161
DONATIAN. <i>gramm.</i> VI 276,4	136	MACR. <i>gramm.</i> v 599,9-10	131
DOSITH. <i>gramm.</i> VI 409, 14	69	MACR. <i>gramm.</i> v 632,4, 87	106
DOSITH. <i>gramm.</i> VII 376,7-10	24	MACR. <i>gramm.</i> v 631, 25	126
DOSITH. <i>gramm.</i> VII, 409,11	75	MAR. VICTOR. <i>gramm.</i> VI 17, 11	85
Eschin. 55, 17	161	MAR. VICTORIN. <i>fr.</i> 37,3	100
EXC. <i>Bob.</i> <i>gramm.</i> v 635,12	86	MAR. VICTORIN. <i>gramm.</i> VI 189, 2-5	94
EXPL. <i>in Don.</i> I 486,10	54	MAR. VICTORIN. <i>gramm.</i> VI 158,32-159,2	48
EXPLAN. <i>in Don.</i> <i>gramm.</i> IV 486–565 ..	150	MAR. VICTORIN. <i>gramm.</i> VI 189, 6-7 ...	145
EXPLAN. <i>in Don.</i> <i>gramm.</i> IV 488.5	143	MAR. VICTORIN. <i>gramm.</i> VI 3, 2-13	22
Gal. <i>Hip. Epid.</i> 6.3.1	106	MAR. VICTORIN. <i>gramm.</i> VI 5,2	156
GELL 13,21,1	83	MAR. VICTORIN. <i>gramm.</i> VI 80,8	108
GELL. 11,4,1	142	MAR. VICTORIN., <i>gramm.</i> VI 4,4-6	22
GELL. 13,21,1	150	MAR. VICTOR. <i>adu. Arium</i> 1B 54,12 ...	115
GELL. 13.21.22	163	MART. CAP. 6, 599	106
GELL. 14.2.20	162	MART. CAP. 3, 290	86
GELL. 18,9,13	132	MART. CAP. <i>Etym.</i> 1.28	135
GELL. 2, 25	127	Nicom. <i>Ar.</i> 1,2,5	79
GELL. 2,25	135	OVID. <i>Trist.</i> , 2b 19	86
GELL. 9,1,8	147	Pl. <i>Grg.</i> 448 c 4-9	56
GELL. 10,21,1-2	46	Pl. <i>Grg.</i> 463B	92
Gem. 5,56-57	51	Pl. <i>Phlb.</i> 18A-B	78
GLOSS. IV 305, 14	150	Pl. <i>Prot.</i> 326 E	161
GLOSS. II 9, 25	66	Pl. <i>R.</i> 455 D	111
GLOSS. III 30, 34	86	Pl. <i>R.</i> 511E2	113
Hdn. 2,18-3,11	121	PL. <i>Ti.</i> 28 C	107
Hdn. 909.12ff	121		

PLAVT. <i>Bacch.</i> 449.....	90	QVINT. <i>inst.</i> 1,6,16.....	94
PLIN. <i>epist.</i> 4, 12, 18	150	QVINT. <i>inst.</i> 1,6,4	135
PLIN. <i>epist.</i> 6,2,5	142	QVINT. <i>inst.</i> 8,1,21	167
PLIN. <i>nat.</i> 7, 16, 18.....	104	QVINT. <i>inst.</i> 1, 5, 33	104
PLIN. <i>nat.</i> 10.141.....	50	QVINT. <i>inst.</i> 1, 5, 40.....	69
PLIN. <i>nat.</i> 17, 3-4.....	51	QVINT. <i>inst.</i> 1, 7, 32.....	89
PLIN. <i>nat.</i> 17,251.....	75	QVINT. <i>inst.</i> 1,1,15.....	95
PLIN. <i>nat.</i> 18,34,77.....	63	QVINT. <i>inst.</i> 1,5,4.....	148
PLIN. <i>nat.</i> 2,1-4.....	47	QVINT. <i>inst.</i> 1,5,60.....	132
PLIN. <i>nat.</i> 2,4.....	76	QVINT. <i>inst.</i> 1,5,65.....	132
PLIN. <i>nat.</i> 22,117.....	47	QVINT. <i>inst.</i> 1,6,1-2.....	144
PLIN. <i>nat.</i> 35,13,20.....	64	QVINT. <i>inst.</i> 1,6,16.....	140
PLIN. <i>nat.</i> 37, 138.....	104	QVINT. <i>inst.</i> 1,6,20.....	149
PLIN. <i>nat.</i> 4, 28.....	128	QVINT. <i>inst.</i> 1,6,27.....	139
PLIN. <i>nat.</i> 9,62,6.....	111	QVINT. <i>inst.</i> 1,6,4.....	153
PLIN. <i>nat.</i> praef. 13.....	46	QVINT. <i>inst.</i> 1,9,1-3.....	123
PLVT. <i>Cic.</i> 40,2,4-40,3,1	96	QVINT. <i>inst.</i> 1. praef. 16.....	129
POMP. <i>gramm.</i> v 143.15-17.....	130	QVINT. <i>inst.</i> 1.4,2, 18.....	25
POMP. <i>gramm.</i> v 165,34	118	QVINT. <i>inst.</i> 1.5.71	129
POMP. <i>gramm.</i> v 167,17	119	QVINT. <i>inst.</i> 1.9.1	23
POMP. <i>gramm.</i> v 197,22	135	QVINT. <i>inst.</i> 2,1	26
POMP. <i>gramm.</i> v 197,31	115	QVINT. <i>inst.</i> 2,1,1	142
POMP. <i>gramm.</i> v 23,11	131	QVINT. <i>inst.</i> 2,18,2	56
POMP., <i>gramm.</i> v 237.20	101	QVINT. <i>inst.</i> 2.20.9	107
POMPON. <i>dig.</i> 8,1,15,1.....	73	QVINT. <i>inst.</i> 3.2.3	93
PRISC. <i>gramm.</i> II 2,14.....	75	QVINT. <i>inst.</i> 5, 29.....	143
PRISC. <i>gramm.</i> II 298,23	111	QVINT. <i>inst.</i> 5,65	112
PRISC. <i>gramm.</i> II 310,18.....	115	QVINT. <i>inst.</i> 6, 43-45.....	141
PRISC. <i>gramm.</i> II 339, 12.....	98	QVINT. <i>inst.</i> 7,4,5-6.....	164
PRISC. <i>gramm.</i> II 421.26- 422.1	130	QVINT. <i>inst.</i> 8,2,6.....	130
PRISC. <i>gramm.</i> II 53,7-26	156	QVINT. <i>inst.</i> 8. prooem. 1,2.....	154
PRISC. <i>gramm.</i> III 425, 1.....	82	QVINT. <i>inst.</i> 9,2,12	68
PRISC. <i>gramm.</i> III 474-5.....	133	QVINT. <i>inst.</i> 9,2,27	100
PRISC. <i>gramm.</i> III 135,12.....	106	QVINT. <i>inst.</i> 9,3	142
PROB. <i>gramm.</i> IV 208, 28	52	QVINT. <i>inst.</i> 1, 6, 44-45.....	141
PROB. <i>gramm.</i> IV 208,4	98	QVINT. <i>inst.</i> 1,4,3	24
PROB. <i>gramm.</i> IV 47,16	68	QVINT. <i>inst.</i> 1,7,30	24
PROB. <i>gramm.</i> IV 48.7	161	QVINT. <i>inst.</i> 2,13,14	102
PRVD., <i>apoth.</i> 203.....	98	QVINT. <i>inst.</i> 1, 5, 1	22
PS. PALAEM. <i>gramm.</i> v 533, 19	119	QVINT., <i>inst.</i> 1, 6, 1-2.....	144
PS. PALAEM. <i>gramm.</i> v 537, 20-25	111	QVINT. <i>inst.</i> 1, 6, 31	87
Q. CIC. <i>pet.</i> 43.....	151	RHET. <i>Her.</i> 1.1.20	150
QVINT. <i>decl.</i> 280	73	RHET. <i>Her.</i> 3.2.3	68
QUINT. <i>inst.</i> 10,2,4	82	RHET. <i>Her.</i> 4,12,17	28
QUINT. <i>inst.</i> 6,1,55	56	RHET. <i>Her.</i> 4,17	124
QUINT. <i>inst.</i> 7,1	64	RHET. <i>Her.</i> 4,33	68
QUINT. <i>inst.</i> 8,1,1	85	RHET. <i>Her.</i> 4,56,69	66
QUINT. <i>inst.</i> 1, 5, 17	63	S. <i>Ant.</i> 467.....	73
QUINT. <i>inst.</i> 1,4,6	63	S.E. <i>M.</i> 1, 176-77	117
QUINT. <i>inst.</i> 1,9,1	56	S.E. <i>M.</i> 1, 179	70

S.E. M. 1, 249.....	154	SEN. nat. 7, 27,4.....	104
S.E. M. 1, 250.....	20	SEN. nat.2, 55, 3.....	66
S.E. M. 1, 78.....	140	SEN. nat.5,1,5.....	68
S.E. M. 1, 83.....	62	SEN. ot. 5, 5, 1.....	52
S.E. M. 1, 99-158	155	SEN. suas. 1, 1.....	76
S.E. M. 1,107.....	79	SERG. gramm. (Ps. CASSIOD.)1221,32..	159
S.E. M. 1,135.....	77	SERV. Aen. 4, 277.....	85
S.E. M. 1,170-1	71	SERV. Aen. 4, 360.....	86
S.E. M. 1,252.....	23	SERV. gramm. IV 440, 5.....	118
S.E. M. 1,40.....	160	SERV. gramm. IV 429. 17-18.....	130
S.E. M. 1,41 - 43	80	SIDON. Ep. 5.2.1.....	166
S.E. M. 1,46-47	93	Solil. 2,19.....	161
S.E. M. 1,65.....	65	SVET. Aug. 47	163
S.E. M. 1,73-74	59	SVET. Calig. 30 3.....	69
S.E. M. 1,81.....	70	SVET. Gramm 22.....	167
S.E. M. 1,91-93	26	SVET. gramm. 1,2.....	18
S.E. M. 1. 81 sqq.....	59	SVET. gramm. 18.....	37
S.E. M. 1.176.....	168	SVET.gramm. 4,1,6.....	142
S.E. M. 199,6 et 236,3.....	135	Syrian. in Herm. 47,13-15	64
S.E. M. 203.....	141	TAC. Agric. 2, 65,65.....	63
S.E. M. 217.....	93	TAC. Agric. 9,2.....	63
S.E. M. 7,151.....	96	TAC. Agric. 9,37,77.....	63
S.E. M. 8,18.....	90	TAC. dial. 40,2	100
S.E. M. 9,331-58	76	TER. Andr. 207	90
S.E. M. 98-99	71	TERT orat. 18,1	142
S.E. M.1,46-47	24	TERT. adu. Marc. 4, 11 p. 452, 21	131
S.E. M.1,61.....	93	TERT. anim. 6 142, 27	86
S.E. M. 1,57.....	70	TERT. castit. 7 p. 748, 9	143
SACERD. gramm. VI 450	118	TERT. Marc. 1,301,27	98
SALL, Iug. 1.1.....	60	TIB. 2, 1, 51.....	55
SALL. Iug. 1,3.....	61	VAL. MAX., 7, 8, 9	51
SEN. benef. 7,2,4	82	VARR. rust. 1,18,8.....	166
SEN. contr. 1.1,13.....	67	VARRO Cens. 14, 2.....	112
SEN. contr. 3 praef. 7	146	VARRO ling. 10,11	109
SEN. contr. praef. 21	64	VARRO ling. 10,12	110
SEN. dial. 10,1,8.....	60	VARRO ling. 10,3,39	115
SEN. dial. 7,11.....	66	VARRO ling. 10,38.....	115
SEN. dial.10,1.....	61	VARRO ling. 5,6,36	112
SEN. epist. 108,23.....	65	VARRO ling. 6.39	130
SEN. epist. 33,10.....	82	VARRO ling. 7, 64	84
SEN. epist. 7,65,2.....	109	VARRO ling. 8,9	116
SEN. epist. 74,12.....	82	VARRO ling. 8.3	133
SEN. epist. 79, 10.....	106	VARRO ling. 9,1.....	117
SEN. epist. 88.....	54	VARRO ling. 9,1,2	117
SEN. epist. 88,3.....	58	VARRO ling. 9,111,1-3.....	71
SEN. epist. 9,2-3	73	VARRO ling. 9,114	141
SEN. epist. 95,65.....	161	VARRO ling. 9,23	134
SEN. fr. 42,3	142	VARRO ling. 9,3,75.....	108
SEN. nat. 25,4.....	61	VARRO ling.10, 2,3	120
SEN. nat. 25,7.....	82	VARRO ling.10.37	114

VARRO rust. 23,6.....	138	VARRO. <i>ling.</i> 9,1	141
VARRO rust. 7,4.....	138	VARRO. <i>ling.</i> 9,33,47	148
VARRO. <i>ling.</i> 10,1.....	161	VARRO. <i>ling.</i> 9,40	156
VARRO. <i>ling.</i> 7,110 et 8,1.....	134	VARRO. <i>ling.</i> 9,6	140
VARRO. <i>ciu.</i> 7,17.....	127	VARRO. <i>ling.</i> 9,62	135
VARRO. <i>ling.</i> 10, 11.....	110	VARRO. <i>ling.</i> 9,30	107
VARRO. <i>ling.</i> 10,3,39.....	87	VARRO. <i>ling.</i> 5,171	142
VARRO. <i>ling.</i> 10,77.....	136	VARRO. <i>rust.</i> 2,4,19	87
VARRO. <i>ling.</i> 5,1,3.....	133	VARRO. <i>rust.</i> 1,4,1	148
VARRO. <i>ling.</i> 5,8.....	130	VEL. 7,78,6.....	150
VARRO. <i>ling.</i> 6, 61.....	89	VERG. <i>Aen.</i> 5,831.....	86
VARRO. <i>ling.</i> 6,57.....	86	VERG. <i>Aen.</i> 6, 160.....	85
VARRO. <i>ling.</i> 6,3.....	91	VERG. <i>Ecl.</i> 10,1.....	56
VARRO. <i>ling.</i> 7, 12.....	89	VICT. gramm. VI 188,8-11	24
VARRO. <i>ling.</i> 7,4.....	130	VITR. 2,6.....	95
VARRO. <i>ling.</i> 8,9.....	137	VITR. 9, praef. 6	98

ANNEXE

TRANSCRIPTION DU TEXTE PRONONCÉE AUPRÈS LE JURY, CONSTITUÉE DE MONSIEURS LES PROFESSEURS GARCEA ET MARTZLOFF, LORS DE LA SOUTENANCE DU 12/07/2021.

Tout d'abord je voudrais vous remercier de l'intérêt que vous portez sur mon travail et de me donner l'opportunité de soutenir mon mémoire devant vous en vous présentant les points principaux dirigeant mon étude. Il est un honneur de soutenir mon travail pour la première fois sous la direction de Monsieur GARCEA qui malgré les difficultés et l'incertitude a été d'un grand soutien tout au long de l'année et qu'il a rassuré la qualité des connaissances acquises.

En ce qui concerne le choix du sujet de mon étude, avant de commencer ce Master, il me paraissait inimaginable de travailler sur un corpus tardif des Grammairiens Latins, puisque j'étais étrangère à cette tradition non-classique. Pour moi choisir d'étudier l'*Ars Grammatica* de Charisius était une tentative consciente d'échapper aux conceptions classiques autour de la langue, des genres littéraires. En faisant ce choix j'ai voulu explorer l'approche d'un écrivain/enseignant du quatrième siècle envers la langue, son apprentissage tous les implications sociales et philosophiques y comprises. L'attribution par Monsieur GARCEA de la préface du chapitre 15 de la première livre de Charisius était vraiment sur mesure, adaptée à mes champs d'intérêt et la meilleure manière de m'initier à cette filière d'études des *Grammatici Latini*. C'était certainement un défi qui néanmoins m'a apporté des connaissances nouvelles et a fait évoluer ma pensée et ma méthodologie, et pour cette raison je vous remercie.

PRESENTATION DU SUJET –LES PROBLÉMATIQUES QUI SURGISSENT.

La spécificité du passage examiné réside au fait qu'il s'agit d'une préface très élaborée, rhétorique et dense sur le plan du sens, ce qui va à l'encontre du style traditionnellement aride et simple qui caractérise les manuels qu'on appelle les *artes grammaticae*. Il fait partie des chapitres appelés "érudits" par les chercheurs, du fait qu'elle va plus au fond de la théorie linguistique constituant en quelque sorte un « manifeste » de *Latinitas*. Un certain nombre des problématiques émergent qui fragilisent l'étude et l'interprétation de notre préface

1. Premièrement, l'absence d'attribution de cette préface à une source spécifique - qui s'écarte à la pratique habituelle de Charisius – nous prive la chance de fixer une date et reconstruire le milieu intellectuel. Cette absence pose la question additionnelle de la nature du travail de Charisius en tant qu'éditeur et du taux de son intervention à l'élaboration du texte. Même si la

question de la paternité ne fait pas l'objet de notre étude, il était important de reproduire cette discussion autour de la *Quellensforschung*, qui est fournie dans les chapitres introductifs.

2. Une deuxième question qui surgit concerne la position, le rôle et la pertinence de notre préface à l'intérieur de l'*ars grammatica* en tant que manuel d'apprentissage (l'encadrement). Cette question se tient aux deux axes structuraux. Premièrement, s'interroger sur la concordance du contenu entre la préface et le chapitre qu'elle introduit. Est-ce qu'elle correspond au contenu abordé où elle n'y est pas organiquement liée. Deuxième axe, d'explorer le rapport entre la préface du chapitre 15 avec la préface générale de l'œuvre, vu que cette dernière reprend presque *verbum de verbo* la définition de *Latinitas* (parallèle très important).

3. La troisième question sur laquelle je me suis penchée de manière plus systématique et qui constitue le fil directeur de cette recherche est la cohésion de la préface. En effet, il existe une tendance dans la bibliographie de diviser le texte en deux ou en trois parties et d'étudier l'un ou l'autre de manière plus analytique afin souvent de parvenir aux attributions (je me réfère ici à GALZERANO, MAZZARINO et aux recherches initiales de SCHENKEVELD). Il est vrai que l'évocation du nom de Varron dans le parallèle direct de Diomède et l'attribution à Plinie qui a perduré défavorise une approche plus globale de la préface. C'est exactement le pari qu'on a pris, d'approcher la préface en tant qu'unité et d'essayer de trouver la manière dont tous les éléments peuvent être liés.

DIFFICULTES

Avant tout, je juge nécessaire de m'excuser à l'avance de toute interprétation personnelle qui reste encore douteuse vu les difficultés qui présente le texte en tant que tel. Plus spécifiquement, quant à l'état du texte, l'hésitation entre certaines leçons (en guise d'exemple le maintien ou non de *terminum* dans la première ligne ou le choix entre *perfectum* et *profectum* à la fin de la première partie) rendent douteuse la reconstitution définitive du texte original. De plus, le style rhétorique, le ton allégorique et l'opacité qui impose la *breuitas* avec laquelle les concepts sont présentés, entravent la clarté du sens.

Ce qui est de plus, pendant la recherche des sources pour l'analyse, j'ai été souvent restreinte à une bibliographie spécifique limitée sur la préface. De surcroît, au sein de la bibliographie, les avis des chercheurs sont souvent contradictoires ou même opposés autour des leçons douteuses, de l'attribution et du sens. Par conséquent, il a fallu diluer de manière très attentive les informations fournies et affronter avec prudence les directions différentes issues de la bibliographie.

De même, tout en gardant l'enthousiasme et l'hésitation du jeune chercheur, je suis parvenue pour la première fois avant l'analyse à la constitution d'un texte (en soulignant les points où je m'écarte de l'édition de référence de BARWICK et pourquoi). Plus particulièrement, il est important ici de noter que, en ce qui concerne « l'apparat critique » vu que je prends en considération tous les avis des chercheurs autour de la reconstitution du texte et non seulement les deux éditions de KEIL et de BARWICK il sert principalement à reproduire le 'dialogue' qui reste inconcluant afin d'éclairer les points les plus problématiques autour des leçons. Après l'analyse j'ai procuré aussi une traduction en français en étant consciente des éventuelles défaillances existantes. Afin de faire face aux difficultés posées, j'ai mis en avant la méthodologie dont les point les plus importants je vous présenterai tout de suite.

LA METHODOLOGIE DU TRAVAIL

Une fois le texte établi, on a procédé avec l'analyse de la préface, que j'ai subdivisé en cinq parties en fonction du sens, afin de faciliter son traitement. Quelques remarques sont nécessaires sur l'articulation et le mouvement d'annotation qui caractérise la plus grande partie mon stratégie argumentative.

Face aux impasses quant à l'interprétation claire, j'ai dû commencer par le texte en tant que point de départ absolu, sans essayer de projeter à priori des interprétations sur lui. Cette étude est graduellement déroulée en deux différentes étapes dont chacune amène progressivement à la suivante. Afin d'arriver au mieux à une interprétation juste et objective, j'ai choisi de procéder à un examen sous deux perspectives principales, commençant toujours par l'analyse sémantique du vocabulaire en me référant aux grands dictionnaires latins notamment *ThlL*, ERNOUT MEILLET, le lexique spécialisé de SCHAD ou bien parfois aux études spécialisées sur quelques notions (comme votre article sur *dictio* et celui Mr. BRACHET sur le verbe *significare*.) En même temps j'ai utilisé de manière complémentaire les outils de Cross Database Searchtool de Brepols et l'inventaire très performant de l'*Index Grammaticus* afin de trouver des parallèles, confirmer quelques occurrences des termes et commencer par la base lexicale.

Dans un deuxième niveau, une fois le sens ou les sens différents clarifiés, j'ai approché les passages selon une perspective plus générale en tentant d'établir des parallèles avec la tradition grammaticale soit philosophique soit technique (sans constrictions du genre ou du temps) et par conséquent placer le passage dans un contexte idéologique plus spécifique. Ce

procédé en deux mouvements, un plus concret et focalisé sur l'analyse sémantique et un plus théorique, ont permis un aperçu plus complet et moins unilatéral du contenu.

Or, forcément, au cours de l'étude et de l'interprétation, il a été parfois nécessaire de procéder à une approche plus subjective - en faisant des choix - que j'ai tenté néanmoins d'appliquer avec modération. Assurément, je suis consciente du fait que certaines analyses exigeaient un niveau de connaissances préliminaires sur les théories philosophiques et linguistiques lesquelles j'ai essayé d'acquérir au cours de ma recherche, ce qui n'a pas été sans difficulté et parfois confusion, vu leur évolution constante jusqu'au IV^e siècle après J.-C. et les lacunes de la tradition grammaticale.

LES RESULTATS DU TRAVAIL : BILAN

Par cette nouvelle étude je suis parvenue à démontrer la richesse des interprétations et la valeur que l'étude de cette préface entraîne sur le plan lexical et doctrinal. Plus spécifiquement, il est important de noter les couches sémantiques variées du vocabulaire qui ouvrent les perspectives de l'analyse théorique en permettant sa contextualisation. Rekapitulons la liste des points et des observations les plus importantes qui découlent de la recherche :

1. Premièrement, la partie liminaire de la préface a été examinée sous la lumière d'un dialogue avec la tradition sceptique (représentée par l'*Adversus Mathematicos* de Sextus Empiricus). La structure et les indices lexicaux (surtout le *nullae*) invitent à la question d'une défense de la Grammaire contre des accusations sceptiques, qui a servi comme point de départ pour l'élargissement du spectre des parallèles entre les deux textes. Ce qui est intéressant est que cette défense du statut épistémologique de la grammaire reprend un certain nombre d'éléments topiques et *diatribiques* - comme la mortalité (*l'imbecillitas humana*) face à l'infinitude des *artes* (*ne dum artes*) le maxime hippocratique, le labeur extrême qu'elles impliquent (*propter laborem extremum*) et le contentement de sa situation (*contenti simus*) – afin d'arriver ultérieurement à une défense véritable appuyée sur le principe de *μερισμός* aristotélicien (*in omni rerum ratione partes quoque mensura sui habent*), qui donne de la validité à la construction permanente qui est l'*ars* et à dévaloriser les attaques. Je note ici que l'opposition initiale entre *natura* et *ars* est la première dans une série des débats qui sont posées implicitement par l'auteur afin de démontrer et concilier progressivement les tensions qui s'opèrent au sein de l'*ars*.

2. La partie suivante nous introduit explicitement à la thématique de cette *l'ars* en proposant une “digression historique allégorique” de la genèse du *sermo Latinus*. Le point central que l'image métaphorique confère et celui de la *captatio* du *sermo* évoque un rapprochement éventuel de l'acte de κατάληψις qu'on trouve au noyau de la théorie stoïque qui légitimise la compréhension à partir des sens. Plus spécifiquement, l'attention portée à l'acte de l'*observatio* de la part des *artifices* retrace le deuxième débat, celui de la τέχνη / εμπειρία (l'expérience) qui aboutit au renforcement de la deuxième, qui met la Grammaire du côté des sciences dures comme la médecine et la géométrie. Cette réflexion en juxtaposition avec la modération mise en avant par la première partie rapproche de la conception des Scholiastes de Denys le Thrace de la Grammaire en tant que science mixte / μικτή qui se trouve au croisement du λόγος et de πράξις.

3. Procédons à la partie centrale, où l'auteur procède par caractériser la *causa mouendi* la κινούσα αιτία de l'ars-science qui est bien sûr la Ratio (que j'ai traduit en R capital) dotée des caractéristiques stoïques comme le montre l'emploi du verbe *dissemino* dans ce contexte en faisant référence au λόγος σπερματικός. Cette *ratio* favorise l'élément d'ordre qui vient du désordre (la *confusio uniuersitatis*) conformément à l'imposition des règles sur les éléments qui s'écartent de la norme (les *partes dissidentes*). Quant à l'identification des idées philosophiques qui émanent du texte il faut assurément être très attentifs faute de « provenance », de datation et de l'attribution du texte afin de reproduire le milieu intellectuel. Or, vers la fin de cette partie la référence à l'*adprobatur defectionis regula argumento similibum* nous introduit au domaine linguistique et au troisième « débat », celui de l'Analogie contre Anomalie en présentant la solution intermédiaire reflétée dans le mécanisme de la *pathologie* (introduite par Apollonius Dyscole et Hérodién). Ici on identifie un substrat hellénistique.

4. On passe à la définition et aux critères de *Latinitas* et à la fausse attribution à Varron, qui ont été largement discutés par les chercheurs. Une attention plus focalisée est donnée à la complémentarité et la hiérarchisation opérée au sein des critères de la correction qui favorise les critères rationnels de la *natura* et l'*analogia* (exprimée très explicitement par le dernier débat auquel le grammairien s'affronte *rationem mallet quam adsiduitatem*). Pour finir nos observations sur cette partie, l'introduction et la mise d'accent sur le principe de l'euphonie en tant qu'intermédiaire entre les critères (*non aspere, horridiorem rationem sono blando depellat, iucundiora*) accentue l'importance du domaine l'orthoëpie (le *recte loquendi*) un élément assisté également par la mention du *sermo*, *dictio* et *loquella* qui renvoient implicitement au critère de διάλεκτος d'Hellénisme, inexistant dans les critères initiaux de

Latinitas -certainement il y a des variations en termes de *diglossia* entre la rusticité et l'urbanité-.

5. Dans la troisième et dernière étape, qui constitue le cas d'étude qu'on met en avant, je me suis appuyé sur les résultats de l'étude lexicale et théorique, pour proposer une interprétation adaptée au sens du texte dans une tentative de réponse à la problématique de la cohérence de la préface. Le vocabulaire technique afférant au contrôle et à la mesure (*finita, terminum, assignare, mensura, partes, norma, regula, ordnatio*) introduit la question de la normativité en le sens des sciences qui fixent, prescrivent une norme et émettent des jugements de valeur. Ce concept *lato sensu* « juridique » est étroitement liée à l'*ars grammatica* et à son évolution, aux défis affrontés, à ses revendications épistémologiques et à son mécanisme de correction qui est par excellence la *Latinitas*.

En effet, pour revenir au texte, les débats évoqués tout au long de la préface (*ars / natura, φύσει/θέσει, ars/εμπειρία, analogie/anomalie, ratio / adsiduitas*) impliquent tous un taux d'intervention et de contrôle de la part des *artifices* sur le matériel linguistique désordonné. Le vocabulaire proprement juridique est également présent revêtu (cf. j'ai dressé un tableau de la page 163) et se culmine à la fin de la préface lors des « déclarations de programme » avec la *gradatio tractemus...sequemur subiciemus soluemus*.

À l'occasion de cette imagerie légale on a entamé un dialogue sur les origines de la grammaire qui s'alignent avec celles de la science jurisprudentielle. Ce parallélisme se cristallise autour de l'image du grammairien – législateur (du *custos sermonis Latini*) qui est reflété également sur le *artifex* et à ses outils de correction ; ses propres "lois". A partir de cette idée on s'est interrogé sur la connotation juridique que les constituants de *Latinitas* assument. J'ai décidé de fermer cette problématique avec une question sur les limites de la normativité, en se demandant à quel point dans la pratique concrète de l'apprentissage les grammairiens/enseignants incarnent vraiment le symbole de la correction.

PERSPECTIVES ULTERIEURES

Certes, terminer la présentation d'un tel traitement ayant parcouru en détail tout aspects abordés est impossible. En effet, l'objectif même de cette recherche était d'ouvrir un dialogue. Par conséquent on note quelques points spécifiques embauchés qui nécessitent plus d'élaboration.

1. Premièrement, comme la plupart des chercheurs a mentionné, revisiter la tradition manuscrite et refaire le travail paléographique reste un *desideratum*. Plus particulièrement, le réexamen du manuscrit *N* et des apogrophes -peut être avec des outils de la philologie computationnelle- procurerait des profitables indices afin d'être capable soit de solidifier des leçons soit d'accepter que les *lacunae* sont irrémédiables.
2. Par la suite, une discussion plus analytique autour des parallèles abordés est nécessaire. Avant tout la mise en rapport entre la préface et les œuvres grammaticales grecques est jugé indispensable, comme celles d'Apollonius Dyscole, d'Hérodien, ou des Scholiastes tardives de Dionysius le Thrace ou bien celles latines comme l'*ars grammatica* de Priscien qui reprend et revendique la continuation de cette pensée, afin d'élucider le taux de la corrélation et l'influence qu'elles ont exercées au passage en question. Par ailleurs, en ce qui concerne la partie centrale qui s'occupe de la Ratio stoïque et procure le substrat philosophique l'association avec l'œuvre de St. Augustin (comme le *de ordine*) pourrait enrichir nos idées au sujet de l'évolution de la conception de la *ratio* pendant l'Antiquité tardive.
3. Finalement, et j'atteins ici mon point final, il reste de rétablir la relation du passage avec son contexte immédiat à savoir avec la préface générale et la suite du chapitre (je me réfère à la deuxième problématique que j'ai identifié). Quant à la préface générale, une lecture parallèle des définitions de *Latinitas* peut s'avérer fructueuse en déterminant la pertinence de ce *manifesto* en fonction de l'œuvre dans sa totalité. Plus spécifiquement, une lecture comparative du sens et du rôle de la *natura* qui est évoquée dans la préface générale avec la qualification de la "langue maternelle" (*originalis patriae natura denegavit*) peut élucider la perception de Charisius de la *natura*. En deuxième temps, il est important d'étudier l'applicabilité des critères fournies par la préface dans le chapitre 15, qui passe en revue toute une liste de *dubia*, dont l'explication se fait par les principes méthodologiques de la correction linguistique. Déjà des suggestions sont proposées d'une théorie des allomorphes⁷⁵¹ et des hétéroclisies⁷⁵², qui offrent un champ de réflexion très intéressant.

C'est grâce à l'approfondissement et l'ouverture d'un tel passage que l'on s'aperçoit que même les détails les plus infimes, le vocabulaire le plus générique, peuvent élucider les

⁷⁵¹ FLORES GOMEZ (1986).

⁷⁵² DE NONNO (2017 : 238). En traduction : nous proposons de résoudre l'un des cas les plus classiques d'hétéroclisie (celui de la flexion "alla latina" ou "alla greca" de l'*imprestiti* du grec des neutres en -a), précisément en l'insérant dans la dialectique entre *antiquitas* et *consuetudo*, et en remédiant à l'anomalie qui en résulte par la reconstruction de deux paradigmes réguliers et chronologiquement distincts.

aspects considérés les plus inaccessibles d'un passage problématique et donner accès à l'appréciation du contenu et à son positionnement dans l'histoire des textes et des idées.

Je vous remercie de votre attention.